

BOLETIM
DE
FILOLOGIA

TOMO XX (1961)

Fascículos 1 e 2

ACTAS DO IX CONGRESSO INTERNACIONAL
DE LINGUÍSTICA ROMÂNICA

(31 de Março — 4 de Abril 1959)

III



CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS
LISBOA

1962

ÍNDICE DO TOMO XX (Fascs. 1-2)

SECTION III

Pags.

10. Dialectes et parlers

✓ JOSÉ G. HERCULANO DE CARVALHO, <i>Le vocalisme atone des parlers créoles du Cap Vert</i>	3-12
✓ SEBASTIÃO MORÃO CORREIA, <i>A actual situação do português no Oriente</i>	13-18
✓ ALVARO GALMÉS DE FUENTES, <i>El arcaísmo fonológico de los dialectos del Norte portugués y su importancia para la lingüística románica general</i>	19-30
✓ LUIS F. LINDLEY CINTRA, <i>Une frontière lexicale et phonétique dans le domaine linguistique portugais</i>	31-39

11. Méthodes et techniques

Travaux en cours

✓ A. M. BADÍA-MARGARIT, <i>«La Voz de la Tierra». Langues et parlers d'Espagne en disques. Plan et méthodes</i>	43-49
✓ MARIE-LOUISE DUFRENOY, <i>De la prodigalité à la parcimonie</i>	51-68
✓ STANLEY M. SAPON, <i>Contribución metodológica a la encuesta dialectal</i>	69-77
✓ RODICA DOINA POP, <i>Programme et activité du Musée de la Langue Roumaine de Cluj</i>	79-83

MANUEL DE PAIVA BOLEÃO e MARIA HELENA SANTOS SILVA, <i>O «Mapa dos Dialectos e Falares de Portugal Continental»</i>	85-112
M. SANCHIS GUARNER, L. RODRÍGUEZ CASTELLANO, ANIBAL OTERO, LUÍS F. LINDLEY CINTRA, <i>El «Atlas Lingüístico de la Península Ibérica (ALPI)»</i> . Trabajos, <i>problemas y métodos</i>	113-120
A. M. BADÍA-MARGARIT, G. COLÓN, MANUEL COMPANYS, J. VENY CLAR, <i>«Atlas Lingüístic del Domini Català»</i> . <i>Estado de los trabajos. Aspectos metodológicos</i>	121-126
MÁRIO FIUZA DA SILVA PINTO, <i>Subsídios para uma nova edição do «Elucidário» de Viterbo</i>	127-139
SEVER POP, <i>La première Encyclopédie Linguistique</i>	141-149

12. Toponymie

JOSEPH M. PIEL, <i>Sobre a terminação -endo (-indo), -enda na fito-toponímia galego-portuguesa</i>	153-163
MANUEL ALVAR, <i>«POMA» y «MAT(T)IANA» en la toponímia de la Península Ibérica</i>	165-203

Paroles prononcées pendant le déjeuner à la Faculté de Médecine de Coimbra

<i>Allocution du Prof. Dr. Gerhard Rohlf, Membre du Comité d'Honneur du Congrès</i>	207-209
<i>Allocution du Prof. Dr. M. Paiva Boléo, Président du Congrès</i>	211

Discours prononcés pendant la séance de clôture du Congrès

<i>Ames Lexicón</i>	
<i>Rapport du Secrétaire du Congrès, Dr. Luís F. Lindley Cintra</i>	221
<i>Discours du Prof. Dr. Angelo Monteverdi, représentant les congressistes étrangers</i>	223-225
<i>Discours du Président du Comité d'Organisation, Prof. Dr. Manuel de Paiva Boléo</i>	227-229

Documents

Comités, Liste des Congressistes, Chronique du Congrès

<i>Comités</i>	233-239
<i>Liste des Congressistes</i>	241-252
<i>Adhésions au Congrès</i>	253-256
<i>Chronique du Congrès</i>	257-265
<i>Note finale</i>	267

BOLETIM DE FILOLOGIA

TOMO XX (1961)

Fascículos 3 e 4



CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS

LISBOA

1962

ÍNDICE DO TOMO XX (fasc. 3 e 4)

Artigos

CINTRA (LUÍS F. LINDLEY), <i>Áreas Lexicais no Território Português</i>	273-307
SILVA (MARIA HELENA SANTOS), <i>Características do Falar Minhoto</i>	309-321
VENY CLAR (JUAN), <i>Notes Phonétiques sur le Parler de Campos (Majorque)</i>	323-340

Recensões críticas

CURTIUS (ERNST ROBERT), <i>Gesammelte Aufsätze zur Romanischen Philologie</i> (A. E. Beau)	341-348
LAUSBERG (HEINRICH), <i>Handbuch der literarischen Rhetorik. Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft</i> (A. E. Beau)	348-350
SCHLEGEL (FRIEDRICH), <i>Geschichte der alten und neuen Literatur</i> (A. E. Beau)	350-353
<i>Lexikon der Weltliteratur im XX. Jahrhundert</i> (A. E. Beau)	354-355
STAIGER (EMIL), <i>Goethe 1814-1832</i> (A. E. Beau)	355-357
WOLL (DIETER), <i>Wirklichkeit und Idealität in der Lyrik Mário de Sá-Carneiro</i> (A. E. Beau)	358-360
REIN (HANS-JÜRGEN), <i>Syntax und Stilistik des Subjektspronomens in der portugiesischen Prosa</i> (A. E. Beau)	360-361
THOMSON (GEORGE), <i>The Greek Language</i> (R. M. Rosado Fernandes)	361-363
VEIGA (ALBINO DE BEM), <i>Virgeu de Consolação</i> (Isabel V. Cepeda)	363-367

Indice TOMO XX (fasc. 3 e 4)

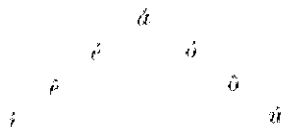
10. DIALECTES ET PARLERS

LE VOCALISME ATONE DES PARLERS CRÉOLES DU CAP VERT

JOSÉ G. HERCULANO DE CARVALHO
(COIMBRA)

1. Dans une communication présentée au 1^{er} Congrès Brésilien de Dialectologie et d'Ethnographie, réuni en septembre 1958 à Porto Alegre, Rio Grande do Sul ⁽¹⁾, j'ai entrepris l'étude synchronique et diachronique des systèmes de voyelles toniques du créole portugais du Cap Vert. Le fondant sur les indications assez précises et détaillées fournies par M. Baltasar Lopes da Silva dans sa monographie récemment parue ⁽²⁾, et encore sur le témoignage direct de deux étudiants 'capverdiens' ⁽³⁾, j'ai pu alors établir l'existence de quatre systèmes vocaliques, riches en phonèmes, comportant entre sept et dix voyelles orales, auxquelles on aurait à ajouter, du moins en position finale, cinq voyelles nasales.

Ces quatre systèmes différents s'expliquent tous, historiquement, à partir du système vocalique portugais le plus commun (et qui n'est pas tout à fait identique à celui de la 'prononciation normale' du Portugal), comportant sept phonèmes qui forment un triangle avec quatre degrés d'ouverture :



⁽¹⁾ *Sincronia e diacronia nos sistemas vocálicos do crioulo caboverdiano*, a paraître prochainement dans le troisième volume de *Miscelânea homenagem a A. Martinet — «Estructuralismo e historian»*.

⁽²⁾ *O dialecto crioulo de Cabo Verde*, Lisboa 1957.

⁽³⁾ Mon ancienne élève Mlle Maria Dulce O. Almada et M. Salazar F. Ferro. Pour l'étude présente j'ai pu profiter encore du témoignage direct d'un autre étudiant, M. Eduardo Rocheteau Gomes.

Cette base commune a subi des remaniements très profonds, qui se ramènent pourtant tous à un phénomène unique, consistant dans l'adaptation de la voyelle tonique aux voyelles finales /i a u/, dont /i u/ ont ensuite disparu dans la plus grande partie de l'archipel.

2. Dans les syllabes atones le nombre des unités phonématiques se trouve assez réduit. Dans toutes les positions, la finale exceptée, on ne trouve que cinq phonèmes /i e a o u/, /e/ et /o/ étant réalisés comme des voyelles fermées [e o], /a/ comme la voyelle centrale fermée [ɐ] à São Nicolau, mais, comme nous verrons ensuite, comportant diverses réalisations dans le parler de Santo Antão. Dans la finale, le nombre des phonèmes vocaliques est encore réduit à trois /i a u/ dans le parler des îles dites de Sotavento (Santiago, surtout), où /i u/ ont à ce qu'il paraît une réalisation généralement assourdie. À São Nicolau il n'y a que deux voyelles /a u/ dans cette position, /u/ se trouvant toujours précédé de consonne vélaire et assourdi. À São Vicente e Santo Antão on ne trouve enfin qu'un seul phonème vocalique final /a/, ou plutôt un archiphonème vocalique réalisé comme [ɐ] et s'opposant à l'absence de voyelle: archiphonème vocalique/zéro vocalique. Il conviendra de remarquer en passant que le signe *ê* employé à chaque instant par M. Lopes da Silva et qui devrait, selon toute apparence (car le signe ne vient pas expliqué dans la liste des pp. 47 ss.), indiquer un son vocalique identique à l' [ɐ] portugais, correspond en réalité, d'après ce que j'ai pu moi-même constater dans la prononciation de mes trois informateurs, à l'absence de toute voyelle, n'étant en aucun cas la réalisation d'un phonème indépendant. À Santo Antão, comme nous le verrons, le son [ɐ] peut apparaître comme une des réalisations possibles de /a/, ou bien, généralement plus réduit, comme élément d'appui d'une syllabe phonologiquement dépourvue de voyelle: [ɐl trɐbla] 'il se précipita', [trɐvmɛntɐ] 'hardiesse' devront être interprétés phonologiquement comme /l trɐblá/ et /trɐvmɛnt/.

3. Le vocalisme atone que je viens de décrire dans ses larges traits continue clairement un système portugais fondamentalement identique, ayant /i a u/ dans la finale, /i e a o u/ (/e o/ réalisés comme [e] et [o]) dans toutes les autres syllabes non accentuées, c'est à dire, un système qui pour la finale et la postonique est le

même que nous connaissons pour le portugais du XVIII^e siècle et qui pourrait être déjà celui du XVI^e. Quant aux syllabes prétoniques, avec ses cinq phonèmes, il représente plutôt une réduction du système de sept phonèmes documenté par les anciens grammairiens portugais, avec la fusion de /ɛ e/ en /e/ et de /o o/ en /o/. Il s'agit en somme, dans toutes les positions, du même système qui est encore généralement valable pour le portugais du Brésil (4).

La correspondance parfaite et régulière entre ce vocalisme portugais et celui du créole actuel est encore tout à fait visible, malgré les transformations qu'il a souffert: cf. p. ex. São Nicolau *mîrâ* — port. *mîrur*, *perdê* — *perder*, *parâ* — *parar*, *mordê* — *morder*, *kurâ* — *curar*, etc; quant aux voyelles finales, Sotavento *lumi* — *lume* (*lumi* dans la prononciation brésilienne et populaire au Portugal), *ârku* — *arco*, *kâsa* — *casa*.

Dans leur évolution historique, deux grandes transformations ont affecté les voyelles atones du système initial, dont la première consiste dans leur suppression sur une large échelle, et la seconde dans leur modification sous l'influence des consonnes et des voyelles voisines.

Chute des voyelles atones

4. a) À la finale, bien que réduites, les voyelles se conservent, comme nous l'avons vu, dans les parlers de Sotavento. Dans le Barlavento il n'y a que l'a qui se conserve toujours, l'i (orth. e) tombant toujours, l'u (orth. o) ne se maintenant qu'à São Nicolau et dans des circonstances bien déterminées: /têra/; sotav. /sidádi/, barlav. /sidád/; sotav. /brinkêdu/, barlav. /brinkéd/, /brinkéd/; sotav. /ârku/, São Nicolau /ârku/, Santo Antão et São Vicente /ôrku/.

b) Dans les syllabes postoniques, toutes les voyelles en général souffrent la syncope, ce qui fait que les proparoxytons se trouvent réduits à des paroxytons ou même à des oxytons: *abô-bora* > /bôbra/, *Américo* > /mérku/, *áspero* > /ôsp/, *pássaro* > /pôs/. Le rythme dactylique apparaît pourtant dans un petit

(4) Pour tous les problèmes posés par le vocalisme atone des variétés actuelles et du portugais des XVI^e-XVIII^e siècles, voir mon article *Nota sobre o vocalismo antigo português: Valor dos grafemas e e o em sílaba átona*, à publier prochainement dans la «Revista Portuguesa de Filologia».

nombre de mots qui n'appartiennent sûrement pas au fond le plus ancien du lexique capverdien: [kábula], [áfrika], [fábrika], [mú-zika], [rótula].

c) Dans les syllabes antérieures à la tonique, aussi bien à l'initiale que dans les prétoniques, la tendance a été aussi vers la suppression dans une très large mesure, mais les cas de conservation sont ici très fréquents: cf. S. N. [bnit] et [bonéku], [ftšá] 'fechar' et [segâ] 'cegar'. Ici les conditions primitives de conservation et de suppression ont été en grande partie oblitérées, soit par des restitutions analogiques, soit par l'emprunt de nouvelles formes de provenance portugaise, qui se déroberent, par leur caractère plus ou moins savant ou par l'époque tardive de leur introduction, au traitement subipar le vocabulaire primitif. Quant à l'a formant syllabe initiale, il semble encore possible reconnaître la règle qui a dû pendant quelque temps présider à son destin. En effet *a* apparaît le plus souvent conservé là où il était immédiatement suivi de la syllabe accentuée, et supprimé au contraire dans les mots où une syllabe au moins le séparait de la tonique: S. N. [abôf] s'oppose à [bafâ], [bafadúra]; [abôl] à [balâ] et [balôd]; [abôn] à [banâ]; [afâgu] à [fagâ]; etc. On trouve pourtant [brôdž] 'abrolho', [búz] à côté de [abúz] 'abuso', [sôt] 'açoute', etc.; et dans le sens contraire, [ugradâ] à côté de [gradâ] 'agradar' (le nom est [agrôd: régulièrement]), pour ne pas citer d'autres exemples.

5. La chute si fréquente des voyelles atones a eu entre autres conséquences celle de produire une profonde transformation dans la structure syllabique originale. Il est vrai que le type de syllabe le plus commun semble être toujours, comme en portugais, celui de CV, comme à Sto. A. [sekâ] 'sécher', [bafâ] 'étouffer', [fadiga] 'fatigue', mais il s'est formé des groupes de consonnes absolument étrangers à la norme phonique portugaise — S. A. *km* dans [kmê] 'comer', [kmida] 'comida'; *kb* dans [kbesâda] 'cabeçada', [kbisiya]; *bt* dans [btizâ] 'baptizar'; *dšk* dans [dškalsâ] 'descalçar', [dškôls] 'descalço'; etc. —, et le nombre des syllabes fermées a été considérablement augmenté, pouvant fermer syllabe des consonnes et même des groupes de consonnes qui en portugais ne peuvent tout au plus qu'être pré vocaliques — S. A. *t* dans [donôt] 'donato', *d* dans [danôd] [donôd] 'abîmé' ('danado'); *s* dans [almôs] [olmôs] 'almoço' m., [pôs] 'pássaro'; *n* dans [dôn] 'dano', *r* intense dans [bzêr] 'bezerro', *št* dans [agôšt], [ogôšt] 'agosto', etc.

Modifications des voyelles atones produites par les sons voisins

6. a) La qualité des voyelles prétoniques a été souvent modifiée par le voisinage de certaines consonnes: par les labiales, qui ont produit leur labialisation — S. N. *novegâ* 'navegar', [brumêdž] 'vermelho', [trublâ] 'se précipiter' (de *atribular*) —, par les palatales qui ont fait changer en *i* un *e* précédent — *dîšâ* 'deixar' (à travers *dêzar*), sotav. [mîdžôr] 'melhor' —, et finalement par un *r*, qui change en *a* un *e* ou *i* voisins — S. N. [rabatâ] 'arrebatar', [armô] 'irmão'.

b) Le phénomène d'assimilation le plus caractéristique est pourtant celui qui consiste dans l'adaptation des voyelles précédant la syllabe accentuée à la voyelle tonique ou bien à la prétonique immédiatement antérieure à celle-ci. Habituellement cette assimilation affecte les *e* et *o* atones, en les fermant en *i* ou *u* respectivement, sous l'influence d'un *i* ou *u* suivants: S. N. [mîdî] 'medir', [kapîliŋa] 'capelinha', [vilûd] 'veludo', [kabîsûd] 'cabecudo', [sultîra] 'soltura', [murdîdûra] 'mordedura', [kumuvîd] 'comovido', etc. Remarquons que [ɛ ɔ] provenant de *ei*, ou n'ont pas été épargnés à ce procès assimilatif: [fîtîs] 'feitiço', [ubi] ou [uri] 'ouvrir', [lukûra] 'loucura'.

À Santo Antão, outre cette harmonisation pour ainsi dire stabilisée, on en trouve encore une autre qui affecte la voyelle *a*, en l'adaptant à la voyelle suivante. Le phonème /a/ atone est ainsi réalisé:

comme un [a] ou un [a], un peu plus fermé, si la voyelle suivante est un /â/, la première variante se trouvant devant un *l* final — [salgâ], [faltâ], [altâr] —, la seconde dans les autres cas — [bafâ] [bafâ], [sparâ] [sparâ], [abalâ] [abalâ];

comme un [ə] en position initiale non absolue, quand il se trouve séparé de l'accent par une autre syllabe atone — [farulî] [farulî], [farolêr] [farolêr], [palmatôra] [palmatôra], [dansadêra] [dâsedêra], [faslitâ] [faslitâ];

comme une voyelle palatale, c'est à dire, un *e* de fermeture plus ou moins variable, le plus souvent perçu comme un *e* moyen, toutes les fois que la voyelle suivante (généralement accentuée) est une des palatales /ê ê i/: [kabêsa] [kêbêso], [salêta] [sêletso], [farêl] [ferêl], [salêr] [sêler], [atrevê] [etrevê], [andrê] [êndrê], [fadiga] [fedigo], [saliga] [seligo]. Remarquons en passant que cet *e* prétonique est en général plus fermé devant un /ê/ ou un /i/, plus ouvert devant un /ê/;

comme une voyelle postérieure, un *o* d'ouverture moyenne ou, s'il est nasalisé, un *a* vélaire plus ou moins fermé, quand la voyelle suivante (la tonique en général) est une vélaire /*ô ô ú*/: [abôf], [abalôd] [obolôd], [karôs] [korôs], [antônja] [ântônja], [antôn] [ântôn], [ðskansôd] [ðškâspô], etc.

7. Ces voyelles *e o* ne se confondent pas, au moins dans leurs réalisations optima, avec *e o* fermés, qui représentent les phonèmes atones *e o*. On distingue donc les syllabes initiales de [peder] [padêr] — [pedrêr] [pedrêr], [lezêrô] [lazêra] — [lezô] [lezô], [frekt] [frakt] — [fregêš] [fregêš], [sekiyô] [sakiya] — [sekêr] [sekêr]; et d'un autre côté de [donôd] [danôd] — [dônôf] [donôf], [bonôd] [banôd] — [abonôd] [abonôd], [kolôd] [kalôd] — [kolôd] [kolôd]. L'emploi de [a e o] est donc strictement conditionné par la voyelle de la syllabe suivante :

[a] et sa variante plus fermée [a] n'apparaissant que quand la voyelle tonique immédiatement suivante est un /*á*/, jamais devant autre voyelle;

[o] uniquement quand la voyelle suivante est une vélaire, jamais quand elle est /*á*/ ou une voyelle antérieure;

[e] ne se présentant, enfin, que devant voyelle palatale, jamais devant /*á*/ ou voyelle postérieure.

Ajoutons encore que les phonèmes *e o* ne se trouvent jamais devant /*i u*/, *medir* ayant passé à [mídi], *loucura* et *cogumelo* à [lu-kúra], [kugumêl] ou [kugumêl].

Il ne peut donc rester de doute que [a e o] ne soient que des réalisations différentes du même phonème /*a*/.

8. Aucun des phénomènes qui viennent d'être rapidement décrits ne devra être envisagé, si nous les plaçons dans le cadre historique des parlers portugais, comme exclusif des dialectes créoles qui nous occupent, bien que dans leur ensemble et par l'étendue de leurs résultats ils doivent être considérés comme tout à fait caractéristiques de ces mêmes dialectes.

En effet, la réduction et la chute des voyelles atones est un phénomène amplement représenté dans les parlers portugais surtout méridionaux. Contrarié par la norme cultivée, celle-ci a pu empêcher dans une large mesure la disparition ou provoquer la restitution des voyelles disparues mais, surtout par rapport aux

finale, les vestiges de leur suppression dans le Midi du Portugal sont encore parfaitement clairs ⁽⁵⁾.

Moins significative, la modification de caractère assimilatif des voyelles atones dans le voisinage de certaines consonnes est aussi un fait évolutif largement connu et ancien (*milhor, somana*).

Finalement, l'harmonisation vocalique faisant former en *i u* des *e o* devant *i u* de la syllabe suivante, constitue, comme on sait, un phénomène essentiel du système phonologique du portugais brésilien d'aujourd'hui ⁽⁶⁾. Mais il remonte beaucoup plus loin dans le temps, car il continue une tendance du portugais métropolitain, bien vivante à l'époque classique et documentée depuis le XV^e siècle sinon plus tôt. Pendant tout le XVI^e s., il est facile de trouver des formes comme *minino*, *pidir*, *sintir*, *mericimento*, *falicimento*, ou bien comme *custura*, *custume*, *cubrir* (d'où *cuberto*, etc.), *fremusura*, *Agustinho*, etc. Pour le XV^e siècle on pourra citer *sufrida*, *custume*, *fugir* de la *Crónica Geral de Espanha de 1344* ⁽⁷⁾, et *recibido*, *pitigom*, *consintimento*, *comitada*, *podirio*, etc. de la version de la Règle de Saint Benoît publiée dans le tome XXI de la

⁽⁵⁾ Cf. G. Hammarström, *Étude de phonétique auditive sur les parlers de l'Algarve* (Uppsala 1953), passim; H. Lüdtke, *Beiträge zur Lautlehre portugiesischer Mundarten*, in *Miscelânea Homenaje a André Martinet — «Estructuralismo e Historian I*, 95 ss. (surtout 101-103, 109-110).

⁽⁶⁾ Voir, p. ex., *minino*, *filiz*, *filicitações*, *siguir*, *pruvia* (mais *prever*), *divia* (mais *dever*), *vincia* (mais *vencer*), *viludo*, *siguro*, *misura*, *curtume*, *sultura*, *custura*, *butina*, *curtina*, *podia* (mais *poder*), *murdia* (mais *morder*), etc., etc. Cf. António Houaiss, *Tentativa de descrição do sistema vocálico do português culto na área dita carioca*, in *Anais do primeiro Congresso de Língua falada no teatro* (Rio de Janeiro, 1958), pp. 272-282; Sousa da Silveira, *Lições de português*, 5.^a ed., (Coimbra 1952) p. 381 et 387; A. Nascentes, *Ling. ajar carioca*, 2.^a ed. (Rio 1953), p. 67-68; Mattoso Câmara, *Para o estudo da fonémica portuguesa* (Rio 1953), p. 78-81.

⁽⁷⁾ Apud I. S. Révah, *Anais* cités dans la note antérieure, p. 384. Comme on voit, toutes ces formes, et encore celles tirées par le même auteur de la *Ropica pñefma* (*recupilou*, *impurtuno*, *cumunicar*, *pulicia*, *custume*, *nuturno* (sic?)), se rattachent aux cas d'assimilation dont nous nous occupons. *Cubertas* et *descubertas*, ibidem, s'expliquent à partir de *cubrir* (cp. créole /*kubérta*/). *Musaico* ne dit rien, puisque l'italien et l'espagnol possèdent également des formes avec *u* à côté de *mosaico* avec *o* (v. Corominas, *Dicc. crít. etimol.* III, 483 s. v. *musa*). Pour d'autres exemples anciens d'i pour *e*, v. J. Cornu, *Gröber's Grundriss* (2.^a ed.), I, pp. 947-8.

Revista Lusitana. Tendance ancienne donc, qui a abouti dans les créoles capverdiens aux formes extrêmes que nous avons constatées pour l'île de Santo Antão.

9. Nous sommes ainsi en présence d'une série de phénomènes qui ont une origine commune dans des conditions qui se trouvaient présentes et à l'oeuvre dans le portugais parlé au XV^e siècle, peut-être en particulier chez les gens du Midi. Dans la communication antérieurement citée, je suggérais un rapport entre les phénomènes de métaphonie des dialectes du Cap Vert et ceux de l'Algarve. Je me demande maintenant si pour tous ces phénomènes — métaphonie produite par les voyelles finales *i u*; chute des voyelles atones, surtout de ces mêmes finales qui avaient produit la métaphonie; et finalement harmonisation des voyelles précédant la tonique assimilées à la voyelle suivante (tonique surtout) — on ne devrait pas chercher une seule et même condition initiale.

Je pense qu'on pourrait alors la trouver dans la mise en valeur spécialement forte de la syllabe accentuée aux dépens des syllabes atones. Ce serait elle la responsable, non seulement de la tendance à la suppression des voyelles non accentuées, surtout quand elles venaient après l'accent, mais aussi des phénomènes métaphoniques observés dans les syllabes accentuées, qui seraient, comme je l'ai suggéré, une conséquence de la suppression menaçante de *i u* de la finale: on aurait tendance à modifier le timbre de la voyelle accentuée d'après la voyelle finale, dont la disparition était imminente, transposant ainsi sur la tonique des distinctions qui jusqu'alors étaient confiées à l'opposition *i/u* de la terminaison. À la même condition enfin remonterait encore la tendance peut-être plus ancienne à l'assimilation des voyelles prétoniques, dans la mesure où elles se conservaient, tantôt aux voyelles suivantes, tantôt aux consonnes voisines. Il reste à savoir de quelle nature était cette mise en valeur, mais on serait tenté de croire que cet accent qui marquait ainsi, avec une telle insistance, la syllabe tonique, serait déjà celui qui caractérise le portugais moderne, c'est à dire, un accent où la quantité, bien qu'associée à l'intensité, jouait un grand rôle, détachant comme longues toutes les voyelles toniques. La question devra être pourtant encore soigneusement étudiée, aucune réponse, même provisoire, étant possible avant de considérer attentivement les conditions d'accent actuellement valables dans les parlers portugais d'outre mer.

10. Pour terminer, je voudrais appeler l'attention sur deux points qui me semblent importants :

1) Les faits antérieurement décrits représentent un développement indépendant de conditions phonologiques et normophonétiques posées par la langue des colons portugais du Cap Vert aux XV^e et XVI^e siècles. Il ne s'agit pas de croire que ceux-ci apportaient dans ces îles africaines, tous faits, les phénomènes que nous considérons aujourd'hui, mais qu'ils portaient avec soi, dans leur parler, les germes, c'est à dire, les *conditions* des développements futurs.

2) Le phénomène bien connu du portugais moderne, la tendance à la chute et à l'assourdissement des voyelles atones, paraît remonter, dans ses origines, à une époque bien plus ancienne qu'on ne serait porté à croire. Si cette tendance n'a pas tout à fait abouti, cela se doit très certainement à l'action de la norme linguistique cultivée qui, n'ayant pas réussi à l'empêcher tout à fait, a du moins pu retarder considérablement un procès, lequel, en suivant librement son cours, aurait transformé profondément le système phonologique portugais.

DISCUSSION

Interventions de MM. C. TAGLIAVINI, A. HOUISS. Réponses de M. J. G. HERCULANO DE CARVALHO.

C. TAGLIAVINI (Bologne) se félicite de voir augmenter au Portugal l'intérêt pour les parlers créoles. Il demande si H. de Carvalho s'est servi de matériaux modernes et, dans ce cas, s'il a pu constater des différences essentielles entre les données nouvelles et celles qui avaient été réunies il y a quelques décennies par H. Schuchardt.

J. HERCULANO DE CARVALHO répond qu'il a travaillé sur des matériaux recueillis récemment, ceux dont se servait Schuchardt ne lui inspirant pas grande confiance du point de vue phonétique.

A. HOUISS (Rio de Janeiro), tout en reconnaissant la grande valeur du travail du Prof. Herculano de Carvalho, ne se montre pas très convaincu par l'explication de la situation des voyelles atones *e* et *o* pré-toniques dans le portugais du Brésil, point sur lequel le Prof. Herculano de Carvalho s'écarte de la thèse de la restauration du Prof. I. S. Révah. Il pense que la thèse de la restauration est valable dans les cas de syncrétisme, où l'on trouve *i* et *u* dans les couches populaires, là où les couches cultivées disent *e* et *o*, comme dans *minino/menino*, *filiz/feliz*, *curação/cpração*, *Furtalesa/Fortaleza*. Il explique

comme Révah la forte ouverture des voyelles pré-toniques en cause dans le nord-est du Brésil, comme dans *corrosivo/corrosivo*.

J. HERCULANO DE CARVALHO dit qu'il est persuadé que le *ɔ* pré-tonique de la prononciation brésilienne est plus vraisemblablement dû à la conservation d'une prononciation ancienne qu'à une restauration, mais il admet que celle-ci ait pu se produire dans certains des cas cités par A. Houaiss.

A ACTUAL SITUAÇÃO DO PORTUGUÊS NO ORIENTE

SEBASTIÃO MORÃO CORREIA

(CASTELO BRANCO)

Na realização da missão ecuménica que o destino talhara ao Povo Português a alma lusitana com seus defeitos e suas virtudes foi repartida em pedaços que palpitavam bem flagrantemente em todas as terras que os Portugueses conquistaram.

E, como um dos principais esteios da *alma colectiva* dum Povo é a sua Língua, fácil é compreender como a Língua Portuguesa logo de princípio, se impôs ao uso dos povos dessas terras, onde núcleos da grei lusitana acabaram por se fixar.

E assim, sem contar com a vastidão imensa das terras de Vera Cruz, a parte do mundo em que a Língua Portuguesa conheceu maior expansão durante os séculos XVI, XVII e XVIII foi, sem dúvida, o Oriente.

É certo que no meio daquele complicadíssimo *xadrez* de Línguas e Dialectos, que era e ainda é hoje o Oriente, o facto de o Português constituir uma unidade linguística devia ter contribuído poderosamente para a sua assimilação, ainda que muito adulterada, pelas populações dessas paragens orientais.

Com efeito, coube nessa época à Língua Portuguesa o desempenho dum papel importantíssimo, servindo de elemento de comunicação, não só entre os povos europeus que percorriam essas terras, como também entre os vários povos indígenas que se ocupavam no comércio.

Ora esses povos, consoante a sua origem, usavam Línguas e Dialectos bem diferentes.

Por isso a adopção do Português, como Língua franca, foi geralmente bem aceite por essa gente e a nossa Língua, embora mais estropiada que correcta, conseguiu, então, uma expansão extraordinariamente considerável em todo o litoral da Índia, na Malásia, em Ceilão, no Bramá, em Pegu, na Cochinchina, em Tonquim, no litoral da China, em Comorão da Pérsia, em Bassorá da Turquia, em Meca da

Arábia, segundo refere Monsenhor Sebastião Rodolfo Delgado no seu livro *Influência do Vocabulário Português em Línguas Asiáticas*.

Nesta mesma obra afirma ainda o ilustre Filólogo orientalista que o Português foi por esse longo tempo a Língua franca do Oriente, pois falavam-no «não sòmente os Portugueses e os descendentes, mas hindús, maometanos, judeus, malaio e os próprios europeus doutras nacionalidades entre si e com os indígenas».

Com o rodar dos tempos, porém, o Português foi perdendo esse papel preponderante, até que com a conquista da Índia pelos Ingleses, que acabaram por se expandir por todo o Oriente, a nossa Língua teve de ceder à Inglesa o lugar de primazia.

É ainda Monsenhor Dalgado que confessa que no seu tempo — em 1913 — o Português já havia perdido no Oriente esse lugar preponderante que outrora usufruira:

«É verdade que o Português já não tem tamanha extensão e está agora muito circunscrito. Cessou de ser Língua franca; e os crioulos, uns estão extintos, outros agonizam, outros talvez, pelo perpassar de séculos venham a desaparecer».

A vitória fácil do Inglês sobre a Língua Portuguesa e a extraordinária expansão que em breve tempo alcançou nas terras do Oriente não pode considerar-se a resultante dum mero capricho do Povo dominador.

Tal fenómeno é mais uma consequência, bem evidente e comprovada, da poderosa influência da *lei do menor esforço* no condicionalismo idiomático dos povos.

Se não, vejamos: tempos antes em Ceilão tinha-se verificado um fenómeno absolutamente contrário, a quando da dominação da Ilha pelos Holandeses, que, a-pesar-de Povo conquistador e, não obstante todas as graves ameaças e pesadas cominações, nunca conseguiram impor o seu idioma como Língua corrente em detrimento do Português, que, na sua forma crioulezada, chegou a ter em Ceilão uma expansão considerável.

Com a conquista da Ilha pelos Holandeses, em 1656, o Português sofre um violento ataque. O Povo dominador impõe aos indígenas a sua Língua, exercendo gravíssimas represálias em todos os refractários.

A-pesar-de tudo, o Português, que já aí criara fundas raízes, mantém-se em Ceilão, não consentindo que o idioma dos Holandeses se estabeleça na Ilha.

É que a Língua Portuguesa era, naturalmente, mais assimilável pelo Povo de Ceilão do que a Língua dos Holandeses.

Mas eis que o Povo Inglês inicia a sua expansão pelo Oriente, e, após porfiadas lutas, expulsa os Holandeses da Ilha de Ceilão. Foi uma questão de tempo. A Língua Portuguesa, que resistira às graves ameaças e rudes ataques dos Holandeses, começa logo a perder a sua importância, para ceder o lugar de primazia ao Inglês, que em breve tempo se tornou a Língua franca de todo o Oriente.

Uma Língua de raiz germânica havia de vencer as Línguas Românicas nas terras orientais.

O Português e o Francês foram superados pela enorme expansão que o Inglês facilmente alcançou em todo o Oriente, de tal modo que o uso da Língua Inglesa se tornou indispensável a quem tenha de permanecer nessas regiões, ou a quem queira simplesmente viajar por essas terras. Nos barcos, nos portos, nas zonas do interior é indispensável a prática da Língua Inglesa.

Fala-a correntemente o homem culto, o estudante, o empregado do comércio. Utiliza-a o escritor nas suas obras, o político nos seus discursos e o jornalista nos seus artigos.

Em três anos de permanência na Índia apenas tive oportunidade de ouvir falar Francês por duas vezes!

Nas próprias Ilhas Seichelles, que estiveram sob o domínio da França e pertencem actualmente à Inglaterra, verifiquei que a Língua mais vulgar era a Inglesa. Notei, é certo, grande influência francesa nos antropónimos: nomes de barcos, firmas comerciais, marcas de fabricação, etc.

A Língua corrente de uso diário era, porém, o Inglês.

Ora, esta retumbante vitória da Língua Inglesa deve-se, sem dúvida, ao facto de ser, relativamente, mais fácil, pois a sua gramática é incomparavelmente menos complicada do que a de qualquer dos outros idiomas já referidos.

Com a independência da Índia, proclamada em 15 de Agosto de 1947, o problema linguístico ganhou um relevo importantíssimo, pois as principais preocupações da *primeira* hora consistiam na eliminação de tudo que se relacionasse com o *antigo regime* de submissão, e que era, portanto, testemunha viva do domínio inglês. No número dessas preocupações estava, naturalmente, a eliminação do uso da Língua Inglesa.

Mas... qual?! Não foi possível! A cena mais picaresca — estava eu na Índia quando o caso se passou — foi a da reunião dos representantes das várias províncias para tratarem de assuntos da mais alta importância política, entre os quais figurava a escolha do idioma

nacional e, consequentemente, a abolição do ensino do Inglês nas escolas da União Indiana. Pois bem: esses representantes das Províncias que constituem a União Indiana, tão ciosos na defesa dos interesses do património político e cultural da sua jovem nação, não conseguiram entender-se todos numa só das 15 Línguas categorizadas que ainda hoje se falam na Índia.

Cada um sabia bem a Língua da sua Província, mas nem todos conheciam o Hindi, Língua a que foi atribuída a designação de oficial.

E acabaram, então, por se servir do Inglês, que todos muito bem compreendiam, para poderem discutir os vários assuntos que constituíam a agenda daquela reunião.

É natural que nas terras indianas, que até há cerca de uma dezena de anos estiveram sob o domínio da França, a Língua Francesa seja ainda hoje usada em certa medida.

Digo em certa medida, porquanto bem calculo que, tal como se passa nas terras da Índia Portuguesa, a oposição das Línguas dos naturais e a infiltração do Inglês hão-de certamente debelar o emprego corrente e diário da Língua Francesa.

E, quando se extinguírem estas últimas gerações que foram educadas estando ainda as suas terras sob o domínio da França, bem podemos avaliar como será aí reduzido o uso diário da Língua Francesa...

* * *

Nas terras que constituem o nosso Estado da Índia também se verifica uma forte infiltração do Inglês.

Mas a Língua oficial é a Portuguesa, como não podia deixar de ser em terras portuguesas.

Em Dio e em Damão, onde outrora se usou correntemente o Dialecto Indo-Português do Norte, hoje quase extinto, a Língua principalmente falada pelos naturais é o Guzerate, embora o Português seja usado como Língua oficial, e lá se faça sentir também uma poderosa corrente de infiltração do Inglês que, como já referi, se expandiu por toda a Índia.

Encaremos, principalmente, o caso de Goa, não só por ser a maior parcela de território, mas ainda porque desde o princípio da dominação portuguesa foi o fulcro principal da cultura lusitana no Oriente.

Pois em Goa temos a considerar os seguintes idiomas:

- 1 — O Concanim, Língua popular, corrente e diária dos naturais.
- 2 — O Português, Língua oficial, obrigatória nas escolas primárias e

secundárias (Liceu e Escolas Técnicas) e ainda nas Escolas Normal, Médica e Farmácia.

3 — O Inglês, indispensável nas chamadas High Schools que abundam por todo o território de Goa.

4 — O Marata, Língua culta, ensinada às crianças hindus, logo a partir dos quatro anos.

5 — O Urdu, aprendido pelos muslins, vulgarmente designados por mouros, que, constituem cerca de 5 % da população.

Qual será o papel que o futuro reserva à Língua Portuguesa em Goa?

Para o efeito, podem os naturais ser considerados sob estes dois aspectos: o elemento culto e as massas populares incultas.

O elemento culto, tratando-se de cristãos, usa o Português como Língua oficial e erudita e no convívio com os portugueses da Metrópole, mas adopta o Concanim como Língua diária na conversação com os seus criados e familiares; tratando-se de hindus, usa o Português como língua oficial e erudita nas relações com os assuntos portugueses, o Marata como Língua erudita e literária nas relações com os assuntos da Índia e o Concanim como Língua corrente.

Uns e outros — cristãos e hindús — na sua grande maioria dominam o Inglês, e nessa Língua se exprimem com notável facilidade e correcção.

As grandes massas ignaras, porém, as que vivem ainda como que adstritas às terras, continuam secularmente encerradas no exclusivismo da sua Língua natural.

Há cerca de uma dezena de anos surgiu em Goa um forte movimento em defesa do Concanim, pugnando pela sua introdução nas escolas e procurando imprimir-lhe um cunho literário mediante uma estruturação gramatical adequada.

Cai a propósito dizer que o Concanim nunca gozou de foros de Língua culta no complicado labirinto das Línguas indianas.

A vizinhança do Marata, Língua erudita e com fortes tradições literárias, nunca deixou medrar o Concanim, pobre idioma destinado à simples conversação oral, sem documentos literários que o elevem ao nível da importância atribuída às outras Línguas cultas.

No entanto, porque se trata de uma Língua natural, praticada desde criança pelos naturais, é extraordinária a influência deformante que exerce no Português.

É que a criança e muitos adultos pensam em Concanim e, quando se exprimem em Português, retrovertem mentalmente as suas ideias para essa Língua, servindo-se da mesma construção da frase pensada no idioma natural.

Com a introdução do Concanim nas escolas a adulteração do Português há-de ser, naturalmente, mais acentuada.

O fenómeno verifica-se com maior frequência nas novas camadas da população. As gerações mais velhas, ainda impregnadas de cultura lusíada, falam e escrevem correctamente o Português.

Mas com o desaparecimento dessas gerações tenho fundados motivos para crer que o uso do Português correcto, na fala e na escrita, há-de sofrer certamente uma considerável diminuição.

E a continuar deste modo, entre o desenvolvimento do Concanim, ardentemente desejado pelos naturais, e a forte corrente da infiltração do Inglês usado diàriamente pelos estudantes das High Schools e pelos emigrantes goeses que num contínuo vai-vem buscam o seu modo de vida nas terras da União, do Paquistão e da África Oriental Inglesa, o Português, dentro de algumas décadas, há-de ficar, na Índia, reduzido ao desempenho da função de Língua oficial, hirta e fria, sem a alma e o calor comunicativo que o falar do Povo empresta aos idiomas vivos, ou terá de descer à categoria dum bárbaro Dialecto, muito deformado na sintaxe e na fonética e adulterado pela mistura de grande número de vocábulos estranhos.

EL ARCAISMO FONOLÓGICO DE LOS DIALECTOS DEL NORTE PORTUGUÉS Y SU IMPORTANCIA PARA LA LINGÜÍSTICA ROMÁNICA GENERAL

ALVARO GALMÉS DE FUENTES
(LA LAGUNA)

Menéndez Pidal, desde sus *Orígenes del español* principalmente, ha destacado la importancia de los dialectos actuales conservadores, como índices de estados primitivos de lengua más generales. En este sentido es de sumo interés el análisis de algunas características fonológicas de los dialectos arcaizantes del Norte de Portugal en su relación con el resto de la Rumania.

Aquí, en este trabajo y a modo de ejemplo, voy a esbozar brevemente dos aspectos desarrollables en estudios ulteriores: La estructura fonológica de las sibilantes en el portugués norteño, y la confusión de *v* y *b* en relación con la serie oclusivo-fricativa de consonantes sonoras. En ambos casos trataré de destacar la lección de estos dialectos arcaizantes para deducir estadios primitivos en el resto de la Rumania.

En el Norte de Portugal, provincia de Tras-os-Montes y N. O. de Entre-Douro-e-Minho, así como en algunos puntos aislados de España, fronterizos del norte portugués, se mantiene hoy día, como es bien sabido, la distinción fonológica entre las parejas de sibilantes *ss-ç*, *s-z* ⁽¹⁾. De esta forma, la antigua oposición fonológica que se sigue conservando hasta nuestros días, se realiza entre dos parejas (sordas y sonoras) de sibilantes fricativas, una de cóncavas apicoalveolares y otras de convexas predorsodentales; de manera que en la pareja de sordas *passo*

(¹) Véase: Jules Cornu, *Die Portugiesische Sprache*, en «Grundriss Gröbers», II, 1904, pág. 982.

Leite de Vasconcelos, *Estudos de Philologia Mirandesa*, I, Lisboa, 1900, pág. 54-55.

A. R. Gonçalves Viana, *Essai de phonétique et de phonologie de la langue portugaise*, 2.^a ed., Lisboa, 1941, pág. 30-31.

(paso con s apical se apone a *paço* (palacio) con s predorsal, del mismo modo que entre las sonoras *coser* (coser) se opone a *cozer* (cocer).

Algunos filólogos portugueses, especialmente el infatigable Leite de Vasconcellos, han señalado los principales puntos en que actualmente viven estas oposiciones [s] — [ʃ] y [z] — [ʒ]:

En la región de Entre-Douro-e-Minho existe una zona compacta ⁽²⁾, Castro-Laboreiro ⁽³⁾, Monção ⁽⁴⁾, Valença ⁽⁵⁾, Vila Nova de Cerveira ⁽⁶⁾ y Arcos de Valdevez ⁽⁷⁾, a los que se suma el concejo de S. Miguel de Lobios en la provincia española de Orense. En la región de Tras-os-Montes, en la capital Bragança no se mantiene naturalmente hoy día la distinción, pues domina la moda cultista del portugués literario; pero, al mismo pie de Bragança, en Castro de Avellãs ⁽⁸⁾ aparece ya la distinción de las sibilantes, así como en la aldea de Rio Frio ⁽⁹⁾ muy próxima también a la capital. Además en el mismo concejo de Bragança sabemos que se mantiene la distinción en las feligresías de Carragosa ⁽¹⁰⁾ y Parada de Infanções ⁽¹¹⁾. Más al Este se conserva también la distinción en el vecino concejo de Vimoso con referencias de la capital misma ⁽¹²⁾ y de la feligresía de Matella ⁽¹³⁾. Al Sur, en el concejo de Freixo-de-Espada-a-Cinta, según noticias de Fornos ⁽¹⁴⁾, existe igualmente la distinción; y al Oeste, en el concejo de Valpaços ⁽¹⁵⁾. Pero no solamente en pueblos de dialectos portugués se conserva la oposición de las sibilantes, sino también en algunas zonas

(2) Véase L. de Vasconcellos, *Opúsculos*, II, pág. 312.

(3) L. de Vasconcellos, *Linguagem popular de Castro-Laboreiro*, en «Revista Lusitana», XIX, pág. 276.

(4) L. de Vasconcellos, *Opúsculos*, II, Coimbra 1928, pág. 16.

(5) L. de Vasconcellos, *Opúsculos*, II, Coimbra 1928, págs. 452-453.

(6) Leite de Vasconcellos, *Opúsculos*, II, p. 461.

(7) F. Alves Pereira, *Glossário Dialectológico do concelho dos Arcos de Valdevez*, en «Revista Lusitana».

(8) Leite de Vasconcellos, *Opúsculos*, II, pág. 410.

(9) A. R. Gonçalves Viana, *Materiais para o estudo dos dialectos portugueses: Fallar de Rio Frio (typo bragançano dos dialectos Trasmontanos)*, en «Revista Lusitana», I, 1881-1889, pág. 165.

(10) Leite de Vasconcellos, *Dialectos trasmontanos*, en «Revista Lusitana», III, 1890-1892, pág. 73.

(11) Leite de Vasconcellos, id. II, pág. 112.

(12) Leite de Vasconcellos, id. III, pág. 66.

(13) Leite de Vasconcellos, id. II, pág. 101.

(14) Leite de Vasconcellos, id. III, pág. 109.

(15) Castro Lupo, *Linguagem popular de Valpaços*, en «Revista Lusitana», II y III, pág. 255.

pertenecientes al dominio lingüístico leonés: Así en Portugal, Miranda de Douro ⁽¹⁶⁾ Guadramil y Riodonor ⁽¹⁷⁾, y en España, Hermisende ⁽¹⁸⁾. En Guadramil y Riodonor, por haberse ensordecido las sibilantes sonoras, la oposición no es de dos parejas sino de una sola.

Sin duda, parece difícil el mantenimiento durante mucho tiempo de una oposición, tal como la que vengo analizando, basada únicamente en la posición cóncava o convexa de la lengua; y tal consideración podría hacer pensar que el arcaísmo de las zonas aludidas habría consistido en el mantenimiento del valor africado originario de *ç* y *z* y que por lo tanto la oposición del tipo [ʃ] — [s] sería actual o muy reciente, no emparejable temporalmente con la hipotética de otras regiones peninsulares. En todo caso, la oposición de Tras-os-Montes y del Alto Minho siempre sería un tipo ejemplar aplicable al resto de la Península. Pero es que además sabemos por el testimonio de un gramático portugués que tal oposición de sibilantes fricativas tiene cuando menos dos siglos de existencia; en 1734 João de Moraes Madureyra Feyjó, natural de la villa bragançana de Parada de Infanções (lugar donde, según he señalado, se sigue aún practicando la distinción *s* — *c*), habla con perfecta conciencia, en su *Orthographia portugueza*, de su pronunciación nativa transmontana, y con autoridad gramatical condena lo que en la pronunciación viva del centro y sur de Portugal le parecía anómalo: «... o *c* como *c* (es decir, *ç*) se pronuncia com a extremidade anterior da lingua tocando nos dentes quasi fechados, em quanto sahe o seu son, que he suavemente brando (es decir, *fricativo*). O *s* pronuncia-se com a ponta da lingua moderadamente applicada ao paladar, junto aos dentes de cima com os beiços abertos, em quanto sae hum som quasi assobiando» (p. 36 de la 2.ª edición de 1739) ⁽¹⁹⁾.

En estas zonas de distinción de *s* — *c* se han exagerado, lo que hace más comprensible el mantenimiento de la oposición, los dos tipos de *s*. La *s* convexa, frente a la de Lisboa, extrema su matiz sibilante, y la cóncava el valor palatal característico de la castellana. He aquí como define Gonçalves Viana estos dos tipos de *s* en los dialectos de distin-

(16) Leite de Vasconcellos, *Estudos de Philologia Mirandesa*, I, Lisboa, 1900, págs. 189-190.

(17) Leite de Vasconcellos, *Linguas raianas de Tras-Os-Montes (Noticia das linguas de Riodonor e Guadramil)*, Porto, 1886.

(18) Leite de Vasconcellos, *Linguagens fronteiriças de Portugal e Hespanha*, en «Revista Lusitana», VII, pág. 141.

(19) Véase Leite de Vasconcellos, *Dialectos Trasmontanos*, en «Revista Lusitana» II, pág. 112.

ción: «c, z os cuais são iguais no valor a s, z iniciais de sílaba de Porto, e portanto diferentes de s, z de Lisboa; e para a sua produção as paredes do opérculo ou fenda por onde passa o ar expelido estão muito mais aproximadas, sendo conseguintemente o sibilo mais perceptível: o órgão ajente é a superfície da pajina superior da lingua quasi junta a sua extremidade anterior, o que obriga os lábios a uma fenda horizontalmente maior, e por tanto a estarem mais paralelos entre si»⁽²⁰⁾; «o segund^a (s) valendo por s subcacuminal, ou pronunciado com a parte anterior da ponta da lingua quasi no mesmo ponto, e cujo efeito acustico e muito semelhante, para ouvido estranho, ao do x, a fricativa surda apical ánteropalatal»⁽²¹⁾. Análoga es la definición de estas sibilantes que da Leite de Vasconcellos: «c tem o valor do ç de lingoagem do Porto, o qual differe um pouco do de Lisboa. O ç de Lisboa, isto é, a linguo-dental sibilante inicial de syllaba produz-se, tocando-se com a ponta da lingoa nos dentes inferiores, e deixando-se passar o ar por uma fenda que fica entre a face antero-superior la lingoa e os alveolos superiores; no ç do Porto não só, como me parece, aquella fenda é produzida mais adeante, mas ha maior apêrto dos órgãos factores, do que resulta ser o ç portuense mais sibilante que o lisbonense. S, este som ouve-se também no Norte e Centro do reino. Análogo ao s castelhano, que se produz, formando-se um canal, para passagem do ar, entre a página inferior da lingoa e os alveolos superiores. Há pontos do nosso país em que, segundo creio, este s se aproxima mais do x do que noutros»⁽²²⁾.

La consideración del desarrollo de las sibilantes en estas zonas arcaizantes de la Península nos asegura, sin duda, etapas intermedias para otras zonas de la Romania.

Es sabido que en todo el dominio ibero-románico, aun en aquellas zonas en que hoy día no aparece, debió existir originariamente una [ʃ] apicoalveolar, continuadora de la s latina.

Para el español meridional, donde hoy día sólo pervive, como es sabido, una [s] predorsodental, Amado Alonso afirma:

«Documentalmente sabemos ahora que desde 711 hasta 1500 los andaluces cristianos, incluyendo a los sevillanos, pronuncia-

(²⁰) G. Viana, *Fallar de Rio Frio*, en «Revista Lusitana», I, 1887-1889, pág. 165.

(²¹) G. Viana, *Fonologia historica portuguesa*, en «Revista Lusitana», II, 1892, pág. 334.

(²²) L. de Vasconcelos, *Estudos de Philologia Mirandesa*, I, Lisboa, 1900, págs. 189-190.

ban s a la castellana...; documentalmente sabemos también que ni los árabes ni los moriscos reprodujeron nunca la s andaluza con su *sin* dental, sino siempre con su *šin* palatal como da castellana»⁽²³⁾.

Respecto al portugués del centro y sur podemos ofrecer análogos argumentos:

En las transcripciones aljamiadas la ss portuguesa aparece representada con (*šin*) árabe y la -s- con (*džīn*): *šinōr* (= senhor) *nōšo* (= nosso) *lōforeš* (= louvres), etc.; *cādža* (= casa), *boderōdžo* (= poderoso), *midžmo* (= mesmo), etc. ⁽²⁴⁾. A. R. Gonçalves Viana señala que un geógrafo árabe del s. XII usa sistemáticamente, en la transcripción de topónimos del sur de Portugal, el (*šin*) y el (*sād*) para representar la c ⁽²⁵⁾.

De otra parte, en un libro actualmente en prensa titulado *Las sibilantes en la Romania*, he tratado de demostrar que en toda la Romania Occidental los sonidos representados por las grafías *ç* y *z* eran *predorsodentales* y no *apicoalveolares* como pretende Amado Alonso. No voy a repetir aquí la argumentación de entonces. Solo señalaré ahora que el estado del portugués del Norte que he analizado nos asegura una vez más el carácter convexo o predorsal de la *ç* y *z* medievales, pues sus continuaciones fricativas en estos dialectos conservadores son dos sibilantes dentales similares, por ejemplo, a la [s] y [z] del francés moderno.

Teniendo en cuenta, por lo tanto, las anteriores afirmaciones, así como la situación especial de las sibilantes en los dialectos del norte portugués, podemos afirmar, sin duda, que en toda la Península Ibérica debió existir una etapa intermedia de oposición [s] — [š] coetánea a la desafricación de *ç*; aunque, claro está, tal etapa señalada como intermedia, pudo no tener una realidad material en todas las partes del dominio lingüístico hispano-portugués.

Esta suposición, en lo que se refiere al portugués del centro y sur, no es mera hipótesis. Sabemos documentalmente que hasta el siglo XVI,

⁽²³⁾ A. Alonso, *Historia del ceceo y del seseo españoles*, en «Thesaurus», Bol. del Inst. Caro y Cuervo, VII, Bogotá 1951, págs. 169-170.

⁽²⁴⁾ Véase David Lopes, *Textos em Aljama portuguesa (Estudo filológico e histórico)*, Lisboa, 1940, págs. 21-23.

⁽²⁵⁾ A. R. Gonçalves Viana, *Fonologia histórica portuguesa*, en «Revista Lusitana», II, 1892, pág. 333.

después de la desafricación de ζ y z , en todo el territorio portugués existió un sistema similar al actual de los dialectos del norte, es decir, las grafías -ss- y -s- respondían a dos sonidos apicoalveolares, [ʃ] y [ʒ], respectivamente, mientras que ζ y z eran dorsodentales, [s] y [z]: Fernão de Oliveira en su «Gramatica da lingoagem Portuguesa», publicada en Lisboa en 1736, afirma que al pronunciar la -s- la punta de la lengua se eleva al paladar y se permite escapar el aire por los lados de la lengua. De la -ss- solamente dice que se pronuncia como una -s- sola, pero presionando la lengua más firmemente contra el paladar. La descripción de Oliveira hace alusión clara a un sonido apicoalveolar, y la distinción entre -s- y -ss- es precisamente la que establece para el castellano Nebrija entre la -s- «floxa» y la -ss- «apretada». Por otro lado, el mismo Oliveira no hace referencia a una pronunciación africada de ζ y z , y su descripción parece corresponder a la de [s] y [z] (26).

A razón del ejemplo portugués bien podemos suponer, que en el resto del dominio iberorrománico, una vez perdido el momento oclusivo en la realización de ζ y z , debió existir también, según atestiguan las zonas arcaizantes de la Península, la etapa intermedia con dos parejas de sibilantes fricativas, una de predorsodentales y otra de apicoalveolares. Ahora bien, la distinción fonológica entre dos parejas de sibilantes de articulación tan próxima era difícil de mantener: Sólo el extremo más arcaizante del norte portugués la ha conservado hasta nuestros días, si bien para ello ha tenido que exagerar el valor diferencial de cada uno de los dos tipos de s. Fuera de esta zona portuguesa, el resto del iberorrománico optó por soluciones más radicales: el castellano, el leonés y el aragonés (más gran parte del gallego y algunas zonas limítrofes del catalán), modificando el punto de articulación de ζ y z y transformando su timbre siseante en ciceante; el español meridional, el español atlántico, el sefardí, la mayor parte del portugués y el catalán, confundiendo las dos parejas de sibilantes entre sí, dando como resultado, según la estructura de los diferentes sistemas, el triunfo de las s predorsal sobre la apical, como ocurre en la generalidad de los casos o el triunfo de la s apicoalveolar, según vemos en el domino catalán y en algunas zonas del portugués norteno.

A la vista de las soluciones peninsulares, ilustradas por el peculiar sistema de sibilantes del norte de Portugal, cabría pensar también que en el resto de la Romania de Occidente, la s predorsal sería continua-

(26) Véase, Thomas R. Hart, Jr., *Notes on Sixteenth-Century Portuguese Pronunciation*, en «Word», XI, 1955.

ción de la antigua ζ y z , que habrían triunfado sobre una hipotética s apicoalveolar originaria, procedente de la s latina. En efecto, el resto de la Romania Occidental parece no diferir sustancialmente de las soluciones que hemos visto para la Península Ibérica: Las extensas zonas actuales de conservación del tipo de s apicoalveolar en los dialectos provenzales y franco-provenzales; la frecuente palatilización espontánea de s en los dialectos de Francia, tanto antiguos como modernos, y en tercer lugar, para el franciano, las especiales correspondencias con los sonidos ingleses medievales, según ha señalado M. Joos (²¹), parece mostrar que en todo el dominio galorrománico debió existir originariamente una s apicoalveolar, como continuación de la s latina (²²). Por otra parte, también aquí como en el norte de Portugal, dialectos arcaizantes modernos como el de Ardenne de Lorena y el de los Vosgos meridionales, atestiguan una etapa intermedia con dos parejas de sibilantes fricativas, una de apicoalveolares o prepalatales y otra de predorsodentales. La s predorsal, por lo tanto, en las zonas del galorrománico en que aparece, sería la continuación de las antiguas ζ y z , que una vez desafricadas habrían triunfado sobre las continuaciones de la s latina. Y lo mismo podríamos decir para los dialectos de Italia del Norte y retorrománicos. En éstos, en donde no se ha realizado la confusión de sibilantes, la continuación actual de la s latina es, en terminos generales, una s apicoalveolar. Tal ocurre en la parte oriental de la Italia del Norte, que comprende toda la región de Venecia y el Este de Emilia, a la cual se suma el extremo nórdico de Lombardía. En algunos puntos arcaizantes de esta región (*Brisighelle* y *Cesenatico*, en Emilia; *Cavarzere*, en el Sur de Venecia, y *Ruda* en Friul) la oposición es similar a la que hemos visto en los dialectos portugueses del extremo nórdico: lat. $c^e, i > [s]$, lat. $s > [ʃ]$. Pero la inestabilidad fonológica de esta última oposición es vencida, en la mayor parte del territorio, adelantando el punto de articulación de la ζ hacia una interdental $[θ]$ o $\tilde{s}$.

En el resto de los dialectos alto-italianos se realiza, en términos generales, la confusión de sibilantes dando lugar a un seseo de tipo predorsal o de tipo apical; En la mayor parte del area confundidora, que comprende el Centro y Sur de Piamonte, la mitad occidental de Emilia y el Centro de Lombardía, el seseo resultante es apicoalveolar; en el sur de Lombardía y en Liguria es, por el contrario, predorsodental. La

(²¹) M. Joos, *The medieval sibilants*, en «Languages», 28, 1952, pág. 225.

(²²) Para una exposición detallada, véase A. Galmés de Fuentes, *Las sibilantes de la Romania*, Madrid: Editorial Gredos (en prensa).

especial estructura de los sistemas de sibilantes en estos dialectos nos explican los distintos resultados ⁽²⁰⁾.

En toda la Romania Occidental debió existir, pues, una *s* apicoalveolar originaria, continuadora de la *s* latina.

Las teorías que explican la *s* hispano-gascona como resultante del influjo de un sustrato ibérico parecen inaceptables, teniendo en cuenta tanto la extensión de aquel tipo de *s* como el antiguo sistema sibilante del vasco que, no poseyendo originariamente la prepalatal [ʃ], conocía dos sibilantes, una predorsodental y otro cacuminal prepalatal (de la que deriva la actual apicoalveolar). Si la *s* latina hubiera sido predorsal, la acomodación de sistema a sistema no habría ofrecido ninguna dificultad. Por el contrario, una *s* latina apicoalveolar se hallaría igualmente distante de los dos tipos de *s* del antiguo eusquera, lo cual sería causa de que en vasco aparezca indistintamente, como representante de la *s* latina, cualquiera de sus dos tipos de *s*.

A este respecto, el caso del sardo, que conoce también la *s* apicoalveolar, es, en su conservadurismo, altamente significativo.

He aquí, esbozado a grandes rasgos, un caso típico de cómo el peculiar sistema fonológico de los dialectos portugueses del norte nos pueden poner en camino para deducir situaciones románicas generales.

* * *

Otro caso es el que podemos plantear en torno a la indistinción de *v* y *b*:

Frente a los dialectos del Centro y Sur de Portugal, que distinguen entre la realización de una [v] labiodental y una [b] bilabial, el extremo nórdico confunde ambos fonemas en un único sonido labial. Esta indistinción norteña ¿representa una innovación? Dado el carácter de los dialectos, yo me inclino a creer que se trata de un rasgo de conservadurismo frente a los más innovadores dialectos portugueses del Centro-Sur.

En este sentido, creo que al tratar de la *v* románica deberíamos replantear el problema invirtiendo los términos respecto al orden que normalmente se les ha asignado. Por lo general, se plantea la cuestión partiendo de una distinción previa [v] labiodental — [b] bilabial, distinción que habría sido mantenida en la mayor parte de la Romania;

⁽²⁰⁾ Una exposición detenida de cuanto precede podrá verse en A. Galmés de Fuentes, *Las sibilantes de la Romania* (en prensa).

y, en tal sentido, se habla, en cambio, de pérdida de [v] labiodental, en Portugal del Norte, en Castilla, en Gascuña, etc. Sin embargo, la realidad nos descubre, según convicción de todos los latinistas, que en latín no existió originariamente [v] labiodental, y que cuando aparece la llamada por los gramáticos latinos «u consonante», ésta se realiza, en principio, hasta el primer siglo de nuestra era, como una semivocal [w], semejante a la w inglesa ⁽³⁰⁾, y, posteriormente, hasta el siglo V por lo menos, como [β] bilabial fricativa ⁽³¹⁾. Teniendo esto en cuenta, el nacimiento de la v labiodental sería, pues, un neologismo del latín tardío (no necesariamente común a todo el latín vulgar) o más bien románico.

La aparición de la v labiodental está, sin duda, relacionada con la lenición y con el nacimiento consiguiente de una serie oclusivo-fricativa de consonantes sonoras.

En términos generales, podemos afirmar que en la Romania Oriental, en las zonas en que no hubo lenición, el sistema consonántico, en la última etapa del latín imperial o del románico primitivo, estaría formado por una serie de consonantes oclusivas sordas, [p], [t], [k], con sus correspondientes sonoras [b], [d], [g], más dos fricativas, una sorda labiodental [f], sin correspondencia sonora, y una sonora bilabial [β] (la llamada «u consonante»), sin el apoyo de una [ð] y una [ɣ] fricativas en el resto de la serie. En tales circunstancias, se comprende con facilidad que la [β] fricativa pasase a realizarse, muy tempranamente, como labiodental, estableciéndose en correlato sonoro de la [f], y simplificando la serie incompleta de fricativas sonoras correspondientes a las oclusivas también sonoras.

Como en otras partes de la Romania Oriental, donde no hay [v] labiodental, en la Romania Occidental actúa, en términos generales, la lenición, que tiene como consecuencia la aparición de una serie completa de consonantes sonoras fricativas [β], [ð], [ɣ], correspondientes a las

(30) Véase principalmente R. G. Kent, *The sounds of Latin*, Baltimore, 1932, pág. 60.

W. M. Lindsay, *Die lateinische Sprache*, trad. Hans Nohl, Leipzig 1897, pág. 51.

E. H. Sturtevant, *The Pronunciation of Greek and Latin*, Chicago, 1920, págs. 38-39.

(31) R. G. Kent, *op. cit.*, pág. 60.

E. H. Sturtevant, *op. cit.*, pág. 41.

W. M. Lindsay, *op. cit.*, pág. 51.

C. Battisti, *Avviamento allo studio del latino volgare*, Bari, 1949, pág. 103.

oclusivas. La aparición de esta serie, tiene, sin duda, como consecuencia la conservación de la realización bilabial de la «u consonante» latina, que es alcanzada en su evolución, siguiendo en adelante su misma suerte, por la [b] relajada en posición débil, y, en los dialectos galorrománicos no meridionales, también por la continuación de una [p] sonorizada cuando intervocálica.

Ahora bien, en el francés del norte, la relajación extrema de las consonantes en posición débil conduce a la total desaparición de [ð] y [ɣ] fricativas, salvándose únicamente la [ʒ] que, desequilibrado el sistema, pasa a ocupar el puesto correlativo de la [f], naciendo sin duda, sólo entonces, la v labiodental galorrománica. Es por eso, que la v labiodental italiana no es emparejable genéticamente, ni en cuanto a sus resultados, con la del franciano. Aquélla es continuación solamente de la «u consonante» latina, realizada como labiodental desde época muy temprana; la v galorrománica, es continuación no sólo de la «u consonante» latina, sino también de la [β] fricativa procedente de la b intervocálica latina y de la [p] en idéntica posición; y únicamente alcanza su articulación labiodental después de haber operado la lenición.

En los dialectos del Mediodía de Francia, en donde el relajamiento consonántico no conduce a la desaparición de las fricativas, manteniéndose por lo tanto la doble serie oclusivo-fricativa de consonantes sonoras, la «u consonante» latina no alcanza la realización labiodental. La relación de dependencia entre la conservación de la articulación bilabial de la v y la existencia, aludida, de la serie oclusivo-fricativa de consonantes sonoras, se evidencia, sin duda, al observar, según los datos del ALF, que la extensión de una y otra zonas es sorprendentemente coincidente.

Para los dialectos iberorrománicos, recientemente ha supuesto Amado Alonso general, durante la Edad Media, en todo el dominio lingüístico español, la realización de una v labiodental, frente a la b bilabial ⁽³²⁾. Para ello se basa fundamentalmente en el testimonio de los gramáticos, como Nebrija, de finales del siglo XV o del XVI. No voy a entrar aquí, en razón de la brevedad, sobre la discusión de tales testimonios. Sólo indicaré que, a mi juicio, no son siempre tan contundentes como quiere Amado Alonso, y que además es preciso tener en cuenta el prejuicio constante de estos gramáticos de asignar a cada grafía diferente un

⁽³²⁾ Amado Alonso, *De la pronunciación medieval a la moderna en español*, vol. I, Madrid, 1955, pág. 24 y sigs.

sonido distinto: Perdida la distinción fonológica entre $[b]$ y $[\beta]$, de la que en seguida me ocupare, que mantiene separados, en la lengua medieval, los fonemas representados por las grafías *v* y *b*, es lógico que al tratar de atribuir una realización específica a la grafía *v* se acudiese al ejemplo prestigioso de otras lenguas literarias, como el francés y el italiano, asignando a dicha grafía una articulación labiodental.

Una prueba, quizá, de que la *v* medieval castellana, aunque pudiera participar de cierta dentalidad, no era sentida, frente a la del portugués del centro y sur, por ejemplo, como correlato sonoro de la $[f]$ labiodental, y sí en correspondencia con la $[b]$ bilabial, es que mientras los árabes y moriscos españoles no sintieron la necesidad de diferenciarla gráficamente de la *b*, reproduciendo tanto ésta como aquélla por medio de sua (*bā*) bilabial, los moriscos portugueses, en cambio, en el siglo XVI utilizan el (*bā*) solo para representar la *b*, utilizando, por el contrario, su (*fā*) para reflejar la dentalidad fonológica de la *v* del Centro y Sur de Portugal: *fifa* (= viva), *lōfores* (= louvores), etc.

En este sentido, la confusión de *v* y *b* en los dialectos portugueses del Norte, es, sin duda, resultado de un conservadurismo inicial. El caso del sardo, en su arcaísmo, con una indistinción análoga entre *v* y *b*, es, sin duda, significativo a este respecto. Ahora bien, tal conservadurismo se manifiesta originariamente manteniendo la articulación bilabial fricativa para la «*u* consonante» latina, con lo cual se distinguiría fonológicamente de la *b* (en todo caso antes de la lenición, y solo en posición fuerte después de aquélla), que se realizaría como bilabial oclusiva. Tal debió ser en la época de orígenes la situación general en todas las partes de la Rumania donde no existe *v* labiodental; y, sin duda, eso es lo que nos reflejan, por ejemplo, los textos medievales españoles, que distinguen normalmente, conforme a la etimología, las grafías *v* y *b*, aunque, bien es cierto, no en forma tan precisa como los textos de otras zonas románicas que conocen la *v* labiodental. Ahora bien, la distinción fonológica entre dos sonidos tan próximos $[b]$ y $[\beta]$ resulta difícil de mantener, por lo que en todas estas zonas, la *v*, confundida, después de la lenición, con los resultados de *b* intervocálica, acabó por identificarse con la *b* en cualquier posición, pasando $[b]$ y $[\beta]$ a ser, simplemente, dos variantes fonológicas de un único fonema.

He aquí, delineados a grandes rasgos, dos problemas de la historia fonológica de las lenguas romances, deducidos de situaciones conservadoras. Naturalmente no ha sido mi propósito actual, en razón principalmente de la brevedad obligada, demostrar definitivamente, con argumentación detallada, las hipótesis aquí sostenidas. He tratado simple-

mente de poner de manifiesto la importancia de los dialectos arcaizantes modernos para alumbrar situaciones generales en la Historia Lingüística Románica. En ese sentido, en el inexhaustivo mar de la Dialectología, debemos recibir jubilosamente y con profunda estima toda monografía sobre un dialecto local, apreciándola, no sólo como aportación a un problema particular, sino, principalmente, como índice valioso para deducir etapas históricas de interés general. Mientras tanto, ante la creciente aparición de monografías de este tipo, urge el replanteamiento de la Historia Lingüística de la Romania, considerando los hechos locales no aisladamente, sino relacionando los de un dialecto con los de los demás.

DISCUSSION

Interventions de MM. D. CATALÁN et H. MEIER. Réponse de M. A. GALMÉS.

D. CATALÁN (La Laguna) croit, lui aussi, que le *s* apical est le prolongement d'un *s* apical latin. Pour ce qui est de *b* et *v*, ne considérant que les réalités ibéro-romanes, il pense qu'il existait en latin médiéval péninsulaire, de même qu'en castillan ancien un *v* en opposition phonologique avec *b*: le signe graphique *v* correspond à l'*u* consonantique latin et à l'*f* latin sonorisé. À la fin d'un mot, en cas d'apocope de la voyelle finale, ce *v* se transforme en la sourde correspondante *f*. On ne doit pas négliger non plus les témoignages concordants des grammairiens anciens, comme Nebrija et Gonzalo de Correas. Enfin, il rappelle que, dans quelques villages castillans où l'on parle des dialectes conservateurs, caractérisés par les oppositions entre sourdes et sonores, on note l'opposition *v/b*, conformément à l'étymologie.

A. GALMÉS affirme que les dialectes septentrionaux sont également conservateurs sur ce point, car leur *b* labial n'est autre que le résultat auquel on était déjà parvenu dans le latin lui-même. L'*f*, dont parle Catalán, apparaît parce qu'au moment de l'apocope, l'*f* était la seule fricative labiale sourde; quand il y avait assourdissement du *b*, c'était le seul son auquel on puisse faire appel. En ce qui concerne le témoignage des grammairiens, il rappelle que pour bien distinguer les graphies, ils les font correspondre chacune à un son différent. Aujourd'hui encore, il y a des professeurs espagnols qui font prononcer *v*, là où l'on doit écrire *v*, mais où l'on prononce *b*.

H. MEIER (Bonn) attache plus d'importance à l'argument fondé sur la persistance de la distinction *b/v* dans les parlers vivants qu'au témoignage des grammairiens, mais il doute, comme D. Catalán, que l'on puisse admettre que le *v* ait surgi tardivement en catalan, en portugais et dans quelques dialectes espagnols.

UNE FRONTIÈRE LEXICALE ET PHONÉTIQUE DANS LE DOMAINE LINGUISTIQUE PORTUGAIS

LUIS F. LINDLEY CINTRA
(LISBONNE)

La communication suivante a pour but d'attirer l'attention sur l'importance linguistique de l'opposition culturelle qu'une histoire très différente, pendant les siècles de ce qu'on appelle la *Reconquista*, a fait naître entre deux régions du Portugal.

Les historiens de la reconquête du territoire occidental de la Péninsule Ibérique sur les Maures — commencée au siècle même de l'invasion, c'est-à-dire au VIII^e. siècle, et définitivement terminée au XIII^e. — distinguent une zone d'où ni l'invasion musulmane ni les vagues successives de la réoccupation chrétienne n'ont réussi à déplacer la population anciennement établie, d'une autre région où ces mêmes mouvements, associés d'ailleurs aux conditions géographiques du terrain, moins favorable à l'établissement et à la permanence d'une population stable, ont déterminé un dépeuplement intense. On ne saurait nier la valeur des données très significatives réunies tour à tour par les historiens Herculano, Gama Barros, Alberto Sampaio, Ruy de Azevedo et Torquato Soares ⁽¹⁾. Elles prouvent la persistance, du VIII^e. au XII^e. siècles, d'une population abondante, dans la région qui comprend les provinces actuelles du *Minho*, du *Douro Litoral*, de l'occident de *Trás-os-Montes*, de la *Beira Litoral*, de l'occident de *Beira Alta* et de l'*Estremadura*

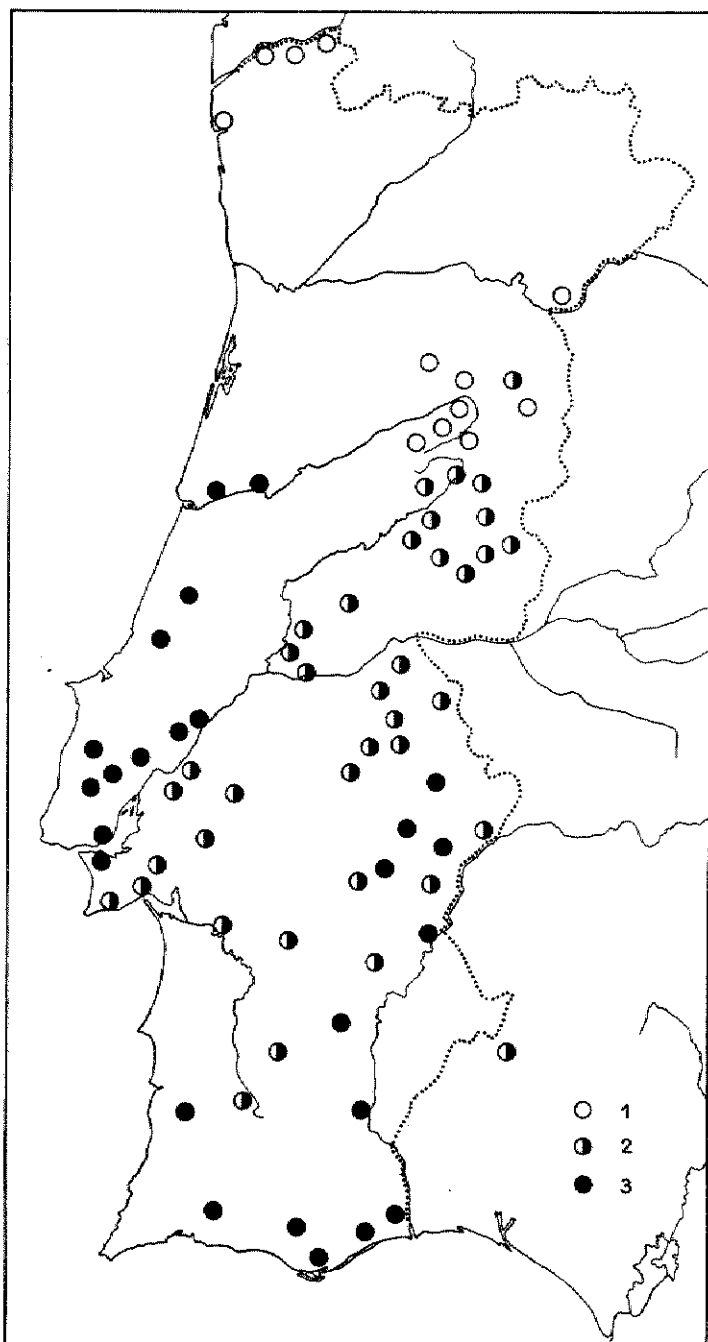
(¹) V. A. Herculano, *História de Portugal*, 8.^a ed., VI, pgs. 12-61, et notes I et II, pgs. 310-317, H. da Gama Barros, *História da Administração Pública em Portugal*, 2.^a ed. dirigida por Torquato de Sousa Soares, IV, Lisboa 1947, pgs. 31-51 et Note III, pgs. 227-242, Alberto Sampaio, *As vilas do Norte de Portugal* in *Estudos históricos e económicos*, I, Porto 1923; Ruy de Azevedo, *O mosteiro de Loruão na reconquista cristã*, Lisboa 1933, et *Período de formação territorial: expansão pela conquista e sua consolidação pelo povoamento. As terras doadas. Agentes colonizadores*, in *História da Expansão Portuguesa no Mundo*, I, Lisboa, pgs. 7-64.

(ou, au moins, la partie nord de cette province) — région qui, de ce fait, prolonge la Galice et son type de peuplement —, et permettent d'opposer cette partie du Portugal à une autre, formée par l'orient de *Trás-os-Montes*, la plus grande partie de la *Beira Alta*, la *Beira Baixa*, l'*Alentejo* et la partie montagneuse de l'*Algarve* — aujourd'hui encore la région la moins peuplée du pays; pour cette dernière, il semble bien nécessaire d'admettre l'absence presque totale de population depuis des temps immémoriaux, ou un abandon intense, après l'invasion, de la part des habitants les plus anciens. L'*Algarve* littoral, occupé et colonisé par les Maures, se trouve dans une situation toute particulière.

Les limites de la deuxième de ces régions, c'est-à-dire, de celle dont le repeuplement a constitué une des tâches fondamentales pour les premiers rois portugais — surtout pour Sancho I (1185-1211), Alphonse III (1245-1279) et Denis (1279-1325) — sont assez bien suggérées, comme l'a fait remarquer Ruy de Azevedo, un des historiens que je viens de citer, par la distribution géographique des «*concelhos*» ou municipes médiévaux du type que A. Herculano a appelé *parfait*: municipes auxquels le monarque octroyait une charte qui instituait une organisation municipale complète, modelée sur celle des grandes villes de Salamanque, d'Ávila, et, plus tard et dans certains cas, de Santarém. Cet octroi d'une charte et cette institution n'étaient possibles que là où il n'y avait pas de population antérieure en nombre suffisant pour imposer au souverain le respect de ses anciennes coutumes et de ses traditions. (Il n'y a que les coutumes de Santarém qui, à une époque assez tardive, aient été imposées à quelques villes de l'*Estremadura* et de la *Beira Litoral* possédant une organisation antérieure. L'apparition surprenante de quelques coutumes du type de Salamanque dans le *Minho* s'explique par des émigrations sporadiques venues de la *Beira*). V. la carte n.^o 1 (2).

C'est l'élaboration de cartes lexicales fondées sur les réponses que que j'ai obtenues pendant mes enquêtes pour l'*Atlas Linguistique de la Péninsule Ibérique* qui m'a révélé pour la première fois les répercussions linguistiques de cette opposition historique entre le nord-ouest et une

(2) Cette carte de l'«expansion» des coutumes du type dit «parfait» a été dressée par M. Paulo Merêa et présentée par cet illustre historien du droit hispanique dans *História de Portugal*, dirigida por Damião Peres, II, Barcelos 1929, pg. 510.



CARTE 1

«Concelhos» du type appelé «parfait»:

- 1 — Type de Salamanca; 2 — Type d'Ávila-Évora;
3 — Type de Santarém.

partie de l'ouest du Portugal, d'une part, et le sud, l'est, et le nord-est, de l'autre.

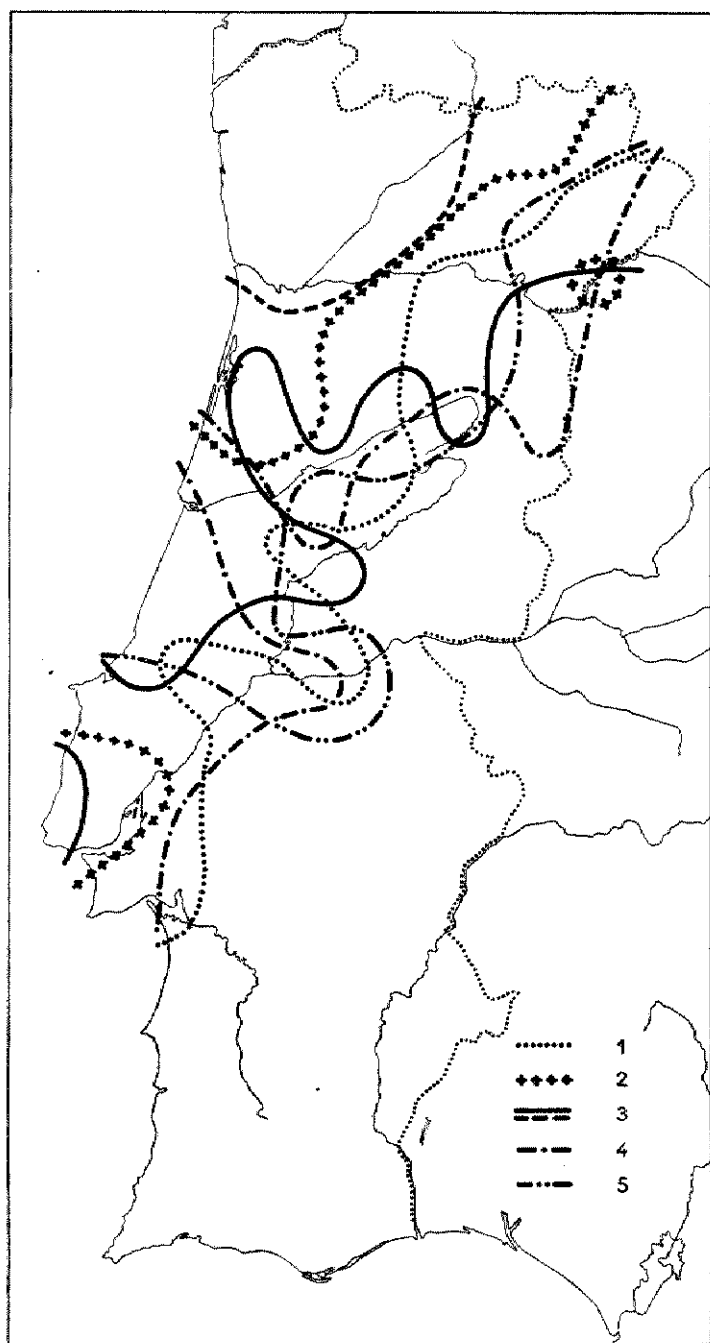
Dans une série de 8 cartes, correspondant, pour la plupart, à des notions en rapport étroit avec la vie rustique ('traire', 'pis de la vache', 'petit-lait', 'femelle stérile', 'agneau', 'chevreau', 'épi de maïs', 'menton'), cartes que j'ai présentées au Premier Congrès Brésilien de Dialectologie (Porto Alegre, Rio Grande do Sul — Septembre 1958)^(*), j'ai remarqué que cinq d'entre elles ('traire', 'pis de la vache', 'agneau', 'chevreau', 'épi de maïs') présentaient un schéma de distribution lexicale assez semblable.

Un type lexical visiblement ancien — quelquefois un des plus anciens parmi ceux qui, pour la désignation d'une notion ou d'un objet, se maintiennent dans la Romania (*mulgēre*, *uber*, *agnus*, **capritus*, *spica*) — ne survit que dans le nord-ouest et dans une aire plus ou moins étendue vers le sud de la partie occidentale du Portugal. Une ou plusieurs innovations occupent le sud et l'est et s'efforcent, avec plus ou moins de succès, de pénétrer vers l'ouest. Elles réussissent parfois à interrompre la continuité de l'aire conservatrice. L'aire de conservation coïncide d'une façon assez parfaite avec la région de population ancienne et stable; celle des innovations, avec la région repeuplée pendant le XII^e. et le XIII^e. siècles.

Le sud, l'est et le nord-est du Portugal semblent se caractériser par la facilité avec laquelle ils accueillent ou créent un type lexical nouveau. Celui-ci se répand sans trouver trop d'obstacles jusqu'au moment où il atteint les limites de la zone qui n'a jamais cessé d'être peuplée. L'assaut qu'il livre alors à la désignation primitive ou, simplement, plus ancienne, n'obtient que des succès partiels, différents suivant les cas.

La carte n.° 2 essaie de présenter à la fois les frontières entre la région conservatrice et la région innovatrice dans les cinq cas que j'ai signalés ci-dessus. L'image obtenue est un peu confuse, car les lignes ne se superposent pas exactement. Mais on remarque assez bien l'opposition constante entre les deux régions indiquées, séparées par une zone, plutôt que par une ligne, de frontière.

(*) Les *Actes* de ce Congrès n'ayant pas été publiées, cette communication est encore inédite. Elle paraîtra dans ce vol. XX du *Boletim de Filologia* du Centro de Estudos Filológicos, fascs. 3-4. On pourra y consulter les huit cartes auxquelles je me rapporte dans cette communication et le commentaire détaillé que j'ai essayé de faire de chacun des cas qui s'y présentaient.



CARTE 2

Frontières lexicales

1 — Entre *mugir* et *ordenhar*. 2 — Entre *úbere* et *amojo*. 3 — a) Entre *cordeiro* et *borrego*; b) entre *anho* et *cordeiro*. 4 — Entre *cabrito* et *chibo*. 5 — Entre *espiga* et *maçaroca*. (Le type lexical cité en premier lieu est toujours celui qui se trouve au nord de la frontière)

Au point de vue phonétique, il est intéressant de comparer la carte n.º 2 avec celle qui, d'après mes enquêtes pour l'ALPI, représente schématiquement la distribution géographique de l'évolution /v/ > /b/ (carte n.º 3) (*).

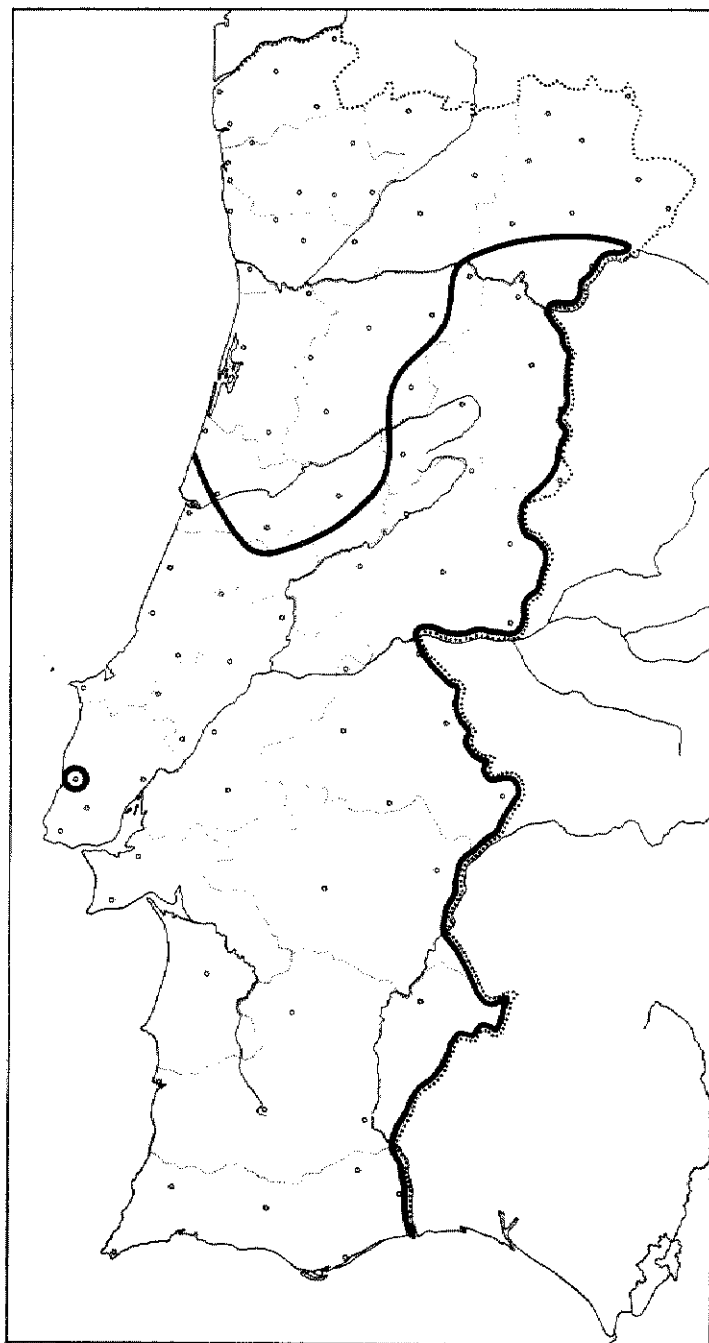
On est frappé par la ressemblance existant entre l'aire de conservation de la labio-dentale et l'aire des innovations lexicales et entre l'aire où /v/ > /b/ et celle où se conservent les types lexicaux les plus anciens.

Il y a, au premier abord, quelque chose de surprenant dans cette coïncidence entre l'aire lexicalement innovatrice et l'aire phonétiquement conservatrice. On peut cependant expliquer, à mon avis, ce paradoxe apparent de la façon suivante:

L'innovation /v/ > /b/ relativement tardive — postérieure à l'époque de la Reconquête (5) — avance dans le domaine linguistique portugais, du nord vers le sud. Elle se répand facilement dans l'aire où la population n'est qu'un prolongement naturel de la population galicienne. Par contre, elle ne réussit pas à pénétrer, ou ne pénètre que lentement, dans la région repeuplée plus récemment et qui s'est maintenue, comme il arrive souvent, plus fidèle au stade atteint par le langage primitif au

(*) Il s'agit d'un simple schéma qui n'admet dans l'aire de /v/ > /b/ que les points d'enquête où la neutralisation de l'opposition qui existait entre les deux phonèmes se produit normalement. Le phénomène /v/ > /b/ s'observe isolément, plus souvent à l'initiale, mais aussi quelquefois en position intervocalique, au sud de la ligne de frontière signalée. Cela explique, jusqu'à un certain point, que ma carte ne coïncide pas toujours avec celle qui accompagne l'article de M. Paiva Boléo, *Dialectologia e história da língua. Isoglossas portuguesas*, in *BdF*, XII, 1951 (carte n.º 5: A bilabial *b* ou *h* em *šuba*).

(5) Moins tardive cependant que ne l'a cru Amado Alonso dans son étude fondamentale sur la confusion entre *v* et *b*, dans son livre *De la pronunciación medieval a la moderna en español*, I. Últimado y dispuesto para la imprenta por R. Lapesa, Madrid 1955, pgs. 23-71. Pour prouver l'existence de la neutralisation en Galice avant 1552, nous disposons du précieux témoignage de Bernardim Ribeiro (m. vers 1552) dans son livre *Saudades ou Menina e Moça*, rappelé para Serafim da Silva Neto dans son *História da Língua Portuguesa*, Rio de Janeiro 1952 (-1957), pg. 489; pour le nord du Portugal, de celui de Duarte Nunes do Leão (en 1574), déjà cité par A. Alonso. Il s'agit toujours, en tout cas, d'une époque bien postérieure à celle de l'expansion du galicien-portugais, à partir de la région où il s'est formé, vers le sud et vers l'est (v. Luís F. Lindley Cintra, *A linguagem dos Foros de Castelo Rodrigo*, Lisboa 1959, pgs. 355-363).



CARTE 3

Frontière de l'évolution /v/ > /b/ :
au nord et à l'est de la ligne de frontière: /v/ > /b/.

moment du déplacement des populations, que la région d'où ces populations ont été déplacées (*).

Il me semble devoir conclure que ce qui est surtout à retenir, pour la définition de la structure linguistique du territoire portugais, c'est l'existence d'une opposition entre deux régions assez bien définies de ce territoire: le nord-ouest et l'ouest (jusqu'au Tage ou jusqu'au Sado); le nord-est, l'est et le sud. Des innovations peuvent en principe surgir d'un côté ou de l'autre de la zone-frontière, quoiqu'elles paraissent plus fréquentes dans l'est et dans le sud, que dans le nord ou dans l'ouest (*). Elles s'arrêtent en arrivant à cette zone, comme devant un fossé difficile à franchir.

DISCUSSION

Interventions de MM. E. GUTTER, H. MEIER et M. PAIVA BOLÉO. Réponse de M. L. LINDLEY CINTRA.

E. GUTTER (Perpignan): Des faits parallèles à quelques-uns de ceux qu'a évoqués M. Cintra se présentent dans le domaine catalan. Les îles Baléares, repeuplées avec des colons de la Catalogne du Nord-Est, possèdent l'opposition *v/b* et ont conservé l'ancien article *ipse* (attesté par les toponymes sur le continent pour l'époque pré-littéraire), etc.

(*) Il suffira peut-être de rappeler ici quelques paroles du grand maître Menéndez Pidal: «suele suceder que el país receptor de un uso cualquiera es más conservativo que el país iniciador y emisor» (*Orígenes del Español*², Madrid 1950, pg. 229). Il les écrit à propos de la conservation tenace de l'aspiration *h-* à la place de *f-*, dans la région qui avait reçu cet «uso», alors que la région où l'évolution s'était produite avançait résolument vers la perte totale de l'aspiration et donc de tout vestige de *f-*. Dans notre cas, la région où s'est répandue pendant les XII^e. et XIII^e. siècles une langue qui distinguait les phonèmes */v/* et */b/* garde avec ténacité cette distinction, alors que la région où cette même langue s'est formée perd l'opposition initiale.

(*) La tendance à l'innovation me semble être la plus caractéristique des régions de colonisation, quand un mélange d'éléments provenant de différents points de départ s'y produit — et c'est précisément le cas de la plus grande partie des régions repeuplées pendant la Reconquête (v. *A linguagem dos Foros de Castelo Rodrigo*, pgs. 535-537 et 538-539). On ne peut pas cependant exclure l'existence de tendances conservatrices. Le portugais et l'espagnol d'Amérique, ainsi que le français du Canada, en présentent de très nombreux exemples parfaitement sûrs et évidents.

H. MEIER (Bonn) trouve intéressante la tentative de L. Cintra d'établir un rapport entre la linguistique et l'histoire, en s'appuyant sur des réalités lexicales et phonétiques. Quant à la distinction entre *v* et *b*, il ne s'explique pas que le sud ait conservé une distinction inconnue dans le nord. Il semble un peu hardi de supposer que la zone repeuplée puisse présenter à la fois des innovations lexicales et un certain conservatisme phonétique. M. Guiter a certes signalé des faits parallèles en Catalogne et aux Baléares. Mais peut-on admettre qu'une même région se montre innovatrice du point de vue lexical et conservatrice en phonétique?

E. GUTER pense que, sur l'ensemble de la péninsule, il y a eu dès le début dualité de phonèmes, mais aucun des deux ne présentant le caractère labiodental, tous deux étant bilabiaux avec des apertures différentes. L'évolution de ces deux phonèmes a pu les rapprocher (unification sous la forme *b*), ou les différencier (distinction *b/v*).

M. PAIVA BOLÉO (Coimbra) rappelle que dans une vaste région du pays, proche de la frontière, où l'on pourrait s'attendre à voir s'exercer l'influence espagnole, la distinction entre *v* et *b* existe toujours. Comment cela s'explique-t-il?

L. LINDLEY CINTRA pense que la langue du nord — Galice et nord-ouest du Portugal — opposait à l'origine *v* et *b*. Cette opposition se propagea dans le sud avec la Reconquête et persista dans la région méridionale repeuplée. C'est plus tard que la confusion est apparue dans le nord. À propos de l'observation de Paiva Boléo sur la conservation de l'opposition *v/b* près de la frontière avec l'Espagne, il ajoute que, si la confusion est un phénomène qui s'est répandu à partir de certains centres, à une époque assez tardive, il est bien naturel que la frontière politique en ait empêché la propagation et soit, en ce cas, à l'origine d'une frontière phonétique.

II. MÉTHODES ET TECHNIQUES. TRAVAUX EN COURS

«LA VOZ DE LA TIERRA»

Langues et parlers d'Espagne en disques
Plan et méthodes

A. M. BADÍA-MARGARIT
(BARCELONE)

1. Le but de cette communication n'est autre que de présenter au Congrès le plan et les méthodes d'une nouvelle entreprise que, sous le titre de «La voz de la tierra», 'La voix de la terre', je viens d'organiser dans le cadre de la dialectologie hispanique. Une des tâches des Congrès et Réunions scientifiques — parfois la plus importante — est la discussion et l'échange de vues sur les travaux en cours. À cause de cela, je n'ai point hésité, lorsque j'ai dû choisir un sujet pour être exposé au Congrès: le choix ne posait pas de problème, j'ai même attendu avec impatience cette occasion, parce que je sentais moi-même la nécessité de m'entretenir sur mon projet de disques portant sur la dialectologie des langues et parlers d'Espagne.

2. Voyons, donc, qu'est-ce que c'est «La voz de la tierra». C'est une collection de textes dialectaux, brefs mais assez nombreux pour chaque parler étudié. Ils se présentent enregistrés sur disques, lesquels, à leur tour, sont accompagnés d'une transcription en fascicules. En outre, ils contiennent d'autres renseignements, spécialement sur le parler ou dialecte du morceau. Voilà l'objectif de cette entreprise. De plus, on peut comprendre aisément ce qu'elle pourra devenir un jour: j'y vois le commencement des riches archives dialectologiques des dialectes hispaniques, qui enregistreront grand nombre d'échantillons de nos parlers nous permettant d'étudier des traits et des particularités restés, jusqu'aujourd'hui, presque inconnus.

3. J'ai pensé pour la première fois à une telle entreprise lorsque, en 1950, pendant un séjour en Suisse, j'ai pris contact, à l'Université de Zurich, avec l'œuvre «*Stimmen der Heimat = Voix de la patrie, Schweizer Mundarten auf Schallplatten*», éditée à l'occasion de l'Exposition Suisse de Zurich (1939) par le Phonogrammarchiv de l'Université.

Avec la collaboration de Rudolf Brunner, plusieurs spécialistes des langues et dialectes suisses avaient sélectionné des textes dialectaux, choisi les sujets parlants et rédigé les notes aux textes: Eugen Dieth (*Schweizerdeutsche Mundarten*), Louis Gauchat (*Patois de la Suisse romande*), Oscar Keller (*Dialetti svizzeri italiani*) et Andrea Schorta (*Idioms retoromantschs*). On peut lire, dans le prologue de ce livre, écrit par Karl Meyer, que la nature et l'histoire ont fait de la Suisse un trésor de langues et dialectes. Et en lisant ces lignes, bien justes d'ailleurs, je pensais à d'autres pays, notamment je pensais à mon pays, où la nature et l'histoire, combinées, ont aussi donné naissance à un important tableau de langues, partagées à leur tour en dialectes et parlers. Depuis lors, j'ai toujours songé à entreprendre une tâche pareille pour l'Espagne, et voilà déjà arrivée l'occasion de vous en parler. Mes travaux de préparation ont mûri, sinon dans la mesure que j'aurais désiré moi-même, au moins suffisamment pour en exposer le plan et les méthodes, et même pour rendre compte de ce qu'on a déjà commencé à réaliser.

4. Or, je viens de dire que c'est la publication de l'Université de Zurich qui m'a suggéré l'idée d'enregistrer des échantillons des dialectes et parlers d'Espagne. Et c'est bien vrai. Mais je dois préciser tout de suite les points où mon projet diffère de l'entreprise des dialectologues suisses. Le Phonogrammarchiv de Zurich s'est proposé un travail plus restreint que celui dont je vous parle. Il est exclusivement scientifique et il n'a été conçu que pour les dialectologues: on y trouve la transcription du morceau enregistré et quelques notes dialectologiques pour l'interprétation du texte. Par contre, «La Voz de la tierra», tout en veillant soigneusement à la tenue scientifique des morceaux dialectologiques et des speakers, cherche en même temps à intéresser le grand public; ainsi, d'un côté les enregistrements seront obtenus avec toute la rigueur méthodologique qu'on pourra y appliquer, de sorte que nos disques pourront être utilisés par le spécialiste, dans ses recherches, dans les cours de dialectologie, de phonétique, etc.; d'autre côté, les fascicules, outre les transcriptions des morceaux, contiendront un nombre relativement élevé de renseignements sur chaque dialecte, bien connus par les dialectologues, mais qui fourniront à l'homme curieux d'orientations précises sur le parler auquel il s'intéresse. Notre entreprise vise encore à attirer l'attention des émigrés et de tous ceux qui résident hors de la patrie, pour qui sera agréable et réconfortant d'entendre les voix dialectales transportant le souvenir de chaque province, de chaque contrée de leur pays d'origine.

5. Ce que je viens de dire montre jusqu'à quel point j'aimerais combiner deux procédés, dans ma tâche. En effet, on peut traiter la matière à un point de vue exclusivement scientifique (comme tâche linguistique, de recherche ou, au plus, d'enseignement universitaire) ou bien à un point de vue qui vise à enregistrer des témoignages de la vie et de la littérature locale. Avec mon entreprise, j'aspire, et j'insiste, à combiner les deux procédés. En regardant l'index de mes enregistrements, un dialectologue sentira-t-il peut-être que quelques zones dialectales de grand intérêt ont été négligées et en même temps un amateur considérera qu'il aurait été préférable que le choix ne portât sur ces quelques localités qui n'offrent qu'un intérêt scientifique. Mais, en regardant de près nos échantillons, on se rend vite compte que les deux procédés (le scientifique dialectologique et celui de la littérature populaire) ne se trouvent pas si écartés qu'on pourrait le croire: le texte dialectologique le plus fermé intéresse et le chercheur et l'homme de la rue, notamment s'il procède de la contrée. D'autre part, il n'en est pas moins vrai qu'un texte quelconque d'ambiance paysanne permet toujours d'importantes remarques (à travers le vocabulaire, la construction de la phrase, l'intonation, etc.), bien qu'il n'appartienne pas aux dialectes les plus typiques. Les dialectes peuvent être étudiés, certes, au moyen de la dissection analytique de leurs éléments: c'est ainsi que nous menons des enquêtes sur place à l'aide d'un questionnaire, que nous préparons des monographies de culture populaire, etc. Mais on fait encore de la dialectologie en pénétrant jusqu'au fond la vie du dialecte elle-même. Ainsi on comprend pourquoi des grands dialectologues ont souligné la valeur des simples récits populaires. Nous croyons donc que notre collection de disques dialectologiques, élaborée en combinant ces deux procédés, pourra intéresser et le dialectologue et les amateurs des manifestations de l'âme populaire.

6. Le plan général de «La voz de la tierra» prévoit deux albums, chacun à 12 disques. Le premier contient des échantillons des parlers espagnols ou plus exactement castillans, le deuxième ceux des parlers catalans, galiciens et basques. De cette façon, dans «La voz de la tierra» seront représentées les trois langues romanes de la Péninsule Ibérique (espagnol, catalan, portugais) et aussi le basque, cette langue étrange, qui tant a contribué à la formation de l'espagnol (comme, de l'autre côté, du gascon). La distribution des langues représentées dans le deuxième album se fera en tenant compte de l'importance sociale, culturelle et démographique de chacune par rapport au reste, soit 7 disques pour le catalan, 3 pour le galicien et 2 pour le basque.

Les collections d'espagnol, catalan et galicien porteront en tête des échantillons de la langue littéraire ou commune, lus par des universitaires de Madrid, Barcelone et La Corogne ou Saint-Jacques-de-Compostelle, respectivement. Cette mesure n'a pas semblé nécessaire pour le basque, car cette langue se trouve morcellé en dialectes, et il est difficile de donner la préférence à un de ces dialectes-là.

7. Au lieu de donner des échantillons uniques pour chaque dialecte (par exemple, un seul texte, assez long, pour le leonnais, qui prendrait tout le temps assigné à ce dialecte), j'ai préféré, d'accord avec l'éditeur, de relever plusieurs textes brefs, au nombre de 6, 7 ou 8 (naturellement le nombre exact dépend de la durée relative des textes). Cela a des avantages: ainsi il est parfois difficile de préciser dans quelle localité peut on trouver la modalité la plus pure, la plus caractéristique d'un parler; et de cette façon plusieurs contrées seront représentées dans une grande unité dialectale. Le problème du choix des textes est aussi résolu: il arrive bien souvent que, face à une grande quantité de textes dialectologiques, on éprouve de la difficulté devant un choix unique mais maintenant on a la possibilité d'établir une petite collection. Au point de vue plus strictement scientifique, encore un avantage: s'il y a plus d'un speaker, la multiplicité des voix enregistrées multiplie à son tour les faits d'articulation, d'intonation, etc. Chaque petit texte sera accompagné d'une traduction espagnole. Cela vaut pour les morceaux en catalan, galicien et basque, mais on le fera également lorsqu'il s'agira d'un parler, même castillan, difficile à comprendre.

8. Dans les fascicules correspondant aux disques, il y aura donc: 1) le texte du morceau lu par le sujet parlant; 2) éventuellement, la traduction espagnole; 3) une breve notice biographique de l'auteur de chaque fragment choisi, en soulignant son importance comme pièce de la littérature locale, et, s'il le faut, situation du fragment dans un contexte plus large; 4) délimitation géographique de la zone dialectale correspondante, et indication de ses traits distinctifs, en général (même s'il s'agit de particularités qui n'apparaissent pas dans le petit texte enregistré); 5) une carte schématique du domaine dialectale, avec localisation des points enregistrés; 6) en fin, toute une série de notes et remarques sur la diction du morceau en question: faits de prononciation, de morphologie, de syntaxe, de vocabulaire, etc., observés dans l'enregistrement, toujours par rapport à la langue commune; notes sur les particularités hésitantes qui peuvent et se présenter et ne pas se présenter, etc. Cet ensemble permet de se rendre compte

du contenu de «La voz de la tierra», comme contribution à l'étude de la dialectologie hispanique, à un point de vue qu'on n'a pas encore appliqué chez nous.

9. Jusqu'ici, je n'ai parlé que du plan de cette entreprise. Il est grand temps de vous dire quelque chose sur ce que j'ai déjà réalisé. Et à ce propos, j'avoue que la véritable difficulté de mon travail se trouve dans le choix du speaker. En effet, on cherche un paysan, un montagnard, un ouvrier, bref une personne peu cultivée, qui a donc des difficultés pour s'exprimer, même pour lire aisément un texte. Si je lui donne un texte à lire, il le lit mal, il se sent prisonnier de la lettre écrite, il tient à prononcer tout ce qu'il voit sur le papier. Cette difficulté, vraiment importante, a failli faire échouer mon entreprise. Mais, convaincu de son intérêt, je ne me suis arrêté qu'au moment où j'ai entrevu des solutions; les voilà: ou bien j'opère avec des gens universitaires (du métier ou non, mais capables de comprendre ce que je veux), ou bien je leur fais étudier, même par coeur, les textes choisis, qui sont, répétons le, très brefs. Ce sont les «casas regionales» de Barcelone qui m'ont fourni plusieurs sujets, arrivés récemment de leur contrée, et conservant donc pures leurs particularités dialectales. Aussi ai-je mis au profit des connaissances de serveuses et domestiques, etc. Encore un inconvénient: nos speakers ne déclament pas, et cela peut étonner parfois l'auditeur; mais il faut comprendre qu'il ne s'agit point de disques théâtraux pourrions-nous dire mais de pièces scientifiques, folkloriques. Je n'ai fait qu'une exception: le disque d'espagnol commun ou littéraire (sur textes de Menéndez Pelayo, Jacinto Benavente, Ortega y Gasset, Unamuno, Azorin, Pio Baroja, Menéndez Pidal) qui va être enregistré par les étudiants de l'Instituto del Teatro de Barcelone. Je maintiendrai cette exception pour les textes catalans et galiciens littéraires. Mais, pour le reste, naturellement, l'intérêt scientifique prime sur la déclamation théâtrale.

10. État actuel de «La voz de la tierra». Nous sommes en retard sur le programme que j'avais établi, à cause, surtout, des difficultés déjà mentionnées du choix des speakers. Tout d'abord, je n'ai rien préparé, encore, du deuxième album (catalan, galicien, basque). Pour le premier, j'ai établi l'inventaire des disques d'espagnol commun ou littéraire (dont les auteurs ont été mentionnés tout à l'heure), de «madrileño popular», de «montañés» (Santander), asturien, leonnais, andalous occidental, et murcien. Je suis en train de compléter les textes aragonais, «extremeño» et andalous oriental. Quant aux enregistrements, j'ai déjà réalisé ceux de «madrileño popular» à Madrid, au-

près des étudiants de l'Université, nés à la capitale, et qui possèdent bien la langue familiale et même populaire dans ses différents milieux: je remercie mon Collègue M. Criado de Val, qui m'a mis en rapport avec ces étudiants. Dans ce mois d'avril on enregistrera, à Barcelone, les disques d'espagnol littéraire et de murcien. Et ainsi on poursuivra le chemin initié.

11. De ce qui procède on pourrait en tirer peut-être la conclusion qu'il faudra attendre encore beaucoup de temps pour voir paraître notre collection. Mais l'intention de l'éditeur est d'en publier disques épars avec les fascicules correspondants (d'ailleurs on présentera aussi l'ensemble des 12 disques dans un seul album, et l'ensemble des 12 fascicules dans un seul volume). J'espère donc que sous peu, au cours de cette année, apparaîtront les premiers disques et fascicules de «La Voz de la tierra», dont je viens de vous exposer le plan. Je ne saurais pas terminer cette présentation sans exprimer mes remerciements à l'éditeur (Maison CCC de Saint-Sebastien, CCC = «Centre de Culture par correspondance», qui a publié beaucoup de cours de langues, textes littéraires et autres traités, toujours sur disques) (1). C'est cet éditeur qui m'a encouragé depuis le premier contact, c'est lui qui met sa longue expérience au service de mon entreprise, c'est à lui, enfin, que la dialectologie romane sera en partie redevable de ce nouvel apport, qui — j'ose l'espérer — pourra rendre quelque service à nos études communes.

DISCUSSION

Interventions de MM. E. SCHÜLE, J. G. HERCULANO DE CARVALHO et S. POP.

E. SCHÜLE (Crans-sur-Sierre), évoquant les enregistrements de parlers dialectaux faits en Suisse, et dont quelques-uns ont été diffusés par la Radio, puis conservés dans des archives, il exprime l'opinion que les meilleurs sont les discussions spontanées; du fait même de la rapidité d'élocution, on risque évidemment que les textes soient tronqués, mais ils sont plus dignes de foi, parce que les interlocuteurs oublient le microphone et parlent tout naturellement.

J. G. C. HERCULANO DE CARVALHO (Coimbra) dit qu'au cours d'enquêtes réalisées dans la région de Miranda, il a obtenu d'excellents résultats en lais-

(1) Dans l'aspect technique c'est «Discos Columbia» qui réalise les enregistrements avec le magnetophone et qui en tire les disques.

sant les gens parler librement sur un sujet donné. Il est donc du même avis que M. Schüle.

S. POP (Louvain) rappelle d'autres initiatives analogues et souligne l'intérêt de la collaboration et des échanges d'expériences entre chercheurs de différents pays, qui procèdent à des enquêtes linguistiques et recueillent des textes dialectaux.

DE LA PRODIGALITÉ À LA PARCIMONIE

MARIE-LOUISE DUFRENOY

(UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY)

Dans un ouvrage fondamental paru en 1956 sous ce titre: *Language as choice and chance* ⁽¹⁾, G. Herdan a forgé une image qui me paraît très heureuse. Il compare les mots à des briques et les relations qui s'établissent entre les vocables au ciment qui unit les briques. Au risque de scandaliser ses lecteurs, il les invite à considérer un texte, fût-ce un chef-d'oeuvre conçu par Racine, Balzac ou Paul Valéry, comme un exemple d'exploitation typique de matériel linguistique. En effet, selon les principes récemment formulés de la théorie de l'information, les différentes productions littéraires s'apparentent par une unité fondamentale. Les mots usuels sont peu nombreux. On pourrait sans doute adopter comme approximation raisonnable les résultats de l'enquête de G. Dewey qui, ayant étudié la fréquence relative des différents sons de la langue anglaise ⁽²⁾ est arrivé à cette conclusion: les mille mots le plus fréquemment utilisés constituent 80 % du volume total des textes analysés.

Mais, bien entendu, un dictionnaire ne comportant que ces mille mots serait loin de fournir 80 % de l'information contenue dans l'ensemble de ces textes. Dans un mur dont la construction a exigé un nombre incalculable de briques faites en série s'enchaînent quelques matériaux plus ou moins rares qui jouent le rôle d'agents d'information.

Pour chacun de ces mots caractéristiques, deux cas doivent être envisagés.

Dans le premier cas, le mot, bien qu'il ait une signification très précise, peut être remplacé par des synonymes ou des périphrases, pour éviter les répétitions.

⁽¹⁾ G. Herdan, *Language as choice and chance*. Groningen, P. Noordhoff N. V., 1956.

⁽²⁾ Harvard University Press, 1923.

Dans le deuxième cas, le mot a une signification si spécifique qu'il ne peut être remplacé: la fréquence de ses manifestations dans un texte caractérise le texte.

Fréquences de manifestation d'un mot

I — Distribution des fréquences de 1, 2... n manifestations. La loi harmonique des fréquences relatives

Prenons pour exemple la première traduction des contes arabes parue en Europe, les *Mille et une Nuits* de Galland, ouvrage publié en français, sous la forme de fascicules successifs, de 1704 à 1717 et leur imitation la plus fidèle, les *Mille et un Jours* de Pétis de la Croix.

La suite chronologique des «Nuits» ou des «Jours» constitue une série d'«épreuves». A chaque épreuve, un certain mot oriental peut ne pas se manifester (ce que nous désignerons par la fréquence zéro), ou bien se manifester 1, 2, 3... fois (fréquences égales à 1, 2, 3...).

Parmi la centaine de mots représentatifs de l'Orient glanés dans les *Mille et une Nuits*, 15 n'apparaissent qu'une fois dans la suite des *Nuits*, 7 figurent 2 fois, 3 se manifestent 3 fois...

Les distributions de fréquences pour ces mots obéissent à la loi harmonique des fréquences relatives, loi fondamentale qui régit dans le monde la distribution des richesses comme celle des aptitudes, loi que Nicole Oresme, dans son *Livre de Ethique d'Aristote*, avait définie comme «proportionnalité géométrique» et sur laquelle il fondait le concept de la Justice distributive.

Dire d'un langage qu'il obéit à la loi harmonique, signifie ceci:

Classons les mots du vocabulaire en plaçant en tête le plus fréquent, et ensuite ceux qui sont de moins en moins fréquemment employés: si le mot le plus fréquent revient tous les 10 mots dans un texte, le second revient tous les 20 mots, le troisième tous les 30 mots, etc....

Appliquée à l'analyse statistique du langage, la loi harmonique permet d'exprimer sous une forme précise le fait que le vocabulaire consiste en une dizaine de milliers de mots dont la plupart n'ont qu'une chance infiniment faible d'apparaître lorsqu'un auteur écrit une ligne; mais si cet auteur écrit des milliers de lignes, il peut donner à chaque mot du vocabulaire la chance de se manifester.

La vérification de cette loi pour un texte quelconque s'effectue de la façon la plus simple utilisant le papier dit logarithmique. On écrit sur la ligne de base les «fréquences de manifestations», et, sur le bord

gauche de la feuille, le nombre de mots présentant chaque fréquence de manifestation.

Par exemple, parmi la centaine de mots extraits des *Mille et une Nuits*,

52	se	manifestent	en	moyenne	5	fois
15	»	»	»	»	15	fois
25	»	»	»	»	5	fois
...	...	...	...	...	...	...
105	»	»	»	»	1	fois

Relation rang-fréquence

Dans la monographie de Guiraud, nous lisons (p. 11 et 12): «Les mots sont classés de telle façon que le mot le plus fréquemment employé a le rang 1 (ou r_1), le suivant le rang 2 (ou r_2)...; f désigne la fréquence, c'est-à-dire le nombre de fois que le mot est employé: la fréquence des mots (leur nombre d'emploi) décroît de façon homogène; la fréquence est une fonction du rang: cette fonction prend la forme $fr = \text{constante}$, ou $fr = C$.

2 — Distribution des fréquences de 0, 1, 2... n manifestations des séries de Poisson

G. H. et J. B. Thomson (1945) ont établi l'existence de distributions de Poisson dans la répartition des mots d'un texte.

En 1946, nous avons publié dans le *Journal de la Société de Statistique de Paris* une représentation graphique de distribution de Poisson appliquée à l'analyse statistique du texte des *Mille et une Nuits*, qui fournit des éléments d'information sur la fréquence de zéro manifestation d'un mot (tel que Sultan, Vizir) dont on dénombrerait d'ailleurs les fréquences de 1, 2... n manifestations par *Nuit*.

Si l'on veut tenir compte aussi des mots qui ne se manifestent pas (fréquence zéro), on emploie un papier spécialement préparé par les techniciens de la *Bell Telephone Company*, pour étudier statistiquement les manifestations du langage parlé, intéressant les communications téléphoniques. Il suffit de transformer chaque fréquence en pourcentage cumulatif du total, de porter chaque pourcentage cumulatif à son niveau sur l'échelle de gauche du papier et de noter l'intersection de l'horizontale à ce niveau avec l'une des courbes marquées successivement 1, 2, 3...

Revenant à l'exemple des *Nuits* et des *Jours*, la loi harmonique des fréquences relatives ne s'applique plus à certains mots tels que *Calife*,

Sultan et *Vizir*, d'une part parce que si le Sultan apparaît dans l'une des *Nuits*, son nom de Sultan (qui ne peut être remplacé par aucun autre) est prononcé un grand nombre de fois par le conteur, et d'autre part parce que le Sultan est presque toujours accompagné du Vizir.

On se trouve ici en présence de ce que les statisticiens appellent un tirage contagieux: le fait que le mot Sultan apparaît une première fois explique qu'il apparaîtra plusieurs fois en succession et que le mot Vizir se présentera aussi.

Le type de papier utilisé pour les séries harmoniques peut servir aussi à étudier les tirages contagieux: les points se situent encore sur une droite, mais cette droite s'éloigne d'autant plus de la verticale que le tirage est plus contagieux.

Intérêt des méthodes statistiques en philologie

La partie la plus pertinente de la conclusion de mon étude, parue dans le numéro de septembre-octobre 1946 du *Journal de la Société de Statistique de Paris*, est la suivante:

«Les méthodes statistiques permettraient de clarifier les données de problèmes particulièrement complexes comme celui des sources des différents contes dans un recueil où se mêlent des éléments imaginatifs, traditionnels et légendaires, préservés dans presque tous les foyers de culture du monde oriental, tel le livre des *Mille et une Nuits*. Peut-être une étude statistique minutieuse du vocabulaire permettrait-elle d'identifier ceux dont l'origine est encore controversée, comme la célèbre histoire d'Aladdin, par exemple.

L'étude statistique du langage écrit montre que la récurrence d'un mot est déterminée par cette loi: le vocabulaire est surtout composé de mots dont la probabilité de manifestation est infiniment voisine de zéro; les mots «usuels» sont peu nombreux. Si les mots sont groupés en classes de fréquence de manifestation (b), la population (a) de chaque groupe est définie par l'équation $ab^k = k$; un mot usuel est un vocable qui tend à se manifester d'autant plus qu'il s'est déjà manifesté d'avantage; le mot usuel est le fait d'un tirage contagieux.

La valeur numérique de l'exposant de b dépend de la langue considérée: elle paraît voisine de 1,4 pour le français.

Pour une même langue, cet exposant varie avec le style: l'auteur peut, abusant de répétitions, exagérer la probabilité de manifestation des mots usuels; il peut, au contraire, par la recherche du mot approprié, fût-il rare ou fût-il un néologisme, diminuer la récurrence.

Entre ces deux tendances, sollicités par la répétition caractéristique du style oriental et par la multiplicité des idées et des images nouvelles suggérant l'emploi de mots jusque-là inconnus ou méconnus, les traducteurs semblent s'être bornées à vulgariser les mots clefs, intimement liés au contenu des récits orientaux, faisant ainsi d'un vocable rare un mot usuel; mais ils ont réussi par ailleurs à préserver les caractères statistique de la langue française.

Nous venons d'étudier les mots, que G. Herdan compare aux briques du langage.

Passons maintenant à des alignements de briques cimentées.

Je prendrai pour exemple un article otrès court, publié par le Professeur Jean Dufrenoy dans le *Journal de la Société de Statistique de Paris*, N.^o 1-2, Janvier-Février 1947, sous le titre: «Représentations rectilinéaires de distributions logarithmiques».

Représentation graphique de distributions intéressant la structure du langage écrit

La variabilité de la longueur d'une phrase est proportionnelle à sa longueur; un auteur dont la pensée tend à s'exprimer en phrases courtes, de 10 mots environ, écrira des phrases oscillant entre 8 et 12 mots; un auteur dont la pensée s'exprime par des phrases d'une centaine de mots, écrira des phrases oscillant entre 80 et 100 mots; les variations sont «proportionnelles», c'est-à-dire géométriques, et la moyenne géométrique étant prise comme centre de distribution, il y a autant de phrases contenant un nombre de mots compris entre cette moyenne géométrique et la moitié de sa valeur numérique qu'il y a de phrases ayant une longueur comprise entre cette moyenne géométrique et le double de sa valeur.

Nous voici parvenus au terme de l'exposé historique concernant les dénombrements de syllabes, de groupes de syllabes, de mots et de phrases. Les efforts de la nature de celui que j'ai tenté pour évaluer le vocabulaire oriental dans les *Mille et une Nuits* de Galland et les *Mille et un Jours* de Pétis de la Croix appartiennent désormais à l'histoire, sinon à la préhistoire, et nous ne pouvons que nous en réjouir.

La philosophie du langage au XVIII^e siècle

Nous avons observé la tendance à la répétition considérée comme un exemple de tirage contagieux, dans un ouvrage d'imagination où se reflétait, au 18^{ème} siècle, le monde oriental, sous une forme qui allait

séduire les Français et donner le branle à la vogue de l'Orient romanesque. Nous avons ensuite essayé de dégager la loi qui régit le groupement des mots en phrases.

Considérons maintenant une tentative de mise en code, ébauchée par un célèbre mathématicien qui, animé par la passion de son temps pour la recherche des origines, a contribué à déterminer la forme de la terre. Non content d'apporter des lumières sur le mécanisme de la transmission de la vie, il s'est encore penché sur le problème de l'origine des langues.

La recherche des origines, par toutes les voies ouvertes à l'investigation, suscita au XVIII^e siècle un enthousiasme passionné. Rappelons Court de Gébelin qui, après avoir conçu son *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne* (1773-1784), consacra sa plume à la composition d'une *Histoire naturelle de la parole ou origine du langage, de l'écriture et de la parole universelle, à l'usage des jeunes gens* (1776).

Dès 1746-1747, Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, mathématicien et astronome, avait essayé de réduire le langage en formules algébriques, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais, loin de s'orienter vers les réalisations pratiques, il n'étudiait le langage que comme une méthode d'analyse permettant de retracer les premières démarches de l'esprit humain.

Le but poursuivi est d'ailleurs souligné dans le titre choisi par Maupertuis pour son étude: *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots*.

L'optique particulière de l'auteur se révèle dès le début.

«Les signes par lesquels les Hommes ont désigné leurs premières Idées ont tant d'influence sur toutes nos connaissances que je crois que les Recherches sur l'origine des Langues, et sur la manière dont elles se sont formées, méritent autant d'attention et peuvent être aussi utiles dans l'Étude de la Philosophie que d'autres méthodes qui bâtissent souvent des Systèmes sur des mots dont on n'a jamais approfondi le sens»⁽³⁾.

«On voit assés, continue Maupertuis, que je ne veux pas parler ici de cette étude des langues dont tout l'objet est de savoir que ce qu'on appelle *Pain* en France s'appelle (sic) *Bread* à Londres; plusieurs langues

(3) Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots. Les Oeuvres de Mr. de Maupertuis*. A Dresde, chez George Conrad Walther, Libraire du Roy, 1752 — B. N. Inventaire R 4, 427, P. 355.

ne paroissent être que des traductions les unes des autres; les expressions des Idées y sont coupées de la même manière, et dès lors la comparaison de ces Langues entre elles ne peut rien nous apprendre. Mais on trouve des Langues, sur tout chés les peuples fort éloignés, qui semblent avoir été formées sur des plans d'idées si différents des nôtres, qu'on ne peut presque pas traduire dans nos langues ce qui a été une fois exprimé dans celles là. Ce seroit de la comparaison de ces Langues avec les autres, qu'un Esprit philosophique pourroit tirer beaucoup d'utilité»^(*).

Maupertuis a décrit de façon adéquate la redoutable barrière qui sépare un groupe linguistique d'un autre, mais au lieu d'y voir un obstacle il y trouve l'occasion d'appréhender les premières opérations de l'entendement. La méthode qu'il esquisse à des fins purement spéculatives offre une sorte d'introduction aux principes de l'analyse linguistique moderne. On peut en juger par le développement suivant:

«Je suppose qu'avec les mêmes facultés que j'ai d'apprécier et de raisonner, j'eusse perdu le souvenir de toutes les perceptions que j'ai eues jusqu'ici, et de tous les raisonnements que j'ai faits; qu'après un sommeil, qui m'auroit fait tout oublier, je me trouvasse subitement frappé de perceptions telles que le hasard me les présenteroit; que ma première perception fût, par exemple, celle que j'éprouve aujourd'hui, lorsque je dis, *je vois un Arbre*; qu'ensuite j'eusse la même perception que j'ai aujourd'hui lorsque je dis, *je vois un Cheval*. Dès que je recevrais ces perceptions, je verrois aussitôt que l'une n'est pas l'autre. je chercherois à les distinguer et comme je n'aurois point de Langage formé, je les distinguerois par quelques marques et pourrois me contenter de ces expressions A et B, pour les mêmes choses que j'entens aujourd'hui, lorsque je dis, *je vois un Arbre*, *je vois un Cheval*.

Recevant ensuite de nouvelles perceptions, je pourrois toutes les désigner de la sorte: et lorsque je dirois par exemple R, j'entendrois la même chose que j'entens aujourd'hui, lorsque je dis, *je vois la Mer*.

Mais parmi ce grand nombre de perceptions, dont chacune auroit son signe, j'aurois bientôt peine à distinguer à quel signe chaque perception appartiendrait; et il faudroit avoir recours à un autre Langage. Je remarquerois que certaines perceptions ont quelque chose de sem-

(*) Maupertuis, *Réflexions philosophiques*, op. cit., p. 356.

blable, et une même manière de m'affecter que je pourrais comprendre sous un même signe.

Par Ex. dans les perceptions précédentes, je remarquerois que chacune des deux premières a certains caractères qui sont les mêmes, et que je pourrais désigner par un signe commun; c'est ainsi que je changerois mes premières Expressions simples A et B en celles-cy CD, CE, qui ne différeroient des premières que par cette nouvelle convention, et qui répondroient aux perceptions que j'ai maintenant lorsque je dis, *je vois un Arbre, je vois un Cheval*.

... ..
Tant que les caractères semblables de mes perceptions demeureroient les mêmes, je les pourrais désigner par le seul signe C; mais j'observe que ce signe simple ne peut plus subsister lorsque je veux désigner les perceptions, *je vois deux Lyons, je vois trois Corbeaux*: Et que pour ne désigner dans ces perceptions par un même signe que ce qu'elles ont d'entièrement semblable, il faut subdiviser ces signes, et augmenter le nombre de leurs parties: je marquerai donc les deux perceptions *je vois deux Lyons, je vois trois Corbeaux*, par CGH, et CIK, et j'acquerrai ainsi des signes pour des parties de ces perceptions qui pourroient entrer dans la composition des signes dont je me servirai pour exprimer d'autres perceptions qui auront des parties semblables à celles des deux perceptions précédentes.

... ..
Ces Caractères H et K qui répondent à *Lyons* et *Corbeaux*, ne pourront suffire que tant que je n'aurai point à faire la description de *Lyons* et de *Corbeaux*; car si je veux analyser ces parties de perceptions il faudra encore subdiviser les Signes.

... ..
Mais le Caractère C qui répond à *je vois* subsistera dans toutes les perceptions de ce genre; et je ne le changerai que lorsque j'aurai à désigner des perceptions en tout différentes, comme celles-cy *j'entens des Sons, je sens des fleurs*, etc....»⁽⁵⁾.

Maupertuis dénonce ensuite les déviations qui risquent d'être imprimées aux concepts scientifiques par le langage et conclut «dans cette occasion plus que dans toute autre, on peut dire que la mémoire est opposée au jugement»⁽⁶⁾.

⁽⁵⁾ Maupertuis, *Réflexions philosophiques*, op. cit., pp. 357-359.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 360.

Il imagine les conditions idéales qui permettraient aux premiers concepts de préserver leur pureté. Ces conditions se trouveraient réalisées chez «un peuple qui n'auroit qu'un nombre de perceptions assés petit, pour pouvoir les exprimer toutes par des caractères simples» (1) et «un autre, qui auroit autant de perceptions, que nous, mais qui auroit une mémoire assés vaste pour les désigner toutes par des signes simples, indépendants les uns des autres et qui les auroit en effet désignées par de tels signes» (2).

Maupertuis croit que tous les hommes ont réagi de la même façon aux stimuli provenant du monde extérieur et que, ayant pris conscience des mêmes perceptions, ils ont formé les mêmes concepts. Les divergences philosophiques qui les séparent proviennent de la méthode arbitraire selon laquelle les signes ont été affectés «aux différentes parties des perceptions» (3).

Cependant, poursuit Maupertuis, «certaines perceptions, au lieu de différer par leurs parties, ne diffèrent que par une espèce d'affoiblissement dans le tout, ces perceptions ne paroissent que des images des autres et alors au lieu de dire CD (*je vois un Arbre*), je pourrois dire cd, pour *j'ai veu un Arbre*.

Quoique deux perceptions semblent être les mêmes, l'une se trouve quelquefois jointe à d'autres perceptions qui me déterminent encore à changer leur expression. Si, par Ex. la perception cd, *j'ai veu un Arbre*, se trouve jointe à ces autres, *je suis dans mon lit, j'ai dormi*, etc...., ces perceptions me feront changer mon expression cd, *j'ai veu un Arbre*, en $\gamma \delta$, *j'ai resvé à un Arbre*» (10).

Maupertuis dénonce l'arbitraire de la reconnaissance d'objectivité accordée à ce que nous considérons comme l'origine de nos perceptions, c'est-à-dire, en définitive, au centre d'émission des sensations reçues par les sens.

En effet, si, «dans le langage ordinaire, on dit *il y a des Sons*», l'observation enseigne «que tout ce que les sons ont d'existence hors de nous n'est qu'un certain mouvement de l'air causé par les vibrations des corps sonores et transmis jusqu'à notre oreille». Notre perception

(1) *Ibid.*, *idem*.

(2) *Ibid.*, *idem*.

(3) *Ibid.*, p. 363.

(10) *Ibid.*, p. 364.

des sons «n'a certainement aucune ressemblance avec ce qui se passe» hors de nous.

Il est vrai que, dans un grand nombre de cas, l'idée se construit dans notre esprit par l'association des perceptions et des images, mais un ensemble de perceptions dont chacune ne correspond à aucune réalité objective ne nous renseigne pas plus sur ce qu'on est convenu d'appeler la «réalité» du monde extérieur qu'une perception isolée.

«Quoique le Toucher paraisse s'accorder avec la vue dans plusieurs occasions, si l'on examine bien l'on verra que ce n'est que par une espèce d'habitude que l'un de ces sens peut confirmer les perceptions qu'on acquiert par l'autre. Si l'on n'avoit jamais rien touché de ce qu'on a vû, et qu'on le touchât dans une nuit obscure, ou les yeux fermés, on ne reconnoitroit pas l'objet pour être le même. Les deux perceptions *je vois un Arbre, je touche un Arbre*, que j'exprime aujourd'hui par les signes CD et PD, ne pourroient plus s'exprimer que par les signes CD et PQ, qui n'auroient aucune partie commune et seroient absolument différentes; la même chose se peut dire des perceptions qui paroïtroient confirmées d'un plus grand nombre de manières»⁽¹¹⁾.

Un autre élément d'incertitude provient de ce que «nous ne pouvons être nous-mêmes les juges sur la succession de nos perceptions. Nous imaginons une *Durée* dans laquelle sont répandues nos perceptions... Mais cette durée qu'est-elle?»⁽¹²⁾.

Et Maupertuis de conclure par des considérations d'accent épicurien sur la subjectivité du temps.

On comprend par ce qui précède que Maupertuis a utilisé sa réduction du langage en formules algébriques à des fins nettement philosophiques. Le langage chiffré devait éviter la confusion des concepts.

Il est regrettable que ce grand mathématicien n'ait donné qu'une ébauche d'un système qui représenterait de nos jours une géniale anticipation.

Maupertuis considérait la capacité de la mémoire humaine comme un facteur limite et ne pouvait imaginer les perspectives pratiquement sans bornes que développeraient les machines électroniques.

Dégagé de ses implications philosophiques, ce système de Maupertuis demeure pourtant valable. Ce qu'un esprit humain ne peut absorber

⁽¹¹⁾ *Ibid.*, p. 366.

⁽¹²⁾ *Ibid.*, p. 367.

peut être emmagasiné sous forme graphique et fourni à une machine électronique.

Par un système de signes et d'indices (puissances et exposants), tous les phénomènes de n'importe quelle langue seraient susceptibles d'être mis en code et les codes ainsi constitués seraient la matière la plus adéquate à partir de laquelle pourraient s'opérer les traductions multilingues.

Le travail de mise en code reste à faire dans les différents pays, mais les pionniers de la traduction mécanique se sont mis délibérément à l'oeuvre.

Les deux principes fondamentaux sur lesquels reposent les méthodes de traduction mécanique sont d'abord la loi de probabilité de récurrence d'un mot donné et le postulat selon lequel les mots se décomposent en racines et terminaisons. On aperçoit immédiatement la faiblesse du système appliqué à des langues dont le génie propre n'admet pas la logique d'une telle dissociation. La supériorité du système préconisé par Maupertuis s'affirmerait alors.

Les réalisations pratiques ont pourtant démontré l'efficacité des méthodes récemment mises au point par plusieurs statisticiens qui ont conjugué leur science à celle des linguistes.

Traduction mécanique

La technique de traduction mécanique est devenue applicable en pratique lorsqu'en 1955 Booth a suggéré une méthode logarithmique d'utilisation du dictionnaire: la position d'un mot dans un dictionnaire de 1 million de mots peut être définie par la machine par une vingtaine d'opérations.

Les mots sont classés dans le dictionnaire par ordre de fréquence d'usage: le mot le plus fréquemment employé reçoit le rang 1, le suivant le rang 2, le $j^{\text{ème}}$ le rang j .

Chaque découverte du mot de rang j exige donc j opérations de recherches; le mot apparaissant $K/j^{\text{ème}}$ fois, la découverte de toutes les répétitions de ce mot dans le texte exige K opérations, soit pour les N mots du dictionnaire, KN opérations; mais puisque selon la méthode logarithmique le nombre total des mots à examiner est $K \log_e N$, le nombre d'opérations à effectuer par mot n'est que $N/\log_e N$.

Une économie peut être réalisée 1. par la méthode de «bracketing».

2. en emmagasinant dans la machine, non plus un seul dictionnaire, mais deux:

1.^o — un «microglossaire» des mots particuliers à la technique faisant l'objet des textes à traduire (et pour lequel suffisent un millier de mots introduits sous la forme de «racines et terminaisons»),
 2.^o — une liste de γN mots communs: pour trouver l'un de ces mots la machine emploie $(\log_2 \gamma N)$ opérations; si le mot cherché ne se trouve pas parmi les γN mots communs, la machine doit ensuite explorer le microglossaire contenant $(1 - \gamma) N$ mots, soit en tout $[\log_2 \gamma N + \log_2 (1 - \gamma) N]$ opérations.

Le nombre des mots à examiner étant $k \log_e N$, la machine doit en examiner dans le deuxième dictionnaire $(k \log_e \gamma N)$ et dans le microglossaire $k (\log_e N - \log_e \gamma N)$.

Concordance

A l'opération la plus simple qui puisse être confiée à une machine, celle du dénombrement des mots, succède cette opération un peu plus complexe qui exige non seulement l'enregistrement des mots du texte et leur classement par ordre alphabétique, mais encore l'enregistrement de la page et de la ligne du texte où le mot se manifeste. Un autre degré de complexité s'introduit lorsqu'on «éduque» la machine à réduire chaque mot à un type de base, de telle sorte par exemple que toutes les formes du verbe avoir puissent figurer sous le même vocable général.

Les études de concordance, indispensables pour les recherches de linguistique et pour l'analyse stylistique, sont rendues fort aisées par l'emploi de machines qui permettent par exemple d'établir en moins d'un mois une concordance de la Bible.

Mécanisation appliquée aux résumés

L'effort de mécanisation d'opérations de plus en plus complexes a donné tout récemment des résultats assez surprenants, exposés dans la revue *Chemical and Engineering News* du 8 Décembre 1958. Sous le titre *Littérature*, un sous-titre nous apporte cette révélation: *une machine écrit des résumés*. Le système mis au point par la compagnie I B M (*International Business Machines*) permet à l'archiviste électronique n.^o 704 de lire des articles techniques et de fournir un résumé en quelques mots.

Les deux éléments d'information essentiels à considérer pour assurer la validité d'un résumé sont le nombre de manifestations des divers mots dans le texte et la proximité des mots importants et récurrents les uns par rapport aux autres.

Négligeant les articles, prépositions et conjonctions, il faut déceler les «mots-clés» qui se rapportent directement au sujet traité.

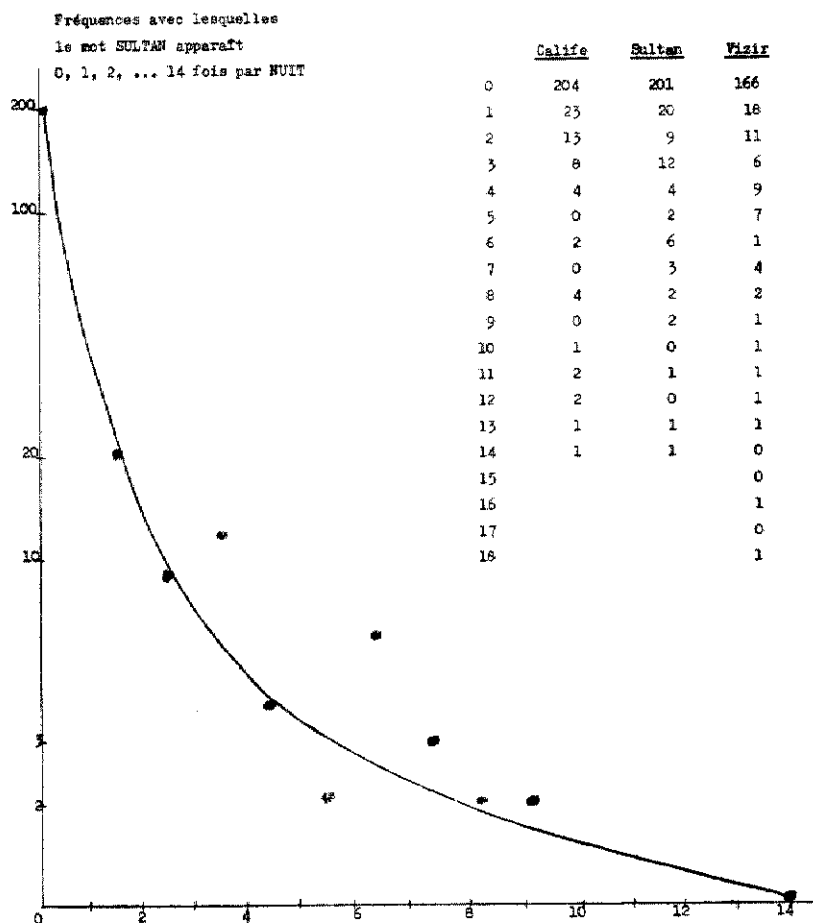
La «proximité» acquiert une grande importance; les idées qui présentent entre elles des liens étroits s'exprimeront par des mots intimement associés.

On peut donc concevoir une machine «éduquée» en vue de repérer:
1.^o — les mots apparaissant le plus fréquemment dans un texte;
2.^o — les phrases où ces mots se manifestent le plus souvent et avec le maximum d'association. Ces phrases seront automatiquement extraites du texte, classées par ordre d'importance selon un code fourni à la machine, laquelle sera ainsi mise en mesure de sélectionner une, deux, trois de ces phrases. Le texte du résumé sera donc le résultat d'une analyse statistique des propres termes de l'auteur.

Conclusions

La rédaction mécanique de résumés mise au point à l'échelle expérimentale par la société américaine I B M est à l'opposé du tirage contagieux. Les mots-clés ayant été repérés et situés dans leur contexte, la machine choisit en nombre aussi réduit que possible les phrases qui révèlent l'essentiel d'un exposé sous la forme la plus condensée.

De la prolixité, nous sommes passés à la concision; de la prodigalité à la parcimonie.

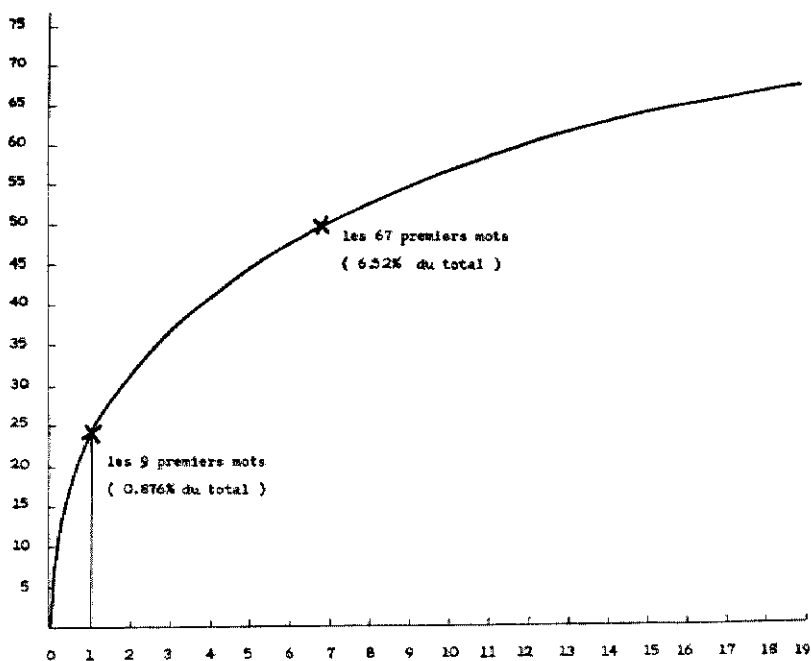


GRAPHIQUE I

Sur l'échelle verticale de gauche, en descendant, de haut en bas, fréquences avec lesquelles le mot Sultan apparaît 0, 1, 14 fois par «Nuit».

Sur l'échelle horizontale (bas de la feuille), nombre de «Nuits» où le mot Sultan apparaît 0, 1, 14 fois.

Le Tableau inséré dans la partie supérieure droite de la feuille, indique, dans la première colonne, les nombres de manifestations d'un des mots Calife, Sultan, Vizir au cours d'une des Nuits: par exemple, le mot Sultan se manifeste zéro fois dans 201 des Nuits, 1 fois dans 20 Nuits 14 fois dans l'une des Nuits; c'est ce que montre la courbe.



GRAPHIQUE II

Les 1027 mots *différents* d'un vocabulaire ayant été rangés par ordre de fréquence de manifestation, on note que les neuf premiers mots suffisent à eux seuls à rendre compte de 25 % des 100 000 «manifestations» dénombrées.

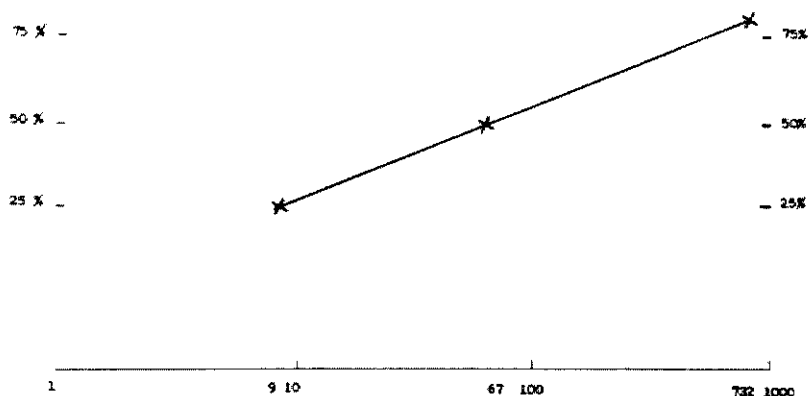
L'échelle horizontale indiquant les pourcentages des 1027 mots différents, les neuf premiers mots occupent sur cette échelle l'étendue correspondant à $\frac{9}{1027}$ soit 0.876 % du total: une verticale élevée du point de l'échelle horizontale correspondant à 0.876 (c'est-à-dire immédiatement à gauche de la division marquée 1) coupera l'horizontale au niveau 25 de l'échelle verticale en un point qui appartient à la courbe de la distribution des fréquences d'emploi des mots.

De même les 67 premiers mots, qui correspondent à $\frac{67}{1027}$ soit 6.52 % au total rendent compte de 50 % des manifestations, une verticale élevée du point correspondant sur l'échelle horizontale à 6.52 (c'est-à-dire entre les divisions 6 et 7) coupera le niveau 50 % en un point appartenant aussi à la courbe de distribution de fréquences.

On peut ainsi définir autant de points que l'on désire: pour rendre compte de 75 % des manifestations il faut utiliser les 732 premiers mots, soit $\frac{732}{1027}$, soit 71.27 % du total des mots.

L'échelle des pourcentages du graphique II ne s'étend vers la droite que jusqu'à 19 %; pour atteindre 71 % il faudrait l'allonger démesurément.

Il est plus pratique de recourir à une transformation d'échelle telle qu'on l'a effectuée pour obtenir le graphique III.



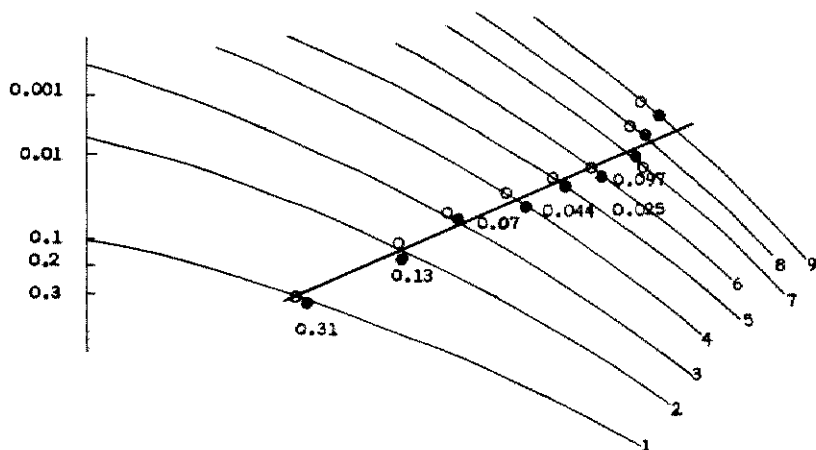
GRAPHIQUE III

Les mots sont ordonnées selon leur ordre de fréquence décroissante de manifestation sur échelle logarithmique (échelle horizontale de base).

Les pourcentages de manifestation figurent sur l'échelle de probabilité normale (verticale à gauche).

Les trois points correspondant successivement: aux neuf premiers mots avec 25 % des manifestations.

Aux 67 premiers mots avec 50 % des manifestations et enfin aux 732 premiers mots avec 75 % des manifestations s'alignent sur une droite.



GRAPHIQUE IV

Distribution des fréquences de 0, 1, 2, n manifestations: les séries de POISSON.

En 1946 nous avons publié une représentation graphique de distribution de POISSON appliquée à l'analyse statistique du texte des *Mille et Une Nuits*, en utilisant une abaque préparée, par la *Bell Telephone Company*.

Chaque fréquence, transformée en pourcentage cumulatif du total, étant portée sur l'échelle des ordonnées, définit un niveau de probabilité: l'horizontale à chaque niveau intercepte la courbe correspondante de 1, 2, n manifestations; pour une distribution de Poisson, les points d'intersection définissent une droite verticale, coupant l'échelle des abscisses au point correspondant à la moyenne de la distribution.

Dans la plupart des cas, cependant, les points s'alignent sur une droite qui s'incline vers la droite, et d'autant plus qu'au lieu de correspondre à des tirages indépendants les uns des autres, les pourcentages cumulatifs correspondent à des «tirages contagieux»: c'est ce que nous avons obtenu dans le cas des *Mille et Une Nuits*.

Rares d'ailleurs sont les textes fournissant des indications sur la fréquence de «zéro manifestation».

Cependant Herdan a relevé pour deux auteurs Churchill et Halifax les distributions de 0, 1, 2 36 utilisations de mots de «Vocabulaire politique».

D'après ces distributions nous avons pu en utilisant l'abaque de la *Bell Tel. Co.* obtenir le graphique où les cercles noirs représentent les pourcentages cumulatifs de 1, 2, 3, 9 manifestations de mots du vocabulaire politique dans les textes de Churchill, et les cercles clairs les pourcentages correspondants pour les textes de Halifax: ce graphique illustre une manifestation de corrélation entre auteurs, d'après la fréquence d'utilisation des mots.

DISCUSSION

Intervention de MM. Z. CZERNY. Réponse de Mme. M. L. DUFRENOY.

Z. CZERNY (Cracovie) demande si l'on peut appliquer la même méthode à toutes les langues.

M. L. DUFRENOY (Berkeley, Californie) précise qu'aux États-Unis, où elle a été appliquée, la méthode a donné d'excellents résultats, car elle épargne une partie du travail de traductions et de résumés. Pour pouvoir l'appliquer à toutes les langues, il faut procéder tout d'abord à un travail d'adaptation que l'on étudie actuellement. L'ouvrage fondamental sur la question est toujours le livre de A. D. Booth, L. Brandwood et J. P. Cleave: *Mechanical resolution of linguistic problems*.

CONTRIBUCIÓN METODOLÓGICA A LA ENCUESTA DIALECTAL

STANLEY M. SAPON
(THE OHIO STATE UNIVERSITY)

La encuesta «en el terreno» es una fuente fundamental de nuestros actuales informes lingüísticos, y en cuanto a la fonética, es fuente única, de modo que los problemas del investigador en recoger estos datos vivos tienen para nosotros una importancia central.

Más importante aún es la influencia que pueden tener los métodos de la encuesta en la utilidad de los resultados, puesto que éstos serán utilizados por muchos lingüistas que no habrán tenido el contacto inmediato con tal o cual dialecto, pero quienes dependerán de los datos facilitados por el investigador.

La contribución de que se trata aquí está relacionada con la técnica del «cuestionario»; es decir, la técnica de «exprimir» información lingüística de un sujeto, de provocarle a producir una respuesta única y determinada, de tal forma que nos rinda la máxima utilidad científica, y de la manera más normal, más representativa de su habla cotidiana. Claro, hemos reducido mucho y simplificado en exceso las necesidades y los propósitos del cuestionario, pero creemos haber tocado con lo central.

Por lo general, la administración del cuestionario «clásico» ha seguido la forma de un diálogo entre el investigador y el sujeto. A pesar de la extensión de su empleo, son bien conocidas las dificultades que presentan estos diálogos.

Una de nuestras preocupaciones constantes es la de no dejar influir el habla del investigador en la del sujeto. Aunque el riesgo principal está en la fonética, entra en cierto grado también en los elementos morfológicos, sintácticos y aún léxicos. Es evidente, pues, que cuanto más tiene que hablar el investigador, tanto mayor es el peligro de contaminar la muestra que queremos recoger. Hay que tener en cuenta el inevitable efecto cuando el prestigioso investigador trata con un sujeto campesino. Poniendo dos ejemplos concretos aquí, subrayaremos el problema.

Entre los elementos morfológicos que interesan al investigador de dialectología catalana, encontramos el de las desinencias verbales, y la forma del artículo definido. Hemos observado en el primer caso que nuestro dialecto del catalán, oriental, más o menos ampurdanés, ha provocado vacilación en la forma de la primera persona singular del presente del indicativo en ciertos sujetos roselloneses. Es decir, el contraste entre *jo canto* y *jo cantí* en Perpiñán, una ciudad que tiene mucho contacto con el catalán español, es sensible a efectos exteriores. El segundo caso, de mayor interés, porque se refiere al efecto anivelador del habla de Barcelona en territorios contiguos, trata del artículo definido *lo* prevalente en el Campo de Tarragona. Aquí, un sujeto cuya conversación con sus amigos en el café revelaba un uso total del artículo *lo*, empezó el cuestionario después de ser solicitada su ayuda con una explicación de los propósitos de la encuesta. Pronto empezó a vacilar entre *lo* y *el*. Al llamarle la atención al cambio, admitió que, hablando con una persona de categoría, quería «parlar més fi».

Entra también en la técnica de la encuesta un elemento de importancia científica y práctica, es decir, la economía de tiempo. Es evidente, pero no se ha mencionado a menudo, que ni el investigador ni sus sujetos disponen de horas sin fin para la encuesta. Y si se trata de una investigación en varios sitios, se ve el problema aumentado. Resulta que, puesto que lo que principalmente tiene valor es lo que dice el sujeto, todo lo que dice el investigador para provocar el habla del sujeto es un gasto de tiempo limitado. Y como con todo gasto, la economía requiere que sea hecho vigilando los rendimientos.

Considerando, por el momento, el uso del magnetófono en las encuestas lingüísticas, uso cada día más extenso, notamos que salvo un caso en que sea de interés un intercambio entre el investigador y el sujeto, es de poca utilidad grabar la voz del investigador quien edifica largas construcciones incompletas para tener después una palabra soía y aislada del sujeto.

La respuesta del sujeto nos lleva a considerar en detalle el rendimiento del cuestionario. Si el único interés fuese en material léxica, lo inconveniente sería la desproporción entre la producción del sujeto y la del investigador. Pero los elementos de fonética, de entonación y de fonética sintáctica hacen necesario procurar que el sujeto hable con espontaneidad y de su manera normal, es decir, con frases y con palabras sueltas. Las grabaciones de conversaciones libres muestran esta espontaneidad y esta naturalidad, pero desgraciadamente fallan en cuanto a otros requisitos básicos y comunes de la encuesta, el dominio

y la reglamentación de la materia lingüística, la seguridad, y la comparabilidad de las respuestas, sin las cuales sería imposible cualquier obra de geografía lingüística.

Antes de alejarnos mucho del tema de la economía queremos señalar un resultado de suma importancia para nuestros conocimientos teóricos de la lingüística que nace del problema del tiempo en la encuesta. Nos referimos a la desproporción entre lo que se sabe de los dialectos de un idioma en términos cualitativos y en términos cuantitativos. En un estudio de alguna extensión, la presión del tiempo generalmente hace que el investigador se contente con un sujeto en cada sitio. Y con razón, pues si el repaso del cuestionario requiere 24 horas, esto significa a lo menos tres o cuatro días de trabajo con el sujeto. Si, después de terminar el cuestionario, al investigador le pican unas dudas de que si el sujeto elegido era en efecto el mejor sujeto posible, no le queda más remedio que empezar de nuevo. ¿Ha presentado el sujeto ciertas inconsistencias fonéticas? ¿Es que se ha dejado influir por el investigador, o contaminarse con influencias, contactos, o viajes no mencionados al principio? O ¿es que el habla de este pueblo se encuentra en una etapa de transición, cuyas señales se encuentran en las vacilaciones del sujeto? La solución directa sería, pues, otro, o otros, sujetos, y más días, o semanas, en el sitio. Si fuera posible, sin embargo, llevar a cabo el cuestionario eliminado en gran parte el gasto de tiempo que representan los esfuerzos vocales del investigador, se podría gozar de la seguridad científica de dos sujetos en el plazo que antes ocupaba uno.

Intentando, pues, disminuir en lo posible las dificultades mencionadas, y a la vez aportar nuevos medios de exactitud, valor comparativo y economía a la tarea de la encuesta, hemos elaborado el *Pictorial Linguistic Interview Manual* ⁽¹⁾, ya mejor conocido por sus iniciales PLIM ⁽²⁾, con el fin de proporcionar utilidad general a todo investigador.

A pesar de la imposibilidad de evitar cierta especificidad cultural en

(1) Publicado por la American Library of Recorded Dialect Studies (Alords), The Ohio State University, Columbus, Ohio, EE. UU.

(2) Era una sorpresa, confesamos, descubrir la expresión corriente en Cataluña «A mi, plim» con su valor despectivo. Afortunadamente, la reacción de todos los sujetos al ver la portada y la monosílaba PLIM ha sido una de humor, y aún los sujetos tímidos comenzaron la encuesta con una sonrisa — ambiente psicológico favorable a la tarea.

los dibujos, se ha buscado, dentro de la estructura general de la cultura occidental, mantener tal especificidad a lo mínimo, y ofrecer un alto nivel de generalidad que fuese útil para varias culturas materiales.

Ha sido también evidente que un solo cuestionario no puede satisfacer los requisitos de todo investigador, pero, como en el caso del cuestionario de Cohen ⁽³⁾, se ha procurado facilitar un núcleo común a muchas investigaciones, permitiendo la extensión de la técnica según los intereses y requisitos del investigador.

PLIM, en su forma actual, consiste en 34 láminas que contienen un total de 155 dibujos. Dividido en cuatro secciones, el manual presenta material pictórico que abarca cuatro propósitos generales:

- 1) datos léxicos y fonética de la palabra
- 2) datos léxicos y fonética sintáctica
- 3) datos léxicos, fonética de la frase, y entonación
- 4) datos léxicos y fonéticos, refirientes a la morfología del verbo.

Esta división formal, sin embargo, no impide que aparezca en la primera parte datos esperados de la cuarta.

Como la descripción de cada dibujo incluye un número, la entrevista rinde también el sistema de contar de una manera natural, evitando la falsa precisión o la mecánica rapidez de pedir al sujeto de contar de uno a cien, etc.

Ordinariamente, la entrevista, que dura unos 45 minutos, produce unas mil unidades léxicas, pero la duración depende en parte de la locuacidad del sujeto y del número de detalles en que insiste el investigador.

Aquí se refiere a la posibilidad de adaptar el PLIM a los intereses especiales del investigador. Se ve, por ejemplo, un dibujo de un pie. Si la palabra *pie* es lo que interesa al investigador, sigue al dibujo siguiente. Si le interesan, sin embargo, otros elementos, puede, sin decir más que «y esto?», señalando con su lápiz, sacar el tobillo, el talón, los dedos, la planta, etc. Podemos citar un caso personal que interesa, porque demuestra como el PLIM ha servido a su autor para elementos de léxico inesperados. No conociendo los problemas especiales de la fonética catalana, era imposible prever las necesidades de un cuestionario. Al descubrir que el núcleo de [n] y [ɲ] palatal y [s] presentaban matices consonánticos interesantes, era evidente que el número de dibujos cuya descripción presentaría el sonido deseado era pequeño.

⁽³⁾ Cohen, M., Questionnaire Linguistique, Mâcon, 1931.

Había solamente dibujos del *pany*, del *cavall* y de *dos ulls*. Buscando entre los detalles de los dibujos, se descubrió que el dibujo destinado a producir «portal» tenía en la puerta un *pany*. Continuando la búsqueda se encontraron así otras palabras de interés. Y para convertir un *pany* en *dos panys*, solo era necesario hacer notar con el lápiz el *pany*. Después de decir la palabra el sujeto, se le preguntaba «y si tuviéramos dos?» Generalmente, era suficiente para hacer salir la forma del plural. Son pocos los sujetos que han insistido «*però en aquest dibuix no hi ha dos panys-no més n'hi ha un!*»

La organización del manual es la siguiente:

La primera parte presenta 135 dibujos del tipo que se ven en la reducción que acompaña a esta comunicación.

La segunda tiene 12 dibujos más grandes de animales domésticos, cada animal al lado de su cría. Aquí se le pide al sujeto una descripción completa de la escena. Ésta rinde frases y hasta «párrafos», y es posible también insistir en los detalles para obtener la anatomía de los animales.

La tercera parte contiene 8 dibujos, un dibujo grande en cada página. Éstos se presentan al sujeto como escenas de novela — o TBO — y se le pide una descripción de los detalles pictóricos y luego su impresión de los motivos o causas de la acción o situación vista en el dibujo.

Tienen un elemento melodramático o sentimental los dibujos de esta sección, e incluyen un abrazo de novios, un borracho camino a la puerta de la taberna, con su escolta de amigos, una madre con su hijo recién nacido, una niña que ha caído en patines, etc. Esta sección provoca las unidades lingüísticas más largas, y las respuestas se prestan bien a estudios de entonación. Pero puesto que esta sección es la que más depende de la imaginación del sujeto, y ofrece más variación entre sujetos, es menos útil para los estudios que requerrán una comparabilidad exacta.

La cuarta parte está en una etapa de desarrollo experimental, y se trata de una tentativa de solucionar con la técnica pictórica los problemas relativos a la morfología del verbo. Son estos problemas muy nudosos para el investigador. Varían con el dialecto, pero generalmente nos confronta la dificultad de observar pasivamente todas las formas del verbo en un período limitado. Si el sujeto es analfabeta, y a veces lo queremos así, no será útil pedirle conjugaciones. Si se trata de una comunidad bilingüe, es decir, con lengua oficial y lengua no oficial, y nos interesa el no oficial, nos queda la posibilidad de pedir un paradigma por traducción. El peligro de contaminación existe en varios

grados, según la relación de las dos lenguas, pero siempre sería preferible evitar la traducción, aunque es rápida, sustituyendo un método más directo. Nos hemos acercado a este problema en la manera siguiente:

Se presenta al sujeto una serie de dibujos, pidiéndole que diga lo que hace el hombre dibujado. Si el primer dibujo es de un hombre que fuma un cigarrillo, el sujeto dice «Es un señor que fuma». Luego decimos «si fuera Ud. en el dibujo, diría, «Yo también...» Se le prepara así al sujeto con el verbo sencillo, haciendo rutina el orden de las personas. Luego, introduciendo las palabras «hoy, esta mañana, ayer, mañana», «no quiero que Ud. ...», se llega a un serie de conjugaciones espontáneas, aún de sujetos no muy inteligentes, con la presentación de un dibujo que representa el verbo que nos interesa.

Los resultados de nuestros experimentos con unos verbos como *dormir, querer, poder, leer, beber*, etc., nos han convencido de la utilidad de la técnica cuando sea refinada.

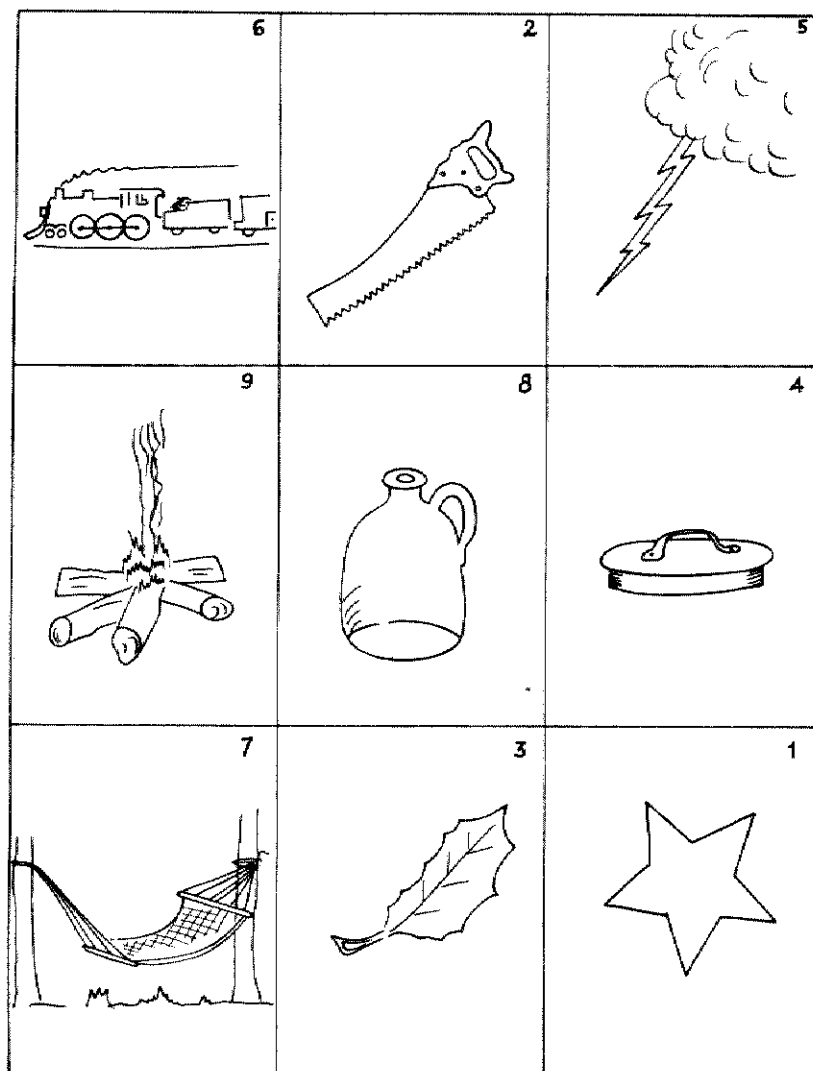
Pasaremos ahora al magnetófono, y observaremos fragmentos de una serie de encuestas.

Escucharemos la descripción de la primera página de PLIM en el catalán de Perpignan, L'Estartit (Ampurdan), Cambrils (Campo de Tarragona), Alcácer (Valencia), Felanitx (Mallorca), y el lenguadociano de Pézenas.

Queremos llamarles la atención a varios aspectos de las respuestas. Queremos, por ejemplo, que observen las coincidencias léxicas — *les flames boniques*: la frecuente identificación de objetos como típicos del país; y cuántos son los comentarios hechos por el investigador, tanto para pedir detalles como para animar al sujeto.

Hemos de observar también las diferencias entre los sujetos y la cantidad de informes que nos rinde de cada sujeto una grabación de dos minutos; en muchos casos será suficiente para localizar al sujeto. Pero de interés fundamental es la naturalidad del producto lingüístico.

En fin, nuestras experiencias con el PLIM, y las de otros lingüistas han confirmado nuestras esperanzas, tanto por haber señalado sus utilidades como sus defectos. Ya en manos de muchos investigadores, empieza a tener algo de su uso previsto, es decir, como elemento común a las encuestas de distintos investigadores. Y como sirve el PLIM también de base para las grabaciones archivadas en la ALORDS, organización dedicada a facilitar el intercambio de grabaciones magnetofónicas de índole dialectal, va creciendo la colección de material lingüística recogida con su ayuda.

*Lámina del PLIM*

DISCUSSION

Interventions de MM. M. ALVAR, M. SANCHIS GUARNER, M. COMPANYYS MALDONADO, H. WEINRICH, Mme. M. L. DUFRENOY, MM. A. BADÍA-MARGARIT et D. CATALÁN. Réponse de M. S. SAPON.

M. ALVAR (Grenade) a écouté avec beaucoup d'intérêt la communication de S. Sapon, mais n'a pas grande confiance en l'efficacité de la méthode présentée. Par exemple: certains dessins (les troncs, le rayon) peuvent susciter des réponses très différentes; d'autres (comme la fig. 7) représentent des objets inconnus dans bien des régions; on ne tient pas assez compte de la diversité des formes des objets: celui qu'on a voulu représenter à la fig. 8 peut prendre des formes très différentes, et il arrive que celle qu'on connaît dans la localité ne ressemble en rien à celle de la figure. Comme il faut préciser tous ces points, il ne semble pas que le nouveau procédé puisse réellement faire gagner du temps.

M. SANCHIS GUARNER (Palma de Maiorca) estime que l'on peut employer avec profit les idéogrammes dans les études de dialectologie, pour assurer la spontanéité des réponses du sujet observé, mais il souscrit en partie aux réserves formulées par Alvar, surtout en ce qui concerne la nécessité d'associer l'ethnographie à la dialectologie et de tenir compte de la forme des objets.

M. COMPANYYS MALDONADO (Toulouse-Barcelone) répond à quelques-unes des observations faites à M. Sapon. En premier lieu, il rappelle qu'il existe une difficulté commune à toutes les méthodes d'enquête, et non pas particulière à celle-ci, celle de définir le sens exact des mots désignant des objets: il arrive que le même mot soit employé pour plusieurs objets assez différents. D'autre part, chacun sait que, dans une région où l'on se sert de cinq ou six modèles d'un même objet, il est toujours difficile de poser la question qui appellera une réponse rigoureusement exacte. Bref, il pense qu'en dépit de quelques défauts — mais tous les questionnaires en ont — l'application de la méthode ne pose guère de problèmes.

H. WEINRICH (Münster) trouve monotones les réponses enregistrées par Sapon au cours de son enquête; il pense qu'il vaut mieux encadrer les images dans un contexte, l'ensemble constituant une petite histoire.

M.-L. DUFRENOY (Berkeley, Californie) croit aussi que le procédé qui consiste à utiliser des histoires est meilleur, bien que le magnétophone nuise toujours à la spontanéité.

A. BADÍA-MARGARIT (Barcelone) fait observer qu'il a formulé des objections qui se rapprochent beaucoup de celles de M. Alvar, lorsque la méthode de S. Sapon lui fut présentée pour la première fois. Mais après en avoir observé l'application à la campagne, il a pris conscience de ses avantages: le geste de désigner avec un crayon le dessin de l'objet en question permet de décongestionner considérablement un questionnaire normal.

D. CATALÁN (La Laguna) pense que les dessins de l'enquête de Sapon ne sont pas très compréhensibles pour un sujet inculte. Pour savoir «voir» un dessin, il faut une certaine culture. À son avis, la méthode est sans doute utile pour la syntaxe et la conversation, mais elle fausse un peu le vocabulaire.

S. SAPON (Columbus, Ohio) reconnaît que le PLIM n'est peut-être pas la solution parfaite, ni définitive, pour la réalisation d'enquêtes, mais il pense que son application présente des avantages indiscutables. Dans les études phonétiques, par exemple, on peut ainsi obtenir des réponses d'une grande spontanéité. En outre, on présente, dans une partie de l'album, des histoires qui permettent d'obtenir des formes pour l'étude de la morphologie: le PLIM comporte donc déjà le complément suggéré par certains congressistes. En élaborant sa méthode, il se proposait surtout d'économiser du temps et de fixer plus facilement le phonétisme de différents informateurs.

PROGRAMME ET ACTIVITÉ DU MUSÉE DE LA LANGUE ROUMAINE DE CLUJ

RODICA DOINA POP
(LOUVAIN)

Le Conseil de l'Université de Cluj, décida dans sa séance du 27 août 1919 la création d'un Musée de la Langue roumaine près de la Faculté de Lettres de la même Université.

Le plan initial de cet institut était dû à Sextil Puscariu, qui fut nommé directeur.

Faute de place, le Musée de la Langue roumaine ne put s'installer dans les locaux, qu'il occupe encore maintenant, qu'à l'automne de 1921. Cependant les travaux purent commencer dès le mois de février 1921 ⁽¹⁾.

Au mois d'août 1940 à la suite de l'arbitrage de Vienne, le Musée de la Langue roumaine ainsi que l'Université sont obligés de se replier à Sibiu où les travaux continuent.

Cinq ans après, à la suite des événements internationaux, au mois d'août 1945, il retourne à Cluj dans les locaux qui furent ceux de sa fondation.

«Le Musée de la Langue roumaine se réorganise en 1951, se transformant en *Institut de Linguistique de la Filiale de Cluj de l'Académie de la R. P. R.*, en s'assurant ainsi d'une large base matérielle, de même que d'une orientation idéologique solide, c'est-à-dire celle matérialiste-dialectique» ⁽²⁾.

Pour comprendre l'importance de la création du Musée de la Langue roumaine il faut se souvenir du fait qu'après la guerre de 1918 les trois

⁽¹⁾ L'adresse du Musée était 23, Strada Elisabeta, v. *Dacoromania*, t. I, 1920-1921, p. 560.

⁽²⁾ D. Macrea, *Cercetari de Lingvistică*, t. II, 1957, *Lingvistica Românească între cele doua războaie mondiale*, *Școala clujeană*, p. 15.

centres importants dans le domaine de la linguistique étaient représentés par les Universités de București, de Iași et de Cluj. On peut dire grosso modo qu'à București on suivait le système de la linguistique française, tandis qu'à Iași on suivait surtout le système allemand. Philipide a été un adepte de Hermann Paul.

L'Université de Cluj, dernière venue dans le monde intellectuel roumain, essaie d'apporter une synthèse, ainsi qu'une innovation qui se reflète justement dans ce jeune Musée de la Langue roumaine qui, malgré les tourmentes politiques, devait rester un foyer où se sont formés de si nombreux chercheurs et où sont écloses tant de nouvelles études.

Les statuts du Musée définissent parfaitement les buts qu'il ne manqua pas de s'assigner:

«Art. 2. Le but de ce Musée de la Langue roumaine est:

a) Le recueil et l'étude scientifique du matériel lexicographique de la langue roumaine de tous les temps et de toutes les régions habitées par des Roumains;

b) La préparation d'études et travaux en vue de l'unification de la langue littéraire et de la terminologie technique et spéciale dans toutes les régions roumaines;

c) Le réveil de l'intérêt pour l'étude et le développement de la langue roumaine;

Art. 3. Pour atteindre ce but le Musée de la Langue roumaine a le droit de:

a) Entrer en correspondance directe avec toutes les autorités du pays et avec les institutions étrangères similaires;

b) Recevoir des donations qui seront employées exclusivement pour les buts scientifiques du Musée et emprunter en vue d'étude ou publication tout manuscrit, document, imprimé ou objet de musée;

c) Déléguer pour études scientifiques dans les bibliothèques, les archives, les musées ou les collections de l'étranger des chercheurs préparés auxquels il sera donné des moyens matériels pour effectuer ces recherches;

Art. 4. Les travaux du Musée de la Langue roumaine peuvent couvrir toutes les branches de la philologie roumaine.

On y fera en particulier:

a) La transcription sur fiches et la mise en ordre de tout le matériel lexicographique de la langue roumaine selon l'alphabet et selon les catégories;

b) La création d'une bibliothèque de spécialisation aussi complète que possible;

c) La mise en route d'études dialectales et lexicologiques en rassemblant le matériel sur place, en envoyant des questionnaires dans toutes les régions roumaines et en incitant les spécialistes aux travaux en commun;

d) La publication de monographies, dictionnaires spéciaux, glossaires, cartes lexicales, études, bibliographies, écrits populaires et l'édition d'une

publication périodique qui sera le bulletin du Musée de la langue roumaine»⁽¹⁾.

Les travaux lexicographiques du Musée débutèrent dans les meilleures conditions. En effet Sextil Pușcariu qui venait d'être nommé directeur, était chargé par l'Académie Roumaine de la rédaction du *Dictionnaire de la Langue roumaine*, si bien que tout le matériel de ce dictionnaire était à la disposition du Musée.

Les rapports publiés dans la *Dacoromania*, bulletin du Musée, indiquent jusqu'en 1930 le nombre des séances d'études, organisées par le Musée de la Langue roumaine; soit 221 séances; celles-ci ont lieu d'abord le lundi, puis le jeudi et enfin, dès 1926 elles se tiennent tous les mardis.

Dès les premières séances on remarque les travaux d'ordre lexicographique et les enquêtes dialectales qui aboutirent par la suite à la réalisation de l'*Atlas Linguistique roumain*.

Le questionnaire de l'Atlas linguistique fut publié dès 1921 et les enquêtes sur le terrain commencèrent en 1928.

M. Sever Pop fut chargé de la préparation du questionnaire et des enquêtes; M. Emil Petrovici, se joignit à M. Sever Pop pour réaliser la deuxième partie de l'Atlas linguistique.

La revue *Dacoromania*, périodique du Musée de la Langue roumaine était prête dès 1920 mais elle parut seulement en 1921. Elle devait continuer sa publication assez régulièrement jusqu'en 1948, éditant ainsi treize grands volumes. Cette revue d'un caractère national et international reflète les préoccupations du temps; elle fut la plus importante revue linguistique roumaine de l'entre deux guerres; elle bénéficia de la collaboration de savants de tout premier ordre comme: W. Meyer-Lübke, Leo Spitzer, G. D. Serra pour n'en citer que quelques uns.

À côté du bulletin *Dacoromania*, une collection d'ouvrages devait s'adjoindre au Musée. Elle comprend neuf publications et fut commencée en 1922 par l'*Histoire de la Littérature roumaine* de G. Bogdan Duica, se poursuivant par des ouvrages tous dignes d'intérêt, publiés soit en roumain, soit en langues étrangères, comme ceux de G. D. Serra, *Contributo toponomastico alla teoria della continuità nel medioevo delle comunità rurali romane e preromane dell'Italia superiore*, ou bien de Șt. Binder, *Kind, Knabe, Mädchen im Dacoromänischen*.

L'accueil fait à la revue, dans le monde international, fut très favorable. A. Meillet écrivait dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*

(¹) *Dacoromania*, t. I, 1920, pp. 3-4.

de Paris: «M. Sextil Pușcariu a de grandes ambitions pour la jeune université de Cluj, où il a la lourde charge du romaniste. Il esquisse un large programme que la nouvelle revue qu'il lance s'efforce de commencer à remplir dès son premier volume» (*).

Lorsqu'en 1951 le Musée de la Langue roumaine changea de nom, une nouvelle revue y fut adjointe, *Recherches de Linguistique*; elle complétait en partie le vide laissé par la *Dacoromania*. Actuellement l'Institut publie également une revue en langue hongroise.

La Bibliothèque du Musée s'enrichit très rapidement grâce aux dons d'abord, puis aux échanges, si bien que dès 1921 elle comprenait 2.526 ouvrages en 4.023 volumes, et en 1941, 7.691 ouvrages en 11.763 volumes.

Les relations avec l'étranger s'établirent très rapidement et un puissant courant intellectuel prit naissance. Parmi les visiteurs de marque citons: Mario Roques, A. Meillet, Matteo Bartoli, Petar Skok, M. J. Vendryes, K. Jaberg, Leo Spitzer, Meyer Lübke etc. Des jeunes savants vinrent au Musée de la Langue roumaine pour parachever leurs études concernant la langue roumaine. Ce fut notamment le cas au courant de l'année scolaire 1929-1930 des MM. Fr. Krome et A. Kuen (allemands), L. Treml (hongrois) C. M. Valkhoff (hollandais).

Les premières sections du Musée de la Langue roumaine furent d'abord la *section bibliographique*, la *section de l'index général* (une sorte de revue générale des publications présentes et passées), la *section de l'Atlas linguistique*, qui devint rapidement la *section dialectologique*; elles furent suivies de près par la *section d'onomastique et de toponymie*; — Șt. Pașca plus particulièrement chargé de la section d'onomastique commença les études préparatoires en vue de la publication d'un *grand onomasticon roumain*; — la section de folklore sous la direction de Ion Mușlea commença l'*archive de folklore*.

Créé au lendemain de la grande guerre mondiale, voulant être un centre de paix et de recherches intellectuelles, le Musée de la Langue roumaine, fut le promoteur d'une science recouvrant bon nombre de domaines intéressant le Roumain ainsi que l'Etranger. Ses bases ont été des plus sérieuses, car, malgré un changement de nom, il a pu survivre à la tourmente de la deuxième guerre mondiale. C'est à son école que furent formés les jeunes savants actuels.

(*) A. Meillet, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* vol. XXI (1922), pp. 75-76.

DISCUSSION

Interventions de MM. D. MACREA, V. BUESCU, J. M. PIEL et S. POP.

D. MACREA (Bucarest) montre que l'actuel Institut de Linguistique de Cluj, de l'Académie de la République Populaire Roumaine, continue, dans de meilleures conditions d'activité, l'ancien Musée de la Langue Roumaine. Au lieu des 4 ou 5 chercheurs de l'Ancien Musée, 35 chercheurs travaillent aujourd'hui à l'Institut et lui consacrent toute leur activité. Alors qu'il n'y avait que 2 sections, il y en a 5 à présent: lexicographie, dialectologie, phonétique expérimentale, philologie romane, philologie slave et philologie germano-magyare. La revue, qui paraissait irrégulièrement, a été remplacée par trois périodiques de linguistique et de philologie, édités par l'Institut.

V. BUESCU (Lisbonne) pense que l'activité du Musée donnera les meilleurs résultats, et, à propos de ce Centre de recherches et de ses travaux, il rend hommage à la mémoire de Sextil Pușcariu, qui fit beaucoup, dans son pays et à son époque, pour le développement de la linguistique.

J. M. PIEL (Cologne) s'associe à l'hommage rendu à S. Pușcariu et tient à rendre hommage également à Giandomenico Serra récemment décédé. Il pense aussi qu'il n'est que juste d'accorder une pensée respectueuse et reconnaissante à Sever Pop, pour la tâche accomplie dans le domaine de la linguistique roumaine.

S. POP (Louvain) remercie M. Piel de son amabilité et déclare qu'il espère aussi que l'activité du Musée de Cluj sera profitable.

O «MAPA DOS DIALECTOS E FALARES DE PORTUGAL CONTINENTAL» (*)

MANUEL DE PAIVA BOLÃO
(UNIVERSIDADE DE COIMBRA)

e

MARIA HELENA SANTOS SILVA
(COIMBRA)

Uma pessoa, mesmo alheia a assuntos filológicos, que haja percorrido Portugal de norte a sul e conversado com gente do povo, não pode deixar de ficar impressionada com a excepcional homogeneidade linguística do País e a sua escassa diferenciação dialectal — ao contrário do que sucede noutros países, quer de língua românica, quer germânica. O facto, que já há cerca de sessenta anos tinha sido salientado por

* No III Colóquio Internacional de Estudos Luso-Brasileiros, realizado em Lisboa em 1957, apresentou o primeiro dos autores deste trabalho uma comunicação subordinada à epígrafe *O estudo dos falares portugueses, antigos e modernos, e sua contribuição para a história da língua*, que foi publicada nas *Actas*, vol. II, 1960, pp. 1-11. Aí se prometia que o novo «Mapa dos falares» (de que, em 1957, só pudemos dar a conhecer uma parte) e respectivos comentários, apareceria noutra oportunidade. Em nota à p. 9 e à guisa de antecipação, fizeram-se algumas anotações ao referido Mapa, agora integradas neste artigo, que é o desenvolvimento da comunicação lida no Congresso.

Há nele trechos que são devidos à colaboração dos dois autores, e há outros que são da exclusiva responsabilidade de cada um deles. Estes últimos levam no fim o nome do autor respectivo. Quando, no texto de M.^a H. S. S., há algum aditamento de P. B., vai este metido entre colchetes []. Nas partes de caracterização dos diferentes falares e de comentários, não era fácil separar o que pertence a cada um dos autores, e por isso elas saem com os nomes dos dois.

Conforme se diz no texto, os factos aqui apresentados baseiam-se, fundamentalmente, nos abundantes materiais que P. B. vem reunindo desde 1942. O exame atento, durante cerca de dois anos (1956-1958), e o estudo desses materiais, deve-se a M.^a H. S. S. A redacção definitiva do artigo é de P. B.

O primeiro dos mapas coloridos que acompanham esta comunicação saiu pela primeira vez no *Atlas de Portugal* de Amorim Girão (2.^a edição, s. d.

Leite de Vasconcelos na sua *Esquisse d'une dialectologie portugaise* ⁽¹⁾, foi corroborado pelo primeiro dos autores deste trabalho, em 1944, no opúsculo *Defesa e ilustração da língua* ⁽²⁾ — em que se fez referência à «situação privilegiada» e talvez «única em toda a Europa» de Portugal nesse particular — e, posteriormente, em 1955, na conferência intitulada *Unidade e variedade da língua portuguesa* ⁽³⁾, onde se apontaram algumas das causas da homogeneidade excepcional do idioma de Camões.

[1959], mapa n.º 34, ao qual o mesmo autor fez um breve comentário geográfico no *Boletim do Centro de Estudos Geográficos* (Coimbra), n.ºs 14 e 15, 1957, pp. 92-94. Por deficiências de ordem técnica, saiu com algumas pequenas inexactidões, que se ressaltam neste lugar:

O falar do Baixo Vouga e Mondego vai até um pouco mais ao sul, passando pelos números 845 e 846 do Mapa; uma zona à volta de Lisboa deve estar em branco, por não ter sido explorada; a cidade de Miranda do Douro não deve estar dentro do cor do mirandês, visto este dialecto já lá se não falar; encontram-se agora representados o rionorês e o quadramilês, e na legenda não deve figurar a designação de "estremenho". Tendo sido o mapa elaborado sobre o do I. L. B., os números nele indicados correspondem aos das respostas a esse inquérito; para facilitar a localização das povoações mencionadas, indicam-se no fim os números que lhes correspondem no Mapa. Ilustram ainda o presente artigo mais três mapas: a 1.ª e 2.ª edição do *Mapa dialectológico* de Leite de Vasconcelos, para efeitos de confronto com o novo Mapa, e uma carta de *isoléxicas*, a que se faz referência na pág. 93 nota 19. A transposição da 2.ª edição do Mapa de Leite de Vasconcelos (simplesmente a preto) para o Mapa do I. L. B., ofereceu algumas dificuldades, em virtude dos seus limites imprecisos.

Não queremos terminar esta nota sem manifestarmos o nosso reconhecimento ao Dr. Amorim Girão (falecido em 1960), por ter aceitado a sugestão do Prof. Karl Jaberg de incluir no seu *Atlas* um mapa dos falares portugueses, e sem afirmarmos que os autores deste muito proveito tiraram das conversas, por vezes demoradas, com o antigo catedrático de Geografia da Faculdade de Letras de Coimbra. O nosso agradecimento estende-se ao Dr. José Herculano de Carvalho, com quem tivemos uma troca de impressões, já depois de elaborado o Mapa. (Nota de P. B.).

(1) Paris e Lisboa, 1901, p. 33: «Cependant, abstraction faite des coadialectes [i. é do galego, riodonorês, quadramilês, mirandês e sendinês], et des dialectes créoles, qui différent considérablement soit du portugais commun, soit très souvent les uns des autres, les divergences que l'on remarque entre le parler populaire (continental et insulaire) et la langue littéraire, d'une part, et entre les dialectes eux-mêmes, d'autre part, ne sont pas grandes, et ne sauraient être comparées à celles des dialectes de France, de Suisse et d'Italie, par exemple. Un paysan du Nord du Portugal comprend sans difficulté un autre du Sud.»

(2) Separ. de *Biblos*, vol. XIX, 1944, p. 14.

(3) Separ. da *Revista da Faculdade de Letras* de Lisboa, tomo XX, 2.ª série, n.º 1, 1954, p. 9.

Isso não impede, no entanto, que haja diferenças mais ou menos sensíveis de pronúncia e de vocabulário de região para região, diferenças que não dificultam, é certo, a compreensão, p. ex., entre um camponês do norte e um pescador do sul, mas que são (pelo menos algumas delas) suficientes para estabelecer falares, subfalares e variedade locais.

Serão essas diferenças antigas na língua? Ou terá havido, já na fase arcaica, uma certa uniformidade?

A resposta cabal a estas perguntas só a poderemos dar quando dispusermos um dia do Atlas linguístico de Portugal. É lícito, no entanto, pelo menos a título provisório, responder afirmativamente às duas perguntas formuladas.

Por um lado — como se escreveu numa recensão crítica à obra de Lindley Cintra, *A linguagem dos foros de Castelo Rodrigo* ⁽¹⁾ — «a ausência de forte diferenciação dialectal que se verifica no português moderno, devia ter sido muito antiga e dar-se já na linguagem dos foros, não obstante os textos serem basicamente leoneses. Os notários, ao redigirem os foros, procuravam certamente aproximar-se de um tipo de linguagem que, por motivos ainda não suficientemente esclarecidos, desfrutava de maior prestígio social» ⁽²⁾.

Por outro lado, a suposição de que a língua portuguesa já na idade média apresentava uma relativa unidade ⁽³⁾ — o que significa que o português, como idioma nacional, se formou mais cedo que as outras línguas românicas — não invalida que sejam igualmente muito antigas as diferenças regionais. A elas se referem, já no século XVI, os dois primeiros gramáticos portugueses.

Baseado nas escassas, mas valiosas informações do nosso primeiro gramático, Fernão de Oliveira (cuja *Grammatica da lingoagem portu-*

⁽¹⁾ Luís F. Lindley Cintra, *A linguagem dos foros de Castelo Rodrigo. Seu confronto com a dos foros de Aljuíates, Castelo Bom, Castelo Melhor, Cória, Cáceres e Usagre. Contribuição para o estudo do leonês e do galego-português do século XIII*. Lisboa, 1959.

⁽²⁾ Manuel de Paiva Boléo, *Recensão crítica a Luís F. Lindley Cintra «A linguagem dos foros de Castelo Rodrigo»* publicada no *Boletim Internacional de Bibliografia Luso-Brasileira*, vol. I, n.º 2, 1960, p. 14 da separata (e 201 do *Boletim*).

⁽³⁾ Relativamente ao século XVI, dá Leite de Vasconcelos (*Esquissa*, p. 33, nota) a seguinte informação: «Sur le peu de différences qui existaient entre le langage du Nord du Portugal et le langage du Sud au XVI^e siècle, cf. une observation dans la *Notícia do Brasil* (dans la *Colleção de noticias para a hist. e geogr. das nações ultramarinas*, Lisbonne 1825, t. III, p. 56 e 307); mais l'auteur parle en historien, et non en grammairien.»

guesa é de 1536), pôde Serafim da Silva Neto, na sua *História da língua portuguesa* (Rio de Janeiro, 1952-1957, p. 491) distinguir, no português daquela época, os seguintes matizes ⁽¹⁾:

- 1) a língua comum, ou seja aquela que todos «falão e entendê»;
- 2) a língua-padrão, a considerada «melhor», ou seja a dos cortesãos;
- 3) as línguas especiais (as dos officios, a dos lavradores, etc.);
- 4) e, finalmente, as falas regionais (p. ex. da Beira, da Estremadura e do Alentejo).

Em relação à idade média, é mais difícil fazermos uma ideia da situação dialectal portuguesa, visto só dispormos, por via de regra, de textos de carácter notarial, escritos numa linguagem mais ou menos estereotipada e que, naturalmente, não podia espelhar com fidelidade a linguagem corrente e viva.

Estamos hoje, todavia, melhor informados a esse respeito, graças a um conjunto de documentos publicados por Salvador Dias Arnaut na sua dissertação de doutoramento, de índole histórica, publicada em 1960 com o título de *A crise nacional dos fins do século XIV: A sucessão de D. Fernando*.

Quando esses documentos ainda se encontravam inéditos, houve o ensejo de chamar para eles a atenção dos filólogos na comunicação apresentada ao III Colóquio Luso-Brasileiro e já citada em nota à página 85. «Trata-se — como então se escreveu — de perto de setenta documentos, que apresentam uma vantagem única em relação aos que até agora foram publicados: a de terem sido todos redigidos no mesmo ano (meses de Julho e Agosto de 1383). Esses documentos constituem a resposta de grande número de concelhos, desde o Minho ao Algarve, à convocatória para elegerem procuradores que iriam a Lisboa jurar o contrato matrimonial de D. João I de Castela com D. Beatriz. Não obstante ter havido uma minuta ou norma dimanada do governo central, é curioso notar como, tanto nas partes comuns, como nas que são diferentes (nomes dos procuradores, circunstâncias especiais dos concelhos, etc.), há por vezes variantes sensíveis.

Algumas não permitem tirar qualquer conclusão quanto à diferenciação dialectal, visto que uma dada palavra aparece por vezes, grafada, no mesmo documento, de duas maneiras diferentes; e noutros

⁽¹⁾ Ver também Camila Pereira dos Santos, *Os falares portugueses nos séculos XVII e XVIII*, p. 21 (Dissertação de licenciatura, inédita, Coimbra, 1958).

casos a dificuldade em entender a letra do manuscrito não permite saber com clareza se se escreveu v. g. *tabaljam* ou *tabaljom* (pormenor muito importante para determinar o centro da irradiação do ditongo -ão, tão característico do português), *vereadoires* ou *vereadorres*. Mas o exame atento e crítico dessas variantes gráficas, em confronto com as de outros documentos de datas diferentes, e ainda com os falares actuais, talvez nos habilite a avaliar da antiguidade, e ainda, embora em pequena escala, da distribuição geográfica de certos fenómenos de natureza fonética ou de determinados tipos lexicais.»

Contava o primeiro dos autores deste artigo, logo que os referidos documentos fossem publicados, estudá-los com mais demora. Infelizmente, as suas obrigações docentes não lhe deixaram ainda o tempo suficiente para o fazer, e por isso se limita a vincar de novo o interesse que apresenta a série de documentos de 1383, interesse que, a avaliar pelo rápido exame que fez de novo agora, não será exagerado classificar de excepcional.

Habituaados, como estamos, para o estudo do português medieval, a textos notariais e literários, que têm quase sempre qualquer coisa de artificial, ou, pelo menos, de convencional, a leitura de um ou outro dos referidos documentos — para lá da linguagem notarial, estereotipada em fórmulas como «jure e prometa» ou «suso e juso escriptas», etc. — dá a impressão de estarmos perante textos que, por certas particularidades, se aproximam mais da linguagem corrente e viva da época. Isso é particularmente sensível na parte variável de cada documento, que é a do começo, onde se faz a apresentação dos procuradores e, por assim dizer, a preparação da reunião.

É curioso, p. ex., verificar como o escriba do Porto não usa dos latinismos gráficos do texto de Lisboa. Assim, ao passo que neste se escreve «dictos *regnos*», naquele encontramos «ditos *reynos*». Aos arcaísmos (já na época) do texto dos procuradores do concelho de Lisboa — «rendas *del regno*» e «*en no caso sobredito*» —, corresponde, no do Porto, «rendas *dos reynos*» e «*no caso sobredito*».

Um dos traços fonéticos mais interessantes é o que se refere à grafia das palavras terminadas em -om, fonema que evoluciona para -ão: a par da grafia *gouernaçom* e *gouernaçam* (terminação esta que tanto pode ter o valor de uma vogal como o de um ditongo), aparece *gouernaçaom*, que não parece deixar dúvidas quanto a tratar-se de um ditongo. A série de documentos de 1383 habilita-nos, por conseguinte — salvo erro — a recuar o emprego do ditongo -ão na língua portuguesa medieval e a rectificar a afirmação de Leite de Vasconcelos nas suas

Lições de filologia (3.^a edição 1959, p. 133), onde assinala o ditongo -ão apenas nos reinados seguintes ao de D. Afonso V (que viveu de 1438-1481).

Também no léxico há particularidades que chamam a atenção, como seja o falar-se, no texto de Lisboa, em «priuylegios, liberdades, *merces*, doações», e no do Porto em «priuylegios, *graças*, doações», ou empregar-se lado a lado, em documentos do mesmo ano, *lygitemos* («filhos lygitemos») a par de *lydima* ou *lydemha* («molher lydemha»).

Por estes exemplos se vê que, se deve ser muito antiga, como tudo leva a crer, uma certa unidade da língua, isso não obsta a que se notem já no fim do século XIV variantes regionais, como parecem confirmá-lo as dezenas de documentos de 1383. Sabendo nós, por exemplo que ainda hoje uma das características do falar alentejano é a ditongação da vogal nasal tónica (p. ex. *tẽimpo* em vez de 'tempo'), será indiferente saber-se que no texto de Elvas (cidade que fica no Alentejo) aparece «*vainte* dias de julho»?

Não se ignora que o problema das relações entre a grafia e a pronúncia é muito delicado e, com referência a certas épocas antigas da língua, quase insolúvel. Ainda não há muito, no artigo-crítica publicado no *Boletim Internacional de Bibliografia Luso-Brasileira* (já atrás citado, p. 87), se fizeram algumas reservas à tentativa de «atribuir um significado fonético às particularidades gráficas dos forais, visto que, os escribas, em geral, não reproduziam o seu falar nem o da sua região, mas uma linguagem de certo modo estereotipada» (*).

No caso, porém, dos documentos de 1383, parece — pelo que há neles de menos convencional — que podem trazer alguma achega ao conhecimento da escassa diferenciação dialectal que se deve já ter verificado na idade média e que pré-anuncia a dos tempos modernos.

Relativamente à época actual, são abundantes as fontes de informa-

(*) Casos há, porém, em que um documento, pela sua índole especial ou pelos termos técnicos e regionais que nele aparecem, pode ser localizado. Veja-se, a este propósito, o artigo de Pierre Gardette, *Le carcabeau en franco-provençal du péage de Belleville*, separ. da *Revue de Linguistique Romane*, t. XXV, [1961], p. 42: «La forme très particulière de quelques mots nous a permis de les localiser et de localiser avec eux le texte au nord de Lyon, donc dans la région où se trouve Belleville. C'est le cas notamment de *tiela* 'tuile', de *marrigieri* et peut-être de *chenevre* 'chanvre', *cours* 'cuirs'. Ces formes comportent un enseignement: c'est que la langue des textes d'archives, du moins de ces humbles textes que sont les tarifs des péages, reproduit parfois assez fidèlement la langue locale la plus caractérisée.»

ção para o conhecimento dos dialectos e falares portugueses. Além da *Esquisse d'une dialectologie portugaise* de Leite de Vasconcelos (que, não obstante ser o único, e valioso, trabalho de conjunto que possuímos, já precisava de ser actualizado) e dos 38 volumes da *Revista Lusitana*, dispomos hoje, além de numerosos trabalhos dialectais ⁽⁹⁾, do rico material que, desde 1942, se vem recolhendo por meio de inquéritos directos feitos pelo primeiro dos autores deste artigo, de alunos seus e de muitas outras pessoas. Esse material, conhecido pelas siglas *I. L. B.* (= Inquérito linguístico Boléo), foi já utilizado por vários investigadores portugueses e estrangeiros, p. ex., entre outros, por Karl Jaberg no artigo *Les noms de la balançoire en portugais* ⁽¹⁰⁾, por Heinz Kröll no seu trabalho *Designações portuguesas para 'embriaguez'* ⁽¹¹⁾, por J. Herculano de Carvalho no seu livro *Coisas e palavras* ⁽¹²⁾, por Maria Palmira da Silva Pereira no estudo *A nespereira* ⁽¹³⁾ e por Maria Helena Nogueira de Moraes na dissertação sobre *A dobadoira* ⁽¹⁴⁾.

Sejam quais forem as deficiências de alguns dos inquéritos que constituem esse material, a verdade é que só ele permitiu, pela primeira vez, estabelecer áreas fonéticas e lexicais, e, graças ao confronto das diferentes regiões do País, tirar conclusões de carácter geral.

Foi ao percorrer uma parte do *I. L. B.* que o primeiro dos autores deste artigo sentiu a necessidade de actualizar e rectificar o *Mapa dialectológico do Continente português* de Leite de Vasconcelos (publicado pela primeira vez, a cores, em 1893 ⁽¹⁵⁾ e pela segunda, com alterações, e simplesmente a preto, em 1929, nos *Opúsculos*, vol. IV, pp. 793-796).

(9) Para a época mais recente, veja-se o artigo de José G. Herculano de Carvalho, *Os estudos dialectológicos em Portugal nos últimos vinte anos*, separata da *Revista Portuguesa de Filologia*, vol. XI.

(10) *Géographie linguistique et expressivisme phonétique: Les noms de la balançoire en portugais*, separ. da *Revista Portuguesa de Filologia*, vol. I, 1947.

(11) Separ. da *Revista Portuguesa de Filologia*, vols. V, VI e VII, 1955.

(12) *Coisas e palavras. Alguns problemas etnográficos e linguísticos relacionados com os primitivos sistemas de debulha na Península Ibérica*, separ. de *Bíblas*, vol. XXIX, 1953.

(13) *A nespereira. Estudo linguístico*. Separ. de *Bíblas*, vol. XXIV, 1949.

(14) *A dobadoira. Estudo linguístico, etnográfico e folclórico*. Separ. da *Revista Portuguesa de Filologia*, vols. VII e VIII, 1958.

(15) *Mapa dialectológico do Continente português*, por Leite de Vasconcelos, precedido de uma classificação sumária das línguas por A. R. Gonçalves Viana. Lisboa (Guillard, Aillaud e C.^{ta}), 1897.

Com o título de «Carta dialectológica do Continente português», este mapa já tinha sido incluído, em 1893, na *Corografia de Portugal* de Ferreira-Deus-

Esse mapa não só não corresponde ao estado linguístico actual, como já não devia corresponder ao desse fim do século XIX, devido à escassez de informações de que dispunha o grande Mestre da dialectologia portuguesa.

E assim surgiu o novo *Mapa dos dialectos e falares de Portugal continental*, que foi incluído, por sugestão de Karl Jaberg, na segunda edição do *Atlas de Portugal* de Amorim Girão (mapa n.º 34) e sobre o qual ainda não tinha sido possível publicar um artigo de comentário.

Esse mapa foi elaborado pela antiga aluna do signatário, Maria Helena Santos Silva, sob a sua orientação e com a sua colaboração. — MANUEL DE PAIVA BOLÉO.

A principal fonte dos materiais utilizados na elaboração do Mapa é o inquérito linguístico organizado em 1942 pelo Prof. Dr. Manuel de Paiva Boléo (*I. L. B.*), tendo sido esses elementos completados por leituras e por inquéritos «in loco» feitos por aquele professor em povoações das províncias da Beira Alta, Beira Baixa, Beira Litoral, Baixo Alentejo e Algarve ⁽¹⁶⁾, e pela signatária nas províncias do Minho, Beira Litoral e Beira Alta, além de observações feitas no decurso de algumas viagens através do País. Todas as respostas ao *I. L. B.* — mais de 2.000 na altura em que se preparou o Mapa ⁽¹⁷⁾, contendo cada uma (não contando os aditamentos introduzidos no questionário nos últimos anos) cerca de 550 perguntas — quer as enviadas por párocos e professores primários, quer as elaboradas por centenas de alunos de Filologia Portuguesa orientados pelo referido professor, foram cuidadosamente percorridas e estudadas, sendo especialmente considerados os seguintes aspectos: *a)* vocalismo; *b)* consonantismo; *c)* ditongos; *d)* acento; *e)* morfologia (género, formação do plural, verbos); *f)* sintaxe; *g)* vocabulário; *h)* fenómenos fonéticos.

É surpreendente a riqueza de traços fonéticos e lexicais de que nos apercebemos ao folhear as respostas. Depois de convenientemente anali-

dado. Quando, por conseguinte, for citada a primeira edição do *Mapa dialectológico*, deve indicar-se a data de 1893 e não a de 1897.

Posteriormente, o Mapa foi incluído no *Atlas escolar* de João Soares, 2.ª edição, 1934, carta n.º 87.

⁽¹⁶⁾ Não se mencionam no texto os inquéritos que fez nas diferentes ilhas do arquipélago dos Açores em Agosto e Setembro de 1953, em virtude de o Mapa abranger só Portugal continental. (Nota de P. B.).

⁽¹⁷⁾ Actualmente (Fevereiro de 1962) são em número de 2.280 para o Continente e de 92 para as ilhas dos Açores e da Madeira. (Nota de P. B.)

sados, assinaiei, elaborando mapas coloridos auxiliares — o que constituiu uma valiosa ajuda — os fenómenos que me pareceram (de acordo com a opinião do Prof. Paiva Boléo), de maior interesse para o fim em vista. A elaboração desses mapas revelou, aliás, aspectos e sugestões curiosos. E se praticamente se verificou que, em rigor, só é possível traçar fronteiras de fenómenos isolados ⁽¹⁸⁾, a verdade é que, por um conjunto de observações, entre as quais a frequência com que o fenómeno se dá, foi também possível estabelecer os limites de cada falar. Do estudo dessas fronteiras, aliado a elementos provenientes de inquéritos directos e leituras — além do conhecimento que dos diversos falares se vai adquirindo à medida que se toma um contacto mais profundo com as resposta ao *I. L. B.* — partiu-se para a elaboração do *Mapa dos dialectos e falares de Portugal continental*. Os limites foram principalmente assentes sobre fenómenos fonéticos, [visto serem mais expressivos, para a delimitação de fronteiras dialectais, que os de natureza lexical] ⁽¹⁹⁾, embora tivessem sido também tomados em conta os aspectos morfológico e sintáctico, e sobretudo o vocabulário.

[A escolha dos traços característicos foi por vezes difícil de fazer, e achamos natural que o critério adoptado (de que é principal responsável o primeiro dos autores deste artigo) se preste a críticas e a possíveis discordâncias por parte de dialectólogos experimentados, de quem esperamos observações construtivas, que desde já se agradecem. Tiveram, no entanto, os autores o cuidado de seleccionar aqueles factos que apresentavam alguma extensão geográfica bem determinada e que, mesmo para as pessoas alheias a estudos filológicos, podiam ser tidos como mais típicos e distintivos.

Convém não esquecer que, se é exagerada a afirmação de Gaston

⁽¹⁸⁾ «La seule classification rigoureuse serait celle où l'on considérerait non l'ensemble des phénomènes, mais *chacun* séparément», escreveu Leite de Vasconcelos na sua *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, p. 153 (já citado por M. Paiva Boléo, *Isoglossas portuguesas*, p. 7).

⁽¹⁹⁾ Os factos de natureza lexical podem, no entanto, ser bastante expressivos, desde que se trate de vocábulos restritos a uma dada região, como é o caso de *griséu*, a que se faz referência adiante (p. 103), ou como são os que estudou Maria Clementina Duarte na sua dissertação de licenciatura (orientada pelo signatário e inédita) *Alguns aspectos geográficos da dialectologia portuguesa. Isófonas e isoglossas* (Coimbra, 1950), onde estudou a distribuição dos seguintes vocábulos e respectivas isoléxicas: *alustro* 'relâmpago', *furda* 'curral dos porcos', *genra* 'nora' (grau de parentesco), *ingação* 'ancinho', *maracoto* 'pêssego' e *travia* 'lavagem dos porcos'. (Ver o mapa respectivo que acompanha esta comunicação). (Nota de P. B.).

Paris, na célebre polémica com Ascoli (em que também entrou Paul Meyer), de que não há dialectos, mas «traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses (...)» ⁽²⁰⁾, a verdade é que só de factos isolados se podem traçar fronteiras rigorosas, como já ficou dito (p. ex. a africada *č*, a troca do *v* por *b*, etc.). Numa divisão dialectal, por mais cuidadosa que seja, haverá sempre rectificação e ajustamentos a fazer. Mas nessa divisão não é tanto o pormenor que interessa, como a distribuição das áreas. É esta que faz saltar aos olhos problemas de grande alcance histórico e cultural, os quais o simples exame de factos isolados não deixa entrever].

Se algumas vezes, como no caso do falar minhoto, o estabelecimento das linhas de demarcação nos apareceu com certa clareza, outras — como no caso do beirão e do falar do Baixo Vouga e Mondego — foi questão difícil e que exigiu muitas horas de estudo. — MARIA HELENA SANTOS SILVA.

Três variedades de traços se estabeleceram: traços gerais, comuns a uma região; traços limitados a uma subregião, e traços comuns a uma zona limítrofe. As zonas de transição, isto é, as que participam de características de dois falares, são marcadas com estrias coloridas (minhoto oriental, baixo trasmontano e sub-falar de Portalegre) ⁽²¹⁾.

Vejamos agora os traços característicos dos seis falares marcados no Mapa:

Para o FALAR MINHOTO (cor de ciclamen), destacaram-se, como traços gerais, entre outros, os seguintes:

1) a abertura da vogal tónica nasal, que lhe dá um cambiante de semi-oralidade (*-ã- > -ā-*), p. ex. [*brāka*] 'branca', [*sumāna*] 'semana';

2) a ditongação da vogal tónica nasal final (*-ā > -ão*), p. ex. [*manāu*] 'manhã', [*irmāu*] 'irmã' («minha irmão»), [*lāu*] 'lã';

⁽²⁰⁾ Sobre esta polémica veja-se o bom resumo crítico que dela fez Nunzio Maccarrone, *Il concetto dei dialetti e l' "Italia dialettale" nel pensiero ascoliano in Silloge linguistica dedicata alla memoria di G. I. Ascoli*, 1929, pp. 302-332.

⁽²¹⁾ Antes de se indicarem os diversos traços dos falares, devemos observar que, ao usarmos das expressões, pouco do agrado dos fonologistas, «mudança» ou «passagem» de um fonema a outro (p. ex. de *a > e*), não pretendemos sugerir uma evolução, porquanto se pode tratar de um fenómeno antigo que se manteve, mas apenas mostrar, de forma acessível e prática, a discordância, no plano sincrónico, entre o traço dialectal e o português considerado normal. (Nota de P. B.).

3) manutenção de uma pronúncia antiga *-om* em vez do ditongo nasal *-ão*, p. ex. [pô] 'pão' [irmô] 'irmão';

4) Inversamente, em várias regiões do Minho, dá-se uma ditongação crescente ou decrescente, que é desconhecida do português normal, p. ex.: [bualus] 'bolos', [puartu] 'Porto', [pyoçu] 'poço'.

Em Fêlgueiras nota-se a ditongação decrescente do *a*: [manaída] 'manada', [natayl] 'Natal'.

Leite de Vasconcelos (*Esquisse*, §§ 44-b, 45-b e 82) refere-se à ditongação de *e* > *ie* e de *o* > *uo* no Baixo Minho, p. ex. *piêra* 'pera' e *fuônte* 'fonte';

5) Uma das modificações ⁽²²⁾ fonéticas mais curiosas, extensiva a grande parte do Minho, mas não assinalada em todas as localidades dessa área nem em todas as palavras, é a passagem de *a* a *e* (*bureco*, *bacalheu*, *pestenas*); uma linha vertical divide as zonas em que se verifica a passagem do *a* oral a *e*, e a do *a* nasal a *e*, correspondendo a zona ocidental à transformação sofrida pelo *a* oral.

Para a delimitação da zona do falar minhoto, não se tomou em conta a troca do *v* por *b*, p. ex. [šuba] 'chuva', porque este facto é comum ao trasmontano e a outras falares. A área do fenómeno foi já traçada no trabalho *Isoglossas portuguesas* (mapa n.º 5) ⁽²³⁾.

Por motivo idêntico, não escolhemos como traço distintivo do beirão e trasmontano o *s* e *z* reversos ⁽²⁴⁾, por causa da confusão que se veri-

⁽²²⁾ Recorde-se a nota 21 da pág. 94.

⁽²³⁾ Manuel de Paiva Boléo, *Dialectologia e história da língua. Isoglossas portuguesas*, separata do *Boletim de Filologia* (Lisboa), tomo XII, 1951, acompanhado de oito mapas em que se estuda a distribuição geográfica de factos fonéticos, em especial [š] e da troca de *v* por *b*.

⁽²⁴⁾ A descrição do *s* reverso, a que também se dá por vezes, aliás imprópriamente, a designação de «s beirão», foi feita por Gonçalves Viana, *Exposição da pronúncia normal portuguesa*, 1892, p. 47, nos seguintes termos: «Som originário e dialectal do norte, diferente do *ç*: é um *s* reverso, isto é, proferido com a parte anterior, um tanto côncava, da ponta da língua no convexo das gengivas dos incisivos superiores, como o *s* vasconço e castelhano: lembra no efeito acústico *s* reunidos.»

A extensão deste fonema, tanto do surdo como do sonoro (z), mesmo na província da Beira e até em pessoas ilustradas, é ainda hoje bastante maior do do que o afirma Gonçalves Viana no seu *Essai de phonétique et de phonologie de la langue portugaise* (1.ª ed., 1883, 2.ª ed., 1941), p. 30: «Dans la province de Trás-os-Montes et dans quelques endroits du Minho, les habitants des villages et des hameaux gardent encore l'ancienne prononciation qui distingue *s* de *ç*, *š* de *z*, *x* de *ch*, distinction tout à fait perdue, du moins dans le dialecte mo-

fica nalgumas regiões e que já existia no século XVII ⁽²⁵⁾.

Também não foram tomados em consideração, nos traços gerais, factos como:

1) *e + lh > ei*: *abeilha*, que se verifica sobretudo no alto-minhoto e no minhoto central ⁽²⁶⁾.

2) *kw = k*: [*kātru*] 'quatro' e [*kāria*] 'quarta'.

Além destes traços gerais, há traços particulares limitados a uma subregião, e assim temos:

No *minhoto central* (cor de ciclamen, com estrias da esquerda para a direita):

1) passagem do *-a* final a *-e*: [*ortēlise*] 'hortaliça';

2) a mudança de *-al-* em *-aur-*, p. ex.: [*aṛtu*] 'alto', [*kāyṛdu*] 'caldo', [*aṛgudāy*] 'algodão'. Verifica-se, com frequência, idêntica transformação com a vogal *i*: [*siṛba*] 'silva';

3) a ditongação da vogal nasal tónica aberta: [*brāyuku*] 'branco', [*kāydiairu*] 'candeeiro';

4) paragoge vocálica: [*aṛōžə*] 'arroz', [*narižə*] 'nariz', [*bākālayĩ*] 'bacalhau';

5) *-l > -r-*: [*kṛša*] 'colcha', fenómeno que se verifica com extraordinária frequência;

6) É principalmente no minhoto central que encontramos a passagem de *a* a *e* em várias palavras, como [*bureku*] 'buraco', [*bākāleṛu*] 'bacalhau', [*žerū*] 'jarro' ⁽²⁷⁾.

No *alto-minhoto* (cor de ciclamen, com estrias horizontais) aparecem como traços distintivos:

1) a vocalização do *l* em *u* depois de *e* ou *a*: [*abēy*] 'Abel', [*manūy*] 'Manuel', [*mey*] 'mel', [*kāyas*] 'calças';

2) a redução do ditongo *-ão > -ã*: «o meu irmã[o];

derne, depuis de fleuve Douro jusqu'a l'extrémité méridionale du royaume, aussi bien que dans les colonies et dans le Brésil.» (Nota de P. B.).

⁽²⁵⁾ Sobre a situação actual e a de séculos anteriores, consultar: Leite de Vasconcelos, *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, pp. 114-115; Manuel de Paiva Boléo, *O interesse científico da linguagem popular*, separ. da *Revista de Portugal*, n.º 3, 1942, pp. 11-13; Serafim da Silva Neto, *História da língua portuguesa*, 1952-1957, p. 485; Camila J. Pereira dos Santos, *Os falares portugueses nos séculos XVII e XVIII* (dissert. já cit.), pp. 37 e 43-46. (Nota de P. B.).

⁽²⁶⁾ Leite de Vasconcelos (*Esquisse*, p. 91) notou esta pronúncia «geralmente no Baixo-Minho».

⁽²⁷⁾ Note-se que, em inquéritos directos (em Criad, Apúlia e Esposende) observei esse fenómeno em muitas outras palavras, p. ex.: [*kəza*] 'casa' e [*šebes*] 'chaves'. (Nota de M.ª H. S. S.).

3) a não metáfora do *o* que, porém, se verifica ainda numa estreita zona da margem esquerda do rio Minho, isto é, na região norte do minhoto central: [porku] 'porco', [ovu] 'ovo'.

No *baixo-minhoto* (cor de ciclamen, com estrias da direita para a esquerda), as características especiais são menos acentuadas, verificando-se, evidentemente, os traços gerais. Leite de Vasconcelos, na primeira edição do *Mapa dialectológico*, prolonga esta zona do minhoto (a que chamou «subdialecto baixo-duriense») ainda um pouco para além de Vila Real, o que corrige na segunda edição, em que, ao contrário, faz penetrar o trasmontano na província do Minho.

O *minhoto oriental* apresenta já certos traços comuns ao trasmontano (entre eles *an* > *e*: *pestenas*); mas a existência de traços próprios do minhoto, tais como *an* > *a*, -*ão* <> *õ* e *qu* > *k*, obrigam a colocá-lo ainda no minhoto. A passagem de -*ã* > -*ão* é rara, o que, aliás, acontece em toda a zona fronteiriça oriental do minhoto, onde praticamente não se verifica. Leite de Vasconcelos que, na primeira edição do seu *Mapa* inclui esta zona no «dialecto interamnense» (= falar minhoto, expressão esta que adiante se justifica), inclui-a, na segunda edição, no trasmontano.

O FALAR TRASMONTANO (cor azul), de traços menos gerais e talvez até de características menos vincadas que o minhoto — o que mostra o particularismo desta região, de que se falará nos comentários — diferencia-se pelas seguintes particularidades fonéticas:

Traços gerais:

1) mudança de *a* antes de nasal a *e*, p. ex.: [pəʃtənaʃ] 'pestenas', [mũtəña] 'montanha', [tutənu] 'tutano';

2) a existência do *s* e *z* reversos, p. ex.: [ʃeiʃ], [baʒiʃa] 'vasilha', facto, aliás, também frequente no Minho;

3) o emprego de um *e* paragógico em palavras terminadas em *z*: [narize], facto que se verifica também no minhoto central;

4) abertura das vogais *e* e *o* em casos em que aparecem fechadas no português normal, p. ex.: [kabəsa], [iʃtrɛla] 'estrela' (pronúncia esta que aparece também no Minho, mas com menos frequência) e [outənu], que se nos depara igualmente no minhoto central e no oriental.

A existência de traços limitados a determinadas regiões obrigou-nos a distinguir os seguintes subfalares: trasmontano ocidental, central, oriental e baixo trasmontano.

O *trasmontano ocidental* caracteriza-se pela mudança de *e* oral em *a*: [kabasa] 'cabeça', [ʃaʁa] 'serra', e de *e* nasal em *ã*: [bãntu] 'vento', [ʃesãta] 'sessenta'.

No *trasmontano central* verifica-se:

- 1) a modificação do ditongo *oi* em *ei* [*neite*] 'noite', [*bei*] 'boi';
- 2) o fechamento da vogal *e* em palavras como [*teṛa*] 'terra'.

Podia ainda citar-se a ditongação do *i* > *ei* na palavra [*tuʃkeia*] 'tosquia', que aparece esporadicamente no *trasmontano ocidental* e no *minhoto*.

O *trasmontano oriental* caracteriza-se principalmente pelos seus traços negativos, isto é, além dos traços comuns ao *trasmontano*, não apresenta particularidades que o individualizem de modo especial. Nele se verifica a pronúncia do *e* aberto em vez de fechado (*café*, *têrra*, *cêu*) e vice-versa *estrela*, *cabeça*; este último é, aliás, um traço geral. O que se observa, por conseguinte, é a ausência das características indicadas para o *trasmontano central* e para o *ocidental*.

A zona imediatamente abaixo das ocupadas pelos falares *minhoto* e *trasmontano*, sendo, possivelmente, uma zona de transição, é aquela cujos limites mais custaram a precisar. Nela distinguimos, contudo, três falares: o *beirão*, o falar do Baixo Vouga e Mondego, que abrange a maior parte dos distritos de Aveiro e Coimbra, e o falar de Castelo Branco e Portalegre.

O *beirão* caracteriza-se principalmente pela existência do *s* e *z* reversos, pelo *e* paragógico [*dezo*] 'dez', pela ditongação do *e*, sobretudo na palavra [*treṣa*] 'treze', que já aparece no *trasmontano*, embora raramente, e nas zonas mais próximas do *beirão*, e pela passagem de *-ã* > *-ṛ* ou *e* da palavra *manhã*, que é pronunciada [*manṛ*] ou [*mané*], pronúncia esta comum ao *trasmontano*.

Verifica-se, porém, que alguns dos traços do *trasmontano ocidental* se continuam em certas regiões da Beira, embora com menos frequência, o que levou à subdivisão do FALAR BEIRÃO em *beirão ocidental* e *oriental*.

No *beirão ocidental* notam-se os seguintes traços, entre outros:

- 1) passagem de *-ṛ* > *-ã*: [*satãmbṛu*] 'setembro';
- 2) passagem de *-e* = *a*: [*sãra*] 'serra', [*ṣãma*] 'gema';
- 3) abertura da vogal *o* antes de nasal: [*azeitona*].

Menos característicos são os seguintes fenómenos:

e > *eu*: [*treṣe*] 'treze', *e* > *e* [*teṛa*], pouco frequente, e *ãn* > *e*: [*peṣtenas*] (raro).

Dentro do *beirão ocidental* convém distinguir a variedade de *Sátão*, já assinalada por Leite de Vasconcelos (*Esquisse*, p. 150), que apresenta os seguintes traços:

1) ditongação provocada pela labialização das vogais *a*, *e*, *i*: [kum^her] 'comer', [ub^hɛ̃a] 'ovelha', [tʃuk^har] 'chocar', [ketuv^hia] 'cotovia';

2) *i* paragógico: [irmã^h], 'irmã', [manã^h] 'manhã';

3) *ɛ* > *e*: [sɛu] 'céu';

4) *ɛ* > *ɛ̃*: [mɛu], [nubɛna];

5) *i* epentético frequente: [kaĩsus] 'cachos', [koĩsu] 'coixo', [rɛbãĩnu] 'rebanho'.

Na região de Manteigas verifica-se igualmente a labialização de vogais: [v^hinu] 'vinho', [dum^higu], [k^haɾu], [g^hatu].

Em Mangualde o *e* aberto é pronunciado como *ɛ̃*: serra, netos.

Em Nelas o *o* fechado sofre ditongação [boɣka] e em Vouzela o *a* átono passa a *e*: [nɛdiña] 'nadinha', [nɛtal] 'Natal'.

Também em Vouzela e S. Pedro do Sul se observa a labialização de vogais: [k^haiša] 'caixa'.

O falar que abrange a maior parte do distrito de Aveiro e Coimbra e que se designou, à falta de melhor termo, por FALAR DO BAIXO VOUGA E MONDEGO, é talvez o que mais carece, nos seus traços gerais, de particularidades fonéticas vincadas. Nele se verifica, principalmente, a ausência de sinais característicos do beirão, bem como dos outros falares estudados. Aparecem, contudo, diversas regiões com traços característicos próprios.

Uma das principais situa-se aproximadamente entre Coimbra e Figueira da Foz (abrangendo Taveiro, Vila Pouca do Campo, Ameal, Arzila, Formoselha e Pereira do Campo), onde, além da característica entoação, aparecem traços como:

1) *a* > *ɑ̃*: [k^hɾa] 'cara';

2) *e* > *ɛ̃*: [zɛ̃] 'Zé' (abreviatura de José);

3) *ɛ* > *ɑ̃*: [pik^hanu] 'pequeno';

4) *ei* > *ɛ̃i*: [tab^hɔ̃ru] 'Taveiro'.

Outra região é a de Aveiro, onde aparecem com frequência os seguintes fenómenos:

1) o ditongo *ei* pronunciado como [ẽi] e não [ai] da pronúncia normal;

2) *-ɛ̃* > *-ã*: [bãtu] 'vento';

3) *e* antes de *lh* pronunciado como *ɑ̃* ou *ai*: [ubaĩla] 'ovelha'.

Perto da Figueira da Foz, na pequena praia de Murtinheira, parece haver alguns fenómenos dignos de menção que ainda não puderam ser estudados devidamente. Cita-se, no entanto, a pronúncia muito acentuada do *u* como *ü*.

Nos concelhos de Castelo de Paiva (situado na região do minhoto), Vila da Feira, Arouca, Oliveira de Azeméis, Vale de Cambra e Sever do Vouga, é assinalada, em várias localidades, a síncope do *g* intervocálico: [iʃpi̯a] 'espiga', [sia̯ru] 'cigarro', [fiu] 'figo' e [fie̯ra] 'figueira'.

Ao sul do beirão existe o FALAR DE CASTELO BRANCO E PORTALEGRE, que possui, como principal característica, a passagem frequente do *a*, quer em posição livre quer entravada, a *e*, p. ex. [ʒi̯da] 'geada', [a̯lgedɐ̃r] 'alguidar', [ku̯ɛ̃l] 'curral', etc.

O ditongo *ei* já se reduz a *e*, como no sul: [ʒanɐ̃ru], [azɐ̃te], [azɐ̃tona].

O *i* pretónico soa como *e*: *rebera*, *feguera*, *vedera* 'videira'.

O *-ã* recebe com frequência um *i* paragógico: [mãñdi̯] 'manhã', o ditongo *-ão* soa muitas vezes como *-eu*: [iʃkurid̃ɐ̃u] 'escuridão', e o *o* final passa com frequência a *-e*: *oite*, *cinque* 'cinco', *domingue*.

O *s* e o *z* reversos, bem como a paragoge de tipo dos falares estudados [dɛ̃zɐ̃], [nãri̯zɐ̃], são limitados a uma pequena zona vizinha do beirão.

Neste falar há a considerar duas subdivisões: subfalar de Castelo Branco e subfalar de Portalegre.

As características do *subfalar de Castelo Branco* são, além das já citadas, as seguintes:

1) o *-ã*- e o *-ẽ*- pronunciam-se como *-ãi-* e *-ëi-*: [kã̃iga] 'canga', [t̃ɛ̃im̃pu].

2) o *ɛ* tem uma pronúncia próxima do *a*: [kabal̃u] 'cabelo';

3) nalgumas localidades, o *-ã* passa a *-ão*: [mãñd̃ɐ̃u] 'manhã', [mas̃d̃ɐ̃u] 'maçã'.

Quanto ao *subfalar de Portalegre*, observa-se já em certas povoações um descuido de pronúncia na sílaba final, traço próprio do meridional: [asubi̯ɐ̃] 'assobiar', [ku̯ʃp̃ɐ̃] 'cuspir', [trevã̃] 'trovão'.

Leite de Vasconcelos, que na primeira edição do seu *Mapa dialectológico*, reúne os falares de Castelo Branco e Portalegre como uma subdivisão do beirão, separa-os um do outro na segunda edição, incluindo o de Castelo Branco no beirão e o de Portalegre no meridional.

Com base no material do *I. L. B.* e outras fontes de informação, julgamos que os traços comuns que reunimos justificam que não se separem os falares dos distritos de Castelo Branco e Portalegre.

O FALAR MERIDIONAL (cor amarela), que cobre a metade sul do País, abrangendo as três províncias ao sul do Mondego — ou sejam: a Estremadura, o Alentejo e o Algarve — apresenta, entre vários outros, os seguintes traços característicos:

1) o ditongo *ei*, tónico ou átono, reduz-se a *e* ou pronuncia-se com *e* fechado [e̞]: *rebera*, *amexa*, *seis* (e não [sɐi̯]) da pronúncia normal), *azeitona*, *quejêra* ⁽²⁸⁾;

2) redução paralela a essa é a monotongação do ditongo *ou*, p. ex. [oru] em vez de 'ouro', facto que Leite de Vasconcelos, na sua *Esquisse* (p. 108) considerou «une sorte de transition du portugais à l'espagnol»;

3) o *e* final passa frequentemente a *-i*: [sɛ̞ti] 'sete', [nɔ̞iti];

4) o *i* em sílaba inicial ou pretónica soa como *e*: [fɛ̞gɛra] 'figueira', [rɔ̞bɔ̞sɛra], [ɔ̞lɪvɛra];

5) o *i* paragógico, principalmente nas palavras terminadas em *e*, é frequente: [pɛ̞i] 'pé', [tʃumɪnɛ̞i] 'chaminé';

6) a síncope do *i* na terminação *ia* é também frequente: [matɛra] 'matéria', [famɪla] 'família' [fɛ̞ma] 'fêmea';

7) a atracção é um dos fenómenos fonéticos que mais se observam: [pa̞itiu] 'pátio', [ʒɛ̞imɔ̞ʃ] 'gémeos', [fɛ̞isɔ̞ʃ] 'faces' (fácias <> faces), etc.

O alentejano —, que se subdivide no alto-alentejano e no baixo-alentejano —, e o algarvio, distinguem-se, no âmbito do falar meridional, por características próprias.

O *alentejano*, além dos traços comuns ao falar meridional, caracteriza-se pelos traços seguintes:

1) passagem quase geral do *e* final a *i*: [sɛ̞ti], [nɔ̞i];

2) redução mais frequente do ditongo *-ão* > *ã*: *nã vou*, *mã dɛ̞ta* 'mão direita', *cãzinho*, e do ditongo *eu* > *e*: *mɛ̞ tio*, *tɛ̞ pai*.

3) redução do ditongo *ei* a *-i* na primeira pessoa do singular do pretérito perfeito simples: *janti* 'jantei', *almoci*;

4) no falar meridional, especialmente no baixo-alentejano, aparece também, nalgumas regiões, um facto semelhante ao do falar minhoto: a desnasalação da terminação *-om* (no português normal pronunciado *-ão*) da terceira pessoa do plural do pretérito perfeito simples: [foru] 'foram' ⁽²⁹⁾;

5) outro facto característico do Alentejo é o alongamento da vogal

(28) A linha que demarca a fronteira dessa redução parece-me muito expressiva, porque mostra a importância da região de Coimbra e do Mondego, como possível fronteira linguística entre o Norte e o Sul.

Desse fenómeno fonético se ocupou largamente Maria Clementina Duarte na sua dissertação de licenciatura (já cit. em nota à pág. 93) e a ele me referi também no trabalho *Isoglossas portuguesas*. (Nota de P. B.).

(29) Facto observado por P. B.

tónica fechada ou nasal e sua transformação em ditongo, p. ex. [pe̞i̞ra] 'pera', [t̞ɛ̞ĩ̞mpu] 'tempo';

6) no capítulo da morfologia, há algumas particularidades do alentejano (e também do algarvio) que parecem bastante características, como seja:

a) acrescentar-se um sufixo diminutivo ao radical latino, donde resulta a manutenção de um *n* intervocálico que não é normal no português, p. ex.: *canito* em lugar de 'cãozito' de outras regiões), *maçaneira* 'macieira', *Janito* 'Joãozito', *Sanita* 'Sãozita' (diminutivo hipocorístico de Conceição);

b) o emprego dos sufixos *-ico* e *-alho*: *Janico*, isto é, *Joanico*, derivado de *João*), *canicalho* (*CANE* > *cão*, mais sufixo) e *burricvalho* ⁽³⁰⁾.

Numa zona do Baixo Alentejo, notam-se muitos traços fonéticos e lexicais característicos do algarvio. É por assim dizer uma zona de transição. E assim, encontramos, além dos fenómenos citados:

- 1) *ã* final > *ão*: [ma̞ɲ̞ɔ̞] 'manhã', [ɾum̞ɔ̞] 'romã';
- 2) *ões* > *ons*: [but̞õ̞] 'botões';
- 3) *ões* = *onjes*: [pi̞ɲ̞ð̞ze̞] 'pinhões' [but̞õ̞ze̞] 'butões'.

Este facto é confirmado pelas relações existentes entre a população desta região e os algarvios.

O *subfalar algarvio*, além dos traços gerais do meridional, diferencia-se pelas seguintes características fonéticas:

1) *a* > *e*, principalmente na palavra *bacalhau*, facto extensivo a algumas povoações do Baixo Alentejo. Sobreretudo na linguagem de Barlavento, o *e* fechado é pronunciado como *ɛ* [mɛ̞ɲ̞], a vogal *u* é pronunciada com uma tonalidade que a aproxima vagamente do *u* francês, e o ditongo *eu* é frequentemente reduzido a *ɛ*: [ɛ̞ɛ̞β̞i̞u] 'Eusébio';

2) *-ã* > *ão*: [ma̞ɲ̞ɔ̞] 'manhã', [mas̞ɔ̞] 'maçã', [lã̞] 'lã';

3) *-o* > *-e*: [a̞ɣ̞uas̞ere̞] 'aguaceiro' [ʒul̞e̞] 'julho', [s̞ĩ̞n̞ke̞] 'cinco', dando-se por vezes a apócope do *o*: [s̞ĩ̞nte̞i̞] 'centeiro', [fre̞i̞] 'freio', [ri̞] 'rio'. Chega a verificar-se o mesmo fenómeno em palavras terminadas em *u*, como *bacalhau* [baka̞l̞á] e *degrau* [d̞egra̞];

4) *ẽ* > *ã*: [duz̞ã̞ntu̞] 'duzentos', [t̞raz̞ã̞ntu̞] 'trezentos' (não é geral, mas encontra-se registada por várias vezes); verifica-se o mesmo nalgumas povoações do Baixo Alentejo;

5) *ões* > *ons*: [but̞õ̞] 'botões', [ber̞big̞õ̞] 'berbigões';

⁽³⁰⁾ Leite de Vasconcelos (*Esquisse*), atribui a este sufixo um sentido depreciativo, que não encontrei assinalado nos inquiridos. (Nota de M.^a H. S. S.)

6) o *s* final é frequentemente pronunciado como [ž]: [*depožə*] 'depois', [*sežə*] 'seis';

7) um *a* protético observa-se com frequência em várias palavras, o que, aliás, acontece já no alentejano: *assabão* 'sabão', *arruído* 'ruído', *alagar* 'lagar'; nas palavras *anêspêra* 'nêspêra' e *anoz* 'noz' pode pensar-se num fenómeno de aglutinação;

8) muito característica do Algarve é a pronúncia descuidada, quase imperceptível, da sílaba átona de algumas palavras. É o caso de [*mêdik*] 'médico' ou de *lã merina*, em que a segunda palavra é pronunciada aproximadamente como [*mərĩn*].

No falar meridional, poder-se-iam ainda apontar alguns traços (além dos já indicados) de carácter morfológico, sintáctico e lexical bastante característicos, como sejam, entre outros ⁽³¹⁾:

1) o sufixo *-um*, p. ex. *cheirum* em vez de 'cheiro', *gostum* 'gosto', *gatum* 'gato';

2) o sufixo *-ito* acrescentado ao radical latino, como já se disse atrás: *canito* por 'cãozito';

3) no capítulo da sintaxe, o emprego do gerúndio em vez do infinitivo regido da preposição *a*: «*esteve dezendo*» por 'esteve a dizer', facto que ocorre também no português do Brasil;

4) no que toca ao léxico, o emprego de termos restritos ao Alentejo e Algarve, como *almece* para designar o 'soro' ⁽³²⁾, *griséus* para 'ervilha' ⁽³³⁾, e *trena* para 'trança' ⁽³⁴⁾.

⁽³¹⁾ Factos observados por P. B. Sobre os falares do Algarve deve consultar-se, em especial, o artigo de José Joaquim Nunes, *Dialectos algarvios (Linguagem de Barlavento)*, in *Revista Lusitana*, vol. VII, 1902.

⁽³²⁾ Determinar, tanto em Portugal continental, como nas ilhas dos Açores e da Madeira, a área actual de *almece* (e variantes: *almeice*, *almêcere*), que é um termo característico do Alentejo, ofereceria bastante interesse. Com meu conhecimento, essa área estende-se até aos distritos de Coimbra e de Lisboa. Relativamente ao primeiro, a palavra foi registada nas povoações de Figueiró dos Vinhos e de Malhada Velha (freg. do Espinhal, concelho de Penela, respectivamente por Maria Gracinda Gonçalves e Silva, *Figueiró dos Vinhos. Contribuição para o estudo da linguagem, etnografia e folclore do concelho*, Coimbra, 1960, p. 139 (dissertação de licenciatura, inédita) e por Maria Margarida Gama de Oliveira no relatório (igualmente inédito) do «Inquérito linguístico» apresentado na cadeira de Linguística Portuguesa; quanto ao segundo distrito, o vocábulo foi registado por Maria Rosa Lila Dias Costa, *Murteira, uma povoação do concelho de Loures*, 1961, p. 105 (Nota de P. B.).

⁽³³⁾ Sobre a área de *griséus* — restrita ao Algarve, com excepção de uma parte da zona ocidental, e a uma pequena faixa do Baixo Alentejo — veja-se

Ao tratarmos do falar meridional, não nos referimos à variedade de Lisboa (que abrange a cidade e algumas povoações vizinhas) por não a havermos ainda estudado devidamente; podemos citar, no entanto, a pronúncia do ditongo *ei*, em que não se verifica a redução, como acontece na maior parte da zona ocupada por esse falar.

* * *

Depois de passarmos em revista, aliás esquemáticamente (³⁵), alguns factos característicos das diferentes regiões linguísticas de Portugal, vejamos quais as observações de carácter geral que permite o exame do novo *Mapa dos dialectos e falares* e o seu confronto com o *Mapa dialectológico* de Leite de Vasconcelos.

A primeira observação a fazer é que designamos por «falares» aquilo a que o citado Mestre chamou «dialectos». Conforme já o escreveu o primeiro dos autores do novo *Mapa* em vários lugares (³⁶), reserva-se a

Lúcia M. dos Santos Magno, *Areas lexicais em Portugal e na Itália*, separata da *Revista Portuguesa de Filologia*, vol. XI, 1961 e mapa n.º 2.

(³⁴) Termo também registado, na linguagem de Barlavento, por J. J. Nunes, *Dialectos algarvios*, in *Revista Lusitana*, vol. VII, 1902, p. 257, o qual acrescenta: «Em italiano há *trina*, com a mesma significação» (Nota de M.ª H. S. S.) — Devo observar que esta significação não aparece no recente *Vocabolario italiano-francese* de Scevola Mariotti, 1961, nem no *Dizionario italiano-portoghese* de C. Parlagreco, edição de 1960. Com o sentido de 'trança de lã com que as tecedeiras debruam os alforjes e algumas qualidades de mantas' foi registado na aldeia Serra de Santo António, concelho de Alcanena, distrito de Santarém, por F. Santos Serra Frazão na *Revista Lusitana*, vol. 36, 1938, p. 164. Em espanhol, *trena*, com o sentido de 'trança do cabelo', não figura no *Diccionario de la lengua española* da Real Academia Española, 16.ª ed., 1939, nem em *Vox. Diccionario general e ilustrado de la lengua castellana* (revisión de Samuel Gili Gaia), 1945.

Quanto à etimologia, veja-se J. Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, s. v. *trenza*, onde se escreve: «*Trenza*, resulta de un cruce de los dos sinónimos antiguos *treça* e *trena*; este, junto con el cat. y oc. *trena* id. y el it. *trina* 'trencilla', procede del lat. *TRINA* 'triple', por los tres ramales que se entretajan en las trenzas: en latín vulgar el vocablo se cambiaría en *TRENA* por influjo de *TRES* y de los demás numerales distributivos». (Nota de P. B.). A palavra *trena* encontra-se registada nas respostas ao *I. L. B.* e foi por mim ouvida em Lagos para designar a pequena trança de palma (*empreita*) utilizada na confecção de alcofas e capachos. (Nota de M.ª H. S. S.).

(³⁵) Para que o leitor possa avaliar melhor a minúcia a que se desceu na caracterização dos falares, será publicado no *Boletim de Filologia*, vol. XX, fascs. 3-4, a título de exemplo e em aditamento a esta comunicação, o resumo pormenorizado do vocalismo e do consonantismo do falar minhoto.

(³⁶) Cf. Manuel de Paiva Boléo, *O estudo dos dialectos e falares portu-*

palavra «dialecto» para designar um conjunto de particularidades (sobretudo de carácter fonético) bastante expressivas e que se afastam algum tanto da língua comum. É o caso, dentro do território português, do mirandês, ou, no território espanhol, do aragonês ou do andaluz. Em relação, porém, ao minhoto, trasmontano, beirão, alentejano e algarvio estamos em presença de simples «falares», visto que os traços que os distinguem não dificultam a compreensão aos portugueses de outras regiões.

A segunda observação é a de que, embora o primeiro dos autores deste artigo não se encontre ainda em condições de fazer uma interpretação histórica do *Mapa*, a estrutura linguística de Portugal é bastante diferente da da Espanha e da Itália. Neste país, pôde Gerhard Rohlfs, no seu artigo *La struttura linguistica dell'Italia* ⁽⁸⁷⁾, distinguir três grandes zonas dialectais: uma, mais arcaica, no sul e na Sardenha; outra, que tem por centro irradiador a Toscana, e uma terceira na Alta Itália. Essas três zonas podem ser exemplificadas nos representantes do lat. FRATER na península itálica, ou seja *frate*, *fratello* e *fradel*.

Diversamente é o caso de Portugal, onde a zona mais conservadora e arcaica se situa no centro e sobretudo no norte e nordeste.

Além disso, ao contrário do italiano, o português não deve ter resultado da elevação de um dialecto a língua nacional, mas sim da fusão de elementos de vários falares, especialmente do centro e sul ⁽⁸⁸⁾.

Uma terceira observação, que salta a uma simples vista de olhos do *Mapa*, é a existência de um sul relativamente uniforme (cor amarela), em contraste com um norte bastante variegado.

É difícil traçar com precisão a fronteira entre o Norte e o Sul; mas, com base nos factos de carácter fonético apresentados no estudo *Isoglossas portuguesas*, em especial o mapa da redução do ditongo *ei* > *e*, parece não haver dúvida de que a região entre o Mondego e o Zêzere deve ter desempenhado papel importante como fronteira linguística (adiante se voltará ao assunto).

Uma quarta observação é a de que, numa primeira vista de conjunto, chama logo a nossa atenção o facto de os principais rios — Douro, Mondego e Tejo — não delimitarem fronteiras dialectais.

gueses, 1942, p. 5, nota 3; *Brasileirismos. Problemas de método*, 1943, pp. 9-17 (separata de *Brasília*, vol. III) e *Isoglossas portuguesas* (separata do *Boletim de Filologia*, t. XII, 1951), p. 6.

⁽⁸⁷⁾ Publicado primeiro em 1937 e depois incluído na obra do mesmo autor *An den Quellen der romanischen Sprachen*, 1952, pp. 89-107 (com seis mapas).

⁽⁸⁸⁾ Cf. Manuel de Paiva Boléo, *Isoglossas portuguesas*, p. 39.

Na verdade, tanto o minhoto como o trasmontano prolongam-se para o sul do Douro, na quase totalidade do seu curso. Além dos concelhos de Resende e Cinfães, onde Leite de Vasconcelos assinalara já o minhoto, pelo menos nalgumas das suas características ⁽³⁹⁾, verifica-se a existência deste falar no concelho de Vila Nova de Gaia, Espinho, Vila da Feira, em grande parte, Castelo de Paiva e Arouca, em parte. Não é possível saber-se desde já ao certo se esse prolongamento do falar minhoto e do trasmontano para o sul do Douro é um facto antigo (como parece provável) ou recente, devido, na parte ocidental, à influência irradiadora da cidade do Porto, cuja individualidade linguística já noutro lugar foi assinalada ⁽⁴⁰⁾.

Para a delimitação do falar minhoto, como possivelmente de alguns outros, o estudo do folclore e da etnografia poderá trazer achegas de valor. Exemplos bem elucidativos, e que corroboram o que se escreveu em *Isoglossas portuguesas* (p. 37) quanto à fronteira meridional do minhoto, são o trabalho de Armando de Matos, *A arte dos jugos e cangas do Douro Litoral* ⁽⁴¹⁾, em que o autor nos informa que a zona do jugo ornamentado se estende do Vouga ao rio Minho, prolongando-se até à Galiza, e o artigo de Fernando Galhano, *Algumas notas sobre os espigueiros do Douro Litoral* ⁽⁴²⁾, onde se apresenta um mapa, que mostra que determinado tipo de espigueiro se encontra, para o sul, numa região em que estão situadas as povoações de Vila da Feira e Arouca.

Significativa é também a distribuição dos tipos de cestos ⁽⁴³⁾. E é possível que o que se diz acerca dos jugos e dos espigueiros se possa alargar a outras manifestações da vida agrícola e também a «coisas» marítimas, como sejam certos tipos de casas e de embarcações. Cremos que haverá outros exemplos dentro do campo da etnografia. O assunto merecia ser estudado por vários investigadores, sob o ângulo das relações com os problemas linguísticos aqui sugeridos.

⁽³⁹⁾ *Esquisse*, p. 148: «Le dialecte "interamnense" est parlé dans les «districtes» de Viana, Braga et Porto, et il s'étend au moins, pour quelques-uns de ses phénomènes, jusqu'aux «concelhos» de Sinfães et Rêsende dans le «districto» de Viseu.»

⁽⁴⁰⁾ Cf. Manuel de Paiva Boléo, *Isoglossas portuguesas*, p. 37.

⁽⁴¹⁾ Porto, 1943. Sobre este trabalho, veja-se a crítica que publiquei na *Biblos*, vol. XX, 1944, pp. 509-516, onde, além de pôr em relevo os seus méritos, apresentei algumas objecções a certas explicações do autor. (Nota de P. B.).

⁽⁴²⁾ Separ. de *Douro Litoral*, 8.ª série, tomo I-II, 1952, pp. 79-87.

⁽⁴³⁾ Cf. Maria Helena Santos Silva, *O cesto. Estudo linguístico, etnográfico e linguístico*. Separata da *Revista Portuguesa de Filologia*, vols. IX e X. Coimbra, 1961.

Se no *Mapa dos dialectos e falares de Portugal continental* o rio Lima separa variedades do minhoto, não se esqueça, todavia, que há fenómenos, como a metafonia do *o*, p. ex. [porku], que se verificam nas duas margens.

O trasmontano estende-se igualmente para o sul do Douro nas concelhos de Armamar, Tabuaço, S. João da Pesqueira, Penedono, Vila Nova de Foz-Coa, Meda, Figueira de Castelo Rodrigo e algumas localidades dos concelhos de Resende e Viseu.

De todos os falares marcados no *Mapa*, o minhoto é, sem dúvida, o de características mais vincadas e que mais sistematicamente se verificam em todo o seu território. Este facto vem corroborar a informação dada pelo primeiro dos autores no seu trabalho *Os nomes étnico-geográficos e as alcunhas colectivas: seu interesse linguístico, histórico, e psicológico* (separata de *Biblos*, vol. XXXI, 1956), p. 10: «A pergunta do questionário: "Qual o nome do dialecto ou falar local?", respondem os informadores da província do Minho (distritos de Viana do Castelo e Braga), de uma maneira impressionantemente uniforme, com a expressão 'falar minhoto'».

Por isso mesmo se resolveu substituir a designação de "interamenense", que foi adoptada por Leite de Vasconcelos e tem tradição na língua (pois a empregaram alguns gramáticos e ortografistas), pela de *minhoto*, e isto por dois motivos: porque a primeira palavra nada diz ao português de nossos dias, ao passo que a segunda tem grande vitalidade, e porque o falar minhoto se estende para o sul do Douro, como vimos (motivo este mais decisivo).

Situação diferente é a do falar trasmontano. Os traços gerais e característicos deste falar são menos acentuados que os do minhoto, o que vem igualmente confirmar o que o primeiro dos autores do *Mapa* já observou no citado estudo sobre os nomes étnico-geográficos (são numerosos os termos que aparecem para designar o falar dessa província, o que põe bem em relevo o particularismo que a caracteriza).

Igualmente o Mondego não serve de fronteira dialectal. Não só em relação a este, como também a outros rios, o facto verifica-se, p. ex., na zona em que se dá a substituição do *v* por *b* ⁽⁴⁾.

Também o Tejo não é fronteira, a não ser numa pequena parte do seu percurso, a que separa o subfalar de Castelo Branco do de Porta-

(4) Cf. Manuel de Paiva Boléo, *Isoglossas portuguesas*, pp. 26-30 e mapa n.º 5. Aí se estuda a distribuição geográfica da bilabial oclusiva sonora *b* e da fricativa *β* em *chuva* e variantes. A isófona apresenta-se «com a forma de um V, de braços desiguais, prolongando-se um até ao norte de Aveiro (ponto n.º 462),

legre, mas que não afecta a unidade Castelo Branco — Portalegre. Não deixa de ser curioso notar que as afinidades entre esses dois falares e que nos levaram a distingui-los do falar beirão, parecem vir dar razão à Igreja católica ao restabelecer em 1956 a diocese de Castelo Branco e Portalegre (45).

Vê-se, por conseguinte, que o exame da paisagem dialectal portuguesa vem corroborar as conclusões a que alguns linguistas (46) e geógrafos (47) já haviam chegado. Desta forma, a realidade linguística não se situa à parte da realidade geográfica. Notem-se, p. ex., as afinidades existentes entre as províncias do Minho e do Douro Litoral, e a sensível coincidência entre a área que delimitámos para o falar minhoto e a afirmação de Amorim Girão no seu *Esboço duma carta regional de*

junto à costa, e o outro até aos concelhos de Macedo de Cavaleiros e Mogadouro (pontos n.º 259 e 281); o vértice chega ao Tejo (ponto n.º 1023)».

(45) Cf. Mons. Lopes da Cruz, *Anuário católico de Portugal*, 1957, p. 102: «Por Decreto Consistorial de 18 de Julho de 1956, o Santo Padre elevou o Templo de S. Miguel de Castelo Branco à dignidade de Concatedral e a Cidade a Sede Episcopal cumulativamente com Portalegre, tomando o conjunto diocesano a denominação de Diocese de Portalegre e Castelo Branco.» (Nota de P. B.)

(46) P. ex. L. Gauchat, *Les limites dialectales dans la Suisse romande*, in *Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse Romande*, ano III, n.º 2-3, 1904, p. 21: «L'unité des parlers des vallées d'Hérémence et d'Anniviers, qui sont pourtant séparées par une très haute chaîne de montagnes, démontre que les obstacles naturels ne jouent pas, dans la différenciation linguistique, le rôle qu'on leur attribue communément.» (Cf. também M. Paiva Boléo, *Isoglossas*, p. 36).

No mesmo sentido se pronunciou W.-D. Elcock, *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais*, 1938, p. 183: «De l'étude de leur configuration, premier but de nos recherches, nous ne pouvons déduire qu'une seule chose: c'est que la chaîne des Pyrénées ne constitue pas une limite linguistique. Nous ne pouvons que faire ressortir, ainsi que l'ont fait d'autres philologues, la communauté de vie et de langue qui existe souvent entre habitants des deux versants d'une chaîne de montagnes».

Veja-se, porém, em contrário, o que se verificava em 1914 na região explorada no Noroeste hispânico por F. Krüger, *Studien zur Lautgeschichte westspanischer Mundarten*, 1914, p. 34: «Os cursos de água constituem fronteiras linguísticas bem caracterizadas». (Nota de P. B.)

(47) P. ex., entre outros, Amorim Girão, *Densidade da população por freguesias*, in *Boletim do Centro de Estudos Geográficos* (Coimbra), n.º 1, 1950, p. 52: «Nunca tão bem compreendemos os motivos por que no Alto Douro se estabelece tradicionalmente a subdivisão regional em *Baixo Corgo* e *Cima Corgo*, como ao examinar agora a densidade da população por freguesias. As zonas de densidade que se desenham numa das margens do Douro assinalam-se visivelmente na outra. O rio não é ali barreira ou fosso que separa os homens: é laço que os une intimamente.»

Portugal (2.^a edição, 1933), p. 36: «E até onde deve estender-se o Minho para o Sul? Contrariamente à opinião de Barros Gomes, entendemos que o limite meridional da região minhota não pode ser constituído pelo Douro, não só porque junto do curso inferior deste rio, como aliás em todo o seu curso médio, se encontram feições geográficas, e sobretudo antropogeográficas, que nos permitem estabelecer aí uma região à parte, como ainda porque a atracção do centro urbano portuense deve naturalmente fazer-se sentir, por forma a representar o núcleo dessa mesma região. (...) Em face do que fica exposto, vê-se que é apenas na sua parte meridional, que pode considerar-se sujeita a controvérsia a delimitação da região minhota. Porque, ou haveremos de tomar em consideração apenas caracteres de geografia do solo, culturas e paisagem — e neste caso terá de estender-se a região minhota mesmo para o Sul do Douro, pelos concelhos de Castelo de Paiva, Cinfães, Arouca e Oliveira de Azeméis; ou atendermos à necessidade de individualizar, como é de justiça a zona mais directamente influenciada pelo centro urbano portuense».

E ao observarmos que a área do *trasmontano* se estende até ao norte da província da Beira Alta, recordamos a elucidativa designação de «Beira Trasmontana» que a essa região foi dada por Barros Gomes e que Amorim Girão adoptou.

Um outro exemplo frisante é a «unidade» Castelo Branco — Portalegre. Na verdade, às afinidades do falar correspondem muitos outros pontos de contacto, até no próprio modo de viver e nalguns costumes. É curioso salientar que muitos habitantes do Alto Alentejo (Nisa, Alpalhão e outras povoações) se deslocam com muito mais facilidade e frequência a Castelo Branco que a Portalegre, sendo inclusivamente naquela cidade que a maior parte dos jovens frequenta o Liceu ⁽⁴⁸⁾.

Já semelhante por muito aspectos ao Alto Alentejo, a Beira Baixa — como o notou Oliveira Martins — é uma zona de transição entre a parte norte e a parte sul do País. E Amorim Girão (*ob. cit.*, p. 99) salienta essas semelhanças no que respeita às condições do relevo, do clima, do revestimento vegetal e até mesmo nos próprios tipos de casas de habitação.

Muitos outros exemplos ressaltam da comparação entre as áreas ocupadas pelos falares ou variedades destes, e a realidade geográfica. As afinidades de raça, de costume, de feição geográfica, que individualizam

(48) Informação amavelmente fornecida pelo Sr. Dr. Francisco Vinte e Um Mendes, médico em Portalegre. (Nota de M.^o H. S. S.).

regiões do País, não pode ser estranha — e não o é, de facto —, a maneira de falar.

Uma quinta observação que o exame do *Mapa* sugere é que a diferença mais importante entre este e o de Leite de Vasconcelos reside nas três províncias da Beira: para o citado filólogo, elas constituem uma mancha uniforme (cor verde), ao passo que no novo Mapa dos falares elas apresentam caracteres distintos e por isso foram marcadas com cores diferentes.

No *Mapa dos dialectos e falares de Portugal continental* desapareceu a designação de Beira Litoral, visto nesta província não existir a consciência de os habitantes pertencerem à Beira. Não se tendo encontrado outro mais expressivo, deu-se ao falar desta região o nome de *Falar do Baixo Vouga e Mondego*.

É interessante assinalar que o Prof. Amorim Girão, ao discutirmos com ele pormenores do *Mapa*, concordou na impropriedade do termo «Beira Litoral», dizendo que o tinha adoptado por influência de Barros Gomes. E posteriormente, o segundo dos autores deste artigo, com base no material do *I.L.B.*, apresentou ao IX Congresso Internacional de Linguística Românica, realizado em Lisboa em 1959, uma comunicação sobre «A consciência de província e a divisão geográfica oficial», onde chegou também à conclusão de que «os beirões são os povos vizinhos da Serra da Estrela, portanto os da Beira Alta e da Beira Baixa» ⁽⁴⁹⁾.

Não queremos antecipar nenhuma interpretação acerca dos centros de irradiação linguística em território português, mas parece-nos que a região de Coimbra será um deles, fazendo-se sentir a sua acção mais para o norte que para o sul, embora o falar meridional não se estenda, no novo Mapa, tanto para o norte como no mapa de Leite de Vasconcelos.

Isso mesmo é corroborado, segundo cremos, pelo artigo de Joseph M. Piel, *Miscelânea de toponímia peninsular* (separata da *Revista Portuguesa de Filologia*, vol. IV, 1951), onde mostra a presença de topónimos derivados de Coimbra — tais como Coimbrão, Coimbrões e Coimbró — não só nos distritos de Leiria, Aveiro, Viseu, Porto e Vila Real, mas também na Galiza.

Há pequenas zonas ou mesmo ilhotas linguísticas, que requerem inquéritos directos no terreno para se poderem devidamente explicar, como são as de Sátão, na Beira Alta (ver p. 98), dos Campos do Mon-

(⁴⁹) Cf. Maria Helena Santos Silva, *La conscience de province et la division géographique officielle au Portugal*, no vol. II destas mesmas *Actas* do IX Congresso Internacional de Linguística Românica, Lisboa, 1962.

dego, próximo de Coimbra (ver p. 99) e de Almodôvar e Mértola, no Algarve.

O *Mapa dos dialectos e falares de Portugal continental*, completado com estudos fonéticos e lexicais, designadamente os de Maria Clementina Duarte ⁽⁵⁰⁾, Camila Pereira dos Santos ⁽⁵¹⁾ e Lúcia Magno ⁽⁵²⁾, sugere problemas de grande interesse histórico e étnico, como sejam, entre outros, os seguintes:

Poder-se-á dividir o País, linguisticamente, numa zona de falares setentrionais e noutra de falares meridionais, incluindo nesta última, além do meridional propriamente dito, o falar de Castelo Branco e Portalegre?

E como explicar o aparecimento, no Algarve e no Baixo Alentejo, de fenómenos característicos dos falares setentrionais, de que vimos exemplos?

Como explicar o aparecimento, no distrito de Castelo Branco e sobretudo no Algarve, de fenómenos fonéticos que são típicos do minhoto?

O estudo aprofundado do falar meridional, em particular do Alentejo e do Algarve, oferece ainda interesse sob um outro aspecto: o do confronto com o falar açoriano e a possibilidade de trazer achegas importantes à história da língua portuguesa. Na comunicação, ainda inédita, que o primeiro dos autores deste artigo apresentou ao II Colóquio Internacional de Estudos Luso-Brasileiros, realizado em São Paulo em 1954, houve o ensejo de pôr novamente o problema que já tinha sido abordado no livro *Brasileirismos* (separata de *Brasília*, vol. III, p. 70). Nessa comunicação escreveu que, no decorrer dos inquéritos que levou a efeito no arquipélago açoriano em 1953, perguntou a si mesmo se, no povoamento de algumas ilhas dos Açores não teria havido um forte contingente de alentejanos e algarvios. É curioso que já Leite de Vasconcelos — em carta dirigida a Arruda Furtado, autor da obra, publicada em 1884, *Materiais para o estudo antropológico dos povos açorianos. Observações sobre o povo micaelense* — tinha exprimido a opinião de que «a influência do sul [de Portugal continental] é bastante considerável» nos Açores.

Possa esta comunicação suscitar, não só entre os portugueses, mas também nos estrangeiros lusófilos interessados em assuntos linguísticos da Península Ibérica, o desejo de trazerem a sua valiosa contribuição

(50) Dissertação já cit. na p. 93 nota 19.

(51) Dissertação já cit. na p. 88 nota 7.

(52) Dissertação já cit. na p. 103 nota 33.

para o esclarecimento de alguns dos problemas aqui apresentados. —
MANUEL DE PAIVA BOLÉO e MARIA HELENA SANTOS SILVA.

Lista das povoações citadas e números que lhes correspondem no Mapa ⁽¹⁾

Almodôvar — Ourique — 1196	Nelas — 662
Alpatrião — 1069	Nisa — 1067
Ameal — Coimbra	Oliveira de Azeméis — 444
Armamar — 524	Penedono — Viseu (no concelho foram explorados os pontos 544-546)
Arrouca — 436 A	Penela — 804
Arzila — Coimbra	Pereira do Campo — Coimbra
Aveiro — 469 A	Portalegre — 1083 A
Castelo Branco — 935 A	Resende — 514 A
Castelo de Paiva — 431	S. João da Pesqueira — Viseu (não há inquéritos no concelho, mas há-os nos n.ºs 539-543)
Cinfães — 594	S. Pedro do Sul — 584
Coimbra — 799 A	Sátão — 624-630
Espinhão — Penela — Coimbra	Sever do Vouga — 456-457 (inquéritos no concelho)
Espinho — 413 (este número é o de Silvalde e Silvadinho, pontos explorados no concelho)	Tabuaco — 533
Figueira de Castelo Rodrigo — 695 A	Taveiro — 799 A (o mesmo n.º de Coimbra)
Figueira da Foz — 789 A	Vale de Cambra — 455 A
Figueiró dos Vinhos — 850	Viana do Castelo — 51 A
Fornos de Algodres — Montemor-o-Velho — Coimbra	Vila da Feira — 427 A
Mangualde — 637	Vila Nova de Foz-Coa — 678
Manteigas — 742	Vila Nova de Gaia — 408
Meda — 684	Vila Pouca do Campo — Coimbra
Mértola — 1210	Viseu — 623 A
Murteira — Loures — Lisboa	Vouzela — 599 A
Murtinheira — Figueira da Foz — Coimbra	

DISCUSSION

Interventions de MM. J. M. PIEL, H. LÜDTKE, S. SILVA NETO. Réponse de M. M. de PAIVA BOLÉO.

J. M. PIEL (Cologne) fait observer que la frontière nord-sud est aussi une frontière lexicologique, et que sa coïncidence avec les divisions d'ordre phonétique indiquées par P. Boléo et M.^{re} H. S. Silva pose un problème très intéressant.

H. LÜDTKE (Bonn): En ce qui concerne la séparation entre l'«algarvio» et l'«alentejano», je me permets d'attirer votre attention sur la métaphonie algarvienne, qui présente un système tout à fait particulier.

M. de PAIVA BOLÉO (Coimbra) précise que, pour le tracé des divisions, on a également tenu compte des faits lexicologiques (et même parfois morphologiques, comme l'emploi des diminutifs en *-ito*, par opposition aux diminutifs en *-inho* ou *-zinho*); mais les différences lexicales ne sont pas aussi expressives que les différences phonétiques. À propos de la métaphonie typique de l'«algarvio», il fait observer que le phénomène de la métaphonie, qui est très complexe dépasse le cadre de cette communication.

⁽¹⁾ Quando a povoação não figura no Mapa, indica-se o concelho e distrito a que pertence. Alguns números não estão representados, porque se referem a povoações que foram exploradas depois da elaboração do Mapa. (Nota de P. B.)

MAPA DOS DIALECTOS E FALARES DE PORTUGAL CONTINENTAL

elaborado.

sob a orientação e com a colaboração de

MANUEL DE PAIVA BOLEÓ,

por

MARIA HELENA SANTOS SILVA

(1958)

PORTUGAL

INQUÉRITO LINGÜÍSTICO

POR CORRESPONDÊNCIA

organizado por

M. PAIVA BOLEÓ (ILLB)

(1942)

DIALECTOS

- Guadramilés
- Minorês
- Mirandês
- Barranquenho

FALARES

- FALAR MINHOTO
 - Alto minhoto
 - Minhoto central
 - Minhoto oriental
 - Baixo minhoto
 - Variedade de riba Minho
 - Variedade de Briga
 - Variedade do Porto
- FALAR TRAS-MONTANO
 - Ocidental
 - Central
 - Oriental
 - Baixo tras-montano
- FALAR BEIRÃO
 - Oriental
 - Ocidental
 - Variedade de São
- FALAR DO BAIXO ALENTEJANO E DO ALENTEJO
 - Variedade de Aveiro
 - Variedade de Montemor
 - Castelo Branco
 - Portalegre
- FALAR MERIDIONAL
 - Alto alentejano
 - Baixo alentejano
 - Algarve
 - Variedade de Faro

ESCALA: 0 10 20 30 40 km

Instituto de Língua Portuguesa

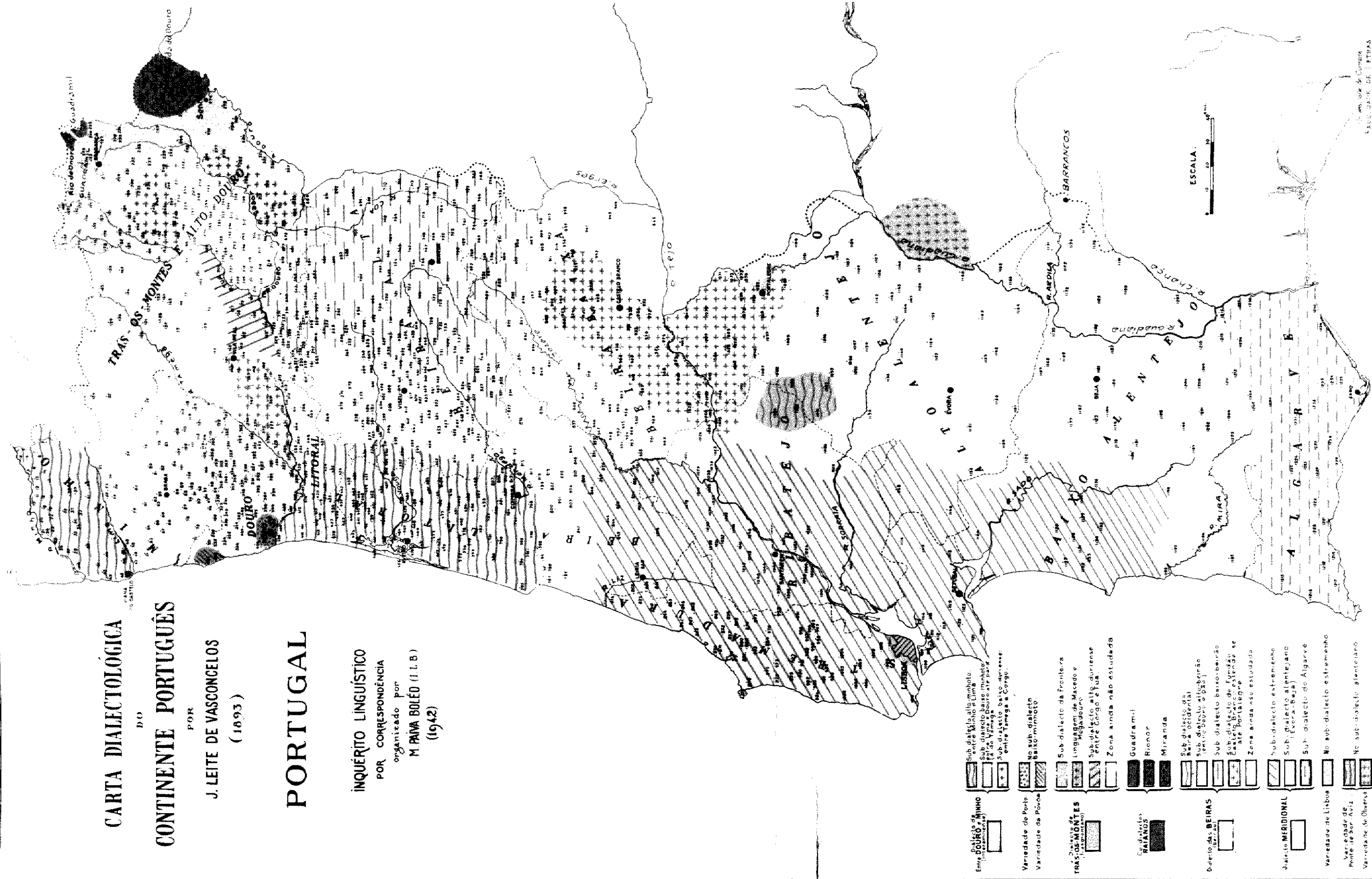
Mapa de Portugal

CARTA DIALECTOLÓGICA DO CONTINENTE PORTUGUÊS

POR
 J. LEITE DE VASCONCELOS
 (1893)

PORTUGAL

INQUÉRITO LINGÜÍSTICO
POR CORRESPONDÊNCIA
organizado por
M. PAIVA BOUÉ (I.L.B.)
(1942)



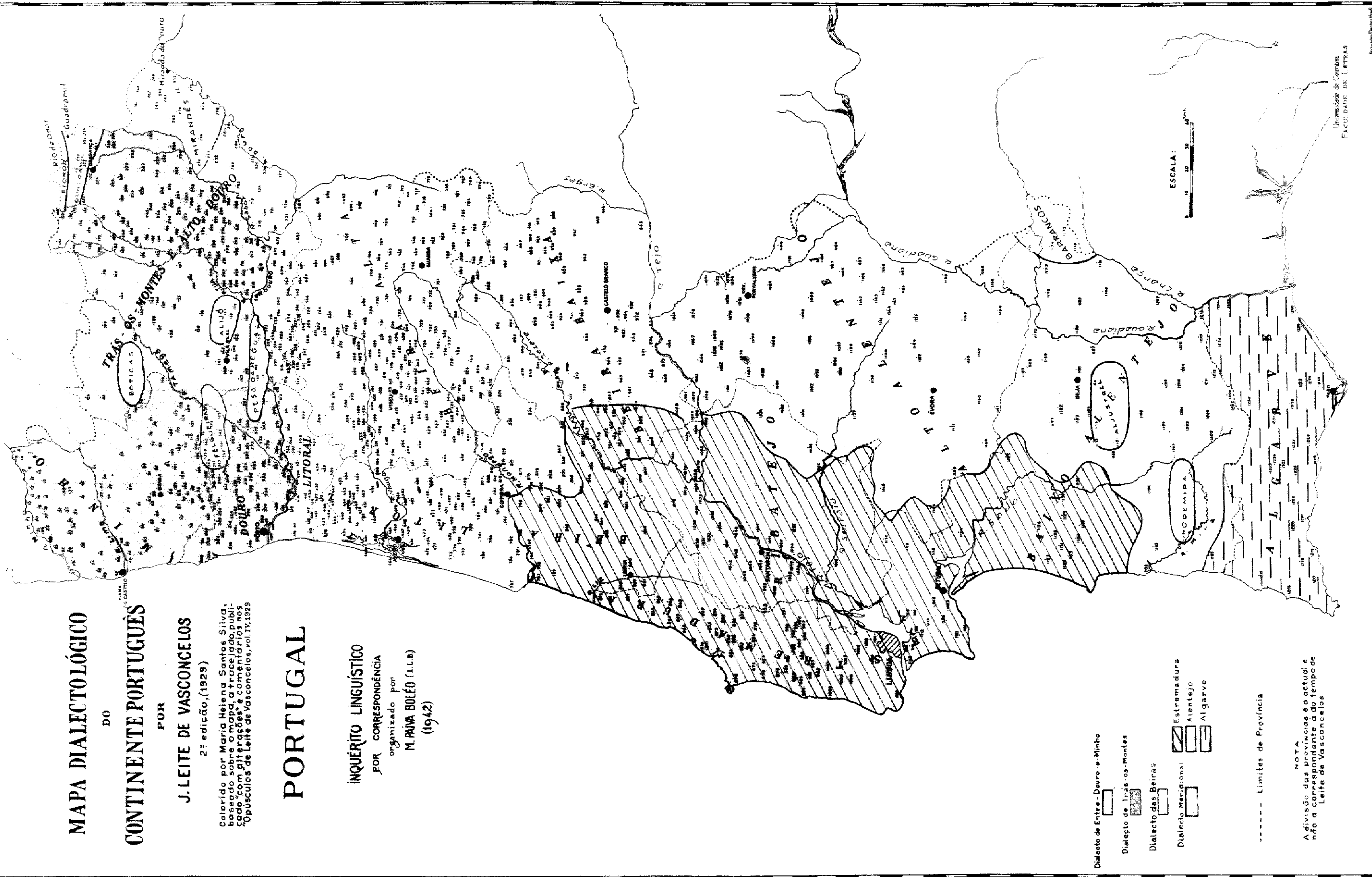
MAPA DIALECTOLÓGICO DO CONTINENTE PORTUGUÊS POR

J. LEITE DE VASCONCELOS
2ª edição, (1929)

Colorido por Maria Helena Santos Silva,
baseado sobre o mapa, a tracejado, publi-
cado "com alterações" e comentários nos
"Opúsculos de Leite de Vasconcelos, vol. IV, 1929

PORTUGAL

INQUÉRITO LINGÜÍSTICO
POR CORRESPONDÊNCIA
organizado por
M. PAIVA BOLEÃO (I.L.B.)
(1942)



Dialecto de Entre-Douro-e-Minho
Dialecto de Trás-os-Montes
Dialecto das Beiras
Dialecto Meridional
Estramadura
Alentejo
Algarve

----- Limites de Província

NOTA
A divisão das províncias é a actual e
não a correspondente á do tempo de
Leite de Vasconcelos

Isoléticas de
 alustro (*relâmpago*)
 furda (*curral dos porcos*)
 genra (*nora*)
 ingaço (*ancinho*)
 maracoto (*péssego*)
 travia (*lavagem dos porcos*)

PORTUGAL

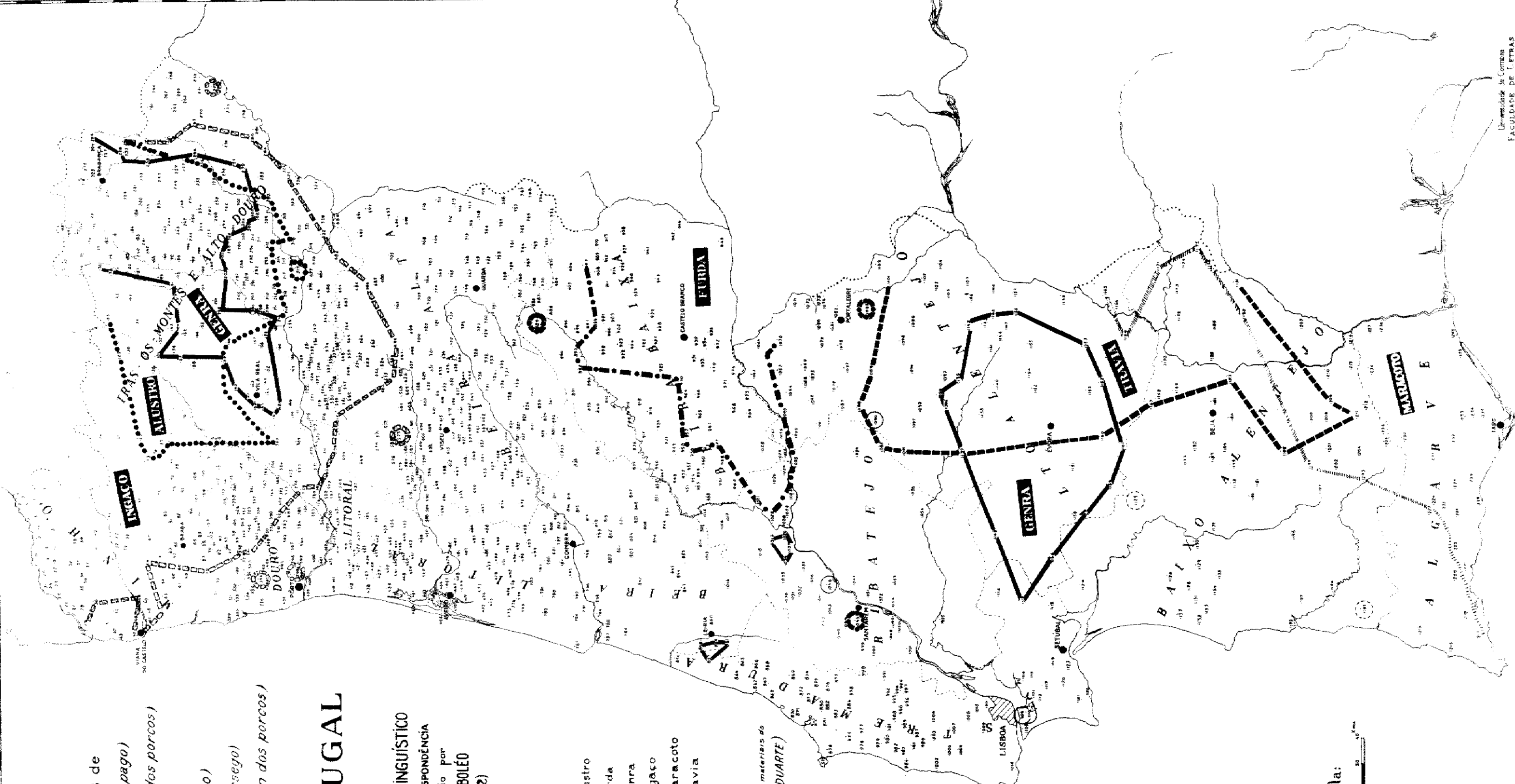
INQUÉRITO LINGUÍSTICO
 POR CORRESPONDÊNCIA
 organizado por
 M. PAIVA BOLEÃO
 (1942)

LEGENDA

- Isolética de alustro
- ■ ■ ■ ■ " " furda
- — — — — " " genra
- ▤ ▤ ▤ ▤ ▤ " " ingaço
- XXXXX " " maracoto
- — — — — " " travia

(Mapa linguístico elaborado sobre os materiais da
 dissertação de M.^a CLEMENTINA DUARTE)

Escala:



EL ATLAS LINGÜÍSTICO DE LA PENÍNSULA IBÉRICA (ALPI) TRABAJOS, PROBLEMAS Y MÉTODOS

M. SANCHIS GUARNER
(PALMA DE MALLORCA)

L. RODRÍGUEZ CASTELLANO
(OVIEDO)

ANIBAL OTERO
(LUGO)

L. F. LINDLEY CINTRA
(LISBOA)

Gran contrariedad hemos sentido al no poder realizar nuestro proyecto de presentar el primer volumen del ALPI a este IX Congreso Internacional de Lingüística Románica. Una coyuntura tan favorable no volverá a repetirse. La reunión en la capital de uno de los dos Estados de la Península Ibérica de los romanistas de todo el mundo, era la ocasión ideal para el lanzamiento de esta obra tantos años esperada. Un retraso en la obtención del papel y diversas dificultades tipográficas, han sido las causas de la demora. Como sucedaneo que no puede satisfacernos en absoluto, presentamos una muestra de una docena de mapas: los correspondientes a las palabras 6 *abeja*, 10 *agua*, 18 *asa*, 33 *camino*, 39 *cazador*, 41 *cejas*, 43 *cereza*, 44 *cerrojo*, 63 *dedo*, 69 *diente*, 70 *diez*.

Vicisitudes

Aunque ha habido alguna excepción admirable, la gestación de los Atlas lingüísticos ha solido ser laboriosa en casi todas partes. Pero el de la Península Ibérica es uno de los que han tenido una historia interna más accidentada, y el cúmulo de vicisitudes sufridas y de obstáculos que ha habido que superar han motivado el retraso de su aparición.

A D. Ramón Menéndez Pidal, como es sabido, se deben casi todas las iniciativas en el campo de la Filología española, y entre ellas la del Atlas lingüístico. Su proyecto fue confeccionado por D. Tomás Navarro, especialista en Fonética y Dialectología del Centro de Estudios Históricos de Madrid, quien quedó encargado de dirigir su ejecución.

Bajo la dirección del Prof. Navarro, fueron adiestrados los colabo-

radores de encuesta: Aurelio M. Espinosa (hijo), Lorenzo Rodríguez Castellano, Manuel Sanchis Guarner, Aníbal Otero, Francisco de B. Moll y Armando Nobre de Gusmão.

Hasta la primavera de 1931 no se iniciaron sistemáticamente las encuestas, pero desde entonces fueron realizadas sin interrupción hasta 1936. En esa fecha se hallaba terminada la recolección de los materiales en todo el dominio lingüístico metropolitano español (regiones del leonés, del castellano, del andaluz y del aragonés), muy avanzada la del dominio catalán (regiones del valenciano, de las hablas baleáricas y del catalán occidental), y respecto al dominio del portugués metropolitano se hallaba terminado el estudio de Galicia e iniciado el de Portugal.

Las consecuencias de la guerra civil española afectaron duramente a los trabajos del ALPI. Nos place reiterar públicamente nuestra gratitud a esta Universidad de Lisboa por el auxilio prestado al colaborador don Aníbal Otero que se vió envuelto en graves dificultades. En el invierno de 1937, durante el asedio de Madrid, los materiales del ALPI fueron trasladados a Valencia y posteriormente a Barcelona, siempre bajo la custodia del director de la obra, don Tomás Navarro. Al ausentarse éste de España al finalizar la contienda en 1939, los materiales del ALPI fueron trasladados a París y posteriormente a New York, donde quedaron depositados en la Columbia University de la que don Tomás Navarro era profesor.

Constituído en Madrid el Consejo Superior de Investigaciones Científicas, decidió la prosecución del ALPI, terminándose las encuestas del dominio catalán.

En 1950 el Prof. Navarro hizo entrega de los materiales del ALPI a sus discípulos señores Rodríguez Castellano y Sanchis Guarner, que los trasladaron a Madrid depositándolos en el Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

Posteriormente se incorporó a las actividades el Prof. Luis F. Lindley Cintra, Secretario General de este Congreso, el cual con don Aníbal Otero formó un equipo que continuó la recolección de los materiales en Portugal.

La edición del ALPI ha sido dirigida por el Prof. D. Rafael de Balbín.

Amplitud territorial

Aunque desde hace siglos se halla dividida en dos estados soberanos, es patente la individualidad geográfica de la Península Ibérica, que formó una unidad en la época de la romanización, definitiva para sus

lenguas y culturas, y asimismo en la última época de la dominación visigoda. En la alta Edad Media, en el período constituyente de las lenguas románicas, fueron en gran parte comunes las vicisitudes histórico-culturales de los Cinco Reinos (Portugal, León, Castilla, Navarra y Aragón), y con frecuencia muy estrechos sus vínculos.

No debía, pues, limitarse el Atlas Lingüístico al territorio del Estado Español, sino incluir las tres lenguas románicas de la Península Ibérica (portugués, español y catalán). Por fortuna, la dirección del ALPI encontró siempre en el Instituto de Alta Cultura de Lisboa un excelente espíritu de colaboración intelectual y material, y desde la etapa inicial ha contado el ALPI con colaboradores de encuesta portugueses (Rodrigo de Sá Nogueira, Armando Nobre de Gusmão y L. F. Lindley Cintra).

Elección de las localidades

Como la misión principal de los Atlas Lingüísticos es facilitar el estudio de la Dialectología, fueron preferidos generalmente para su inclusión en el ALPI los pueblos pequeños y apartados de las rutas importantes de comunicación, en los que el habla y la cultura popular tradicionales suelen mantenerse casi incontaminadas de la influencia de las formas más regulares y uniformes de las poblaciones importantes.

La densidad de las localidades estudiadas ha sido mayor en las regiones arcaizantes. Así, pues, la red de los puntos que figuran en el ALPI es poco simétrica, puesto que es más tupida en las zonas de intensa diversidad dialectal, como Asturias, que en regiones de mayor nivelación lingüística, como el centro de Castilla.

Figuran en el ALPI 527 localidades, 156 de ellas pertenecen al dominio lingüístico portugués, 275 al español y 96 al catalán. Sucede así que la densidad del ALPI es un punto para cada 118 km. y 68.000 habitantes. Resulta, pues, que en cuanto a la superficie más tupidos que el ALPI son el ALC, el AIS, el ALF y el ALR, y en cuanto a la población tienen una mayor densidad el ALR, el ALC y el ALF.

Está proyectado el estudio de las capitales provincianas y otras ciudades que son focos expansivos de influencia lingüística, el cual será publicado como apéndice del ALPI. En otros apéndices se estudiará el castellano de las Islas Canarias y las plazas de soberanía española de Ceuta y Melilla en el norte de Marruecos, y el portugués de las Islas Açores y Madeira.

El estudio del habla de las ciudades y de algunas localidades rurales de mayor interés dialectal irá acompañado de documentación registrada experimentalmente (palatogramas, quimogramas, espectrogra-

mas, y grabación de cintas y discos), para facilitar, sobre todo, el estudio de las cuestiones relativas a la cantidad y entonación, concediendo gran importancia al elemento afectivo del lenguaje.

Los sujetos informadores

Las investigaciones dialectales se realizaban normalmente interrogando a sujetos rústicos, analfabetos o poco instruídos, de edad madura y que hubiesen viajado poco, a fin de que se vieses exentos de la influencia de la lengua culta y de los dialectos de otras localidades.

Como en el cuestionario del ALPI predomina la terminología agrícola, por lo regular fueron interrogados hombres y no mujeres, ya que éstas en muchas regiones apenas intervienen en las labores del campo. Se evitaron sistemáticamente los eruditos del país amadores del habla local, autores de vocabularios o de escritos dialectales, cuya habla suele no ser espontánea y tender a regularizar artificiosamente las formas vulgares.

Hubo casi siempre pluralidad de sujetos informadores, sin temor a las discrepancias en las transcripciones que de ello se pudieran derivar. La pretensión del dialectólogo es representar el habla de la localidad y no la de un vecino determinado. Las divergencias en el habla de vecinos del mismo estamento social y generación suelen carecer de significación lingüística, y en otras ocasiones las discrepancias entre los vecinos de una misma localidad, en vez de manifestar una duplicidad de formas, nos revelan que ciertos fenómenos se hallan en plena evolución, y que el proceso se ha consumado sólo en un sector de la población, todo lo cual interesa grandemente al lingüista.

Además, para recoger el léxico de los oficios antiguos era preciso casi siempre visitar al herrero, al carpintero, al zapatero, al molinero, al alfarero, etc., ya que los vocabularios técnicos no suelen dominarlos por completo más que los propios interesados.

Las encuestas

Las encuestas fueron realizadas casi siempre con dos sujetos informantes y por un equipo de dos transcritores, lingüistas profesionales, formados en la escuela del Prof. Tomás Navarro.

El ALPI es el único Atlas lingüístico en que las encuestas han sido realizadas por un equipo. El principio de la dualidad de transcritores y dualidad de sujetos ha alarmado a algunos críticos, que temían desorientadoras discrepancias en las notaciones fonéticas. El Prof. Navarro, con su disciplina y minuciosidad características, cuidaba de

homogeneizar el oído de los interrogadores mediante frecuentes ejercicios de transcripción en conjunto, y a veces les acompañaba en las encuestas sobre el terreno.

Entre otras ventajas, el trabajo por equipos permitía compulsar y discutir sobre el terreno las transcripciones en los casos de articulaciones dudosas, y repasar, intercambiando los sujetos, el cuestionario de cada investigador, corrigiendo o comprobando las contestaciones dudosas, e insistir en las preguntas que no habían obtenido respuesta, para lo cual se solía procurar el concurso de otros informadores complementarios.

En las encuestas se empleó la lengua común de cada uno de los dominios lingüísticos hispánicos, y, en la medida de lo posible, el propio dialecto de los interrogados. Todas las preguntas fueron hechas indirectamente, incluso las de frases para el estudio de la morfología y la sintaxis. Los colaboradores de encuesta llevaban un álbum de dibujos donde figuraban representados los objetos que no se podían hallar a mano, y estaban provistos asimismo de un pequeño herbario y unas cajas de insectos.

El cuestionario

El cuestionario del ALPI fue confeccionado por don Tomás Navarro con la cooperación del malogrado Amado Alonso y de Angel Lacalle. Sirvieron de punto de partida los cuestionarios de los ALF y AIS, de los cuales se recogieron todos los conceptos asociables a la sección de léxico del ALPI.

Una innovación importante es que nuestro cuestionario está dividido en dos secciones: I Fonética, Morfología y Sintaxis, y II Léxico y Etnografía.

Gracias al empleo del cuestionario I se ha podido confeccionar una serie de mapas que compondrán la I parte del ALPI, en que se reflejan los fenómenos fundamentales articulatorios y de fonética histórica y algunas de las más importantes cuestiones gramaticales. En la confección de dicho cuestionario se procuró emplear conceptos que, para facilitar el cuadro comparativo, se expresaran con palabras de la misma etimología en las distintas lenguas y dialectos hispánicos. Así habrá mapas como los de *nõcte*, *filiu*, *fascce*, en que se verán las diversas leyes fonéticas que han originado sus diferentes resultados: *noche* (*nucite*), *noite*, *nit*; *hijo*, *filho*, *fill*; *haz* (*fajo*), *feixe*, *feix*, etc.

Alfabeto fonético

En general los directores de los Atlas Lingüísticos se han mostrado enemigos de los alfabetos detallistas y partidarios de las transcripciones

impresionistas. Sin embargo, otra de las características del ALPI es el rigor y detalle de su sistema de transcripción fonética, más minucioso que el de los demás Atlas románicos. El alfabeto empleado es el del Prof. Navarro, usado en la RFE y en la mayor parte de las publicaciones filológicas de España.

No se consideró conveniente limitarse a la transcripción fonológica del dialecto, haciendo caso omiso de los diversos matices de articulación de los que es inconsciente el hablante, aunque sí los perciba claramente el oído experto del transcriptor. En realidad, toda modificación fonética, aunque pueda no afectar el sentido ideológico de la palabra, expresa diferencias de procedencia, de cultura, de afectación, etc., que desempeñan un papel activo en la comunicación oral.

Conviene recordar que nuestro alfabeto fonético radica sobre articulaciones tipo claramente identificadas en el uso internacional, y no sobre las bases de los sistemas fonológicos de las lenguas hispánicas. Así, por ejemplo, el signo *ɛ* representa el sonido de la *è* abierta francesa de *fer*, italiana de *ferro*, y el signo *é* la francesa de *beauté*, aunque ambas articulaciones sean insólitas en español. En el dominio catalán, los fonemas de *é* y *ò* cerradas de esa lengua, son articulados generalmente con *ê* y *ô* simplemente medias, y en algunas regiones con *ɛ* y *ô* medias con tendencia a abierta, muy lejanas de las *ɛ* y *o* cerradas del francés, alemán, etc.; en dichas regiones, los fonemas catalanes de *è* y *ò* abiertas, suelen pronunciarse *ɛ* y *ô* dobleabiertas.

La matización de las notaciones fonéticas ha permitido representar detalles, que el interrogador percibía claramente, del estado actual de ciertos fenómenos en determinados dialectos, en los que la evolución fonética se encuentra en una fase intermedia de transformación, constituyendo un valioso dato para la historia de la pronunciación, ya que todos los procesos evolutivos se inician, como es natural, por simples tendencias.

Confección de los mapas

Para cartografiar los materiales del AIS se usó un método tan sencillo como eficaz: el interrogador escribía sus notaciones en unos cuadernos provistos de papel carbón, de modo que obtenía siempre una copia, la cual, sin otro trámite, se remitía al dibujante de los mapas. El trabajo por equipos impedía en el ALPI seguir el ejemplar método del AIS.

Con las contestaciones de cada una de las preguntas del cuestionario se han confeccionado sendas listas. Un equipo de dibujantes copiaba en tamaño grande sobre papel pautado en azul las notaciones fonéticas

que figuraban en dichas listas. Tales notaciones en negro eran después pegadas en un mapa pauta en azul de grandes dimensiones, del que después se hacía una plancha reduciéndolas a tamaño conveniente, y se tiraba sobre un mapa-fondo rojo.

El ALPI tendrá un libro anejo de formato normal para facilitar su manejo, en el que figurarán las notas y variantes de cada uno de los mapas.

La limitación de tiempo obliga a poner punto final a esta comunicación, en espera de atender a las observaciones que los Sres. congresistas se dignen formular, y contestar a las aclaraciones que soliciten. Tenemos la seguridad de que en el próximo Congreso Internacional de Lingüística Románica podremos ofrecer a los congresistas el primer volumen del ALPI.

DISCUSSION

Interventions de MM. M. COMPANYS MALDONADO, M. de PAIVA BOLÉO.
Réponse de M. M. SANCHIS GUARNER (rédacteur et lecteur de la communication).

M. COMPANYS MALDONADO (Barcelone-Toulouse) demande, puisqu'il est question dans la communication de deux enquêteurs et de deux informateurs pour chacun des points examinés, et d'un questionnaire divisé en deux parties, comment fonctionnait cette organisation. Chacun des enquêteurs travaillait-il avec un des informateurs pour remplir une partie du questionnaire? Ou bien travaillaient-ils ensemble, en collaboration? En ce qui concerne la transcription phonétique, il exprime quelques doutes sur la possibilité d'obtenir un matériel uniforme, étant donné les personnalités différentes des enquêteurs.

M. de PAIVA BOLÉO (Coimbra) pense qu'il n'y a pas lieu d'adopter une transcription phonétique trop détaillée, lorsqu'il s'agit d'une enquête dialectale, forcément différente d'une enquête exclusivement phonétique; il lui semble indispensable uniquement de distinguer, chez les informateurs, les particularités permettant de les classer du point de vue dialectal (par ex.: *brānku* avec la voyelle nasale ouverte, par opposition à *brānku* avec la voyelle nasale fermée ordinaire). Il demande si les notations très complexes de l'alphabet employé au début ont été simplifiées, et quels ont été les critères adoptés dans cette simplification.

M. SANCHIS-GUARNER répond qu'on s'est efforcé de faire les enquêtes en maintenant un contact étroit entre les deux enquêteurs, qui faisaient appel tous deux aux deux informateurs. Pour la transcription phonétique, elle a toujours suivi les instructions initiales de Navarro Tomás. Les simplifications introduites

sont sans importance et ont toujours été bien systématisées: par exemple, la distinction primitivement établie entre δ , θ et $\frac{z}{d}$ et $\frac{d}{z}$ a été ramenée à la distinction entre δ , θ et $\frac{d}{z}$. Quant aux différences individuelles entre les transpositeurs, on a cherché dès le début à les réduire au minimum, grâce à des exercices en commun et au contrôle exercé sur les collaborateurs par Navarro Tomás.

«ATLAS LINGÜÍSTIC DEL DOMINI CATALA»

Estado de los trabajos

Aspectos metodológicos

A. M. BADIA-MARGARIT

G. COLÓN

MANUEL COMPANYYS

J. VENY CLAR

(BARCELONA)

Habiendo sido anunciada reiteradamente la empresa del *Atlas Lingüístic del Domini Català* (=ALDC), nos hemos creído en el deber de dar cuenta al Congreso del estado actual de nuestra obra. Desgraciadamente, no es todavía un «trabajo en curso» en el sentido más corriente de esta expresión, sino un trabajo sobre cuya preparación y organización hemos tratado muy a fondo, y que va a convertirse dentro de poco, efectivamente, en un «trabajo en curso».

Como decimos, hace tiempo que está anunciado el ALDC. Circunstancias de diversa índole han ido retrasando el comienzo efectivo de las encuestas sistemáticas, por más que hemos realizado bastantes «encuestas preliminares», cuyos materiales serán incorporados en su día al ALDC. Esa espera obligada nos ha llevado a modificar aspectos de método. Y digamos que, en este sentido, hemos de considerar circunstancia favorable el retraso obligado en el comienzo de nuestros trabajos. Así, por ejemplo, nos consta que el Prof. Jean Séguy (con quien estamos en estrecho contacto) ha modificado, para el tomo IV de su *Atlas* de Gascuña, fundamentales aspectos de método que nosotros, por no haber podido empezar hasta ahora, podremos aplicar totalmente al ALDC, ya desde sus primeros pasos.

Las transformaciones más importantes son, en cuanto al método, las siguientes:

1 — EXPLORADOR — Por la experiencia recogida en nuestras encuestas sobre el terreno, hemos abandonado el primitivo principio del

explorador único, y lo hemos sustituido por el del explorador múltiple. Nuestro equipo está constituido por cuatro colaboradores. Se ha procurado adecuar la procedencia de cada uno con un dominio dialectal concreto (hay un barcelonés, un mallorquín, un valenciano, y otro, catalán, pero buen conocedor del rosellonés y hablas pirenaicas). Aunque las encuestas, en general, no son llevadas a cabo por un solo explorador, sino por dos, como mínimo, la presencia de un explorador de la misma región que los campesinos cuya habla recogemos, les gana la confianza y simplifica el trabajo de encuesta. Además, aunque, por la aplicación del método indirecto, la transcripción se hace después de la encuesta, la aportación, ya en el momento de realizarla, de un buen conocedor del habla, mejora sus resultados, y permite obtener materiales que de otra forma pasarían inadvertidos.

2 — MÉTODO INDIRECTO — Como acabamos de decir, hemos adoptado, en una medida prudencial, el llamado método indirecto. Si decimos en una medida prudencial, es porque, para nosotros, el explorador ha de hacer algo más que dirigir y encauzar las preguntas, en nuestras encuestas. Ha de anotar muchos rasgos y características. Pero también es evidente, para nosotros, que, fieles al principio adoptado (y siempre teniendo en cuenta esas observaciones), la transcripción sistemática se hace más tarde, en Barcelona, conjuntamente por los cuatro exploradores, con la calma que se requiere, repitiendo, en casos de duda, diez, veinte veces dicciones siempre idénticas a sí mismas.

3 — CUESTIONARIO — Como es obvio, hemos partido de cuestionarios ya conocidos. Y de una manera más inmediata, de los de T. Navarro Tomás (*Atlas Lingüístico de la Península Ibérica*), Manuel Alvar (*Atlas Lingüístico y Etnográfico de Andalucía*), y Jean Séguy (*Atlas Linguistique et ethnographique de la Gascogne*, perteneciente al *Nouvel Atlas Linguistique de France par régions*, de Albert Dauzat). Se trataba de suprimir preguntas, sustituir unas por otras que nos parecían más adecuadas, en fin introducir algunas nuevas que, dejadas de lado en general en los cuestionarios, prometían proporcionarnos datos de interés en los dialectos catalanes. Esta labor, de más de un año de duración, ha sido llevada a cabo sobre todo por A. Badía y J. Veny. El cuestionario resultante ha sido aplicado y comprobado mediante varias encuestas sobre el terreno. En la primavera de 1958 establecimos contacto con el Prof. Stanley M. Sapon (The Ohio State University), cuyo cuestionario en imágenes, llamado P. L. I. M. (= *Pictorial Linguistic Interview Manuel*), ha sido presentado a este Congreso. Pues bien, puesto a nuestra disposición el Cuestionario P. L. I. M., lo hemos

adoptado con el objetivo de trabajar con un instrumento de trabajo rápido pero de resultados completos, en especial en lo que concierne a la fonética. Esta adaptación ha sido hecha no sólo con el beneplácito del Sr. Sapon, sino incluso con su propio consejo, y nos ha permitido descargar el cuestionario Badia-Veny de una tercera parte de sus preguntas. Por otra parte, éste último (el cuestionario de tipo tradicional), además de aligerarse por la incorporación del P. L. I. M., ha sufrido todos los retoques que nos han aconsejado las encuestas experimentales realizadas hasta la fecha.

4 — SUJETOS — Se busca, como es sabido, hacer las encuestas con personas de poca cultura y que, por la reunión de varios factores personales, representen el tipo medio del habla de la localidad visitada. No hemos de recordar aquí todo lo que se há escrito, en estudios metodológicos, sobre las condiciones que ha de reunir el sujeto dialectal de una encuesta. Nuestro principio de selección de sujetos parte de la experiencia de nuestros predecesores en el quehacer científico. Añadamos tan sólo que, gracias a la combinación de los dos cuestionarios, podemos cerciorarnos sobre la idoneidad del sujeto del cual obtenemos un mayor número de contestaciones: siendo singularmente rápido el método P. L. I. M. (cuestionario en imágenes), lo llenamos con contestaciones de tres sujetos, y, entre ellos, seleccionamos al que nos parece más adecuado para contestar el segundo cuestionario (el que hemos llamado de tipo tradicional).

5 — LOCALIDADES — También aquí hemos de decir que procuramos tener en cuenta todo cuanto se ha dicho sobre el número y criterio selectivo de localidades de un Atlas. En relación con los Atlas que nos han precedido en el dominio catalán (el de Griera y el general de la Península Ibérica), hemos decidido doblar el número de localidades (exploraremos, pues, en unas doscientas), de acuerdo con los principios siguientes: *a*) no buscamos sólo pueblos recónditos, sino que trabajamos también en capitales comarcales y poblaciones importantes (por razones que luego diremos); *b*) no distribuimos las localidades de una manera geométrica, sino teniendo en cuenta las realidades históricas y geográficas, y, lo que es consecuencia de ello, dialectológicas: destaca nuestro principio de establecer, a lo largo de la frontera entre el catalán oriental y el catalán occidental, pares de localidades, separadas por la mínima distancia posible, pero pertenecientes ya a dialectos diferentes, a fin de corroborar la frontera dialectal, y al mismo tiempo detectar los rasgos de hablas fronterizas que pervivan allí; *c*) a lo largo de la frontera exterior del dominio catalán, establecemos una faja de

varios kilómetros de espesor, que nos permite enlazar con zonas dialectales vecinas y fijar de una manera clara los actuales límites de la lengua catalana.

6 — RESULTADOS — En principio, parece que no sea necesario este epígrafe: el resultado de nuestro trabajo será, naturalmente, el *ALDC*. Pero ocurre que, con nuestra obra, obtendremos algo más todavía; por eso hemos hablado de resultados del trabajo, así en plural. En efecto, además del Atlas, con nuestra empresa conseguiremos reunir un verdadero archivo dialectológico de las hablas catalanas, una cantera de materiales de primera mano, de la que saldrán, durante largos años, monografías, tesis doctorales, comunicaciones a Congresos, etc. Aunque no es fácil no dejarse llevar un poco por la fantasía, creemos no exagerar si ciframos los materiales dichos en los siguientes puntos: a) fonoteca: será la base de los materiales, equivalente a una rica colección de discos de todas las hablas del dominio lingüístico catalán, que podrán ser estudiadas desde todos los puntos de vista, y que, al pertenecer a la época actual, podrán ser, en un futuro ya más lejano, objeto de comparación con los materiales que se recojan 30 o 40 o 50 años más tarde; b) estudios fonéticos: nuestros materiales suministrarán los datos más idóneos para los trabajos de un laboratorio de Fonética Experimental; como muchos de ellos no constan de palabras sueltas, sino que aparecen enlazados en frases, a veces ya muy largas, nuestros archivos dispondrán por primera vez en nuestro campo de datos completos sobre entonación dialectal; c) estudios sintácticos: lo mismo se puede decir de los estudios de sintaxis dialectal, tan abandonados hasta ahora, por la razón de que normalmente los materiales dialectológicos se reducían a palabras sueltas (contestaciones escuetas a las preguntas del cuestionario), mientras que ahora dispondremos de textos seguidos procedentes de docientas localidades; d) estudios etnológicos: los materiales lexicológicos no se reducen al vocabulario, sino que, junto con las denominaciones, son recogidas las mismas cosas (mediante dibujos, esquemas, fotografías, etc.); esto proporciona datos del mayor interés desde el punto de vista de la llamada cultura material y de la etnología, que también irán siendo elaborados en su día.

7 — LOS DIALECTOS CATALANES, HOY. — Los dialectos catalanes están sufriendo actualmente una evolución rapidísima que tiende a borrar las características diferenciales del habla de muchas zonas (aunque tal vez sea necesario recordar que, en lingüística, se consideran rápidas, evoluciones que duran decenios). Rigen este movimiento de evolución relativamente rápida, por un lado la difusión del catalán de Barce-

lona, por otro la difusión de la lengua oficial castellana, que provocan «barcelonismos» en las hablas dialectales y castellanismos en general en todo el catalán, respectivamente. Desde este punto de vista es muy importante el estudio del papel que representa, en los dialectos catalanes, el habla de las capitales comarcales, que, como es natural, serán localidades obligadas en nuestro *ALDC*. En unas ocasiones, estas capitales comarcales difunden rasgos del habla de Barcelona, porque sus habitantes tienen mayor relación con la capital que los habitantes de los medios rurales, en otras circunstancias esas capitales son las que difunden rasgos de la lengua oficial castellana: pensemos que hay en ellas guarnición, institutos de enseñanza secundaria, notarios, y otros elementos que provocan dicha difusión. Por otra parte, esas mismas capitales comarcales, que son, como es sabido, centros de mercados generalmente semanales, al recibir la visita periódica de los habitantes de los medios más rurales, contribuyen a nivelar el habla de la comarca, y presentan un estado curioso en que se mezclan arcaísmos y dialectalismos con «barcelonismos» y castellanismos. Todo lo dicho pronto tendería a hacer que las diferencias lingüísticas cada vez sean más sociales que geográficas. En efecto, las clases cultivadas, que tienen mayor relación, por una parte, con el castellano (formación escolar, relaciones comerciales, etc.), y, por otra, con el catalán de Barcelona (viajes, lecturas, etc.), tienden a hablar una lengua más evolucionada (a veces más correcta desde el punto de vista catalán, a veces más mezclada con castellanismos) que las gentes de los pueblos, que viven más cerradas en sus medios familiares y aldeanos. Cuando acabamos de exponer, hace ver hasta qué punto es urgente la tarea de recapitular y recoger la vida de los dialectos catalanes en un nuevo Atlas. Porque, además, a las circunstancias mencionadas, específicas de nuestro dominio lingüístico, se unen las más generales de nivelación idiomática debida a la generalización de la vida moderna (medios de comunicación, radio, turismo, etc.).

No quisiéramos terminar este breve informe sin reiterar lo que desde el principio venimos proclamando: el *ALDC* se esfuerza por recoger y aprovechar los esfuerzos de cuantos nos han precedido en el cultivo de la geografía lingüística románica y concretamente del dominio catalán, y considera que su presencia no ha de ser obstáculo para nadie. Por otra parte, el *ALDC* se ofrece a cuantos dialectólogos puedan tener necesidad de sus materiales y de su documentación.

DISCUSSION

Interventions de MM. M. SANCHIS GUARNER et D. CATALÁN. Réponse de M. A. BADÍA-MARGARIT (rédacteur et lecteur de la communication).

M. SANCHIS GUARNER (Palma de Maiorca) rappelle que l'expérience des collaborateurs de l'ALPI pourra aider les auteurs du nouvel atlas à perfectionner le questionnaire.

D. CATALÁN (La Laguna) suggère qu'il serait intéressant d'inclure dans la zone à explorer tout le territoire qui formait jadis le royaume aragonais.

A. BADÍA-MARGARIT (Barcelone) remercie des suggestions qui lui ont été faites et signale qu'une liste provisoire des points sur lesquels porteront les recherches a déjà été préparée. Il avait déjà pensé à inclure dans la zone à explorer tout le territoire dont parle D. Catalán.

SUBSÍDIOS PARA UMA NOVA EDIÇÃO DO «ELUCIDÁRIO» DE VITERBO

MÁRIO FIUZA DA SILVA PINTO
(PÓVOA DE VARZIM)

Por volta de 1768 foi Fr. Joaquim de Santa Rosa de Viterbo nomeado pelos seus superiores cronista da Real Província da Conceição, cargo que estava de acordo com o temperamento e predilecções do ilustre frade capucho. Sabemos que Viterbo trabalhou infatigavelmente para bem se desempenhar deste cargo e algumas obras manuscritas comprovam o seu labor, como os «Bispos de Portugal» (Ms. 20-I-19 da Bibl. Mun. de Viseu), obra que ficou incompleta e para a qual Viterbo acarretou materiais durante cerca de dez anos. Por volta de 1780, abandona os «Bispos de Portugal» para se dedicar a uma obra mais lata e de maior responsabilidade que se intitulava «História Universal e Cronológica da Igreja em Portugal» (Ms. 20-I-33 da Bibl. Mun. de Viseu).

Foi durante este período em que Viterbo recolhe elementos históricos para as suas obras, que começa a interessar-se pelo estudo das palavras antigas. Com efeito, como se poderiam interpretar convenientemente os nossos vetustos documentos, sem se conhecer o significado exacto de alguns vocábulos que neles se empregavam? E foi assim que, à margem do seu trabalho de investigador, começou Viterbo a apontar alguns vocábulos arcaicos e o seu significado. Principiou por fazer uma lista para uso próprio que se foi avolumando com as constantes investigações a que procedeu na Sé da Guarda, Sé de Viseu, Arquivo da Catedral de Lamego, Arquivo de Almacave, Salzedas, Pena Garcia, Souto de Madões, Arquivo do Real Mosteiro de S. João de Tarouca, Convento de Caria, Cartório do Mosteiro de S. João de Alpendurada, Arouca, Necrológio de Lamego, Torre do Tombo e Alcobaça. Estudou pormenorizadamente alguns livros, como o Livro Baio Ferrado do Grijó, Chronicon Lamacense, Livro Censual de Lamego e o Livro das Bulas da Torre do Tombo. Ao mesmo tempo que recolhe elementos para as suas obras, toma numerosos apontamentos sobre letras, números, abreviaturas e medidas que apareciam nos documentos consultados e principalmente

sobre as «palavras, termos e irases que em Portugal antigamente se usarão e que hoje regularmente se ignorão».

Em data incerta, mas depois de 1781, visita Viterbo o Mosteiro de Santo Agostinho da Serra do Pilar do Porto. Aí consulta os manuscritos do cônego regente D. Bernardo da Encarnação. Este laborioso erudito dedicara-se ao estudo da diplomática, que conhecia a fundo, e consultara documentos em todos os cartórios, bibliotecas e arquivos da sua própria congregação e ainda na de Santa Cruz de Coimbra. Deixara entre os seus papéis umas «Observações sobre varias letras, numeraes, de que usavão os Antigos» e principalmente um glossário em que juntara 583 «palavras antigas». Viterbo enriquece a sua colecção com este vocabulário que mais tarde incorporará, mais ou menos literalmente, no seu «Elucidário». Encontra-se uma cópia desta obra de D. Bernardo da Encarnação entre os manuscritos de Viterbo (Ms. 20-I-17 da Bibl. Mun. de Viseu, fls. 113-126 e 132-135). Para avolumar rapidamente a sua colecção, pede Viterbo a colaboração de vários amigos que lhe enviam vocábulos, cópias de documentos (Idem, fls. 78-79, 140-141, etc.) e de inscrições epigráficas (Idem, fls. 49-53, etc.), apontamentos (Idem, fls. 75-76, 155, etc.) e opúsculos manuscritos de que largamente se aproveita. Serve-se também desse processo quando necessita de algum documento importante, arquivado em algum lugar distante, aonde não se poderia deslocar com facilidade (Idem, fl. 89).

Foi com elementos que ele próprio recolheu, com o glossário de D. Bernardo da Encarnação e ainda com as achegas que lhe enviaram os amigos, que Viterbo amalgamou o seu «Elucidário». Uma vez a obra redigida, submeteu-a à crítica de João Pedro Ribeiro que lhe fez algumas observações que Viterbo nem sempre acatou e seguiu. Em 1798 apareceu em Lisboa o 1.º tomo do «Elucidário» e, no ano seguinte, o 2.º tomo, acrescido dum suplemento.

Após a publicação desta obra — a grande aspiração da sua vida — não abranda Viterbo a sua faina de dicionarista. Propõe-se realizar ainda três tarefas. Uma foi-lhe aconselhada por João Pedro Ribeiro e consistia em reduzir o «Elucidário» à terça parte, omitindo-lhe as longas e frequentes digressões políticas, económicas e morais, limitando-o apenas ao absolutamente indispensável para a interpretação e compreensão dos documentos antigos. Viterbo chegou a concluir esta obra que foi publicada póstumamente, em 1825, com o seguinte título: «Dicionario portátil das palavras, termos e phrases que em Portugal antigamente se usaram e que hoje regularmente se ignoram. Resumido, correcto e addicionado pelo mesmo auctor do Elucidario, a beneficio da

litteratura portugueza». Foi impresso em Coimbra, na Imprensa da Universidade.

A segunda tarefa foi realizada com o título de «Compendio do Dicionario de Morari com notas» de que existia um volume manuscrito que Fr. Francisco dos Prazeres Maranhão observou em 1836 e que Inocêncio Francisco da Silva cita no «Diccionario Bibliographico Portuguez» sob o número 2014, sem o ter visto e ignorando o seu paradeiro. Esse manuscrito transitou, depois de 1836, da biblioteca do Convento da Fraga para a do Seminário Episcopal de Viseu. Perdeu-se provavelmente em 1910, após a implantação da República, quando essa biblioteca foi assaltada e saqueada por alguns populares enfurecidos.

A terceira tarefa, que não chegou a realizar, consistia em publicar uma nova edição do «Elucidário», correcta e muitíssimo aumentada. Mas se não chegou a levar a cabo essa sua intenção, deixou todos os elementos, ainda que descoordenados, nos seus numerosos manuscritos.

Mas os manuscritos de Viterbo têm uma história bastante curiosa. Após a morte do seu autor, ficaram guardados no Convento da Fraga, onde o insigne frade capucho passou os últimos anos da sua vida. Com a extinção das ordens regulares e posteriormente a 1836, a maior parte transita para a biblioteca do Seminário Episcopal de Viseu, enquanto outra parte é entregue aos herdeiros de Viterbo. Em 1910, após a implantação da República, a biblioteca do Seminário é saqueada e perdem-se três volumes manuscritos, tendo os restantes dado entrada na Biblioteca Municipal de Viseu, onde ainda hoje se encontram. Dos que ficaram na posse dos herdeiros de Viterbo, perdem-se dois volumes e os restantes ingressam mais tarde na Biblioteca da Academia das Ciências, em Lisboa, onde ainda hoje se conservam.

Inocêncio Francisco da Silva desconhecia o paradeiro dos manuscritos de Viterbo e supôs até que se tivessem perdido. Não é pois de estranhar que na 2.^a edição do «Elucidário», por ele publicada em 1865, apesar de a ter intitulado de «...revista, correcta e copiosamente addicionada de novos vocabulos, observações e notas criticas, com um índice remissivo», não se tenham aproveitado as inúmeras adições e correções deixadas por Viterbo. Os manuscritos continuaram ignorados até que o Dr. José Leite de Vasconcelos descobre em 1895 os que se guardavam em Lisboa, na Biblioteca da Academia das Ciências. Foi em Março de 1903 que o ilustre Mestre localiza os restantes na Biblioteca do Seminário Episcopal de Viseu, aos quais apenas fez um rápido exame.

No Verão de 1948 começo a ler e a estudar os 232 manuscritos que

estão arquivados na Biblioteca Municipal de Viseu. No ano seguinte, apresento, como tese de licenciatura em Filologia Românica na Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, um trabalho intitulado «Fr. Joaquim de Santa Rosa de Viterbo — Subsídios para o estudo da sua vida e personalidade», onde, pela primeira vez, se aproveitam os dados fornecidos pelos manuscritos.

Os manuscritos de Viseu são de um valor inestimável para uma nova edição do «Elucidário». Basta dizer que neles se encontra o resultado dum trabalho infatigável e contínuo, despendido durante 19 anos. Todo esse material encontra-se definitivamente redigido, ainda que descoordenado, em vários manuscritos a que Viterbo deu o título geral de «Novas addiçoens e retoques ao Elucidario das Palavras» (Ms. 20-I-17, fls. 7-31 e 199-202; Ms. 20-I-30, fls. 1-58; Ms. 20-I-33, fls. 153-160 e Ms. 20-I-38, fls. 1-26).

Em 1948, comecei a transcrever e a coordenar todos estes elementos dispersos, mas tive de interromper o trabalho no ano seguinte. Em 1958, graças ao interesse manifestado pelo Doutor Manuel de Paiva Boléo e ao auxílio financeiro que me foi dado pelo Instituto de Alta Cultura, a cujo ilustre Presidente deixo aqui expressa a minha gratidão, recommencei o trabalho de transcrição e coordenação que se encontra presentemente bastante adiantado.

Viterbo deixou numerosas correcções e adições a vocábulos já estudados no «Elucidário» e coligiu ainda um grande número de novos vocábulos. Desse material, muitíssimo extenso, desejo dar uma rápida ideia, a fim de se poder avaliar da sua importância e extensão.

Algumas vezes corrige Viterbo opiniões expostas no «Elucidário», que mais tarde verificou serem menos correctas. Sirva-me, como exemplo, a correcção à palavra *Palácio*, que passo a transcrever:

«Não obstante que no Elucidario, V. Palacio, nos persuadimos serem as *Casas da Camara* os *Palacios* de que tanto fallão os loraes antigos, agora nos persuadimos que antes erão as *casas* ou *residencias dos senhores*, ou *senhorios dos respectivos concelhos*, a quem a Real Coroa tinha feito mercê dos *direitos reaes*, *multas*, *coimas* e *penas*, de que os ditos loraes fazem menção. E o que me obriga a mudar de parecer he a definição clara e manifesta que elles fazem entre o *Palacio* e o *Concelho*, mostrando nisto ser o *Concelho*: o Senado da Camara; e o *Palacio*: o senhorio ou donatario da terra, que algumas vezes se explicão, dizendo: *ad seniore[m] terrae*.

Bastará lembrar agora o Foral da Folgosa que se acha no mosteiro da Sobreda, dado por El Rei D. Sancho 1.º no de 1188. Tratando das *coimas*, diz que só três pagarão, a saber: *homicido*, *roussou*, e *furto sabido*,

e que a pena de cada hũa destas coimas são trinta maravidiz, metade *ad Palacium* e os outros quinze maravidiz *ad vestrum Concilium*. E que, se mattarem algum urso, darão as mãos delle *ao Palacio*; e, se mattarem porco montez, darão o lombo *ao Palacio*, *sem osso e sem coiro, e nada mais*. E por ventura a *Casa da Camera* come lombos de porco ou mãos de urso?...

No Foral da Villa de Moz, dado por El Rei D. Affonso Henriques, no de 1162, se diz: *et Palacio del Senor de Molas habeat calumnia, quomodo de vicino*. He verdade que verificando-se não haver *donatario* na terra, he muito natural que o *Palacio* se tome pela *Casa da Camera*.

Suposto que n'alguns foraes se tome *Palacio* por *Casa da Camera* ou *Senado*, como se diz no *Elucidario* (V. *Palacio*), a verdade he que devemos attender, quando nelles encontrarmos esta palavra, se simplesmente se diz *Palacio*, (ou) se se acrescenta do *Rei*, do *Bispo* ou de outro senhor. Dizendo v. g.: *sete soldos ao Palacio*, (estes) devem ser pagos ao rico homem, grande ou fidalgo que da mão do Rei era senhor daquella terra e na qual era costume ter suas casas nobres, ou que assim parecião a respeito das ordinarias choupanas daquelle bom tempo (Vid. *Eluc.*, V. *Palacio* 3º). Se no foral se disser que se pagará ao *Palacio do Rei*, então se toma pela *Camera*, como se diz nos foraes de Casteição de 1196 e de Aguiar de 1258. No Foral de Moz de 1162 se nomea expressamente o *Palacio do Senhor de Moz*, não ficando duvida de que pelo nome de *Palacio* se entendia o senhorio da terra, quando outra cousa expressamente se não declarava.

(Ms. 20-I-17, fls. 18 e 30)

Outras vezes, estuda Viterbo um vocábulo que não se encontra no «*Elucidário*», como *Maninhado*, o que passamos a transcrever:

«Assim chamárão os foros, pensoens, laudemios, reconhecenças e quaesquer outras rendas, emolumentos, obvençoens ou serviços que dos prazos feitos das terras maninhas havião de pagar os respectivos caseiros. Seja ou não seja certo que os fidalgos usassem ou abusassem antigamente dos *maninhos* nas terras doadas, ou por tempo certo ou para sempre, hoje só devemos optar pelo que diz a nossa Ordem, como se disse (V. *Maninho*).

Entre os documentos de Tarouca se acha o testamento de D. Orraca Fernandez, de 1355 (gav. 10, massó 5, n.º 21) no qual se lê: «Item. Mando a senhorinha, minha sobrinha... duas leiras de herdade, que eu hei em Barreiros, que me acaecerom dos maninhados, com obrigação de dar ao Abade e ao Capellão de Santa Marinha para sempre hum capom, e seis ovos, e quatro riqueifas, taaes quejendas as a mim dam de serviço.» No mesmo mosteiro (gav. 7, massó 11, n.º 2) se acha a grande doação que D. João Mendes e sua molher D. Orraca Affonso fizerão àquella casa de muitos casaes e padroados nos obispados da Guarda e de Tuy, e no Reino de Leão, e dizem: «Estes logares sobreditos, todos e cada hum delles, damos e doamos e outorgamos... com todas sas perteenças,

em montes e en fontes, rotos e por romper, pesqueiras, maninhados, ressios, charnecas, agros, serviços, jeiras, testamentos, e Maladias, e os Padroados das Egreias destes logares.» (Ms. 20-I-17, fl. 19)

O artigo *Maninho* que Viterbo citou, ocupa, na minha transcrição, sete páginas dactilografadas. É um exemplo da grande extensão que Viterbo deu a alguns artigos das suas «Novas addições e retoques ao Elucidario das Palavras».

Há outros artigos em que o insigne dicionarista faz um acrescentamento a um vocábulo já estudado no «Elucidario», como as palavras *Caimbo*, *Estado de Cera* e *Costeira* que transcrevemos a título de exemplo.

CAIMBO

«Vide *Elucidario* in *Suplemento*: vocabulo *caimbo*.

Cambio á vista, quando um banqueiro, com letra sua e com algum interesse, nos faz cobrar, pelo seu correspondente em hum lugar, o dinheiro que lhe entregámos em outro lugar.

«Dos quatrocentos cruzados tomaram para sua despesa e o mais poseram em mãos de Bertolameu Florentim para que lhe fossem dados em Valença; e foram ter a Barcelona e o caimbo lhe escambirão de Barcelona para Napoles e em Napoles lhes foi dado seu *caimbo*» no de 1487 annos a Affonso de Paiva e Pedro da Covilham que, por ordem d'El Rei D. João 2.^o, havião partido neste anno a descobrir as terras do Preste João. (Da «Historia do Preste João» pelo Padre Francisco Alvares, impressa em Lisboa no de 1540 — 2.^a edição)»

(Ms. 20-I-17, fl. 10)

ESTADO DE CERA

«Banqueta ou certa ordem de vellas de cera que arde em alguma função eclesiastica.

No testamento que, no de 1366, fez D. João Annes que depois foi o primeiro Arcipreste de Lisboa, institue huma vigilia no altar de S. Vicente da Sé com missa no seu altar: «offertada com tres liçoens e tres estados de cera que lhe tinha promettido». E se a cada lição se poria nova banquetta de vellas no altar, ou se aos conegos se darião vellas a cada huma das três liçoens... o mais certo he que estes *estados* erão três Noturnos do Officio de Defuntos, em cada hum dos quaes se dava cera aos ecclesiasticos que assistião ás taes *vigilias*.

Vide *Elucidario*. Vide *Estado*, onde se mostrou que *estados* erão Officios de Defuntos, ainda assim chamados no seculo XVI.»

(Ms. 20-I-17, fl. 27 v.)

COSTEIRA

«Vide *Elucidario*. Vide *Costeira*.

No Cod. Philip. L. 5, t. 123, § 3, se determina que os homiziados que forem pescadores: «possão hir pescar pela costa do mar nos nossos Reinos e tomarão com os pescados aos lugares dos coutos e não aportarão em outra terra, nem porão costeira em outra parte».

Pôr costeira: se toma aqui por hir pescar a outras costas do mar, que não sejam as destes Reinos.

Fazer costeira: dizem os pescadores quando não sahem em terra e andão pescando em outra costa, onde devem pagar os direitos na frequencia do costume.»

(Ms. 20-I-17, fls. 28 e 23 v.)

Duma maneira geral, podemos afirmar que os artigos das «Novas addições e retoques ao Elucidario das Palavras» se não são o estudo de novos vocábulos acrescentados ao «Elucidário», são adições e correções ao mesmo. Muitas vezes a um artigo já inserido, Viterbo acrescenta um aditamento, sugerido pela leitura e interpretação de qualquer documento antigo ou de qualquer obra da especialidade.

Outras vezes, Viterbo enfuna as velas da sua imaginação e preenche um artigo com uma digressão que é mais um minúsculo ensaio de moral eclesiástica do que uma pequena explanação filológica ou diplomática. Escolhemos, para exemplo, um curioso artigo intitulado «Reclusos ou inclusos», que ilustra admiravelmente o que acabámos de afirmar:

RECLUSOS OU INCLUSOS

«Monges ou eremitas que, havendo-se separado do mundo, se encerravam em huma pequena cella, fazendo tapar a porta de pedra e cal ou barro, ficando só hũa pequena fresta por onde recebião algum pouco e grosseiro alimento e ali choravam até o fim da sua vida os seus peccados e os de todo o mundo. Alguns se encerravam por certo e limitado tempo.

Estas cellas dos reclusos não somente se virão até o seculo VII no Oriente, assim de homens como de mulheres, mas tambem se praticou no Occidente, pois no setimo Concilio de Toledo de 616 se determina que não haja tantos monges reclusos e tantos ermitaens, mas que se attenda muito ás partes e qualidades dos que houverem de tomar essa vida. Daqui se infere o grande numero destes inclusos e que já não erão novos nas Hespanhas e que alguns, talvez mal exercitados nas observancias monasticas e levados de hum mau espirito, tinham mostrado a sua inconstancia e dado muito que falar aos mundanos com a relaxação dos seus costumes, os quaes pinta admiravelmente Pedro, veneravel Abbadé de Cluni (L. 3.ª, Epístola 20), em huma carta que escreveu a Gisleberto

Recluso, dizendo-lhe, entre outras cousas, que a hum homem solitario, encerrado e ocioso, lhe entra de tropel o mundo dentro da sua cella, humas vezes representando-lhe, na sua imaginação, que he pai de muitos monges, outras vezes, lhe poem na cabeça humma mitra, capello ou tiara. Começa-se a criar nelle pensamentos soberbos e altivos, e com pretexto de fazer bem ás almas, abre a janelinha da sua cella e começa a quebrantar o silencio (tão amigo da oração e contemplação) e, como tem tantas palavras reprezadas, não cessa de fallar e logo, com mascara de piedade, se encarrega dos negocios alheios. Para fazer esmolas, recebe dinheiros em deposito, converte-se a sua cella em casa de negociação e desde ali começa a governar o mundo inteiro. Elle cinge as cidades de muros, enfreia os rios com pontes, arma exercitos contra os inimigos da Patria. O miseravel, que ali se recolheo, para ter silencio, oração e socego de espirito, se enreda em mil negocios, alheios da sua profissão e parecendo-lhe salvar as almas alheias, vem a perder a sua própria alma.

E ex aqui a razão por que os Padres do Concilio procuravão que fossem poucos, mas muito exercitados nas virtudes, semelhantes reclusos que erão frequentissimos na Religião de S. Bento, conseguindo licença dos seos abbades ou para se fecharem n'humma cella dentro mesmo do mosteiro, ou para hirem viver fechados no ermo, já nas grutas e cavernas, já em cellas feitas para o intento.

Vide Ducange: vide *Incluso*. E no *Elucidario* vide *Emparedado*»

(Ms. 20-I-17, fl. 30 v.)

Alguns artigos têm um carácter acentuadamente diplomático, como os que tratam de selos, que exemplificamos com o *selo das tavoas*.

SELO DAS TAVOAS

«Alem dos *sellos rodados*, feitos á penna ou pelos cancellarios ou pelos seos substitutos, notarios, officiaes ou amanuenses, de que temos repetidos exemplos no primeiro reinado, desde 1150 até o fim dele (sem que nos conste que em todo este tempo se pozesse algum *sello pendente* em documento real, que hoje passe por verdadeiro e legitimo, original enfim; sem embargo de apparecerem alguns de prelados diocesanos) he sem duvida que D. Sancho 1.º algumas vezes usou de *sello pendente* e ao mesmo tempo do *rodado*, como se vê pela Doação de Façalamo, feita ao Mosteiro de S. Jorge, d'apar de Coimbra, no de 1191 (Cartorio da Universidade). Porem no de 1190 usa só do *rodado* na Doação das *Topadeiras* ao Convento de Grijó, como consta do *Livro Baio Ferrado* que ali se guarda. Depois de D. Sancho 1.º são pouco frequentes os *rodados* que de todo desaparecerão depois de 1225, reinando já D. Sancho 2.º, não se achando em diplomas que baixassem do trono mais que sellos pendentes de cera ou chumbo.

Mas he bem de crer que já antes d'El Rei D. Dinis houvesse no expediente da Coroa *sello pequeno*, de *chapa*, *chancella*, ou *sinete*, de

molde, cunho ou *typo* com que os nossos monarchas fazião sellar as cartas de *avizamentos geraes* ou *mandadeiras* e mesmo quaesquer outros papeis entre partes ou que não respeitavão os interesses da Coroa ou da nação. E tal era o *sello das tavoas*, dito assim porque entre dois ou três pedaços de taboa se formava o arteficio, com que á força de parafusos e tarraxas se imprimia o sello de cera no papel ou pergaminho. De semelhante arteficio, já muito mais polido, se usa hoje nas secretarias de Estado e quaesquer outras eclesiasticas, civis e militares. No de 1392, já o *sello das tavoas* tinha o nome de *sello pequeno* e *sello da paridade* para distincção do *sello grande*.

No de 1296, fez El Rei D. Diniz passar huma nova Carta de Visitação do Concelho do Aveloso com os de Casteirão, Ranhados e Penedono, para reciprocamente *pastarem* e *montarem*. O Senhor Rei D. João 1.º fez dar esta carta em publica forma e com força de original, no de 1425; e diz estar aquella *escrita em papel, selada de hum selo de quinas pendentes* (documento de Aveloso). E ex aqui o *sello grande* differente do das tavoas, de que agora fallámos. No de 1395 se chamava o *sello redondo* para o differencar do *sello pendente*, que era esteroide. Por este mesmo tempo se achão alguns sellos episcopaes pendentes, e contrasellados no reverso com o *camafeu* ou pedra do anel dos mesmos prelados. E finalmente desde o seculo 15 apparecem os mesmos sellos em caixas de pao, ás quaes davão o nome de *couchos*. Mas todos estes sellos erão de cera; ficando como reservados á Real Coroa os sellos de chumbo.»

(Ms. 20-I-17, fls. 19 v. e 20)

Já tive occasião de referir-me á perda dum manuscrito de Viterbo, intitulado: «Compendio do Diccionario de Morari com notas». Nas suas «Novas addições e retoques ao Elucidario das Palavras» cita frequentemente Viterbo aquella obra, como, por exemplo, no artigo intitulado *Precarias*.

PRECARIAS

«Assim forão chamadas certas cartas de doação, de que se conserva hũ pasmoso numero em os nossos archivos. Os juristas derão o nome de *precario* ao que se alcança com rogos e se não possui senão por emprestimo. O *contrato precario*, que de França passou á Italia e depois a toda a Europa, encheo as cathedraes, os mosteiros e outras particulares igrejas de largas riquezas. Consistia elle em huma doação ou contrato de venda que hum ou mais particulares fazião dos seus bens ás igrejas ou Lugares Santos dos quaes immediatamente recebião huma escritura, á qual chamavão *precaria* ou *precatoria*, pela qual conseguião das mesmas igrejas os mesmos bens doados ou vendidos, para os possuir por certo e determinado tempo de gerações ou vidas, com condição de dar á igreja ou mosteiro huma certa e determinada renda annual. E terminado o tempo da *precaria*, se consolidavão ambos os dominios, assim o direito da do-

ção, como o util da *precária* e podião os donatarios fazer dos taes bens o que bem lhes parecesse. Estas *precarias* erão verdadeiramente humas *enfiteuses* ou *prazos* com o tempo, ou condiçoens que se ajustavão entre os senhorios e colonos. Tambem algumas vezes se tomão as *precarias* por *serviços* ou *rogos*.

Vide Ducange, v. *Precaria*, onde largamente trata desta materia. Morari v. *Precaria* e Bluteau v. *Precario*.»

(Ms. 20-I-17, fl. 30)

É interessante notar que algumas vezes traça Viterbo a história do objecto, o que vem de certo modo aclarar o estudo das suas denominações. Ilustramos este aspecto com o artigo sobre o vocábulo *Polaina* que, não sendo muito completo, serve contudo para exemplificar a nossa afirmação.

POLAINA

«Nota ou sinal afrontoso que devião trazer sempre na cabeça, quando estivessem fóra de sua casa, aquellas que forão condenadas por *alcoviteiras*, mas não em morte natural ou degredo. Consistia em huma especie de toucado ou beatilha de seda vermelha (que tambem se disse *enxaravia*) e não a trazendo erão degradadas para sempre para o Brasil. Vide *Ordenações*, L. 5.º, T. 32, § 6.

Na baixa latinidade se disse *pouleana* huma especie de çapato muito agudo, a modo de unha de pinto, que em latim se diz *pullus*. A este calçado chamarão os Francezes *poulaine*. No tempo de Carlos 6.º, rei de França, chegarão estes çapatos ou polainas a tal excesso de comprimento que a ponta delles para a gente ordinaria era de meio palmo; para os nobres de palmo; e para os principes de dois palmos. Este calçado tão ridiculo prohibio o dito rei em toda a França. No Concilio Andegavense de 1365 foi prohibido a todos os ecclesiasticos e em Roma o prohibio Urbano 5.º.

Em Portugal, alguns annos antes do de 1800, se virão no maior auge estas polainas que, talvez sem lembrança já das francezas, se tomarião dos *Papuses*, de que usão os Orientaes e Indiatcos de hum e outro sexo. Os dos homens são de couro negro ou vermelho, e os das mulheres de veludo ou brocado; nem huns nem outros têm saltos mas todos hum bico muito agudo, que revira para cima, e a parte da sola, que volta, custuma ser dourada. Não têm estes çapatos ou *papuses*, e verdadeiramente chinellas, nem palla, nem correa, nem fivella. Já agora no de 1805 se vai extinguindo este abuso, do que já antigamente forão tentados os Portuguezes».

(Ms. 20-I-17, fl. 27 v.)

Ainda que a maior parte dos artigos das «Novas addiçoens e retoques ao Elucidario das Palavras» tenha um carácter particularmente

diplomático, outros há em que mais transparece o carácter filológico. «Baldoairo» é um dos artigos que melhor servirão para exemplificar o que acabámos de afirmar.

BALDOAIRO

«*Baldoairo* não só he livro que traz as ladainhas, mas também se deu o mesmo título aos que continhão admoestaçoens ao povo, pareneticos e homiliarios, e ainda mesmo aos que tratavão dos vicios e virtudes, mysticos e exhortatorios, cuja doutrina se pregava nas assembleas particulares, nos pulpitos e cadeiras, oportuna e importunamente. E também as Vidas ou Flores dos Santos se chamão *baldoairos*; porque se lião em voz alta na mesa das comunidades religiosas.

Ainda hoje se não esqueceo inteiramente nas provincias o verbo *baldoar*, dizendo: *fulano está baldoando*, quando falla muito alto e não estamos com muita vontade de o ouvir. *Que estás tu aqui a baldoar?* Assim arguimos ao que nos está pregando, ou dizendo cousas com pouco acerto ou de que não gostamos.

Parece que não diffiria em muito o *baldoairo* do *sarmonairo*, se não fora talvez que este estava escrito com estilo scolastico e rhetorico, e aquelle com effeito familiar e sem artificio de palavras.»

(Ms. 20-I-17, fl. 29)

Vou terminar esta já longa série de citações com mais um artigo — «*Commissorio*» — que serve para exemplificar como Viterbo discute e resolve alguns problemas.

COMMISSORIO

«Proibição, conto, defeza, mandado rigoroso, preceito firme ou lei penal que impoem aos transgressores certa multa ou confiscação dos bens da fortuna ou pena dos corpos. Ducange (Vide *Commissorium*) seguindo ao nosso Brandão (Livro 8.º da Monarchia Lusitana, cap. 15) diz que he o mesmo que *doação*, *testamento* ou *diploma*. O documento que Brandão ali adduzio he a *confirmação das liberdades*, ou mais bem, *hum novo conto* que o Senhor Conde D. Henrique e sua molher, no de 1097, fizeram aos moradores da Villa da Cornelhã, a qual D. Ordonho 2.º, no de 916, e D. Fernando 1.º, no de 1064, havião doado e confirmado á Sé de Compostella em honra do Apostolo Santiago. E como se lhes não guardavão os privilegios que aquelles monarchas lhes concederão, devassando os seos coutos, destruindo suas devesas, tolhendo o pasto de seos gados e vexando-os por todos os modos, elles se queixarão aos condes, ós quaes dizem: «*Consentientibus Nostri Palatii Maioribus... huic Apostolo fieri hoc Commissorium, et Testamenti scripturam elegimus; qualiter de Nostra jussione, et firmo precepto, videtur omnis penuria ab omnibus Habitatoribus in Villa Corneliana;*», o que Brandão traduzio assim: «Eu

D. Henrique, Conde dos Portuguezes, juntamente com minha molher D. Thereza... consentindo nisto os grandes da nossa côrte... nos pareceo offerecer a este Santo Apostolo esta dadiva e escritura de testamento, para que, por nosso mandado e lei firmissima, os moradores da Corneilhã fiquem livres». Veneramos, mas não seguimos, este grande homem, enquanto chama *dadiva* ao *comissorio*. Para o que se note que os condes não só fizeram nova carta de testamento ou doação (que era o mesmo) ao Santo Apostolo: *testamenti scripturam*, mas ainda de novo contatão ou renovarão o couto da dita villa, a que dão o nome de *commissorium*, pois todos os que quebrantavão os coutos regularmente erão multados em 500, em 1000 ou 6000 soldos para o real fisco (quando esta coima se não concedia expressamente ao donatario).

Com effeito na infima latinidade se disse: *commitere, commissio e commisum* por *confiscar*, e *confiscação* de certos bens, em pena de haver cometido algum crime ou faltado á lei que se devia cumprir. Ainda hoje he expressão do foro: *cahir em commissio*: perder o emfiteuta o prazo, por não haver cumprido as condiçoens a que se obrigou, quando o senhorio o recebeo. E mesmo os juristas se não têm esquecido da *lei commissoria*, donde nasceo o *commissorio*, que he o concerto que o comprador faz com o vendedor de pagar em tal dia, sob pena de que não pagando fique a venda desfeita.

Isto mesmo se evidencia pela Carta de Couto de Santo Thyrso que os mesmos condes, e no mesmo anno de 1097, fizeram a Sueiro Mendes, na qual dizem: «*Ponimus tibi cautum, et facimus commissorium, ut nullus homo per vim in dies ingrediat, ad malefaciendum: non pro rapina... neque pro nulla alia calumnia*». Donde se vê que *commissorium* está posto como explicação e synonymo de couto, prohibindo que ninguém entre nelle com animo de fazer mal aos que nelle morarem ou a elle se acolherem: «*ainda que hajão feito roubos ou tomado pinhores: ainda que hajão espancado alguem, ou forçado mulher, ou feito algum homicidio; ou commettido quaesquer outros crimes, pelos quaes se houvesse de pagar multa da coima*». (Documento do Mosteiro de Santo Thyrso)».

(Ms. 20-I-17, fl. 19 v.)

Creio ter dado já uma rápida ideia do conteúdo do manuscrito de Viterbo «*Novas addiçoens e retoques ao Elucidario das Palavras*». Havia já citado alguns artigos no meu trabalho «*Fr. Joaquim de Santa Rosa de Viterbo*», onde, de págs. 225 a 234, transcrevi os artigos referentes a *Alima, as, Arenzo, Caratules, Dia do Gallo, Malla-Tosta, Maravidil, Mordomo da Curia e Nação, oens*. Achei de boa norma não repetir nenhuma dessas transcrições e escolher as que me parecessem que melhor exemplificariam os aspectos mais salientes da última obra de Viterbo.

Mas além deste grandioso vocabulário, muitos outros subsídios fornecem os manuscritos de Viseu a quem se encarregar de publicar a

nova edição do «Elucidário». Será, por exemplo, necessário corrigir muitas citações de documentos que se encontram gralhadas nas duas edições do «Elucidário». Nos vocábulos transcritos do glossário de D. Bernardo da Encarnação isso é evidente. Vejamos, por exemplo, a citação de *Açambarcar* que nos aparece, no «Elucidário», deste modo: «*Acordamos, que o Supricante hé agravado per voz Juizes, e Vereadores, em mandardes açambarquar, e deixardes tanto tempo açambarquadas as portas dos Juizes, e Officiaes do Couto de Grijó.* Sentença d'El Rei D. Manuel de 1513. Documento de Grijó,» enquanto no glossário de D. Bernardo da Encarnação, donde foi transcrita, se lê deste modo: «*Acordamos que o Supricante he agravado per voz Juizes, e vereadores, em mandardes açambarquar, e deixardes tanto tempo estar açambarquadas as portas dos Juizes, e Officiaes do Couto de Grijó.* Sentença d'El Rei D. Manuel. Documento de Grijó. He de 1513». (Ms. cit. de D. Bernardo da Encarnação, v. *Açambarcar*). Comparando as duas transcrições, além de alterações de pontuação, de emprego de maiúsculas e de ortografia, nota-se a omissão da palavra *estar*, indispensável para a perfeita compreensão e interpretação do passo citado.

Até hoje ainda não se publicou um outro dicionário da nossa língua arcaica e o «Elucidário» continua em uso e continua a ser um elemento indispensável para quem pretenda ler e interpretar os nossos mais antigos documentos, quer sob o ponto de vista literário, quer diplomático ou paleográfico. Por isso considero um trabalho urgentíssimo da cultura portuguesa publicar uma nova edição do «Elucidário», intrometendo-lhe todas as adições e correcções que Viterbo deixou redigidas, posto que descoordenadas.

LA PREMIÈRE ENCYCLOPÉDIE LINGUISTIQUE

SEVER POP

(LOUVAIN)

En 1951, lors de la fondation du Centre international de Dialectologie générale près l'Université catholique de Louvain, j'ai placé au début du texte de la première circulaire une phrase prononcée à la fin du siècle passé à l'École des Hautes Études de Paris par le savant français Gaston Paris:

«Les hommes sont divisés par les vérités dont ils se croient possesseurs, mais la recherche de la vérité les unit».

L'opinion de Gaston Paris est confirmée entièrement par l'esprit de collaboration internationale qui existe parmi les membres de notre Centre.

En effet, notre groupement scientifique compte actuellement plus de cinq cents membres appartenant à plus de cinquante pays. L'année prochaine paraîtra, lors du Premier Congrès international de Dialectologie romane la liste des membres indiquant aussi la date de leur adhésion au Centre.

Les archives du Centre offriront un jour aux chercheurs une ample documentation sur les rapports d'affectueuse collaboration existant entre tous les membres.

Les débuts

La publication d'une Encyclopédie linguistique avait été projetée dès la création du Centre, en 1951.

En effet, le point 8 du programme est formulé dans les termes suivants: «La réunion des matériaux nécessaires à la rédaction d'une encyclopédie linguistique» (Première circulaire, du 1er Janvier 1952; cf. *Orbis*, t. I, 1952, p. 312).

Le texte de la deuxième circulaire (du 1er février 1952) contient le vœux suivant: «Les archives du Centre international de Dialectologie

générale désirent posséder, en vue de la publication de son Encyclopédie linguistique, un portrait de ses collaborateurs» (cf. *Orbis*, t. I, 1952, p. 315).

La rédaction d'une Encyclopédie linguistique fut aussi annoncée au VII^e Congrès international de Linguistique romane, tenu à Barcelone en 1953, dans ma communication intitulée *Suggestions pour un programme commun de collaboration dans le domaine de la linguistique romane* (Actes et Mémoires, t. II, 1955, pp. 871-876).

En 1953, le premier fascicule d'*Orbis* a annoncé le commencement de la rédaction de l'ouvrage, avec la collaboration de tous les membres du Centre et de tous les collègues travaillant dans tous les domaines linguistiques.

Un bon nombre de savants ont bien voulu nous accorder, dès le début, leur adhésion en s'inscrivant parmi les membres du Comité de patronage de cet important ouvrage scientifiques (cf. *Orbis*, t. II, 1953, pp. 281-283).

Premiers questionnaires

Pour compléter la documentation de l'Encyclopédie, j'ai publié deux questionnaires: le premier sur la biographie et la bibliographie des chercheurs, le deuxième sur les périodiques intéressant la linguistique (voir *Orbis*, t. II, 1953, pp. 571-572).

Il est utile de rappeler les principales questions: nom et prénom, ainsi que le pseudonyme; outre la date et le lieu de naissance, il fallait préciser le nom des professeurs et les diplômes obtenus, afin de pouvoir mieux déterminer le rayonnement des idées linguistiques; les fonctions dans l'enseignement supérieur et les conférences données à l'étranger; organisation et direction de congrès ou de réunions scientifiques; les initiatives scientifiques les plus importantes; les ouvrages scientifiques personnels et en collaboration; les manifestations d'hommage; les mélanges offerts par les amis et les élèves, pour exprimer leur gratitude pour l'activité linguistique déployée et pour l'enseignement reçu.

Cette énumération indique clairement quel est en général, le contenu d'un article biographique et bibliographique de notre Encyclopédie linguistique.

En ce qui concerne les périodiques, les questions posées ont été les suivantes: nom du périodique; les sigles employés dans les citations; date de la fondation et de la publication du premier fascicule; nom du ou des fondateurs; nombre des fascicules publiés annuellement; prix

de l'abonnement annuel pour l'intérieur et pour l'étranger; adresse de la rédaction et de l'administration; les directeurs successifs depuis la fondation du périodique; la liste chronologique des tomes publiés avec le nombre de pages et l'année de publication; les volumes en hommages avec l'indication du savant honoré; le but du périodique; les initiatives scientifiques remarquables prises par le périodique, par exemple la publication d'une collection de travaux ou l'organisation d'une enquête linguistique, etc.

On peut facilement reconnaître, dans le contenu de ce questionnaire, les données que renferme un article de notre Encyclopédie linguistique sur un périodique.

Je dois cependant ajouter immédiatement que dans la première édition de l'Encyclopédie — c'est-à-dire dans la Petite Encyclopédie linguistique —, les données mentionnées ci-dessus seront présentées plus sommairement.

Résultats obtenus

Les résultats obtenus par les deux premiers questionnaires ont été excellents. Nos archives contiennent — comme je l'ai dit dans la Chronique du Centre, juin 1954 (Cf. t. III, 1954, pp. 371-372) — plusieurs centaines de réponses ayant une valeur documentaire extraordinaire, car elles sont rédigées par les chercheurs eux-mêmes.

Je tiens à exprimer à cette occasion aussi toute ma reconnaissance à tous les collègues et confrères qui ont déjà répondu aux deux premiers questionnaires.

Autres sources d'information

Les fascicules *d'Orbis* constituent une autre importante source de documentation concernant l'activité des chercheurs dans le domaine de la linguistique et de la dialectologie générales.

Il s'agit avant tout des nécrologies, publiées sur les membres et collaborateurs du Centre, lorsque les auteurs indiquent, en guise d'hommage, les contributions les plus importantes du défunt.

Les articles-portrait, publiés dans chaque fascicule *d'Orbis*, offrent, pour notre Encyclopédie linguistique, une source d'information d'une importance primordiale, puisque il s'agit presque toujours d'un texte revu par le savant auquel l'article est consacré.

La troisième source d'information est représentée par les petites bio-

graphies et bibliographies contenues dans chaque fascicule d'*Orbis* sur les collaborateurs dont les études sont publiées.

J'ai conçu ces informations pour faciliter la connaissance entre les chercheurs et pour en juger de la valeur scientifique d'une étude publiée. Lorsqu'on reconnaît, dans un article d'*Orbis* soit un apport scientifique remarquable, soit — il faut le dire — quelques affirmations élémentaires — les données biographiques et bibliographiques trouvées à la fin du même fascicule peuvent facilement expliquer l'origine.

Comité de Patronage et Bureau de Rédaction

En 1954, j'ai complété le *Comité de patronage* et le *Bureau de rédaction de l'Encyclopédie* et j'avais, à cette époque, l'impression de pouvoir entraîner plusieurs collègues à ce travail et d'obtenir les subsides nécessaires à la marche accélérée des travaux.

En effet, à cette date l'UNESCO a bien voulu octroyer à notre entreprise un subside de cinquante mille francs belges, dont l'emploi est justifié dans le tome III, 1954, d'*Orbis* (p. 596).

J'ai été tellement confiant dans le succès de l'entreprise que j'ai annoncé, pour 1955, la publication du *Prospectus* de l'Encyclopédie (cf. t. III, 1954, pp. 596-597).

Plusieurs collègues ont bien voulu rédiger une série de bons articles, par exemple: F. Falc'hun, sur la *Langue bretonne* (publié dans *Orbis*, t. VII, 1958, pp. 516-533), G. Piccitto, sur *Il siciliano dialetto italiano*, sous presse, à paraître dans le premier fascicule du tome VIII, 1959, d'*Orbis*.

Des difficultés se font jour

Mon optimisme a commencé à diminuer à la fin de l'année 1955, lorsque j'ai vu que l'UNESCO a réduit à vingt-cinq mille francs belges la subvention, au lieu de l'augmenter (cf. t. IV, 1955, p. 585).

La Chronique du Centre de juin 1956 informe laconiquement les membres du Centre que le retard de la publication du *Prospectus* de l'Encyclopédie est déterminé par des difficultés financières et techniques (cf. t. V, 1956, p. 305).

À la fin de l'année 1956, j'ai dû informer les membres du Centre du renoncement à la publication d'un *Prospectus* à cause de difficultés financières et qu'il sera remplacé par le premier fascicule de l'Encyclo-

pédie, dont le rédaction avance, malgré les difficultés techniques que nous devons surmonter (cf. V, 1956, p. 599).

Il fallait surmonter les difficultés

Il fallait à tout prix surmonter les difficultés, par un travail encore plus acharné, afin d'attirer l'attention des autorités qui pourraient éventuellement appuyer nos entreprises scientifiques.

Qu'il me soit permis de mentionner par ordre chronologique les ouvrages publiés qui, doivent être considérés comme des annexes à notre Encyclopédie linguistique:

1955

En 1955, j'ai publié la première *Bibliographie des questionnaires linguistiques* (Louvain, Commission d'Enquête linguistique, 1955, 169 p. et 6 planches), ayant pour but d'indiquer chronologiquement les questionnaires ou d'autres moyens d'enquêtes linguistiques, employés par les chercheurs du XIV^e siècle jusqu'à nos jours.

La présentation chronologique contribue énormément à la connaissance du développement historique de notre discipline.

Les index alphabétique et systématique (noms de personnes, noms géographiques et table analytique) facilitent la consultation de l'ouvrage.

La même année, j'ai inauguré la collection *Travaux publiés par le Centre*, dont les premiers trois fascicules contiennent le *Recueil Cardinal Eugène Tisserant* (Louvain, 1955, XXXII- 818 p. 48 planches hors-texte) et la *Cérémonie de la remise du Recueil Cardinal Eugène Tisserant, le lundi 28 novembre 1955* (Louvain, 1957, 75 p. et 11 planches hors-texte).

Ces ouvrages avaient pour but de faire connaître l'activité scientifique du jubilaire dans les milieux ecclésiastiques et de contribuer ainsi au rétablissement des liens qui existaient au IV^e et VI^e siècles entre les représentants de l'Église et notre discipline; je fais allusion à l'activité de saint Jérôme, auteur de la *Vulgata* (vers 342-420) et à celle de Saint Isidore (vers 570-636) auteur de traités sur les *Etymologies*, la *Propriété des mots*, etc.).

Les archives du Centre fourniront un jour des informations très intéressantes sur l'intérêt témoigné à notre entreprise par les représentants de l'Église catholique.

1956

En 1956, j'ai fondé une autre collection de publication du Centre, intitulée *Biographies et Conférences*.

Le titre indique bien le but poursuivi. Il s'agissait de présenter au monde scientifique le chercheur qui vient donner des communications ou des conférences au Centre, et de publier en même temps un résumé des problèmes présentés, qui peuvent germer dans l'esprit de la nouvelle génération.

Cette collection contient jusqu'à présent quinze opuscules.

Le XIV^e, sur la *Bibliothèque de l'Université catholique de Louvain*, a été publié à l'occasion du trentième anniversaire de la première restauration (4 juillet 1958) par Mlle Rodica Doina Pop.

L'opuscule offre un témoignage émouvant de collaboration internationale à l'oeuvre de restauration après deux guerres de ce foyer de richesse spirituelle commune au monde civilisé.

La même année, j'ai publié, avec la collaboration de nombreux chercheurs, l'ouvrage *Instituts de Phonétique et Archives phonographiques* dans cinquante-neuf centres universitaires du monde (Louvain, 1956, XVIII-408 p. et 39 planches).

Nous disposons ainsi d'une information très précise sur les instituts de phonétique les plus importants, sur l'activité déployée jusqu'à présent et sur les Archives réunissant des enregistrements utiles à l'analyse scientifique du langage humain.

Par la publication de cet ouvrage, j'ai allégé énormément la tâche de l'Encyclopédie linguistique. Lorsqu'il s'agit, par exemple, de présenter l'*Institut de phonétique de Paris* ou les *Archives phonographiques de Zurich*, l'Encyclopédie peut se borner à des informations plus sommaires que d'ordinaire, étant donné le grand service que peut rendre aux chercheurs le volume que j'ai publié au nom de la Commission d'Enquête linguistique.

1957

En 1957, cette activité a continué dans tous les secteurs mentionnés plus haut.

Dans la collection *Biographies et Conférences*, j'ai publié sept opuscules, sur l'activité et les conférences des chercheurs suivants: Alf Sommerfelt, Hugo Moser, Christine Mohrmann, H. Jos. van de Wijer, Tristano Bolelli, Mgr Antoine Grieria, Hans Rheinfelder, Charles Théodore Gossen.

1958

En 1958, j'ai publié, avec la collaboration de Mlle Rodica Doina Pop et de 196 chercheurs le *Premier répertoire des Instituts et des Sociétés de linguistique du monde* (Louvain, 1958, 294 p. et 11 planches dont 2 hors-texte).

Après avoir envoyé plus de quatre mille circulaires aux membres du Centre et à d'autres collègues j'ai pu réunir une documentation de la plus haute importance scientifique.

Il s'agit de soixante pays du monde.

Les chercheurs qui ne se bornent pas à soigner leur propre «jardin» — c'est-à-dire leur propre domaine de recherche — peuvent à présent prendre connaissance de ce qu'on fait ailleurs et des problèmes étudiés; ils peuvent établir immédiatement une collaboration plus étroite avec les collègues étudiant les mêmes problèmes et s'inspirer réciproquement.

1959

Au début de cette année a paru le volume *Jules Gilliéron, vie, enseignement, élèves, oeuvres, souvenirs*, avec la collaboration de Mlle Rodica Doina Pop et une préface de Pierre Chantraine, membre de l'Institut, secrétaire et directeur d'Études à l'École des Hautes Études de Paris (Louvain, 1959, VIII-200 p. et 4 planches-texte).

Il s'agit d'un hommage à la mémoire du fondateur de la géographie linguistique dont l'activité scientifique et l'enseignement constituent le premier titre de gloire de la dialectologie et la linguistique générales.

Après presque trente années, l'affirmation de Meillet sur l'importance de l'enseignement de Gilliéron est pleinement confirmée:

«Il n'y a pas d'homme qui, depuis qu'il enseigne, ait eu plus d'action sur tous ceux qui ont étudié l'histoire des parles gallo-romans, l'histoire des langues romanes, et, finalement, toute la linguistique en général» (A. Meillet, 1921).

Cette année même, j'espère publier un autre répertoire sur les *Cartes linguistiques européennes. A. Domaine roman*.

Il s'agit de présenter systématiquement la liste des cartes linguistiques déjà publiées dont les matériaux doivent servir à la rédaction d'études comparatives entre les langues romanes, témoins vivants d'un passé deux fois millénaire.

L'ouvrage sera complété, un peu plus tard, de la seconde partie, consacrée aux cartes linguistiques des langues non romanes.

Mlle. Rodica Doina Pop a bien voulu me prêter son précieux concours et l'UNESCO vient d'accorder un subside qui peut couvrir une partie des frais d'impression.

La publication de l'ouvrage, faute de circonstances imprévues, me semble assurée.

Les auteurs d'atlas linguistiques et ceux qui ont jusqu'à présent analysé des cartes linguistiques se rendent parfaitement compte de l'importance de ce nouvel instrument de travail.

Il est hors de doute que l'Encyclopédie linguistique retire un grand profit, car elle doit mentionner aussi les concepts les plus importants, étudiés d'après la méthode de la géographie linguistique, c'est-à-dire à l'aide de cartes linguistiques.

Je me propose de signaler, dans l'Encyclopédie, les études et les monographies les plus importantes, par exemple sur l'agriculture, l'élevage, la pêche, les termes de parenté, les maladies, etc., en tenant compte de nombreux domaines linguistiques.

Les instruments de travail du XX^e siècle doivent témoigner d'un intérêt scientifique qui dépasse les frontières politiques et nationales; le langage humain offre à ce sujet un champ de travail particulièrement instructif.

Chaque fascicule d'*Orbis* — le XV^e fascicule est actuellement à la dernière épreuve — offre aux chercheurs, par la variété de sujets traités, des renseignements linguistiques très précieux; les tomes publiés jusqu'à présent ont déjà exercé une grande influence sur le développement de nos études.

Un aveu s'impose

Les articles publiés dans *Orbis* — veuillez bien me pardonner l'expression — ne tombent pas d'en haut; il faut les provoquer.

Parmi les auditeurs se trouvent sûrement plusieurs qui ont reçu un jour un appel amical pour bien vouloir écrire, pour *Orbis*, tel ou tel article.

Une activité convergente

Dans la seconde moitié de 1957, le savant allemand Théodore Frings, professeur à l'Université de Leipzig et président de l'Académie saxonne a visité notre Centre (cf. *Orbis*, t. VI, 1957, p. 608).

Il m'a prié de lui exposer en détail l'activité et le programme du

Centre. Après mon exposé, il a caractérisé cette activité par la phrase: *c'est un tout*.

En effet, le Centre international de Dialectologie générale et son programme sont conçus après de longues réflexions, dont les débuts remontent à mon séjour à Rome, et, peut-être, dans mon subconscient, à l'activité que j'ai vu se déployer pendant dix-huit ans au Musée de la Langue roumaine de Cluj.

Une dernière question

J'arrive à une dernière question: pourquoi je puis parler à présent de la parution du premier fascicule de l'Encyclopédie linguistique du Centre international de Dialectologie générale?

Je formule la réponse dans les quatre points suivants.

1. Les matériaux sont réunis; ils peuvent facilement remplir trois à quatre volumes;

2. Je me suis assuré de la collaboration de quelques jeunes chercheurs pleins d'enthousiasme.

3. L'Unesco vient de m'accorder un subside pour 1959 et éventuellement aussi pour 1960.

4. Plusieurs collègues sont prêts à me prêter leur précieux concours.

Je désire vivement pouvoir présenter en 1960, lors du Premier Congrès international de Dialectologie générale qui aura lieu à Louvain (du 21 ou 25 août) et à Bruxelles (les 26 et 27 août 1960), le Premier fascicule de la première Encyclopédie linguistique, un des résultats de mon activité linguistique internationale pendant douze ans d'exil.

DISCUSSION

Interventions de Mgr. P. GARDETTE et de M. C. TAGLIAVINI. Réponse de M. S. POP.

P. GARDETTE (Lyon) évoque tous les instruments de travail que S. Pop a déjà fournis à la linguistique romane, et entre autres *La Dialectologie*, dont le premier volume est si utile à tous les romanistes.

S. POP signale qu'on trouvera, dans l'Encyclopédie annoncée, une bibliographie concernant toutes les langues et non pas uniquement les langues romanes. Il demande qu'on lui indique tous les travaux, réalisés ou en cours, concernant les langues germaniques, slaves ou autres.

C. TAGLIAVINI (Bologne) pense que la vue d'ensemble préparée par S. Pop, permettra d'établir de nouveaux parallélismes et sera très utile aux linguistes.

12. TOPONYMIE

SOBRE A TERMINAÇÃO *-ENDO (-INDO)*, *-ENDA* NA FITO-TOPONÍMIA GALEGO-PORTUGUESA (*)

JOSEPH M. PIEL

(COLÓNIA)

Certo número de nomes de lugar do noroeste da Península, os quais manifestamente se prendem com nomes de árvores, apresenta a terminação *-endo*, *-enda*, ocorrendo ainda as variações *-indo*, *-ende*, *-inde*. É fácil reconhecer que se trata da evolução esporádica e regionalmente circunscrita do sufixo *-ĒTUM*, *-ĒTA*, em formas derivadas, cujo termo radical, simples ou composto, tinha um *n* entre vogais, como em *CAS-TAN-ĒTUM*. Entram em linha de conta os tipos lexicais que se seguem:

1. *AVELLĀNA* 'avelã'; 2. **AMĪNU-* 'amieiro'; 3. (D)*AMASC-ĒNA*, *-INA* 'ameixa'; 4. **CANDĀNU-*, de significação ainda insuficientemente esclarecida; 5. *CASTĀNUS* 'castanheiro'; 6. *FRAXĪNUS* 'freixo'; 7. *PLATĀNUS* 'plátano'; 8. *PĪNUS* 'pinheiro'; 9. *SPĪNUS* 'espinheiro', e possivelmente ainda outros. Segundo se vê, trata-se de palavras de estrutura diversa: umas simples (8 e 9), as outras derivadas, por meio de sufixo átono (2-7) ou tónico (1).

O fenómeno fonético, que aqui interessa, ou seja a redução dos nexos *-AN-ETUM*, *-IN-ETUM* a *-endo*, não está conforme com a evolução «normal» do *n* intervocálico, a qual leva, como se sabe, a um emudecimento completo desta consoante, como sucede em *Castedo*, *Castido*, de que o citado *Castendo* vem a ser uma forma aberrante. Estamos pois perante um dos aspectos da complexa história das nasais no no-

(*) Os topónimos mencionados neste estudo foram colhidos no *Nomenclator* de 1920, no que respeita às formas espanholas, no *Dicionário Postal e Corográfico* de Baptista Lopes, no que respeita às portuguesas. As siglas entre parênteses indicam, sumariamente, a situação geográfica dos lugares respectivos, correspondendo aos nomes das capitais de província espanholas e de distritos portugueses. Eis o sistema das abreviaturas: *Av Aveiro*, *Cor La Coruña*, *Bra Braga*, *Bça Bragança*, *Coim Coimbra*, *Guar Guarda*, *Lu Lugo*, *Or Orense*, *Ov Oviedo*, *San Santander*, *Via Viana do Castelo*, *Vis Viseu*, *VR Vila Real*, etc.

roeste da Península. No léxico comum conheço apenas um único exemplo de tratamento análogo ao de *Castendo*: o gal.-minh. *gando* = port. *gado*, esp. *ganado*, ao passo que ele se observa algumas vezes em nomes de lugar não formados com o sufixo *-edo*, como em *Laundos* (nome de uma freg. do conc. de Póvoa de Varzim), que se filia num ant. *Lanudos* (séc. XI-XIII), escrito posteriormente *Laudos* ⁽¹⁾. A génese das referidas formas com *n* parece ser a seguinte. Numa primeira fase evolutiva, o *-n-* reduziu-se a uma ressonância nasal da vogal precedente: *ganado* > *gãado*, *Lanudos* > *Lãudos*; numa segunda fase, a nasalidade comunicou-se à vogal imediata: *gãado*, *Lãudos*; numa terceira, desnasalizou-se o primeiro elemento do ditongo nasal; numa última, finalmente, o timbre nasal, ao contacto com o *d*, condensou-se numa consoante *n*. A citada forma antiga *Laudos* deveria certamente pronunciar-se *Laũdos*. De modo análogo os grupos *-aũdo*, *-eũdo* ter-se-iam convertido em *-endo*, fem. *-enda*, nos topónimos que vamos passar em revista.

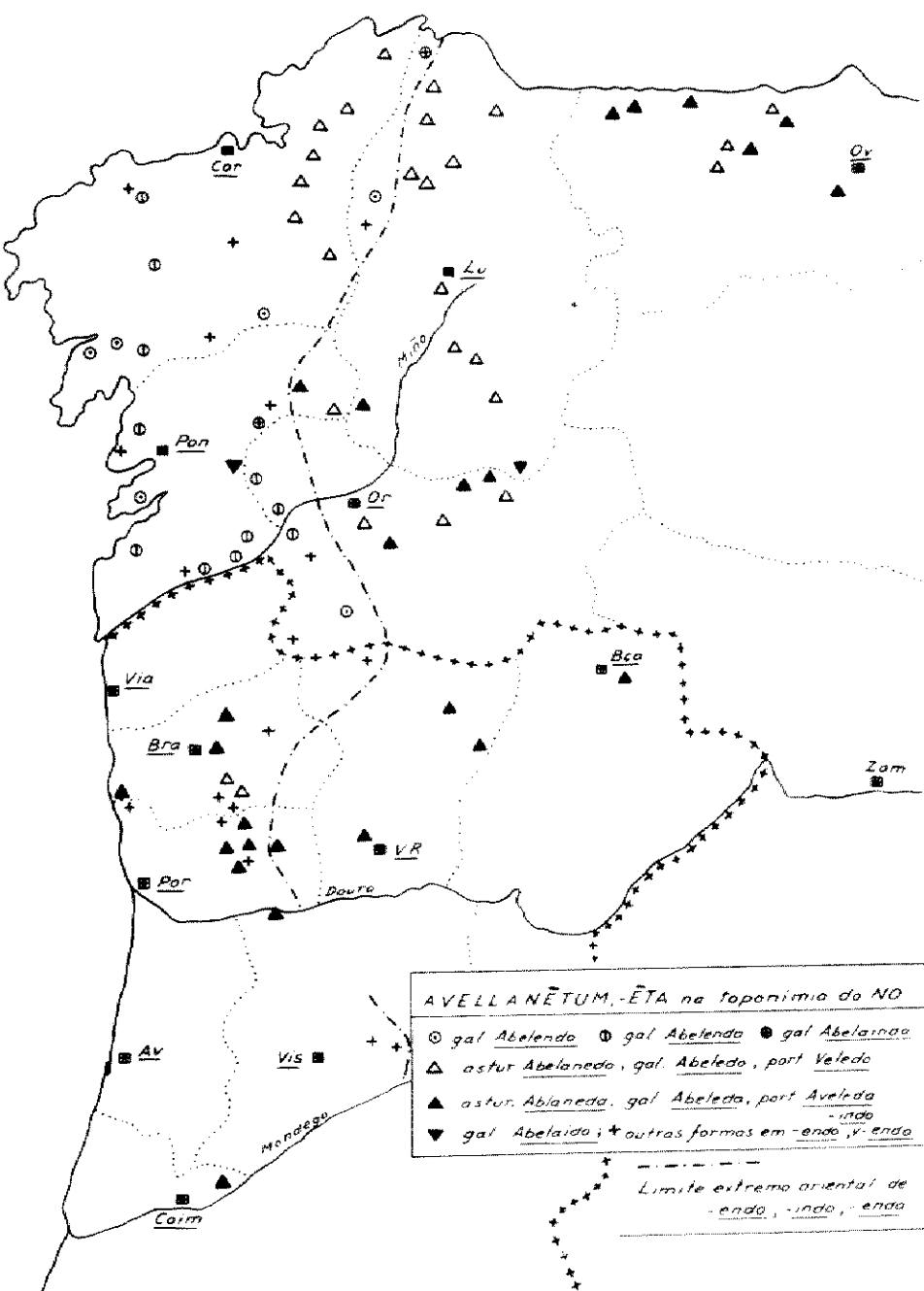
1. AVELLAN-ETUM, -ETA: gal. *Abelendo*₃ (Cor, Lu, Pon, Or), *Abelaíndo* (Pon), *Abelenda*₁₃ (Cor, Pon, Or), port. ant. *Veleenda* (1258, Cortesão). Trata-se de formas divergentes de cat. *Avellanet* (Lér), cast. *Avellanedo*₄ (Av, Lo, CC, B1), astur. *Ablanedo*₇ (Ov), ⁽²⁾, *Ablaneda*₄ (Ov), gal. *Abelaido*₂ (Pon, Or), *Abeledo(s)*₂₄ (Cor, Lu, Pon, Or), *Abeleda* (rio, Pon-Or); port. *Veledo*₂ (Bra), *Aveleda*₁₀ (Por, Bra, Bça, VR, Vis, Coim).

O nome da avelã — é sabido que este se prende com o nome da cidade de *Abella*, na Campânia: [NUX] ABELLĀNA — deu motivo a muitos nomes de lugar do NO. Além de derivados em *-ETUM*, ocorrem outros em *-ALE*, *-ARE* (gal. *Abelar*, port. *Avelar*, *Avelal*, *Velal*; cf. *Avellanar* na prov. de Cáceres).

⁽¹⁾ Cf. P.^o Avelino Jesus da Costa, *O bispo D. Pedro e a organização da diocese de Braga*, II, p. 5. A denominação de MONS LANUTUS refere-se provavelmente a quaisquer plantas «lanudas». Na Sardenha, *lana* é o nome corrente do 'musgo', significação que se poderia encarar também no nosso caso.

⁽²⁾ A concretização do timbre nasal de *ĩ* e *ũ* num *n* é normal diante de *g*; cf. J. J. Nunes, *Compêndio de gram. hist. port.*, ², p. 117, observ. IV: *caínça* < CANITIA, *painço* < PANICIUM, *miunça* < MINUTIA, *maunça* < MANUCEA. Aos dois primeiros exemplos poderia ainda juntar-se o top. *Chainça* < PLANITIA, frente a *Chaiça*; cf. RPF I (1947), p. 157. São conhecidos os casos de *avença* (gal. *avinza*) < *avẽça*, de *funcho* < FENUCULUM (frente a *fiolho*), de *tendes* < *tẽdes* TENETIS, *endro* < **ãdro* (*ANETHULUM), *bento* < *bẽt(i)to* BENEDICTUM, *virgindade* < *virgũdade*, etc.

⁽³⁾ A redução do nexa *-bel-* a *-bl-* é antiga; cf. no *Cartulário de Oviedo*, p. 72 (n.^o 64): *ablanares*.



em -ARIA (gal. *Abelaira(s)*, forma privativa da prov. de Lugo, *Abeleiras*, port. *Aveleira*); em OSUS, -OSA (port. *Aveloso*, Vis, Guar, *Avelosa*, Por, Vis), etc. Ver Nunes ^(2a), p. 7. Não faltam também formas sem sufixo: gal. *Abeldn* (Pon), *Abeld* (Lu), *Abelao* (Pon), etc.

2. *AMIN-ETUM 'sítio plantado de amieiros', 'amial': port. ant. *Ameendo* (séc. XIII), a par de *Ameneto*, *Ameedo*, *Amedo*. O actual *Mindelo* (Vila do Conde) representa um diminutivo daquela forma, a qual, segundo averiguou Joaquim da Silveira, RL XXXV, p. 64, percorreu as fases evolutivas seguintes, todas documentadas: *Amenitello*, *Aminitello*, *Aminidelo*, *Minitello*, *Memidelo* (variantes do séc. XI), *Amiidelo* (séc. XIII).

A evolução «normal» de *AMIN-ETUM está no gal. *Amedo*, (Or, Pon), dimin. *Amedin* (Lu), *Amido(s)*, (Lu, Pon, Or), port. *Amido* (Paredes, Por); cf. Leite de Vasconcelos, RL XXV, 289 s. Com aférese do *a* inicial, como em *Mindelo*: *Mêdelo*, (Bra, Vis), *Medela* (B).

No que toca à origem do tema *AMIN- (ou AMEN-), não creio que se possa relacioná-lo com o lat. AMOENUS, -A 'ameno', como pensaram J. J. Nunes, e Leite de Vasconcelos, lug. cit., pois este adjectivo latino nenhuma vitalidade revelou nas línguas românicas (*ameno* é evidentemente um latinismo), e a sua significação é demasiado geral para poder caracterizar uma espécie arbórea concreta. Ver também as dúvidas de Corominas, DELC, art. *diâmo*. Estamos certamente em presença de um fitónimo prè-latino. Sobre os seus outros derivados na actual toponímia: *Ameneiro(s)*, *Ameneiral* (Cor), gal.-port. *Amieiro(s)*, ⁴⁺¹⁰ gal. *Amenal* (Cor)⁽⁴⁾, gal.-port. *Ameal/Amial*, plur. *Ameás* (Cor), port. *Amioso*, *Amiosa* (Via) etc., vejamos os dois citados estudos. Gal. *Amiadoso* (Or) parece filiar-se em -ed-oso, quer dizer numa forma com duplo sufixo.

3. (D)AMASCIN-ETUM, -ETA 'ameixial': *Ameijenda*, (Cor), *Meicende* (Arteijo, Cor)⁽⁵⁾, port. *Meixendo* (pronúncia vulgar de *Meixedo*, conc. de Montalegre). Cf. ainda gal. *Ameijedo*

^(2a) *A vegetação na toponímia portuguesa*, sep. do Bol. da Classe de Letras da Acad. de Ciências, XIII, (1920). Sobre *Avenal* (conc. de Condeixa) ver o recente estudo de J. G. Herculano de Carvalho, *Moçarabismo linguístico ao Sul do Mondego* (Coimbra 1961), pp. 7-9.

⁽⁴⁾ A conservação do -n- nestes exemplos da prov. da Corunha poderia indicar uma zona arcaizante. O Dicionário de Carré dá as duas formas: *ameneiro* e *amieiro* (na acepção do esp. *aliso*).

⁽⁵⁾ Em *Meicende* poderia também tratar-se de um nome visigodo de «pos-sessor», como em (Villa)gocende (Lu) < *Gaude-sindi*, com indevida grafia com *c*, em vez de *s*. — O Dicionário de Valladares regista *ameijenda*, o de Carré *ameixide* como nome comum. — *Meijid* deve ser grafia castelhanizante segundo o paralelismo de *lide* — *lid*, *vide* — *vid*, etc.

(Pon), *Ameijido* (Lu), *Ameijide*₃ (Lu, Cor), *Meijido* (Cor), *Meijide*₃ (Lu, Pon, Or), *Meijid* (Or), port. *Ameixedo* (Por) = ant. *Amexeneto* séc. XI, *Ameixeda* (Via), *Meixedo*₃, *Mexedo* (Por); cf. Leite de Vasconcelos, Opúsc. III, 383); port. *Meixide*₂ (Por, VR), *Mexide* (Por)⁽⁶⁾.

Sobre (PRUNA) DAMASCENA, DAMÁSCINA 'abrunho de Damasco', ver Menéndez Pidal, *Orígenes*⁷, p. 390, e Corominas, art. *damasco*. Outras formas derivadas de *ameixa*: gal. *Ameijeira*, *Amejera*, *Amejeiral*, *Meixoeira*, *Meijarin* (diminut.), port. *Ameixial*, *Ameixeira*, *Ameixoeira*, etc.

4 * CANDĀN-ĒTUM, -ĒTA: *Candendo* (Trasparga, Lu); cf. ant. port. *Candaeendo* séc. XIII. É o único exemplo de -endo, embora abundem extraordinariamente as formas paralelas em -edo, -ido: gal. *Candanedo*(s) (Lu), *Candaido* (Lu), port. *Candaide* (Por), *Candáidos* (Por) (toda a Galiza e N. de Portugal).

Não cabe aqui examinar o intrincado problema das origens de *CAND-ĀNU. A avaliar pelo papel importante que esta voz desempenha como termo toponímico, e os sufixos que se lhe agregam, só se pode tratar de uma espécie concreta bastante comum. Os falares do norte da Espanha e de Portugal conhecem *CAND-ĀNU apenas com acepções manifestamente translatas, como 'pernada seca de árvore' — salmant. *cándano*, esp. *cándalo*, trasm. *cando*, *cândaro*, *candro* — ignorando-se o que originariamente significava. Vejam-se mais pormenores no Dicionário de Corominas I, p. 629. J. Jud admitiu que se poderia tratar «d'un arbre (ou la bruyère) dont les rameaux sont employés pour allumer le feu»⁽⁷⁾. Julgo a segunda destas hipóteses a mais verosímil. *Cândão*, *Cando*, topónimos portugueses⁽⁸⁾ que constituem formas legítimas de *CAND-ĀNU, apresentando a dupla evolução, própria também de *frângão-frango* < *FRANG-ĀNU, devem proceder do nome pré-latino de uma determinada espécie de urze, a não ser que se tente relacionar *CAND-ĀNU de qualquer forma com CATĀNUS 'zimbro', de substância igualmente não latina. Seja como for, é de afastar a suposta relação com o tema latino CAND- 'branco' (em CANDOR, CANDIDUS, etc.), devendo ser eliminado o art. 1579^a do REW³: *CANDĒNA

(⁶) A atribuição de gal. *Meijid*, port. *Meixide*, *Mexide* à família de *ameixa* não é segura, pois existia na Idade Média o nome pessoal *Maritus*, cujo genitivo havia de produzir exactamente aquelas formas. Veja-se o meu estudo sobre *Nomes de possesores latino-cristãos*, sep. de *Bíblas*, vol. XXIII, art. 249.

(⁷) Numa carta dirigida a Corominas, e citada por este autor.

(⁸) O *Dicionário Corográfico* de Américo Costa traz seis exemplos de *Cândão* (Bra, Av, Vis, Coim₂) = gal. *Candán* (Pon₁) e quatro de *Cando* (Via, Av, Bça, Vis). Existe também a forma feminina, *Canda* (Lu₂, Pon₂, Or₃), com o diminutivo *Candinha* (conc. de Cabeceiras de Basto). Suponho que a primeira destas formas se deve ler *Cândão*.

'nome de uma planta esbranquiçada' (*), como sugere também o composto *Candanonegro* (mun. de Salas, Ov). Não faltam evidentemente derivações em -al e -oso: astur. *Candanosa* (Ov), *Candonosa* (Ov), *Candenosa* (San), *Candaosa* (Ov), gal.-port. *Candosa*₁₀ (Cor, Or, Via, Av, Coim), port. *Candoso*₂ (Bra, Bça); astur. *Candanal* (Ov), *Candenal* (Ov), gal. *Candeal* (Lu), gal.-port. *Candal* (Ov, Lu, Cor, Por, Av, Vis), plur. gal. *Candás* (Ov, Lu, Or), etc. A forma simples do fitónimo está em astur. *Cándana* (Ov, Le), gal. *Cánduas* (Cor), port. *Canda* (Via), astur. *Cándano* (Ov); com o diminut. *Candánin* (Ov), e gal.-port. *Cando*, port. também *Cândão*, a que se refere a nota 8.

5. CASTAN-ĒTUM, -ĒTA 'castanhal': gal. *Castenda*₂ (Boqueijón, Cor; Ordenes, Cor), port. *Castendo* (Penalva de Castelo, Vis; cf. Leite de Vasconcelos, Opúsculos III, p. 141), a par de sant. *Castanedo*, (cf. também o dimin. *Castandiello*₂ (Ov), gal. *Casteda*₃ (Lu), *Castido* (Valdoviño, Cor), port. *Castedo*₃ (Via, Bra, Vis).

Ocorre também com relativa frequência, mas unicamente nas zonas portuguesas, o tipo *CASTAN-ĪCEUS, com o mesmo valor de CASTAN-ĒTUM, do qual se tiraram novos derivados românicos: *Castainço* (Penedono, Vis), cf. J. da Silveira, RL XXXVIII, p. 291, *Castainça* (Tondela, Vis), *Castinçal*₂ (Vis, Coim) cf. OM *Castinizale* 1258 ⁽¹⁰⁾, *Castinças* (Coim), *Castinceira* (Coim), *Casteição* (Mêda, Gua) = ant. *Castaicion* ⁽¹¹⁾. Os outros derivados supõem um tema CASTANE-, de CASTANEA 'castanha': astur. *Castañedo* (frequente), *Castañera(s)*, gal.-port. *Castanheira(s)*, esp.-port. *Castañera(s)*, *Castanheira(s)*, sendo a forma galega *Castiñeira*, a qual se radica em *CASTIN-EUS (ou -ĪNEUS), de que existem também testemunhos na toponímia medieval portuguesa: *villa Castiniaria* (séc. X), *Castineiro de Lobo* (séc. XIII), etc. ⁽¹²⁾.

6. FRAXIN-ĒTUM, -ĒTA 'freix(i)al': gal. *Freijendo* (Salvaterra de Miño, Pon), *Freijinde* (Coristanco, Cor) ⁽¹²⁾, port.

(*) O artigo de Meyer-Lübke funda-se no top. mirandês *Cruz de Candena*, que Leite de Vasconcelos tirou de um texto escrito, interpretando-o como se fosse acentuado na penúltima sílaba, quando na realidade se deve ler *Cândena*, segundo já acertadamente admitiu Corominas.

⁽¹⁰⁾ -ICEUS ocorre como elemento formativo também na *PIN-ICEUS, § 8.

⁽¹¹⁾ Não creio ser necessário admitir um étimo concreto *CASTANICEO, -ONE, como faz J. da Silveira, RL XXXVIII, p. 291. Tratar-se-á antes de uma forma aumentativa, já românica, de *castainço.

⁽¹²⁾ Sobre a variante *CASTINEA, ver o estudo de J. Jud na ZrPh XXXVIII, p. 48, e o FEW, art. CASTANEA.

⁽¹³⁾ Não incluo aqui a forma galega *Freisende* (Lovios, Lu), que me parece proceder antes do genit. do nome pessoal visigodo **Fradi-sindus*, formado com o tema inicial de *Fradiła*, *Fradiulfus* etc., ou seja o gót. *frathi* 'razão, mentalidade'.

Freixianda (V. N. de Ourém, Sant)? ⁽¹³⁾. — São muito variadas as outras formas que assentam neste tipo em -ETUM, e que cobrem todo o norte da Península: cat. *Freixinet*, *Freixenet* (Lér), *Freixanet* (Ger), cast. *La Frejeneda* (Sal), *Fresnedo*, -eda (muito comum), dimin. *Fresnidiello* (Ov), gal. *Freijedo* (Or, Lu), *Freijido* (Lu, Cor, Or₂), *Freijide* (Lu), *Freixido* (Cor), port. *Freixeda* (Bça, VR), dim. *Freixedelo* (Bça), *Freineda* (Almeida, Guar) ⁽¹⁴⁾, *Freixido* (Bra), *Freixede* (Coim) ⁽¹⁵⁾.

Como é de esperar, o nome de uma árvore tão comum como o freixo caracteriza uma infinidade de outros lugares, seja na sua forma simples, seja provido de um sufixo: cast. *Fresno(s)*, *Fresnosa* (Ov₂), gal. *Freijo*, *Freijoso* (Or), *Freijoal* (Pon, Or), cast. *Fresnillo* (Bur, Cad), *Fresnitos* (Sal), port. *Freixo(s)*, *Freixinho*, *Freixieiro*, *Freixial*, *Freixeira*, *Freixiosa*, *Freixiel* (Bça), etc.; cf. ainda Nunes, p. 22.

7. PLATÁN-ETUM 'sítio plantado de plátanos' (Vitrúvio), -ETA: gal.-port. *Padreenda* (Or₂, Pon, Via); cf. ant. *Plataneto* a. 898 ⁽¹⁶⁾, *Pradaneda* OM 1258, *Padreenda* 1364 ⁽¹⁷⁾, gal. *Pradedo* (Lu₂, Cor), *Pradeda* (Lu), *Padreda* (Or) ⁽¹⁸⁾. O top. port. *Pedraído* (freg. do conc. de Fafe) escreve-se, no séc. XIII, *Pradaindo*, *Padraíndo*; cf. J. da Silveira, RL XVII, p. 125 s., que acertadamente

⁽¹³⁾ Segundo o Dicionário Corográfico de Américo Costa, ocorrem ainda as variantes *Freixiandes* e *Freixiandas*. Tenho sérias dúvidas sobre a sua relação com FRAXINETUM, -A, pois a localidade respectiva (e a ribeira, afluente do Nabão, a que as citadas formas se aplicam igualmente) fica longe da zona de -endo, -enda.

⁽¹⁴⁾ Sobre esta forma, que corresponde ao ant. *Fresnedas*, ver L. Lindley Cintra, *A linguagem dos foros de Castelo Rodrigo*, p. 529, nota 63.

⁽¹⁵⁾ Nome de um antigo lugar, hoje desabitado, próximo de Alcarraque (Coim); nos sécs. X-XI *Fraxineti*, *Freixeneti*; cf. Silveira, RL XXIV, p. 216.

^(15.a) Num documento asturiano, publicado por Sánchez Albornoz, *Cuadernos de Hist. Esp.*, I-II, p. 345.

⁽¹⁶⁾ Num documento da colecção publicada por M. Sponer, *Anuari de l'Oficina Romànica*, VII (1934), p. 44.

⁽¹⁷⁾ Parece mais legítimo prender *Pradelo*, *Pradela* com PLATANUS, do que com PRÁTUM, pois o sufixo estaria mais conforme com o carácter semântico da primeira destas duas palavras. Como, por outro lado, ocorre também a forma sem sufixo, no cast. *Prádanos* (Bur, Pal), não é de excluir a possibilidade de que esporadicamente o gal.-port. *Prado*, *Prados* tenha aquela origem e não esta.

⁽¹⁸⁾ Referências a esta árvore em Espanha encontram-se em Plínio, *Hist. Nat.* XVI, 50, e Marcial, IX, 61.

interpretou e documentou a família onomástica em causa, e os acrescentos de J. J. Nunes, *lug. cit.*, p. 33.

O gr. lat. PLATANUS ⁽¹⁹⁾ deixou muitos outros vestígios na nomenclatura geográfica do NO. O derivado em -ARIUS tornou-se aqui a denominação corrente da árvore respectiva: gal.-port. *Padreiro*, (Or, Cor, Via), *Padraiva* (Ov). A freg. de S. Salvador de *Padreiro*, no conc. de Arcos de Val-de-Vez, ocorre nos documentos do séc. XIII com as formas *Pradeneiro*, *Pradaeiro*, *Pradeciro*, *Padraeiro*. Foi sem dúvida a homonímia incômoda dos derivados galego-portugueses de PLATANUS com os de PRATUM que afectou a vitalidade dos primeiros, na função de nomes comuns. Isto vale também para os em -OSUS: gal.-port. *Padroso*, (cf., com referência à povoação do conc. de Felgueiras, as grafias dos sécs. X-XI *Platanoso*, *Pradanoso*, séc. XIII *Pradaoso*, *Padraoso*, apontadas por J. da Silveira). Deve ter havido também ocasionalmente confusão entre *Padroso* e *Pedroso*, -osa, derivado de *pedra*.

8. PIN-ETUM, ËTA 'pinheiral': *Pindo* (nome de uma freg. do conc. de Penalva do Castelo, Vis), = ant. *Piido* (leia-se *Piido*), *Pinido*, *Piindo* séc. XIII; cf. J. da Silveira, RL XXXV, p. 120. Está largamente abonado o diminutivo respectivo, *Pindelo*, nome de seis localidades portuguesas (Bra, Por, Av, Vis): ant. *Pinetel(lo)*, *Pinitello*, *Pimidello* etc., séc. X-XI (cf. Nunes, p. 32), ocorrendo também

(19) É difícil pronunciar-se com segurança sobre a espécie (ou espécies) a que estes topónimos se referem. Não se pode evidentemente tratar da «*platanus occidentalis*» L. (importada da América), mas só da «*platanus orientalis*» L., ou outra árvore, com que se pôde confundir. Sobre a significação dos descendentes de PLATANUS nos dialectos galo-românicos, ver o artigo respectivo no FEW de von Wartburg. Não obstante a grande antiguidade do termo na Península (séc. IX), não apresenta a evolução genuína do grupo PL-, como a observamos p. ex. em *choupo* < *PLOPPUS e *chantagem* < PLANTAGINE, mas a «semiculta» de *praia* < PLAGIA, *pranto* < PLANCTUS (face ao ant. *chanto*).

É verdade que J. J. Nunes, *lug. cit.*, p. 33, julga reconhecer derivados castiços de PLATANUS nos tops. port. *Chadeiro*, -eiros, -eira (no Minho), quando na realidade se deve tratar de formas tiradas de (a)chada < [AD]PLANATA; cf. RPF I, p. 157. Se de facto *Chadeiro* procedesse de PLATANUS, não faltaria sem dúvida o derivado em -edo, que é o mais antigo e característico em fitotopónimos.

PLATANUS e o seu derivado em -ARIUS continuam ainda vivos em alguns falares do NO: ast. *pláganu* 'arbol de madera fina, que sirve para ebanisteria' (Braulio Vigón, *Vocabul. del concejo de Colunga*), gal. *pradairo* 'arce, árbol de la familia de las acerinaceas' (Diccion. de Carré), *pradairo* (*pradiuro* deve ser gralha) e *pedrairo* «acer pseudo-platanus» (Baltasar Merino, *Flora de Galicia*, III, 531), minh. *pâdreiro* «o mesmo que *plátano bastardo*» (Diccion. de Figueiredo). Sobre esta denominação, cf. a *Flora* de Pereira Coutinho, p. 472.

a forma feminina *P i n d e l a* (Famalicão, Bra). Apresenta a reintegração do -n- ainda o port. *Pinzio*, freg. do conc. da Guarda, ant. *Püzro* (cf. Silveira, *ibid.*, p. 119), assim como o dimin. galego *P i n c e l o* (Lu), que assentam no tipo *PIN-ICIUS, comparável a CASTAN-ICIUS = **castainço*, a que nos referimos no § 5, e que explica também o gal. *Pinza* (Lu, Or) e possivelmente também *Pinzás* (Pon), com a desinência -ALES, como em port. *Castinçais*, § 5. É verdade que *Pinza* e *Pinzás* poderiam também ser tirados de PANICUM 'milho'.

É natural que uma árvore tão comum na Península como o pinheiro tenha dado origem a uma infinidade de nomes de lugar, como esp. *Pmo(s)*, *Pin* (Lu), esp. *Pinedo*, -eda, *Pinedillo*, val. *Pinet*, astur. *Piniello*, -iella, esp. do S. *Pinilla*; gal. *Piñeiro(s)*, *Piñeira*, *Piñeiroa* (suf. -IOLA), *Piñel* (Valladolid) = port. *Pinhel*, com forma «moçárabe» de -ELLU: *Piña(s)*, port. *Pinho*, *Pinhó* (-IOLU), *Pinhó* (-IOLA), *Pinhela*, *Pinhete*, etc., etc.

9. SPIN-ĒTUM 'espínhal': gal.-port. *E s p i n d o* (Pon, Por., Bra); cf. OM *Spenido* e *madorro de Spüdo* 1258. Em *E s p i n d r o* (Bra) o *r* deve ser parasitário, quer dizer não etimológico. Como no caso de *Pindo*, § 8, ocorre também o diminutivo em -ELLU: *E s p i n - d e l o* (Via) = ant. *Spinitello*, *Spündelo* a. 950. A forma com emudecimento total do -n-, *Espido*, encontra-se três vezes (Lu, Cor, Bra) ⁽²⁰⁾. Fora da área galego-portuguesa temos ainda o astur. *Espin-dedo* (Ov). O gal. *Espiñedo* (Or) foi formado, segundo parece, com base em *espiño*.

Os outros derivados de SPINUS ou SPINA não apresentam um interesse particular: esp. *Espinar* s, *Espinaredo*, -eda, *Espinera* (Ov₃), *Espiniella* (Ov₃), esp. *Espinilla*, -illo, *Espinoso*, -osa, port. *Espinhoso*, -osa, gal. *Espiñeiro*, -eira = port. *Espinheiro*, -eira, gal. *Espiñarido* (Lu), *Espiñuda* (Cor), etc. Entre as formas não derivadas merece ser mencionado o astur. *Espín*, comparável a *Pin* (Lu), com evolução idêntica à do sufixo -INUS.

Terminámos assim a enumeração e o exame dos topónimos galego-portugueses em -endo (-indo), -enda, os quais correspondem a formas irmãos em -edo (-ido), -eda, sufixo fitonímico-colectivo por excelência. O *n* daquelas variantes não pertence originariamente à desinência, mas procede do próprio tema da voz radical, supondo a prévia nasalização

(20) Ao ocupar-me, há bastantes anos, de *Espido*, *Espindo* e *Espindro* no meu trabalho sobre os nomes germânicos na toponímia portuguesa, art. 383, não chegara a nenhuma conclusão satisfatória.

secundária da vogal que se seguia ao *n* intervocálico. O fenómeno em causa produz-se numa faixa ocidental relativamente estreita, cujos limites orientais se podem ver no mapa anexo, que representa a actual descendência de AVELLAN-ETUM, -ETA, à qual agregámos as outras formas em *-endo*, *-indo*, *-enda*. Porém, mesmo dentro da referida zona, as formas com *n* são sempre formas esporádicas, que alternam com outras em *-edo*, *-ido*, *-eda*, e que se distribuem geograficamente de forma diferente segundo os tipos lexicais respectivos. No que respeita a *-ido* (*-indo*), com *i*, trata-se de uma forma divergente de *-edo*, em que o *e* de -ETUM se fechou de mais um grau sob a acção da vogal fechada final *-u*, tendência, igualmente esporádica, que se nota desde a Idade Média, e que deve ter as suas raízes ainda no próprio latim vulgar ⁽²¹⁾. Pode causar estranheza que, dada a importância da metafoia em português (cf. METU > *medo* e TOTU > *tudo*) ⁽²²⁾, quase não exista, que se saiba, a inflexão *e* — *u* > *i* — *o* em exemplos pertencentes ao léxico comum. Quanto à terminação *-e*, nas variantes *-ede*, *-ide*, *-ende*, *-inde*, em raros especímenes (*Freixede*, *Candaide*, *Meicende*, *Freijinde*), pode ter, segundo os casos, três origens diferentes: pode representar um antigo genitivo em *-i*, um timbre atenuado do *-a* ou *-o*, ou, finalmente, uma má percepção destas vogais finais. Podem também ter exercido uma influência os frequentes topónimos germânicos em *-sende*, *-sinde* e *-ide*, respectivamente.

DISCUSSION

Interventions de MM. G. ROHLFS, E. GUITER, H. MEIER et H. LÜDTKE.
Réponse de M. J. M. PIEL.

G. ROHLFS (Munich), au lieu de voir dans la variante *-ede* du suffixe toponymique *-edo* un génitif latin *-eti*, difficilement concevable, préférerait l'interpréter comme la conséquence d'un passage à travers la langue des mozarabes. Il cite des noms de lieux espagnols, *Fregenite* (mozar. *Farajxnit*), *Tamarite* et *Lorite*, qui appartiennent tous à l'ancienne Espagne musulmane (prov. de Grenade, Tarragona et Jaén). — Il aimerait savoir si M. Piel a rencontré, dans la toponymie du Portugal, des cas où le suffixe phytotopo-

⁽²¹⁾ O *i* aparece também no sul da Espanha em *Fregenite* (Granada), atestando, ao que parece, a metafoia para o romance moçárabe, no caso do *-e* final representar uma forma atenuada do *-o* (*-u*).

⁽²²⁾ Sobre a inflexão vocálica em português, ver o recente e penetrante estudo de J. Inês Louro, publicado nestas *Actas*, vol. I, pp. 105-113.

rencontré, dans la toponymie du Portugal, des cas où le suffixe phytotoponymique *-edo* est joint à des appellatifs qui ne sont pas des noms de plantes, comme par exemple *Lebredo* (Asturie), *Cabredo* (Navarre), *Pedreda* (Saraigne), *Fontanedo* (Lombardie).

E. GUITER (Perpignan) fait observer que l'A. n'a pas parlé de dérivés de *cassānus* et de *fenūc lus*: n'y en a-t-il pas au Portugal?

H. MEIER (Bonn) demande s'il y a une frontière précise entre les zones où l'on trouve les formes en *-edo* et celles où dominent les formes en *-ido*, et si ces terminaisons supposent ou non une dénasalisation très ancienne.

H. LÜDTKE (Bonn), bien que ne s'étant pas encore occupé en particulier de l'aspect phonologique du traitement du *-n-* en portugais, pense qu'il s'agit là de la neutralisation des oppositions entre les consonnes nasales. Il ne reste que le trait distinctif «nasalité», qui peut se réaliser tantôt comme vélaire (gal. *una*), tantôt comme nasalisation de la voyelle: c'est le cas du portugais *cinza*.

J. PIEL répond: 1) Que *-ede* apparaît encore à l'ouest de Coimbra, près de Figueira da Foz. 2) Que, s'ils sont peu nombreux au Portugal, il existe néanmoins des exemples de toponymes où le suffixe *-edo* est ajouté à des noms d'animaux et à d'autres noms communs (*Lajedo*, par exemple). 3) Qu'il n'y a pas de toponymes portugais en *-edo*, etc., dérivés de *cassānus* ni de *fenūcūlus*: *cassānus* n'existe pas en portugais (son équivalent étant *carvalho*); quant à *fenūcūlus*, il est représenté par *funcho* et par *folho*, forme ancienne qui a presque entièrement disparu du territoire (elle reste très vivante en Trás-os-Montes — d'après les renseignements fournis par Elisa Vilares Cepeda, qui assiste à la discussion). 4) Que dans certaines régions *-ido* a disparu, alors que dans d'autres les deux variantes coexistent, sans qu'il y ait une frontière nette. — La dénasalisation est très ancienne. *Maçanedo* et *Maçanido* existent certainement depuis que le portugais existe.

«POMA» Y «MAT(T)IANA» EN LA TOPONIMIA DE LA PENÍNSULA IBÉRICA

MANUEL ALVAR
(GRANADA)

Introducción

Las designaciones del manzano y de la familia léxica con él relacionada han planteado numerosas contribuciones en los últimos tiempos. En los libros de Aebischer ⁽¹⁾, de Rohlf s ⁽²⁾ o de Schöne-weiss ⁽³⁾ se suscitan diversas cuestiones. Creo que no es impertinente volver sobre el tema ⁽⁴⁾.

En las páginas que siguen, quiero considerar con toda minuciosidad la situación del problema en la Península Ibérica. Buscaré en la toponimia el camino que pueda resolver las dudas que suscita la lectura de la bibliografía anterior y plantear otras que surgen al acercarnos con lente minuciosa. Mi intento quiere aclarar tanto los problemas de carácter general, como los que aparecen a una investigación pormenorizada.

POMA en latín

P o m u m significaba en latín 'todo género de fruta' y así p o - m u s era el 'árbol frutal' y p o m a r i u s el derivado con varios valores que, siempre en la categoría genérica, no tenía especificaciones.

⁽¹⁾ *Las denominaciones de la «manzana», del «manzano» y del «manzanar» en las lenguas romances, según los documentos latinos de la Edad Media*, apud *Estudios de toponimia y lexicografía románica*. Barcelona, 1948, pgs. 97-130.

⁽²⁾ *Lexikalische Differenzierung der romanischen Sprachen*. München, 1954, pgs. 15-16 y mapa 4.

⁽³⁾ *Die Namen der Obstbäume in den Romanischen Sprachen. Studien über ein Wortfeld*. Köln, 1955. Aquí no hay ninguna referencia especial al manzano, salvo las obligadas a los temas tratados en el libro.

⁽⁴⁾ Hace cuarenta años, J. J. Nunes recogió unos cuantos derivados de m a t (t) i a , pero sin dar ninguna interpretación de los hechos, vid. *A vegetação na toponímia portuguesa* [separata do «Bol. da Classe de Letras», XIII]. Coimbra, 1920, p. 27.

Sin embargo, en el latín hispánico se atestiguó en época antigua el preciso valor de *p o m a* 'manzana', *p o m a r i u m* 'manzanar'. La fecha exacta del cambio es difícil de fijar. Aebischer (op. cit., pgs. 102 y 108) ante unos textos de los siglos IX y X, y con razones suficientes, se inclina a pensar que *pomar* en algunos documentos era 'manzanar' y no 'vergel'. La cuestión está fuera de duda en muchos de los casos aducidos; en otros, la incertidumbre es evidente, o, tal vez, no se trate de otra cosa que del doble significado ('vergel', 'manzanar') de la voz latina.

La historia posterior de estas palabras borró la idea de *p o m a* = 'frutos', *p o m a r (i u m)* = 'vergel' y la sustituyó por la de 'manzano', 'manzanar', según vamos a ver.

MATIANA en latín

La *Enciclopedia* de Pauly-Wissowa (s. v. *C. Matius*), recuerda a un caballero amigo de Augusto del que hablaron Plinio (*Hist. Nat.* 12,19) y Tácito (*Ann.*, 12,60) y a quien deberían su nombre las manzanas. En efecto, Plinio dice taxativamente: «invenit nemora tonsilia, nomenque suum malis indidit, qual hinc *M a t i a n a* sunt appellata» ⁽⁵⁾. La derivación, semejante a la que se cumple en *Appiana*, *Scaudiana*, *Sceptiana*, *Quiriniana*, era correctamente interpretada por el mismo autor cuando se expresaba así: «Reliqua cur pigeat nominatim indicare, cum conditoribus suis aeternam propagaverint memoriam, tanquam ob egregium aliquod in vita factum?... ergo habent originem a Matio Cestioque et Mallio, item Scaudio» ⁽⁶⁾.

Que la *Matiana poma* proceda del antropónimo Cayo Matio fue un hecho aceptado por numerosos tratadistas antiguos: Suetonio (*Domit.*, 21), Columela (*De re rustica*, 5, 10, 19, *passim*), Macrobio (2 *Sat.*, 15 ⁽⁷⁾). Sin embargo, en época posterior, el nombre de la fruta se asoció por un viejo tratadista ⁽⁸⁾, el griego Ateneo de Naucratis (s. II a. c.), a un nombre de lugar ⁽⁹⁾: «yo por mi parte, amigos míos, siento admiración sobre todo por las manzanas llamadas Matiana, las cuales se

⁽⁵⁾ 12 *Hist. Nat.*, 2, 6.

⁽⁶⁾ *ib.*, 15, 49.

⁽⁷⁾ En este último con doble *tt* (*Mattianum*), vid. J. Perin, *Onomastico totius Latinitatis*, Patavia, 1920, s. v. *Matius*.

⁽⁸⁾ Vid. *R.E.* de Pauly-Wissowa, 2025-2034.

⁽⁹⁾ III, 32 c.

dice que proceden de una aldea situada en los Alpes de Aquilea». Esta etimología tuvo próspera fortuna porque fue difundida por San Isidoro: «malum M a t i a n u n a loco vocatum, unde prius advectum est»⁽¹⁰⁾.

De estas dos hipótesis, parece preferible la primera, en razón de su mayor antigüedad.

POMA en la toponimia española

En el mapa n.º 2 se aprecia rápidamente la distribución de los topónimos derivados del latín *p o m a*. Su mayor densidad viene a coincidir con la llamada «España húmeda», de acuerdo con las necesidades biológicas del manzano⁽¹¹⁾. Fuera de estas zonas de grande o relativa frecuencia (Galicia, Asturias, Santander), en el resto del país su aparición es meramente ocasional o falta por completo. Estableciendo un orden decreciente, podemos componer la siguiente lista:

Lugo	66	Albacete, Burgos, Cuenca, León, Lérica,	
Coruña	65	Palencia, Zaragoza	2
Oviedo	51	Alicante, Barcelona, Castellón, Gerona,	
Drense	24	Guadalajara, Huelva, Huesca, Menorca,	
Pontevedra	22	Tarragona, Zamora	1
Santander	8		

Ahora bien, antes de nada, conviene hacer unas cuantas apreciaciones fonéticas. La primera vocal, *o*, suele alternar con *u* (mapa n.º 3). Son más numerosos los casos de innovación que los etimológicos. La *u* aparece, siempre, en formas incrementadas; esto es, cuando la primitiva *o* queda en posición átona inicial. Hay, sin embargo, casos como *Pomeras* (Castellón), *Pomada* (Coruña, Pontevedra)⁽¹²⁾, *Pomadella*

⁽¹⁰⁾ XVII *Orig.*, 7, 3. La misma hipótesis en Gargilius Martialis (*Medicina de pomis*, 42).

⁽¹¹⁾ Hablando de Galicia, el *Codex Calixtinus* (siglo XII) dice: «Inde terra Gallecianorum... inuenitur. Hec est nemorosa, fluminibusque pratis et m a l a r i i s optimis fructibusque bonis et fontibus clarissimis apta, urbibus et uillis et segetibus rara» (edic. W. Muir Whitehill. Santiago, 1944, p. 358).

El texto que cito en la nota 28, tiene este significativo título: «Esta cantiga fiso e ordenó el dicho Maestro Fray Diego denostando e afeando a toda la tierra de León» (*Canc. Baena*, p. 533). Naturalmente, el denuesto era por producir muchas *pomas* = 'manzanas'.

⁽¹²⁾ En *Pomadonia* (Coruña) se debió considerar, al menos en su origen, el carácter acentuado de la vocal: *p o m a d o m i n i c a*.

(Pontevedra) ⁽¹³⁾ y otros en los que se mantiene la forma etimológica ⁽¹⁴⁾. Creo instructiva la comparación de un par de series comunes:

Pomar aparece en Barcelona, Burgos, Coruña (3 veces), Huelva, Huesca, Lérida, Lugo (2), Oviedo, Palencia (2) y Pontevedra (2).

Mientras que *Pumar* se atestigua en Coruña (22 veces), Lugo (13), Orense (7), Oviedo (8) y Pontevedra (10).

Del mismo modo, sus respectivos plurales:

Pomares (Alicante) y *Pumares* (Coruña, 5; Lugo, 6; Orense, 13; Oviedo, 4, y Santander, 2) ⁽¹⁵⁾.

No se olvide que algunos de estas grafías pueden alterar la pronunciación local en busca de una pretendida normalización; téngase en cuenta los ya citados *Pom-/Pumaluengo* y el ovetense *Pumarabule* cuya vocal final se transcribe *-e/-i*.

El proceso *o > u* en posición átona es propio del portugués ⁽¹⁶⁾; por eso las grafías con *o* son pronunciadas con *u* ⁽¹⁷⁾. quede claro, sin embargo, que hay grafías — justamente en Viana do Castelo — con *u* ⁽¹⁸⁾ y que en la edad media alternaban en la escritura la *o* y la *u*, según digo más adelante.

⁽¹³⁾ Alternan, en los repertorios que manejo, *Pomalengo* y *Pum-* (Santander).

⁽¹⁴⁾ En un documento aragonés de 1132 encuentro *pomero* 'manzanar' (*Documentos Sancho Ramírez*, I, Zaragoza, 1907, p. 205).

⁽¹⁵⁾ Las formas con *o* (sin correspondencia con otras formas con *u*) se distribuyen así: *Pomeras* (Cs.), *Pomareda* (Ab), *Pomer* (Z, 2; Lu); en el occidente peninsular hay tan sólo *Pomareda* (Ov), *Pomarella* (Lu), *Pomariño* (Coruña), *Pomouro* (Coruña); mientras que tienen *u*: *Pumadiño*, *Pumarabín*, *Pumarabule*, *Pumarada*, *Pumaraivín*, *Pumaravilla*, *Pumardongo*, *Pumardorrio*, *Pumarega* (16 veces), *Pumariega* (3), *Pumarín* (30), *Pumariño* (30), *Pumarón*, *Pumarrubín*, *Pumarvello*, *Pumatán*, *Pumeda* (3), *Pumadelos* (3) *Pumedo* (4), *Pumerín*, *Pumiños*. Santander va con el occidente (*Pumalverde*, *Pumaluengo*, *Pumareña*), lo mismo que Cuenca (*Pumareda*, 2), Guadalajara (*Pumarejo*) y, por supuesto, Zamora (*Pumarejo*). No extraña la forma *Pumarejos* de Albacete; debe significar 'campo de ciruelos', no de manzanos, pues allí *puma* 'ciruela' (vid. A. Zamora, RFE, XXVII, p. 252).

Pumañons (Lérida) y *Pumarola* (Gerona) no alteran las observaciones anteriores, ya que su *u* responde a la pronunciación dialectal de la *o* latina.

⁽¹⁶⁾ H. Meier, *Ensaio de filologia românica*. Lisboa, 1948, p. 30.

⁽¹⁷⁾ También en gallego, vid. M. Lugo Freire, *Gramática do idioma galego*. La Coruña, 1931 (2.ª edic.), pgs. 3-4.

⁽¹⁸⁾ Cfr.: «O distrito de Viana... acompanha frequentemente o destino dos falares galegos vizinhos» (Herculano de Carvalho, *Coisas e palavras*. Coimbra, 1953, p. 302), aún es más tajante L. F. Cintra en sus *Áreas lexicais no domínio*

POMA en la toponimia portuguesa

Para hacer el despojo de los topónimos portugueses me he servido de dos diccionarios ⁽¹⁹⁾ cuyos datos suelen ser heterogéneos. Como es difícil colacionar ambas series sin riesgo de error (no siempre se pueden identificar topónimos que deben ser comunes), indico en dos columnas los materiales allegados y cartografio, únicamente, las cifras más elevadas:

Aveiro	4	4
Beja	20	21
Braga	20	17
Bragança	2	1
Castelo Branco	3	3
Coimbra	5	3
Évora	105	52
Faro	6	7
Guarda	1	
Leiria	4	4
Lisboa	18	13
Ponta Delgada	1	
Portalegre	13	16
Porto	13	11
Santarém	2	1
Viana	8	11 ⁽²⁰⁾
Vila Real	3	3
Viseu	4	4

Las grafías actuales muestran un absoluto predominio de *pom-*; en Portugal sólo aparece un caso aislado en el que identifiquemos la inflexión de la *o* inicial: *Pumeda* en el concejo de Monção (Viana de Castelo), en el mismo límite con Pontevedra. Sin embargo, no olvidemos que la *o* es meramente ortográfica, pues la pronunciación es siempre *u*. En épocas sin una ortografía rigurosamente fijada, la escritura reflejaba con cierta espontaneidad la pronunciación del hablante, de ahí los *pu-*

lingüístico português, comunicación hecha al I Congreso de Dialectología: Porto Alegre, 1959, p. 12 (cito por la reproducción en ciclostil que nos fue entregada a los participantes).

⁽¹⁹⁾ J. M. Baptista, *Chorografia Moderna do Reino de Portugal*. Lisboa, 1874-1879, y J. B. da Silva Lopes, *Diccionario Postal e Chorographico do Reino de Portugal*. Lisboa, 1891-1894.

⁽²⁰⁾ Añádase el *Pumeda* de que luego me ocupo.

mares, tan abundantes, que agrupan Cortesão ⁽²¹⁾, Nascentes ⁽²²⁾ o Aebischer ⁽²³⁾.

POMA en la literatura antigua y en los dialectos

a) Regiones centrales

Es bien sabido que poma significaba en latín 'cualquier género de fruta'. De acuerdo con esto, encontramos testimonios como el de Alonso de Palencia («*Fraga*. Son p o m a s siluestres» ⁽²⁴⁾) o el del alavés actual (*Poma* 'serba o fruto del serbal'; *pomar* 'serbal' ⁽²⁵⁾) en los que hay conciencia del valor etimológico. Más claro se ve el sentido cuando nos encontramos ante el masculino: «*Cana mala* son linaje de p o m o s », «E son mala todos los p o m o s o frutos blandos que los llamamos de malas», «Cerasa son los p o m o s que lieua el arbor ceroso» ⁽²⁶⁾.

Sin embargo, frente al valor genérico de 'fruta', la literatura antigua conocio ya la restricción significativa. Así en el *Alexandre* (2508 a), *poma* equivale a 'manzana' ⁽²⁷⁾; lo mismo que en el *Cancionero de Baena* ⁽²⁸⁾, que para Fr. Iñigo de Mendoza ⁽²⁹⁾ o, metafóricamente, para Santillana ⁽³⁰⁾. El Condestable don Pedro de Portugal usa *pomo*

⁽²¹⁾ *Subsídios para um dicionario completo da lingua portuguesa*. Coimbra, 1901, t. II, s. v. *pomar*.

⁽²²⁾ *Dicionario Etimológico da Lingua Portuguesa*. Rio de Janeiro, 1932, s. v. *pomar*.

⁽²³⁾ op. cit., pgs. 106-107.

⁽²⁴⁾ *Vocabulario Universal*, f. 168.

⁽²⁵⁾ F. Baráibar, *Vocabulario de palabras usadas en Alava*, Madrid, 1903, p. 208.

⁽²⁶⁾ A. Palencia, *Voc.*, f. 55, f. 260, f. 71, respectivamente. Hay más testimonios en la obra.

⁽²⁷⁾ J. Keller, *Contribución al vocabulario del poema de Alexandre*. Madrid, 1932, p. 147.

⁽²⁸⁾ «Fructas montessynas / As por vantagens, / P o m a s e endrinhas, / Sylvas e mostajas» (p. 534). W. Schmid, *Wortschatz Canc. Baena*, Berna, 1951, p. 134. recoge, sólo, la forma *puma*.

⁽²⁹⁾ «El dulce bocado amargo / que Eua mordía en la p o m a » (NBAAEE, XIX, 111 b).

⁽³⁰⁾ «La segunda tarja de un balaxo ardiente / era e de armarilla gemma pomelada, / cuyo nombre dixe non tacitamente, / e cada qual p o m a con nudo ligada» (NBAAEE, XIX, p. 462).

con idéntico valor: «Venus era de la más fermosa e la más graciosa de todas las diesas, por do ganó el fermoso e precioso p o m o » (31).

El derivado *pomar* 'manzanar' aparece en el *Libro de Miseria de ome* (32) y *pomada*, sin valor seguro (33), en el *Alexandre* (641 d). Hoy encontramos *pomarucu* 'manzano' en Santander (34), y *poma* en el Pirineo aragonés, por influjo catalán (35).

La misma oposición *pom-/pum-*, que documentamos en la toponimia, aparece en la literatura antigua, o en los dialectos: el *Fuero Juzgo* acredita *pumares* (36), *pumar* el de Soria (37), *Pumareios* es un topónimo de tierra palentinas por los años de 1137 (38). *Pumar de Vega* era un topónimo situado a extramuros de Oviedo en 1157 (39). De modo semejante, *pumar* es 'manzano' en Asturias (40), *pumarejo* es, en el Principado, la 'tierra plantada de pumares para manzanas y sidra' (41), *pumarejo* el 'manzanar' (42) en la Montaña, *pumariegu* el 'terreno propio para pumares' en Cabranes (43), *pumaraes* los 'manzanares' en Libardón (44).

(31) *De felice e infelice vida*. BAAEE, XXIX, 61. Es indudable el cultismo de la voz en este texto.

(32) edic. Artigas, BBMP, I-II, 1919-20, 93 b.

(33) para Sánchez era, dubitativamente, 'cosecha de manzanas'; para Keller, sin mayor certeza 'sidra'.

(34) García Lomas, *Dial. popular mont.*, s. v.

(35) A. Badía, *Contribución al vocabulario aragonés moderno*. Zaragoza, 1948, s. v.

(36) edic. Academia, p. 164: «si algun omne da tierra aiena... si aquel que la tomo ficiera en aquella tierra casa, o vinna... o p u m a r e s ».

(37) edic. Galo Sánchez, p. 84, § 229: «qui cortare arbol... commo serual... o p u m a r ».

(38) aparece en el documento 47, p. 70, de Férotin, *Ab. Silos*. En mis repertorios modernos, no se identifica el topónimo. Otra formación idéntica en un doc. de 1118 del monasterio de Oña (edic. J. del Alamo, Madrid, 1950, p. 180). En el mismo lugar, hay *pumar*.

(39) L. Serrano, *Cartulario de Monasterio de Vega*. Madrid, 1927, n.º 20 del apéndice, p. 173.

(40) A. Rato, *Vocab. bable*, s. v.; M. Menéndez García, *El habla de Silesterna*, RDTP, VI, 1950, p. 393; B. Vigón, *Vocabulario de Colunga* (edic. 1955), s. v.

(41) A. Rato, *Vocab. bable*, s. v.

(42) Vergara, *Vocabulario de palabras usadas en Segovia, Burgos y Santander*. Madrid, 1921.

(43) M.ª J. Canellada, *El bable de Cabranes*. Madrid, 1944, p. 307.

(44) A. Zamora, *Palabras y cosas de Libardón*. Granada, 1953, p. 113.

Alguna vez aparece *puma* en la literatura antigua ⁽⁴⁵⁾. La *u* ha de ser analógica de las formas *pum-* inacentuadas, ya que de otro modo sería inexplicable el cambio $\bar{o} > u$ ⁽⁴⁶⁾.

b) Galicia y Portugal

Las referencias portuguesas a *p o m a* 'manzana' no abundan en los materiales que manejo; posiblemente el cultismo mantuvo — en literatura al menos — cierto respeto a la norma latina, o latinizante. El término latino aparece con toda su crudeza en las obras de Gil Vicente ⁽⁴⁷⁾ y tal vez sea la causa de una tajante afirmación de Nunes: *pomar* en toponimia significa 'campo plantado de árboles de fruto' ⁽⁴⁸⁾. El investigador portugués no razona su aserto, por lo que hemos de considerar, únicamente, las pruebas en sentido contrario de A. Aebischer ⁽⁴⁹⁾. Hoy *poma* como 'manzana' no parece existir en portugués ⁽⁵⁰⁾; sin embargo, en la edad media hay testimonios de la sustitución: «o porteiro lhe mostrou primeiramete [sic] a p o m a de que Adam comera» ⁽⁵¹⁾.

En la literatura gallega, incluso para empleos metafóricos en los que *poma* se ha fijado, no encuentro sino *maçãa*, y otras variantes.

c) Cataluña

En catalán, *poma* está atestiguada —en sentidos recto y metafórico— desde antiguo. Aguiló ⁽⁵²⁾ cita *poma* 'manzana' (*Libre de la Peste*, siglo XVI, p. 70), *pomer* 'manzano' (Llull, *Félix de les Maravelles*

⁽⁴⁵⁾ «P u m a s e muchas mil granas / Lo çercan de todas partes» (*Canc. Baena*, p. 536); «Dos p u m a s de parayso / las sus tetas ygualadas» (Santillana, NBAAEE, XIX, p. 570). Vid. lo que digo en la nota 28.

⁽⁴⁶⁾ *puma*, citada en la n. 15, está condicionada por *p r u n a*.

⁽⁴⁷⁾ En el *Triunfo do Inverno* (edic. Marques Braga, 1934): «los jardines de la tierra / tienes bien señoreado / los p u m a r e s de oriente / te dan su fruto preciado» (vv. 956-959).

⁽⁴⁸⁾ *A vegetação*, ya citada, p. 45.

⁽⁴⁹⁾ op. cit., pgs. 102-103.

⁽⁵⁰⁾ En Montemor, *pomareiro* 'vendedor de fruta' es un derivado directo del término latino, sin traslaciones significativas (cit. en J. A. Pombinho Júnior, *Retalhos de um Vocabulário. (Subsídios para o léxico português)*, RL, XXXVII, 1939, p. 252).

⁽⁵¹⁾ *Conto de Amaro*, apud. J. J. Nunes, *Crestomatia Arcaica* (2.^a edic.) Lisboa, [1921], p. 62. Este mismo texto emplea, como veremos, *m a t (t) i a*.

⁽⁵²⁾ *Diccionari Aguiló*, Barcelona, 1914-1934, s. v.

del mond, I, 159, etc.); en el DCVB ⁽⁵³⁾ hay *poma* 'manzana' (Llull, *Libre de Contemplació*, 104,19), *pomera* 'manzano' (ib., 265,20) ⁽⁵⁴⁾.

Aparte estos valores, directamente derivados del latín, se citan: *pom* 'pomo' (doc. 1546), 'puño de la espada' (docs. de 1405 y 1450, *Tirant lo Blanch*, II, 386), 'ramillete de flores' (Turmeda, *Cobles de la divisió del Regne de Mallorques*, cabla 14), *pomes de Génova* 'un tinte?' (año 1296), *pomes de fi argent* (a. 1296), *pomada* 'pasta de tocador' (siglo XV) ⁽⁵⁵⁾. A la enumeración precedente, añádase la información que facilita el DCVB: *pom* 'pomo, fruto' (Llull, Ausiàs March), 'puño de la espada' (doc. anterior a 1370, Muntaner), *pomada* (B. Metge, *Somni*, III), *pomcir* (Llull, *Félix*, V, 2).

Prescindo de ejemplificación ulterior por ser *poma* el término del catalán literario.

MAZANA en la toponimia española

Los primitivos derivados de *mat(t)ia* — esto es, formas no infijadas — se distribuyen del siguiente modo:

Lugo	23	Gerona	4
Coruña	16	Mallorca	2
Pontevedra	11	Barcelona, Huesca, Lérida, Santander y Va-	
Orense	6	lencia	1

Las áreas de tales formas son evidentes (mapa n.º 4): se han refugiado en la periferia del dominio; por tanto, hay que pensar en su arcaísmo con respecto a la innovación central. Ahora bien, la situación geográfica que refleja el mapa n.º 4 señala dos zonas vinculadas a los romances laterales — y arcaizantes —: catalán, gallego, pues si bien Santander y Salamanca ofrecen sendos casos singulares se debe — como hemos visto con anterioridad a depender lingüísticamente del occidente peninsular ⁽⁵⁶⁾.

⁽⁵³⁾ A. M. Alcover y F. de B. Moll, *Diccionari català-valencià-balear*, Palma de Mallorca, desde 1937.

⁽⁵⁴⁾ Son flagrantes cultismos: *pomar* 'hort d'arbres fruiters' (Corella, *Obres*, 161, apud DCVB), 'vergel jardín' (siglos XIV-XV), *pomer* 'huerto en general o manzanar' (s. XV; ambos en Aguiló).

⁽⁵⁵⁾ Todos estos ejemplos en el *Dicc. Aguiló*.

⁽⁵⁶⁾ En el *Fuero de Sepúlveda* (vocabulario de M. Alvar, Segovia, 1953) hay un topónimo *Naval Maçano* que debe ser el moderno 'Nava del Manzano'. Las formas antiguas sólo son empleadas como cotejo con las modernas; hacer otro uso de ellas sería sumergirnos en un caos infinito.

Merecen consideración especial los topónimos catalanes. Paul Aebischer ha señalado las indecisiones de Meyer-Lübke en esta cuestión ⁽⁵⁷⁾; sin embargo, las aportaciones del propio Aebischer ⁽⁵⁸⁾ me parece que vienen a disipar las dudas: desde el año 878 se atestiguan los derivados catalanes de *mattia* y, conformes con esta tradición (documentos, topónimos), van las formas del catalán hablado, según señalo más adelante.

MATTIA en la toponimia portuguesa

De acuerdo con lo expuesto en las pgs. 3-4, indico las cifras máximas de mis informes:

Aveiro	21	Guarda	8
Beja	8	Leiria	10
Braga	9	Lisboa	11
Bragança	7	Portalegre	2
Castelo Branco	5	Porto	11
Coimbra	1	Santarém	4
Évora	8	Viana	5
Faro	3	Vila Real	4
		Viseu	15

Como se ve en el mapa n.º 4, la máxima densidad corresponde al litoral situado entre Duero y Tajo. El foco numéricamente más importante lo constituyen Aveiro y Viseu, con él deben relacionarse, de modo íntimo, las documentaciones de Oporto, Leiria y Lisboa.

MAZANA en la literatura antigua y en los dialectos

a) Regiones centrales

Los ejemplos antiguos de que dispongo se encuentran en textos que tienen, al parecer, carácter dialectal más o menos atenuado. Así algunos textos de Alfonso el Sabio, tal vez teñidos de un leve leonesismo ⁽⁵⁹⁾ («quel dio yeruas de muerte en una m a ç a n a muy fermosa», «pides me parte de las m a ç a n a s de mio fijo?», «que nascen en la ribera daquel lago m a ç a n o s e otros fruteros, e uides, e que lieuan m a -

⁽⁵⁷⁾ Vid. *Das Katalanische*, § 137, p. 143, y REW., n.º 5427.

⁽⁵⁸⁾ op. cit., pgs. 99-101, especialmente.

⁽⁵⁹⁾ Lapesa ha escrito: «los tratados del *Saber de Astronomía* ofrecen ciertos caracteres leoneses» (*Historia de la lengua*, 4.ª edic., p. 167).

ç a n a s ...»⁽⁶⁰⁾) o el *Zifar* («todas las m a ç a n a s no son dulces»⁽⁶¹⁾) atestiguan el lexema, que tiene presencia más abundante en aragonés: «cara fresca como m a ç a n a »⁽⁶²⁾, «De sus tetiellas bien es sana / tales son como m a ç a n a »⁽⁶³⁾, «fueron estruydos nuestros bienes, casas, panes, m a ç a n e d o s ...»⁽⁶⁴⁾. La voz aparece en los *Inventarios* de Serrano y Sanz⁽⁶⁵⁾, en el *Pentateuco*, tenuemente aragonésizado, de Millares, Castro y Battistessa⁽⁶⁶⁾, en el *Fuero de Soria*, no desconocedor del dialecto marginal⁽⁶⁷⁾, y en riojano⁽⁶⁸⁾.

En la literatura estrictamente jurídica, se documentan formas que interesan a nuestro objeto: *mazanos*⁽⁶⁹⁾ en Castilla la Vieja, *Macanetas* (ya citado) en Rioja, *Maçanita* y *maçanero* en Aragón⁽⁷⁰⁾.

En los dialectos actuales, hay *mazá* en las zonas del gallego-asturiano⁽⁷¹⁾, *mazana* en Sísterna, Cabranes y Maragatería⁽⁷²⁾, *mazaqueiro* 'manzano' en Sísterna⁽⁷³⁾.

(60) *Primera Crónica General*, 423, *b_m*: *General Estoria*, I, 181, *b*; ib., 133, *b*, *passim*.

(61) edic. BAAEE, p. 125. Otro manuscrito lee m a n ç a n a s.

(62) Menéndez Pidal, *Razón d'amor*, RHi, XIII, 1905, p. 610, v. 61.

(63) *Egipcíaca*, edic. Foulché-Delbosc, 1907, p. 11, v. 223.

(64) *Docs. Chambre des Comptes de Navarre*, edic. Brutails, 1890, p. 157 (doc. de 1367).

(65) BAE, IV, pgs. 528-9; *maçanilla* (BAE, III, p. 365). Vid. Pottier, *Étude lexicologique sur les Inventaires aragonais*, VRo, X, p. 176, que no aduce sino ejemplos de valor traslaticio.

(66) *Deut.*, XXXIII, 13.

(67) edic. Galo Sánchez, p. 84, § 230. Como es sabido el *Alexandre* se conserva en un manuscrito aragonés y en otro leonés; no extraña, por tanto, la presencia del término: 328 *d*, 341 *b*, 342 *b*, etc., etc.

(68) Berceo («la fermosa m a z a n a »), apud Lanchetas, p. 462; cerca de Valbanera había un topónimo *Macanetas*, citado en un doc. de 1081 (M. Lucas, *El libro becerro del mon. de Valbanera*, Zaragoza, 1950, p. 125, n.º 159), aunque lo más frecuente suelen ser las formas con *manz*.

(69) R. Menéndez Pidal, *Documentos lingüísticos de España*. I. Madrid, 1919, n.º 26, p. 49 (año 1220). Es un documento de Campóo, provincia de Palencia, pero muy cerca de Santander; por tanto, poco caracterizador.

(70) *Documentos de Sancho Ramírez*. II. Zaragoza, 1913, pgs. 57 y 171, respectivamente. La primera forma es un topónimo; la segunda, un 'manzanar' situado en Guipúzcoa.

(71) B. Acevedo-M. Fernández, *Voc. del bable de occidente*. Madrid 1932, s. v.; M. Menéndez, RDTP, VI, 1950, p. 388.

(72) RDTP, VI, p. 389; M. J. Canellada, *Cabranes*, p. 263; S. Alonso Garrote, *El dial. vulgar leonés hablado en Maragatería*, Madrid, 1947, p. 263.

(73) RDTP, VI, p. 389.

b) Galicia y Portugal

Son abundantes ⁽⁷⁴⁾ los derivados antiguos de *mat(t)ia* tanto en la literatura (*maçãa* ⁽⁷⁵⁾, *maça(a)m* ⁽⁷⁶⁾, *macaan* ⁽⁷⁷⁾), como en la toponimia: *Mazaneda* (a. 1013), *Maazedo* (1261), *Mazanarie* (*Inquis.*, p. 547), *Maceira* (ib., p. 305), *Mazaneira* (a. 1072), *Mazada* (a. 1002) ⁽⁷⁸⁾, como en la onomástica personal (*Maciel* < **Matianellu*) ⁽⁷⁹⁾, como en los documentos jurídicos: «dant medias de *maçanis* et de peris» (*Inquis.*, p. 12), «dant medietatem de *mazaanis* et de piris» (Id., p. 17) ⁽⁸⁰⁾.

En las hablas vivas, hay que tener en cuenta el testimonio de los diccionarios y, sobre todo, los vocabularios dialectales. Para Portugal disponemos de abundantes inventarios, no así para Galicia cuya pobreza en este tipo de investigaciones es ejemplar. Las formas que he allegado son: *maçanas* en Trás-os-Montes ⁽⁸¹⁾, *maçanêra* y *mançanêra* 'manzano' en Alentejo ⁽⁸²⁾, *mação* 'manzana' en el Miño ⁽⁸³⁾, *maçaes* en Trás-os-Montes ⁽⁸⁴⁾, *maçãs de adro* en la región miñota de Valença ⁽⁸⁵⁾, *maçaum* en Arcos de Valdevez ⁽⁸⁶⁾.

⁽⁷⁴⁾ Las referencias que hago a la *RL* me han sido facilitadas por un índice de voces que hay en el Centro de Estudos Filológicos de Lisboa. Mi gratitud a las autoridades del Instituto que con toda generosidad e hidalguía pusieron a mi disposición sus elementos de trabajo. He verificado todos los testimonios, ya que en el valiosísimo índice figuran sin significado.

⁽⁷⁵⁾ en *Mirages Santiago*, edic. López Aydillo, p. 25.

⁽⁷⁶⁾ Lopo de Almeida, *Cartas de Itália*, ed. Rodrigues Lapa, Lisboa 1935, p. 10. Una de las dos referencias de esta página tiene el valor de 'pomo de la espada'. Cfr. *Conto de Amaro* (apud *Crestomatia* de Nunes, p. 63): «E todollos campos jazia estrados de flores e de *maçaãs* e de larãjas e de todallas outras fruytas do mûdo».

⁽⁷⁷⁾ *Mirages* ya citados, p. 8. Significa 'pomo de la espada'.

⁽⁷⁸⁾ Todos estos testimonios proceden de Cortesão, op. cit., p. 22 b.

⁽⁷⁹⁾ Leite de Vasconcelos, *RL*, I, 243, y XII, 328.

⁽⁸⁰⁾ Los dos últimos ejemplos están en Cortesão, loc. cit.

⁽⁸¹⁾ El término es un castellanismo. Téngase en cuenta que «esta forma só apparece numa poesia popular de caracter arcaico» (Leite de Vasconcelos *Dialectos Trasmontanos*, *RL*, II, p. 117).

⁽⁸²⁾ términos previsiblemente españoles (vid. A. Thomas Pirez, *Vocabulario alentejano*, *RL*, X, p. 251).

⁽⁸³⁾ Leite, *Dialectos trasmontanos*, *RL*, III, p. 63, y C. Basto, *Falas e tradições*, id. XVII, p. 84 a (distrito de Viana do Castelo).

⁽⁸⁴⁾ F. Braga Barreiros, *Vocabulário Barrosão*, *RL*, XXXV, p. 255.

⁽⁸⁵⁾ 'certa qualidade de maçãs' (J. L. Lourenço Loução, *Lexicografia da margem do Minho*, *RL*, XXIX, p. 259).

⁽⁸⁶⁾ F. Alves Pereira, *Glosario dial. do concelho dos Arcos de Valdevez*, *RL*, XXVI, p. 297 a.

En dependencia con los testimonios anteriores hay que disponer de formas, semánticamente diversas, pero cuya etimología fonética es *mat(t)ia*. Así *maçaneta* 'o mesmo que *borla*' en Turquel⁽⁸⁷⁾, así *maçanicos* 'crianças de mama' en el Alentejo⁽⁸⁸⁾ o así el préstamo *maçanilla* 'variedades de azeitona' ⁽⁸⁹⁾.

c) Cataluña

La presencia de *mat(t)ia* en la antigua toponimia catalana está cumplidamente atestiguada. Aparte la ejemplificación del Prof. Aebischer⁽⁹⁰⁾, puedo añadir una colección de testimonios, que me ha sido facilitada por el Prof. Guiter⁽⁹¹⁾: «de pogio *Macanos*» (año 952, es 'Sant Viçenç de Maçanós' en Besalú), «Illa *Maciana*» (839, hoy 'La Massana' en Andorra), «in collo de *Massana*» (981, hoy 'La Massana' en el Rosellón), *Mazana* (982) y *Massana* (1283) 'Massana' (valle de Ribas), *Macianeros* (839), *Macianers* (s. XII) 'Massaners' (Berguedán), «uilarem *Macanetum*» (814, 833, 859), *Macaneto* (878), *Macenetum* (881) 'Massanet de Cabrenys' (Besalú), *Pommario* (879) 'Pomers' (Conflente, Clará).

Tampoco escasean los derivados en la dialectología actual, a pesar de la onda de *poma*, que ha anegado el estadio anterior. El *Diccionario Aguiló* atestigua: *massana* 'una casta de pomes' (Tortosa y Mallorca), *massanella* 'planta' (Eivissa), *massanera* 'pomera' (Tortosa), *pomes massanilles* 'variedad menorquina de manzanas'. El DCVB permite ciertas ampliaciones: *maçana* 'manzana' (Tamarite, Ribarroja, Gandesa, Tortosa, Vinaroz, Morella), 'variedad de manzana' (campo de Tarragona⁽⁹²⁾, Mallorca, Menorca), *maçanella* 'manzanilla', *maçaner* 'maçanera', *maçanera* 'manzano' (Ribarroja, Gandesa, Tortosa), 'manzano sin injertar' (Mallorca).

⁽⁸⁷⁾ J. D. Ribeiro, *Linguagem popular de Turquel*. RL, XXVIII, p. 115.

⁽⁸⁸⁾ A. Thomaz Pires, *Vocabulário alentejano*. Nova série. RL, XXIX, p. 221.

⁽⁸⁹⁾ del mismo autor, *Voc. alent.* RL, XV, p. 108 a. La palabra es el término español de oleicultura (por el sufijo, por el significado general en España), adaptado a la base portuguesa *maç-*.

⁽⁹⁰⁾ op. cit., p. 100.

⁽⁹¹⁾ Reciba desde estas líneas el testimonio de mi reconocimiento más sincero.

⁽⁹²⁾ vid. también S. Mariner, *Castellanismos léxicos en un habla local del campo de Tarragona*. BRABLB, XXV, 1953, s. v. *manzana*.

MANZANA en la toponimia española

Frente a la densidad de *poma* o *maza(na)* en determinadas áreas, *manzana* está muy distribuida por buena parte de España. Sin embargo, su proporción — absoluta y relativa — es harto escasa. En efecto, el índice de referencias arroja una pobre densidad:

León	7	Avila, Badajoz, Cádiz, Caste-	
Granada, Oviedo	6	llón, Ciudad Real, Logroño,	
Orense, Huelva	4	Madrid, Málaga, Murcia, So-	
Zamora, Salamanca	3	ria, Tenerife, Teruel, Toledo,	
Bilbao, Burgos, Cuenca	2	Valladolid, Vitoria	1

Llama la atención que esta presencia esté reducida a tan escasos límites. Hay que pensar en que las zonas óptimas para el desarrollo del manzano están dentro de dominios no castellanos; esto es, con una terminología abundante, que se opone a la castellana tan poco proliferada. De este modo, se puede llegar a pensar que el *manzano* del dialecto central difícilmente ha podido entrar en dominios de estructura lingüística muy desarrollada y, podemos pensar, también, que la resistencia a la captación ha estado favorecida por el mayor desarrollo del cultivo. Por tanto, la independencia idiomática va hermanada con la explotación agrícola (y sus secuencias, como economía, industrias derivadas, etc.)

Explicamos así por qué el castellanismo léxico es poco afortunado en Castilla (porque el manzano no se cultiva) y por qué no ha podido avanzar a costa de los términos tradicionales (en Asturias, Galicia). La frecuencia — tan rara, un máximo de siete representantes — del lexema es una consecuencia de la geografía castellana (escaso cultivo) y, recíprocamente, de las óptimas condiciones que tienen algunas regiones (Asturias, Galicia).

Topónimos portugueses con infijación nasal

La nasal infijada aparece en dos topónimos portugueses: uno en Coimbra y otro en Evora (ambos tienen la forma *Manção*).

El origen de la *n* es difícil de explicar. Hay casos de desarrollo de una nasal por influjo de la inicial. Recuerdo un ejemplo de estructura fonética totalmente afín a los que nos ocupan: *mançaroca* por *maçaroca* está localizado en Alandroal⁽⁹⁸⁾. Del mismo modo, podríamos pensar en una nasalización progresiva en los casos de *m a t (t) i a*.

(98) vid. RL, X, 94, y XXXII, 297.

Esta explicación fonética choca a mi modo de ver con algunas dificultades. Si el desarrollo de la nasal fuese moderno ⁽⁹⁴⁾, sería, sin duda, vulgar. Entonces parecería difícil que un rasgo plebeyo hubiera llegado a la grafía de los autores que manejo; sobre todo, teniendo en cuenta la proximidad del término, pretendidamente nuevo, con la forma tradicional. No se olvide la fidelidad ortográfica, frente a la realidad fonética, que hace mantener *pom-* (vid. p. 3) ⁽⁹⁵⁾.

En vista de ello, líneas más abajo intentaré explicar estos casos por probable mozarabismo.

MANZANA en la literatura antigua y en los dialectos

a) Regiones centrales

En oposición a *maçana*, su abundancia mayor está en los textos castellanos. Aparece en Berceo ⁽⁹⁶⁾, en los *Bocados de oro* ⁽⁹⁷⁾, en Juan Ruiz ⁽⁹⁸⁾ o en el Canciller Ayala ⁽⁹⁹⁾; en Santillana ⁽¹⁰⁰⁾. Alvarez Gato ⁽¹⁰¹⁾ o Fr. Iñigo de Mendoza ⁽¹⁰²⁾; en la *Estoria de los cuatro doctores* ⁽¹⁰³⁾, en el *Corbacho* ⁽¹⁰⁴⁾ o en la *Sevillana Medicina* ⁽¹⁰⁵⁾.

⁽⁹⁴⁾ Hoy testimonios antiguos de este tipo de nasalización (y subsiguiente desarrollo de una nasal); aparecen recogidos por J. J. Nunes, *Compêndio de gramát. histór. portuguesa* (5.ª edic.), p. 150, II. No me parece aceptable la explicación que da para justificar la existencia de *mãncaa* y *maçã*.

⁽⁹⁵⁾ No me parece viable pensar en un remoto castellanismo.

⁽⁹⁶⁾ Lanchetas, s. v. *manzaneda*. *Manzanares* es un top. citado con frecuencia en los documentos de Valbanera y de San Millán.

⁽⁹⁷⁾ edic. Knust, 113,13: «ca la m a n ç a n a non ha omne sabor de la oler solamente, mas... de la comen».

⁽⁹⁸⁾ 163 a, 223 b, 473 b, etc., etc.

⁽⁹⁹⁾ *Rimado de Palacio* (BAAEE, LVII, 430, 153, a-b): «Estos fueron comienzo enque Adam peçó / Desque vió la m a n ç a n a , / fermosa le paresçio...»; *mançanilla* en el *Libro de las Aves de caza* del mismo Canciller, edic. Biblióf. esp. (1869), pgs. 193, 195, etc.

⁽¹⁰⁰⁾ NBAAEE, XIX, 512 b.

⁽¹⁰¹⁾ ib., p. 266 a.

⁽¹⁰²⁾ ib., p. 19 a.

⁽¹⁰³⁾ edic. Lanchert, pgs. 70, 126, 165, etc.

⁽¹⁰⁴⁾ edic. Biblióf. esp. p. 89.

⁽¹⁰⁵⁾ *mançaniego*, p. 79; *mançanilla*, p. 201.

Todo andadura ininterrumpida desde aquellos primeros pasos del mester de clerecía:

Efue dado por cabdiello don Lope el vyzcayno,

Bien rryco de m a n ç a n a s , pobre de pan e de vino ⁽¹⁰⁶⁾.

A la vista de todos estos ejemplos y de los aducidos en los apartados anteriores, habrá que interpretar como castellanismos la *mançana* de la vida de *Santa María Egipcíaca* ⁽¹⁰⁷⁾ y de los *Inventarios aragoneses* ⁽¹⁰⁸⁾ o el *mançanar* de la *Razón de amor* ⁽¹⁰⁹⁾.

Hoy manzana, y derivados, se encuentra en el Bierzo ⁽¹¹⁰⁾, Maragatería ⁽¹¹¹⁾, Cabrera ⁽¹¹²⁾, Salamanca ⁽¹¹³⁾, Alava ⁽¹¹⁴⁾, Aragón ⁽¹¹⁵⁾, Andalucía ⁽¹¹⁶⁾ y Murcia ⁽¹¹⁷⁾. Pensemos que su difusión ha de ser todavía mayor, pero silenciada en los diccionarios dialectales por coincidir con los usos de la lengua común ⁽¹¹⁸⁾.

Teniendo en cuenta la documentación anterior, los dados allegados

⁽¹⁰⁶⁾ *Poema de Fernán González*, edic. A. Zamora, p. 135, 454 a-b.

⁽¹⁰⁷⁾ vv. 559, 913.

⁽¹⁰⁸⁾ BAE, IV, p. 528 (año 1411).

⁽¹⁰⁹⁾ RHisp., XIII, 1905, p. 608, v. 13. Nada de extrañío tiene tras lo expuesto, vid. sobre todo p. 7, que encontremos el término en el *Pentateuco*, ya citado, *Ex.*, XXV, 31; en el *Alexandre* (1220) o, el masculino *mançano*, en el *Canc. de Baena* (161), en el *Fuero de Soria* (p. 84, § 229) o en el *Libro del Caballero y el Escudero* (dic. Gräfenberg, p. 508).

⁽¹¹⁰⁾ V. García Rey, *Vocab. del Bierzo*. Madrid, 1934, s. v.

⁽¹¹¹⁾ S. Alonso Garrote, *Dial. vulgar de Marag.*, s. v. *manzanal* 'manzano' (p. 261).

⁽¹¹²⁾ C. Casado, *El habla de la Cabrera Alta*. Madrid, 1958, § 471 b (*manzanal*).

⁽¹¹³⁾ E. Lorenzo, *Notas al vocab de Lamano*. RDTP, V, 1949, p. 107.

⁽¹¹⁴⁾ F. Baráibar, op. cit., s. v. *manzaneta* 'gayuba'.

⁽¹¹⁵⁾ vid. *manzanera* (Pardo, *Nuevo dicc. arag.*, s. v.; Badía, *Habla Bielsa*, s. v.; Alvar, *Dial. arag.*, § 150), *manzanita de dama* 'acerola' (Borao, *Dicc. voces arag.*; Pardo, op. cit.) *manzañón* 'manzana pequeña y verde' (Pardo), *Manzañualas* (*Dial. arag.*, §§ 76, 172).

⁽¹¹⁶⁾ *manzanero* 'erizo manzanero' (Toro y Gisbert, *Voces andaluzas (o usadas por autores andaluces) que faltan en el Diccionario de la Academia Española*. RHi XLIX, 1920, pgs. 313-641, s. v.).

⁽¹¹⁷⁾ *manzanica* 'adorno' (J. García Soriano, *Dialecto murciano*, s. v.).

⁽¹¹⁸⁾ No conocemos la geografía de la epéntesis nasal. Reune variadísimos materiales — pero sin posibilidad de caracterización — Y. Malkiel en *Three Hispanic Word Studies*. Berkeley, 1947, pgs. 230-234.

por Aebischer ⁽¹¹⁹⁾ y el testimonio de los botánicos mozárabes ⁽¹²⁰⁾, hay que considerar la infijación de la *n* como un rasgo propio de los dialectos centrales. Ahora bien, no es fácil saber cuál de ellos haya podido iniciar el proceso. La unanimidad de los testimonios me hace pensar que tal vez sea un rasgo de carácter mozárabe; desde la *'ayamiyya* el término pudo pasar a Castilla y, de aquí, a las tierras del este y del occidente. Pensemos en el papel importantísimo que desempeñaron en la edad media médicos y boticarios mozárabes y tengamos en cuenta la utilización de las manzanas en la farmacopea (de donde la designación de *pomada*). Si consideramos ambos hechos, no extrañaremos la aparición del mozarabismo en las tierras del norte y, para justificar mi hipótesis, fijémonos en toponimia y dialectología: Castilla aceptó la forma epentetizada, mientras que a oriente (Aragón) y occidente (León) todavía dura la lucha con *p o m a*, término que, en época muy antigua, debió ser general a toda la Península.

b) Galicia y Portugal

No existe documentación de este tipo. Téngase en cuenta, según señalo, en la p. 8, que cuando se adopta un castellanismo (*maçanilha*), se mantiene algún rasgo inequívoco, mientras que el tipo léxico se adapta a la peculiaridad fonética portuguesa.

c) Cataluña

Las formas con nasal infijada se atestiguan en catalán desde el siglo XV ⁽¹²¹⁾ y han aflorado, incluso, a la lengua literaria ⁽¹²²⁾. Creo que son, sin duda, préstamos castellanos.

Carácter alielígena tienen *mançanell* 'varietat d'olivera que es conra a Vilanova de Meià' (DCVB), *mansanella* 'casta d'oliva petita i redonenca' (Calaceite, según Aguiló y Griera), *mançanella* 'sempreviva' (Tortosa, DCVB), *mansanilla* 'id.' (Gavarres, *Tresor*), *mançanera* 'manzano' (Fraga, Vinaroz, DCVB), *mançanilla* 'manzanilla' (Terra Alta de Menorca, DCVB).

⁽¹¹⁹⁾ op. cit., p. 109.

⁽¹²⁰⁾ vid. notas 141 y 159.

⁽¹²¹⁾ *mançanera* 'manzano' (doc. de 1419, citado en el DCVB).

⁽¹²²⁾ Gil, *Hist. Cath.*, 243; Serres, *Poes. Gand.*, 59 (ambos en el DCVB).

En el *Tresor* de Griera hay *mansana* 'poma', sin localizar.

De la forma *maņana*, proceden los derivados *maņanada* 'multitud de maņanes' (Calaceite), *maņanena* 'semblant a la maņana' (DOVB) y los cambios semánticos *maņaneta* 'botón' (Valencia), *mansana* 'conjunto de casas' (Aguiló, Griera), que ha de ser castellanismo, *mansanetes* 'botons de fil' (en Valencia, según Griera), *mansanetes de Sant Joan* 'fruit de la gavarrera' (en Fonz, según Griera),

Inventario numérico

Teniendo en cuenta los enunciados anteriores, creo de cierto valor agrupar todos los topónimos que proceden de las bases estudiadas. El recuento servirá para inmediatos planteamientos.

1) España

	POMA	MAZANA	MANZANA	TOTAL
Alava	0	0	1	1
Albacete	2	0	0	2
Alicante	1	0	0	1
Almería	0	0	0	0
Avila	0	0	1	1
Badajoz	0	0	1	1
Baleares	1	2	0	3
Barcelona	1	1	0	2
Burgos	2	0	2	4
Cáceres	0	0	0	0
Cádiz	0	0	1	1
Castellón	1	0	1	2
Ciudad Real	0	0	1	1
Córdoba	0	0	0	0
Coruña	65	16	0	81
Cuenca	2	0	2	4
Gerona	1	4	0	5
Granada	0	0	6	6
Guadalajara	1	0	0	1
Guipúzcoa	0	0	0	0
Huelva	1	0	4	5
Huesca	1	1	0	2
Jaén	0	0	0	0
León	2	0	7	9
Logroño	0	0	1	1
Lérida	2	1	0	3
Lugo	66	23	0	89

	ROMA	MAZANA	MANZANA	TOTAL
Madrid	0	0	1	1
Málaga	0	0	1	1
Murcia	0	0	1	1
Navarra	0	0	0	0
Orense	24	6	4	34
Oviedo	51	0	6	57
Palencia	2	0	0	2
Las Palmas	0	0	0	0
Pontevedra	22	11	0	33
Salamanca	0	0	3	3
Sta. Cruz	0	0	1	1
Santander	7	1	0	8
Segovia	0	0	0	0
Sevilla	0	0	0	0
Soria	0	0	1	1
Tarragona	1	0	0	1
Teruel	0	0	1	1
Toledo	0	0	1	1
Valencia	0	1	0	1
Valladolid	0	0	1	1
Vizcaya	0	0	2	2
Zamora	1	0	3	4
Zaragoza	2	0	0	2

2) Portugal

	POMA	MAÇ-/MAZ-	MANÇ-	TOTAL
Aveiro	4	21	0	21
Beja	21	8	0	29
Braga	20	9	0	29
Bragança	2	7	0	9
Castelo Branco ...	3	5	0	8
Coimbra	5	1	1	7
Évora	105	8	1	114
Faro	6	3	0	9
Guarda	1	8	0	9
Leiria	4	10	0	14
Lisboa	18	11	0	29
Portalegre	13	2	0	15
Porto	13	11	0	24
Santarém	2	4	0	6
Viana	12	5	0	17
Vila Real	3	4	0	7
Viseu	4	15	0	19

ADVERTÊNCIA

Com o presente fascículo duplo completa-se o tomo XX do *Boletim de Filologia*, cuja primeira parte, fascículos 1 e 2, foi ocupada pela secção final das *Actas* do IX Congresso Internacional de Linguística Românica. O carácter especial deste tomo levou a introduzir nele uma divisão interna, por meio de um segundo rosto e de um índice que só abrange o sector que não pertence às *Actas*. Da primeira parte encontra-se publicado o índice nas suas primeiras páginas.

Designaciones no latinas de la manzana en la toponimia española

Para completar la ojeada anterior debemos señalar, muy brevemente, otras formas cuya etimología queda fuera de mi interés actual ⁽¹²³⁾.

Como es sabido, las vascongadas — Vizcaya sobre todo — abundan en manzanos y en sidra. Hay una literatura tópica que empieza por Aimeric Picaud y que convierte en motivo reiterante a las manzanas y a la sidra ⁽¹²⁴⁾. En la vieja guía de peregrinos se lee: «Inde circa portus Cisereos habetur tellus Basclorum... Hec terra lingua barbara habetur; nemerosa, montuosa, pane et uino omnibus que corporalibus alimentis desolata, excepto quia malis et sicera et lacte est consolata» ⁽¹²⁵⁾. Ya desde el siglo XII, la nota (Fernán González, Navagero, Tirso) que ha de dominar para siempre ⁽¹²⁶⁾:

El conde don Lope
el vizcaíno
rico de manzanas,
pobre de pan y vino.

En toponimia hay restos — no demasiado abundantes — del frutal: *Sagarminaga* (Orozco) < s a g a r m i n 'manzana silvestre' + - a g a 'sufijo abundancial', *sagarna* (Echano) < s a g a r n o 'sidra', *Saga-*

⁽¹²³⁾ No he encontrado ni una sola denominación árabe en la *Toponimia* de M. Asín (Madrid-Granada, 1940).

⁽¹²⁴⁾ En 1466, el noble bohemio León de Rosnithal visitó España. La narración de su viaje fue hecha por el secretario Schaschek y de ella extraigo unos datos que por su minucia y curiosa información me parecen oportunos en este momento: «esta ciudad [Hernani] está entre montañas y pasa por ella el río Uronivo ['Urumea']; en los montes que la rodean hay tanta abundancia de manzanos que no he visto cosa igual en ninguna otra parte; los siembran como entre nosotros se siembra el cáñamo; un solo vecino o labrador es dueño de millares de ellos; la causa de sembrar tantos manzanos es que, no teniendo vino y no conociendo la cerveza, hacen con las manzanas una bebida fermentada. Esta región, cercada de montes altísimos, se llama Vizcaya [= 'País Vascongado']» (apud *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, recogidos por J. García Mercadal, I. Madrid, 1952, p. 262 a). En la misma compilación se puede leer la referencia de A. Navagero a los manzanos vascongados (p. 875 b).

⁽¹²⁵⁾ *Liber Sancti Jacobi «Codex Calixtinus»*. I (Texto), transcripción de Walter Muir Whitehill, Santiago de Compostela, 1945, p. 356.

⁽¹²⁶⁾ Algunos de estos datos están recogidos por A. Zamora, *Palabras y cosas de Libardón (Colunga)*. Granada, 1953, pgs. 113-115.

rraga (Ceanuri) < s a g a r i + - a g a 'manzanedo' ⁽¹²⁷⁾, *Sagarras Altas* y *Bajas* (Benabarre, prov. Huesca) < s a g a r r a 'la manzana', *Sagasta* (Abadiano, Vizcaya) < s a g a s t i 'manzanal', *Sagasticoeche* (Górliz, id) < S a g a s t i + - k o 'sufijo de genitivo' + e t x e 'casa' ('la casa del manzanal') ⁽¹²⁸⁾.

Toponimia y fito-geografía

Veamos ahora hasta qué punto coinciden el área geográfica del manzano con los materiales corográficos que hemos podido reunir.

Queda siempre la cuestión de si *poma* (y variantes) representan exclusivamente al 'manzano' o alguna otra denominación frutal. Después de lo dicho anteriormente creo que las dudas están limitadas a muy escasas ocasiones ⁽¹²⁹⁾.

He confeccionado el mapa n.º 7 tomando como base los árboles que hay en cada provincia, no la superficie dedicada al cultivo del manzano, ya que hay provincias de abundante producción (Jaén, Logroño, Lugo, Pontevedra) en las que no se da la plantación regular, sino la de carácter diseminado. Por otra parte, la producción de manzanas para sidra no consta en los *Anuarios* por el número de árboles, sino por la superficie destinada; esto me obliga a dar en un nuevo mapa (el n.º 8) el número de hectáreas que, en conjunto, se destina al cultivo del manzano ⁽¹³⁰⁾.

⁽¹²⁷⁾ todos estos topónimos en Vizcaya.

⁽¹²⁸⁾ Para las formas vascas aducidas, vid. R. M. Azkue, *Diccionario vasco-español-francés*. Bilbao, 1905, II, pgs. 197 a-198 a.

⁽¹²⁹⁾ Para conocer la distribución geográfica del manzano uso el repertorio siguiente: *Anuario estadístico de las producciones agrícolas (Año 1954)* del Ministerio español de Agricultura. Madrid, 1956, pgs. 177-178 (cuadros números 123 y 124). Para Portugal he podido utilizar, gracias a la intervención del Centro de Estudos Geográficos de Lisboa, un ejemplar policopiado de un *Inquérito às Explorações Agrícolas do Continente*. Resultado do Inquérito Suplementar para determinação do número de Árvores de fruto e oliveiras existentes nas explorações em 1954 — III Volume — Lisboa 1957. Este trabajo me ha servido para completar el mapa 7: gracias a sus datos se comprueba — también para Portugal — el carácter moderno de la explotación comercial del manzano.

⁽¹³⁰⁾ En España, la manzana para sidra se cultiva únicamente en

Alava	35 Has.	Oviedo	5.220 Has.
Guipuzcoa	3.715 Has.	Vizcaya	950 Has.
Navarra	625 Has.		

El cotejo de los mapas 7 y 8 con el 6 es poco aleccionador. La mayor densidad de topónimos corresponde a regiones de clima húmedo o de regadío más o menos reciente; mientras que los cultivos actuales — salvo el caso de Asturias — se encuentran en torno a grandes ciudades (Barcelona) consumidoras del fruto o elaboradoras de sidra (Bilbao); en provincias de cultivos agrícolas muy desarrollados (Zaragoza, Alicante, Santander) o son, sin duda, importaciones tardías (obsérvese la total discrepancia de los datos portugueses).

En este momento hay que tener en cuenta un hecho de geografía agraria. Hasta el siglo XIX, el cultivo de árboles frutales tuvo un carácter meramente local y, muchas veces, podríamos decir familiar. Sólo con las grandes alteraciones del siglo pasado (rapidez de transporte, elevación del nivel de vida, crecimiento de las ciudades, exportaciones, etc. etc.) las frutas se convirtieron en productos de explotación en gran escala. Fue entonces, cuando, empezando por la naranja, España brindó a los mercados europeos unos frutos que sazaban tempranamente: de ahí una fuente de riqueza que entró en el comercio activo ⁽¹³¹⁾.

Sin embargo, esta irrupción económica no afectó a todas regiones por igual: Galicia siguió con su tradicional y arcaico sistema de arbolado disperso y no en plantaciones regulares, mientras que zonas de mayor iniciativa innovadora (Barcelona, Zaragoza, Alicante, después Granada ⁽¹³²⁾), se incorporaban a las necesidades recién surgidas. Pero estos nuevos cultivos difícilmente llegaron a afectar a la toponimia que, fiel a una de sus constantes, se mantuvo invariable ante los hechos recientes y conservó su vieja terminología.

He aquí por qué falla el método de *Wörter und Sachen*, por razones distintas a las que vemos en Italia ⁽¹³³⁾, pero por causas a las que podemos asistir. Quedan expuestas en las líneas anteriores los motivos que condicionan, creo, la inconexión de los materiales de toponimia y de fitogeografía.

⁽¹³¹⁾ vid. J. M. Albuquerque, *La producción frutera de España*. VIII Congreso Internacional de Expansión Comercial. Barcelona, 1915, pgs. 146-267. Esta revolución no afectó de modo decisivo al manzano porque su exportación quedaba muy limitada ante las producciones normales de países más fríos. Con carácter general se puede ver la p. 533 de la obra de J. Vicens, *Historia económica de España*. II. Barcelona, s. a.

⁽¹³²⁾ Todavía hoy los manzanos granadinos se importan de Zaragoza, sobre todo de los viveros del valle del Jalón.

⁽¹³³⁾ vid. Aebischer, op. cit., p. 129.

Aunque carecemos para Portugal ⁽¹³⁴⁾ de un repertorio de geografía económica semejante al que he usado para España, los informes inéditos a que me refiero en la nota 130, permiten saber que en el cultivo del manzano se ha superado la etapa del huerto familiar para pasar a la de las explotaciones de tipo regular ⁽¹³⁵⁾. La viejísima presencia del frutal está acreditada en la obra de A. Sampaio: «Mas de todas as fructeiras nenhuma tinha talvez tanto valor como a macieira; além de vir sempre mencionada, havia glebas exclusivamente plantadas com esta espécie... Hoje ainda em alguns sítios todos os annos e por toda a parte quando ha falta de uvas, prepara-se esta bebida [la sidra], que não tem nome privativo. Em todo o caso a maçã é a fructa mais popular» ⁽¹³⁶⁾.

Las áreas de POMA y MATTIA

Comparando los mapas 2 y 4, vemos que *p o m a* es el término más abundante en la toponimia actual; su localización en España se limita a las zonas húmedas del noroeste y a la montaña santanderina, estrechamente vinculada — lingüística ⁽¹³⁷⁾ y geográficamente ⁽¹³⁸⁾ — a las Asturias de Oviedo ⁽¹³⁹⁾.

En Portugal, el término abunda en el distrito de Braga, en el de Lisboa y en las provincias del Alto (Evora, Portalegre) y del Bajo Alentejo (Beja). Esta distribución sugiere — una vez más — la existencia de un Portugal del norte y otro del sur ⁽¹⁴⁰⁾. Tengamos en cuenta que el septentrional *p o m a* va de acuerdo con la estructura léxica del noroeste ibérico; mientras que en el mediodía habrá que suponerlo forma importada, ya que no pienso que pueda ser una supervivencia primitiva. Me permito recordar que los mozárabes no conocieron otros derivados que los de *m a t (t) i a*, al menos en lo que de su lengua

⁽¹³⁴⁾ Me ayudó el Prof. Orlando Ribeiro, que no sólo buscó en la bibliografía pertinente, sino que puso a mi disposición los materiales inéditos de su Instituto. Conste mi gratitud.

⁽¹³⁵⁾ Debo diversas informaciones, ajenas a mi tema, pero valiosas desde un punto de vista fitogeográfico al Prof. O. Ribeiro.

⁽¹³⁶⁾ *Estudos históricos e económicos*. I. Lisboa, 1923, p. 108.

⁽¹³⁷⁾ R. Menéndez Pidal, *El dialecto leonés*. RABM, XIV, 1906, p. 129.

⁽¹³⁸⁾ M. de Terán, *Geografía de España*. IV. Barcelona, 1959, p. 95.

⁽¹³⁹⁾ No olvidemos la existencia de unas Asturias de Santillana.

⁽¹⁴⁰⁾ vid. M. Paiva Boléo, *Dialectologia e historia da lingua. Isoglossas portuguesas*. BFil, XII, pgs. 5 y ss., especialmente.

sabemos ⁽¹⁴¹⁾. La comunidad lexicográfica que acreditan Lisboa — Portalegre — Évora — Beja me hace pensar en hechos señalados por Herculano de Carvalho, quien ve actuar dos corrientes culturales sobre las tierras situadas al sur del Tajo: una, acaso la más antigua, iría desde Portalegre a Alcácer do Sal y Grândola, a través de Évora, y otra desde Santarém hacia Coruche, Montemor-o-Novo y Évora ⁽¹⁴²⁾. Establecidas estas conexiones hay que recordar la irradiación ejercida por Évora sobre el distrito de Beja, como ya se ha supuesto en otros trabajos de carácter lexicográfico ⁽¹⁴³⁾. Estos hechos tienen comprobación desde el campo de la etnografía: baste recordar el «arado de garganta» que se extiende con admirable uniformidad por las tierras situadas al sur del Tajo ⁽¹⁴⁴⁾.

Para el dominio catalán llama la atención la escasez de *p o m a* en la toponimia. A mi modo de ver el término moderno ha tenido tardío acceso a las denominaciones corográficas. En Cataluña, la voz antigua, es, sin duda, *mat(t)ia*.

Mat(t)ia presenta en la Península Ibérica dos tipos derivativos: con o sin infijación de *-n-*. Etimológicamente, son primitivas las formas sin nasal. Contemplando el mapa n.º 4 llama la atención que su localización sea, de modo exclusivo, periférica. Nos encontramos ante un caso de aplicación segura del concepto «área lateral» ⁽¹⁴⁵⁾: catalán y gallego-portugués son conservadores, frente al carácter innovador del castellano ⁽¹⁴⁶⁾; Santander y Salamanca quedan fuera del estricto dominio lingüístico de Castilla.

⁽¹⁴¹⁾ vid. M. Asín, *Glosario de voces romances registradas por un botánico musulmán (siglos XI-XII)*. Madrid-Granada, 1943, números 326 (*mansana*), 327 (*mansanel*), 328 (*mansanella*, *mansanilla*); ténganse en cuenta otras referencias botánicas en el DCELC de Corominas, s. v. *manzana*.

⁽¹⁴²⁾ *Coisas e palavras*, Coimbra, 1953, p. 310. Insiste en estos hechos L. Cintra, p. 13 de la op. cit. en la nota 18.

⁽¹⁴³⁾ Carvalho, loc. cit. nota anterior, con hipótesis que afecta a las denominaciones del columpio (vid. K. Jaberg, *Géographie linguistique et expressivisme phonétique*. RPF, I, 1946, mapa frente a la p. 58). No se olvide que Beja y Évora fueron reconquistadas en 1166.

⁽¹⁴⁴⁾ vid. fig. 39 del magnífico estudio de J. Dias, *Os arados portugueses e as suas prováveis origens*. «Biblos», XVI, 1949, p. 320. La aclimatación del portugués del norte en el sur es considerada por H. Meier, *A formação da língua portuguesa* apud *Ensaio de Filologia Românica*. Lisboa, 1948, pgs. 29-30.

⁽¹⁴⁵⁾ vid. M. G. Bartoli, *Breviario di neolinguistica* Modena, 1928, pgs. 68-70.

⁽¹⁴⁶⁾ R. Menéndez Pidal, *Orígenes del español*. 3.ª edición. Madrid, 1950, pgs. 489-497.

En primer lugar sorprende la desaparición de *mat(t)ia* de los dialectos centrales; quedan en toponimia unas escasísimas reliquias, frente a la relativa abundancia que denunciaban las hablas vivas. No me parece razón suficiente pensar en una igualación introducida por los compiladores de diccionarios ⁽¹⁴⁷⁾. Creo que es más lógica otra hipótesis: la aparición de *mat(t)ia* en el latín del siglo I creó un estrato moderno que se asentó sobre el antiguo, e indiferenciado, *poma*. El neologismo debió penetrar — progresiva o simultáneamente — por el este y centro peninsulares. De ahí los derivados catalanes, la antigua documentación dialectal y, hoy, el testimonio de las hablas vivas. Sin embargo, la toponimia resistió por más tiempo fiel al primitivo *poma*.

En Galicia, *mat(t)ia* es término moderno, dentro del latín del noroeste ibérico, que no ha logrado otra cosa que su coexistencia con el más viejo *poma*. En Portugal, al norte del Mondego, está la zona de máxima vitalidad de *mat(t)ia*: los distritos de Porto, Aveiro y Viseu presentan una gran densidad de topónimos de este tipo (Aveiro y Viseu sobre todo).

Hasta el Vouga llega la influencia de Porto y así se puede ver de un modo sistemático en los mapas con que Paiva Boléo y Herculano de Carvalho acompañan sus estudios ⁽¹⁴⁸⁾; sin embargo, Viseu suele quedar fuera de la unidad ⁽¹⁴⁹⁾. Quiero, no obstante, tentar una explicación del hecho conjunto: Alfonso III reconquistó las tres localidades y es de presumir que en todas hubiera una primitiva estructura social semejante, así como serían del mismo tipo las repoblaciones que se llevaran a cabo en el preciso siglo XIII. Esto me hace pensar que en las moza-

⁽¹⁴⁷⁾ La normalización general hubiera afectado a los supervivientes actuales; el simple descuido hubiera conservado más reliquias de las que tenemos.

⁽¹⁴⁸⁾ Paiva Boléo, *Dialectologia e historia da lingua. Isoglossas portuguesas*. B. Fil., XII, 1951, pgs. 1-44; Herculano de Carvalho, op. cit., gráficos al final del volumen.

⁽¹⁴⁹⁾ La diferencia también se da en los tipos de arado: cuadrangular en los distritos costeros, radial en el interior. Aunque la exclusión parece ser normal, recuerdo que, en las designaciones del columbia, Braga, Aveiro y Viseu coinciden en los derivados del tipo *redoça* (K. Jaberg, *Geogr. linguistique et expressivisme phonétique*, RPF, I, 1946, p. 7). Vid. L. F. Cintra, *Areas lexicais*, citadas en mi nota 18, y, sobre todo, por cuanto tiene de coincidencia con mis indicaciones, su p. 17. En el *Mapa dialectológico do continente português* de Leite de Vasconcelos (*Opúsculos*, IV, pgs. 791-800), todas estas localidades se incluyen en el *beirão*.

bías ⁽¹⁵⁰⁾ de Porto, Aveiro y Viseu se usara el término *mat(t)ia*, frente al *poma* más septentrional, y que migrara hacia el sur por Leiria y Lisboa, con lo que se vino a asegurar un éxito futuro. Los territorios al sur del Tajo no tenían una población tan abundante; y sobre el territorio vaciado se establecieron cristianos que traían un viejo término lleno de vitalidad ⁽¹⁵¹⁾.

La historia social va de acuerdo con la toponimia. Según el testimonio de Ruy de Azevedo ⁽¹⁵²⁾ hubo persistencia «de uma população agrícola numerosa em gran parte do território entre Douro e Mondego», probada por documentos de los siglos X y XI, aducidos en su día por A. Herculano, Gama Barros y por el propio Azevedo.

Al sur del Mondego, el problema varía totalmente: en la ocupación y pueblas de las tierras ganadas por Fernando el Magno (1064) participó una población islamizada de la que formaban parte mozárabes recién llegados de la España musulmana ⁽¹⁵³⁾. Me permito pensar que estos mozárabes de importación eran quienes practicaban la infijación nasal en *mat(t)ia*, según sabemos por el testimonio de los botánicos, mientras que los de Coimbra, más arcaizantes, conservarían las formas menos apartadas del latín.

El «vaciamiento» de que he hablado tiene plena confirmación: se sabe de regiones muy concretas, por ejemplo Riba de Cora, donde faltan, también, los testimonios que acrediten la presencia árabe ⁽¹⁵⁴⁾.

⁽¹⁵⁰⁾ el valor lingüístico de lo mozárabe para estas regiones fue puesto de relieve por S. Silva Neto, *História da língua portuguesa*, Rio de Janeiro, 1952, p. 380. No se olvide que cerca de estas localidades está Coimbra, con un importante núcleo de cristianos sometidos (vid. Cagigas, *Los mozárabes*, II, Madrid, 1948, p. 434; M. Sanchís Guarnier, *ELH*, I, p. 294; O. Ribeiro, *Portugal, o Mediterrâneo, o Atlântico*, Coimbra, s. a., pgs. 211-212) y que el primitivo distrito de Coimbra en el siglo XI abarcaba del Duero al Mondego (A. Herculano, *História de Portugal*, I, 3.ª edic. Lisboa, 1858, p. 189) y que Viseu perteneció eclesiásticamente a Coimbra hasta 1147 (Ruy de Azevedo, p. 62 de la obra que describo en la nota 152).

⁽¹⁵¹⁾ la oposición norte-sur no es tan tajante como alguna vez se ha señalado. Para el léxico, téngase en cuenta la reciente exposición de L. F. Cintra, art.-cit., p. 13.

⁽¹⁵²⁾ *Período de formação territorial: expansão pela conquista e sua consolidação pelo povoamento. As terras doadas. Agentes colonizadores*, apud *História da Expansão Portuguesa no Mundo*, dirigida por A. Baião, H. Cidade y M. Múrias, I, Lisboa, 1937, p. 10. Véase, también, A. Sampaio, *Estudos históricos e económicos*, I, Lisboa, 1923, p. 55.

⁽¹⁵³⁾ *ib.*, 10-11.

⁽¹⁵⁴⁾ Mi querido amigo L. Cintra, me ha permitido consultar su edición,

Tanto en Galicia como en Portugal, *mat(t)ia* coexistió junto a *poma*, pero en forma minoritaria, según acredita la toponimia, pero así como en Galicia preponderó *poma* ⁽¹⁵⁵⁾, en Portugal la Reconquista hizo que se produjera al sur del Tajo una repartición léxica cuyos resultados percibimos ahora. Como en casos semejantes, la escisión no se hace con mojones infranqueables, sino que a veces se producen claras interferencias: en Portugal, el distrito de Lisboa viene a ser el núcleo de fusión, justificando — y justificado — su carácter aglutinante como centro del país.

Quedan por considerar los derivados de *mat(t)ia* que tienen infijación nasal. Las hablas vivas y la toponimia señalan el carácter central (mozárabe, castellano) del hecho. En el dominio catalán, hay un hecho ilusorio: en la provincia de Castellón el topónimo *Manzanera* (ayuntamiento de Villahermosa del Río) presenta la forma con *n*, pero debe tenerse en cuenta que Villahermosa es pueblo que habla aragonés ⁽¹⁵⁶⁾.

Es notable que *maz-* haya sido eliminado de todo el centro peninsular, mientras que *manz-* ha alcanzado cierta buenandanza (muy relativa, desde luego, pues nunca pasan de siete los topónimos de esta forma). Según acabo de decir, creo que la infijación es central, del castellano y del mozárabe. Como castellanismos se explicarán las *manzanas* de Asturias, León, Extremadura, Teruel, etc. y precisamente en su castellanismo — ahora convertido en tratamiento oficial — está la explicación de los topónimos recién aducidos. En efecto: *poma*, según queda dicho, fue el término latino del noroeste ibérico; *mat(t)ia* se asentó en el este y en el centro, pero sus derivados no pudieron desplazar a los términos más viejos (ni un solo *maz-* en Asturias o León), hasta que el prestigio del castellano, convertido en lengua literaria, logró imponerse. Por eso *manz-* se ha abierto paso hacia el norte y el oeste, pero, a todas luces, en época moderna, lo mismo que es muy reciente su presencia en Andalucía.

en prensa, de los Fueros de Castelo Rodrigo. En la *Introducción* de la obra se encuentran las especies que aduzco.

⁽¹⁵⁵⁾ Sería importante saber qué pudieron aportar en la repoblación gentes venidas del dominio septentrional. Por ejemplo, la actual *Aldeia Galega* existía ya en 1306 (*Aldea Guallega*), según el testimonio de Ruy de Azevedo en la p. 62, nota 1, del trabajo que cito en mi n. 192.

⁽¹⁵⁶⁾ Madoz (*Diccionario geogr.*, XVI, 150 b) cita algunos topónimos de la localidad, todos de indudable carácter no catalán: *Collado, Salvatierra, Hoz, Cueva, Antigua, Muela*.

En Portugal, *manç-* aparece dos veces. Una de ellas acaso pudiera ser castellanismo remoto, la otra no. Prefiero explicar los dos hechos (Coimbra, Evora) como producto de una misma circunstancia: el mozarabismo ⁽¹⁵⁷⁾. Recordemos que los mozárabes no conocieron sino las formas con *n* ⁽¹⁵⁸⁾ y su difusión alcanzaba a las *'ayamiyyas* de Córdoba, Toledo y Zaragoza ⁽¹⁵⁹⁾; esto es, de norte a sur, la totalidad de las tierras hispánicas.

Resumen y conclusiones

En latín *p o m a* se difundió por toda la Península Ibérica; sin embargo, a partir del siglo I de nuestra era, el neologismo *m a t (t) i a n a* ganó terreno y fragmentó la primitiva unidad. *P o m a* entonces se refugió en el noroeste, donde subsiste todavía y de donde había de salir para ganar nuevas tierras con la Reconquista. Esta zona nordoccidental presenta con frecuencia un tratamiento fonético *ō > u*) distinto de las otras zonas en las que *p o m a* subsiste; toponimia y dialectología concuerdan en la evolución.

El término *m a t (t) i a n a* debió comprender toda la Península, salvo las regiones más resistentes del noroeste. En su forma originaria, lo conoció Cataluña (que conserva restos en toponimia y hablas vivas), lo adaptó Portugal (hoy es el término del *padrão*) y fue el vocablo preferido por algunos dialectos (aragonés) o palabra minoritaria en otros (riojano). Las hablas del centro de la Península han barrido totalmente el término de su toponimia y como voz coloquial se recoge, únicamente, en zonas arcaizantes del dialecto leonés. Justamente en estas regiones más conservadoras luchan hoy *p o m a* y *m a t (t) i a*, sin que el «neologismo» pueda eliminar al término más viejo.

En el centro de la Península se han impuesto totalmente las formas con infijación nasal. Probablemente la voz sea un mozarabismo (y por ello su esporádica aparición en Coimbra y Evora) que pasó a Castilla y de allí irradió hacia León y Aragón. El hecho de que *manzana* sea la forma literaria en España nos permite explicar su difusión a costa del

⁽¹⁵⁷⁾ La importancia del mozarabismo en Coimbra ha quedado ya señalada, incluso, sabemos, ayudaron a la reconquista de la ciudad (Cagigas, *Los mozarabes*. II. Madrid, 1948, pgs. 434 y 455-458 y ELH, I, p. 337).

En Evora es abundante, todavía hoy, la toponimia mozárabe (ELH, I, p. 322).

⁽¹⁵⁸⁾ vid. arriba, p. 11.

⁽¹⁵⁹⁾ M. Asín, op. cit., pg. 167-169.

estrato más antiguo (p o m a) y de la innovación latina (m a t (t) i a n a).

Planteadas así las cosas es necesario ver qué ocurre en épocas más tardías. En Cataluña, una invasión ultramontana repuso los derivados de p o m a empujando a m a t (t) i a n a hacia especializaciones significativas en los dialectos. Así explicaríamos el carácter uniforme de los derivados de p o m a frente a la variedad de los de m a t (t) i a n a. Las zonas aragonesas más en conexión con Cataluña aceptaron el término galorrománico, de tal modo que, en este aspecto, Aragón es hoy, en su toponimia, en su léxico, un fiel de equilibrio entre Cataluña y Castilla, pero carente de personalidad propia.

En el centro de la Península, *manzana* se atestigua desde muy pronto; comoquiera que tal forma es, también, la de todas las mozarabías, no llama la atención que Castilla y todas las tierras conquistadas por sus gentes sean de una monótoma unidad.

A occidente las cosas son más complicadas. He señalado la distribución del término latino. Hasta el Duero no escasean las p o m a; Aveiro y Viseu prefieren, con mucho, m a t (t) i a n a. Un primer avance de la Reconquista no pudo eliminar la innovación latina, apoyada en las hablas mozarabes (no se olvide la cercanía de Coimbra, centro importantísimo de los cristianos sometidos ⁽¹⁰⁰⁾); sin embargo, impuso su p o m a en regiones (Evora) muy alejadas y en las que la mozarabía se encontraba en estado de postración ⁽¹⁰¹⁾.

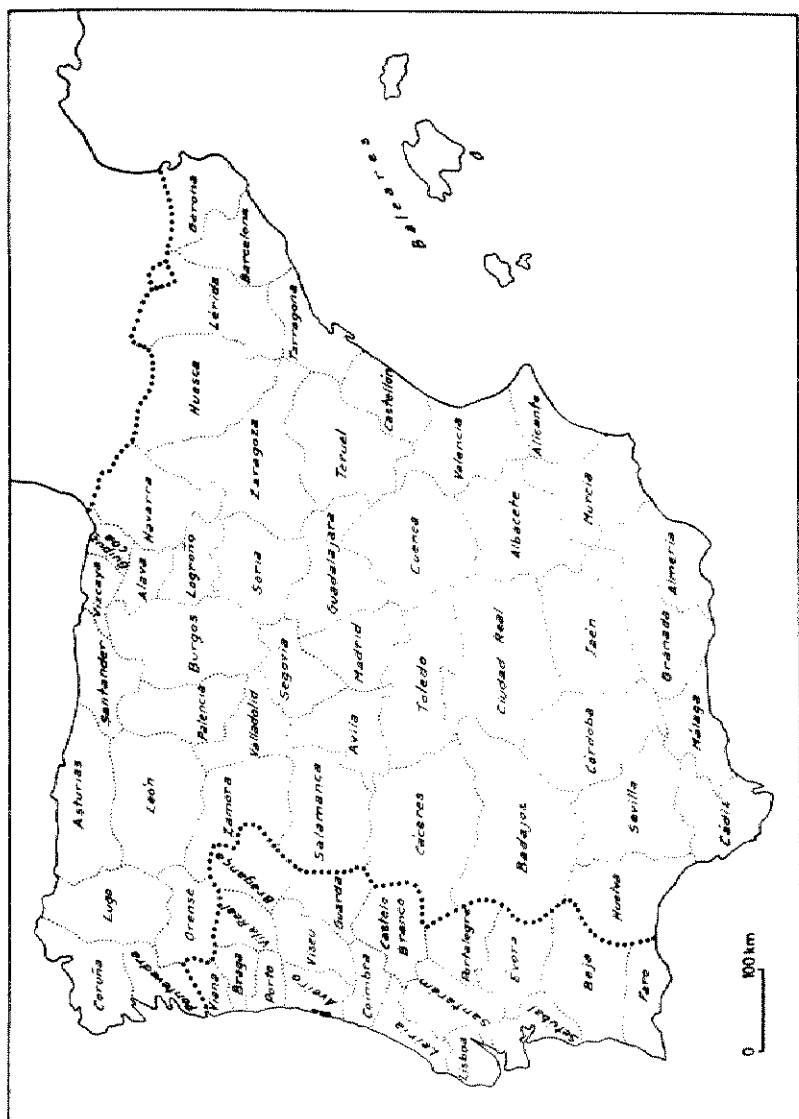
La Reconquista cambió totalmente la historia lingüística de los romances peninsulares y, en la cuestión que nos ocupa, cada una de las lenguas dió solución distinta a los problemas planteados: Cataluña miró hacia la Galia, Castilla uniformó las posibles divergencias, Portugal mantuvo una compleja estructura respetando — hasta ciertos lími-

(¹⁰⁰) Paralelo a estos hechos es el de la arabización de la región comprendida entre el Vouga y el Mondego, según señala A. Sampaio, *As villas do norte de Portugal* apud *Estudos históricos e económicos*. I. Lisboa, 1923, p. 228.

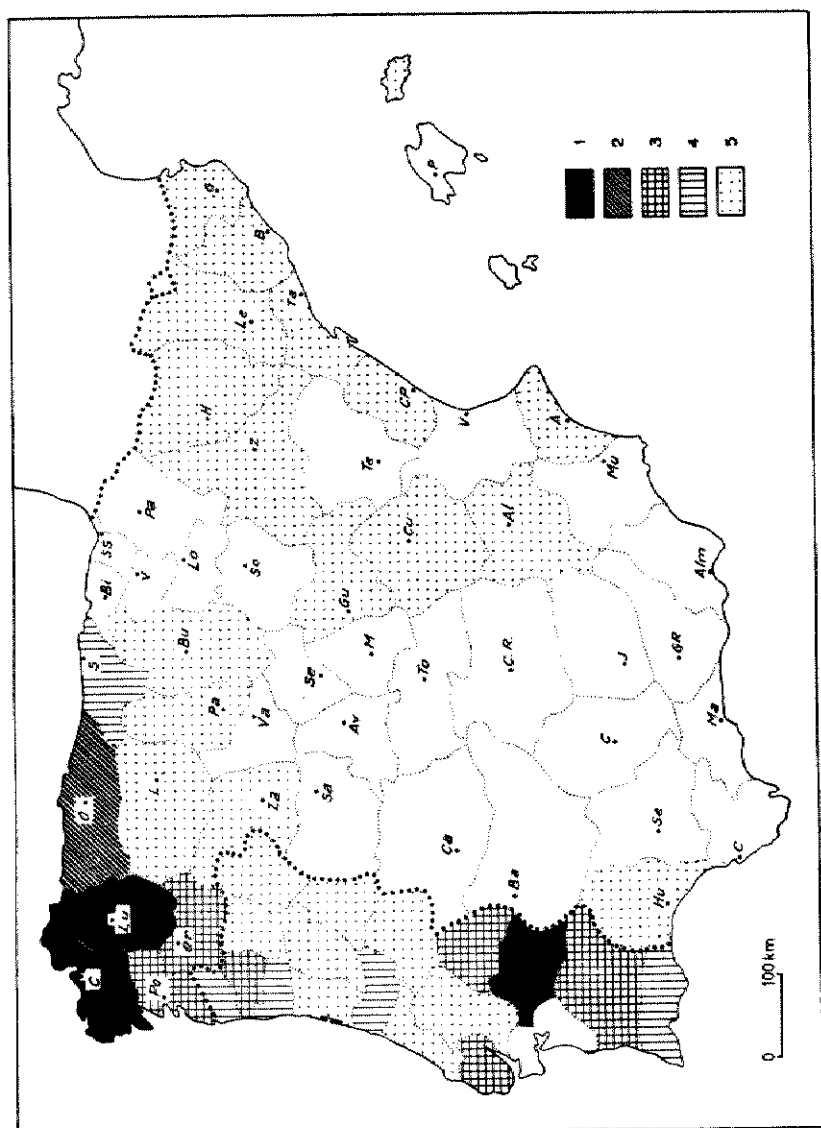
(¹⁰¹) Me parecen de suma utilidad las siguientes palabras de L. F. Cintra: «A oposição entre um Portugal permanentemente povoado, ocupado por uma população que, na sua maior parte, tem raízes muito antigas na terra em que habita, e um Portugal repovoado nos séculos XII e XIII, o Portugal de colonização, ocupado nessa época relativamente tardia por uma população de várias proveniências que nele se mistura em localidades fundadas de novo ou totalmente reorganizadas, parece-me ter consequências da maior relevância na estruturação lexical — e, creio, que podemos até dizer, linguística — do território português» (*Áreas lexicais*, ya citadas, p. 16).

tes — unos estadios arcaicos que adaptó a sus nuevas necesidades. He aquí, en un motivo de microlingüística, el destino singular de tres lenguas dotadas de gran personalidad.

Pero el hecho lingüístico anduvo por unos senderos concretos hasta el siglo pasado. La historia social del siglo XIX modificó la difusión geográfica del *pyrus malus*; la toponimia — en líneas generales — no se alteró, pero se apartó totalmente de la fitogeografía. Hoy vemos cuán heterogéneos son los materiales que una y otra suministran. La interpretación de estos hechos dispares aún está bajo nuestros ojos, pero — por ello precisamente — nos debe servir de admonición para los problemas que presentan diversidad en su apariencia sin que alcancemos a conocer las causas que la motivaron.

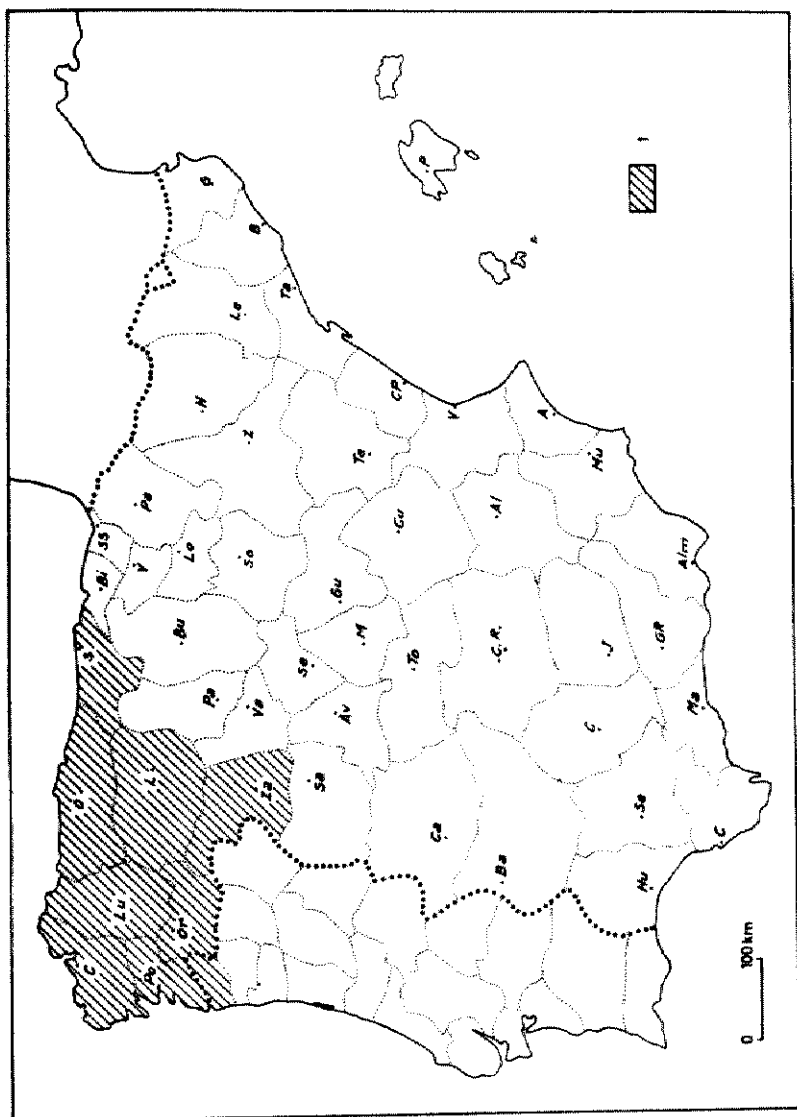


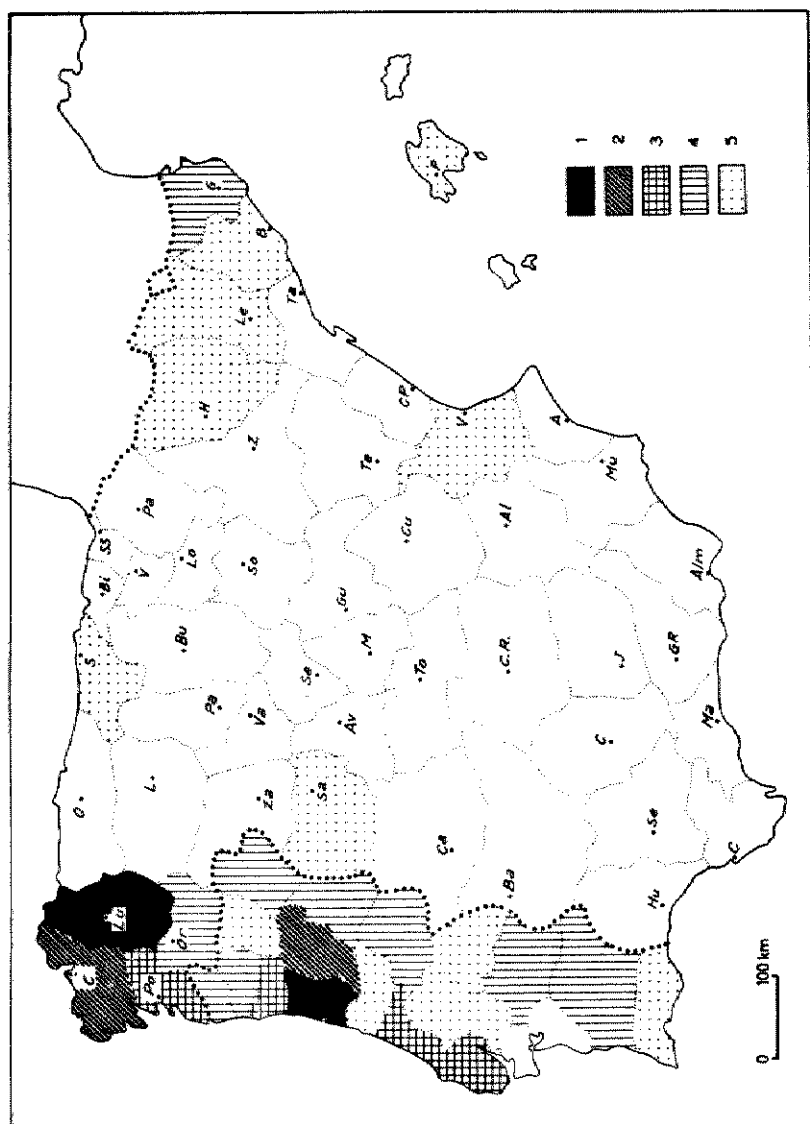
MAPA I
Provincias españolas y distritos portugueses



POMA en la torpeñia

1: Más de 65, 2: Más de 50, 3: Entre 15 y 25, 4: Entre 5 y 15, 5: Menos de 5.



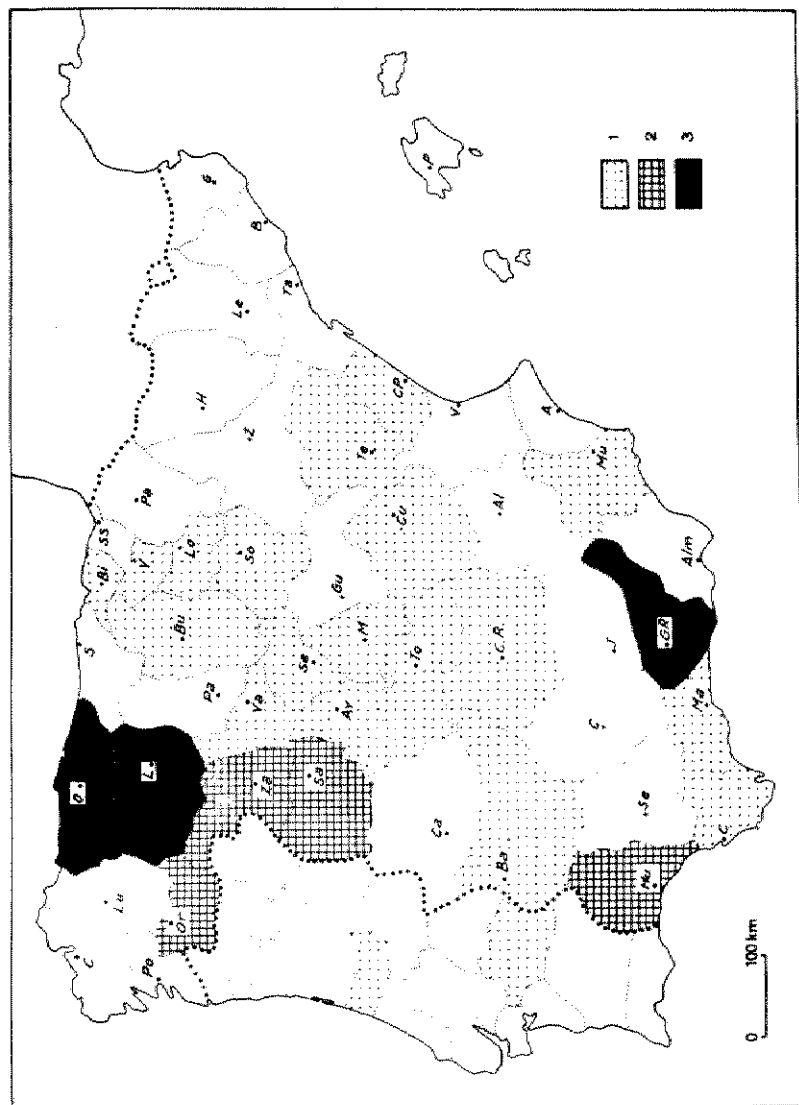


MAPA 4

MATTIA en la toponimia

1: Más de 20; 2: Entre 15 y 20; 3: Entre 10 y 15;

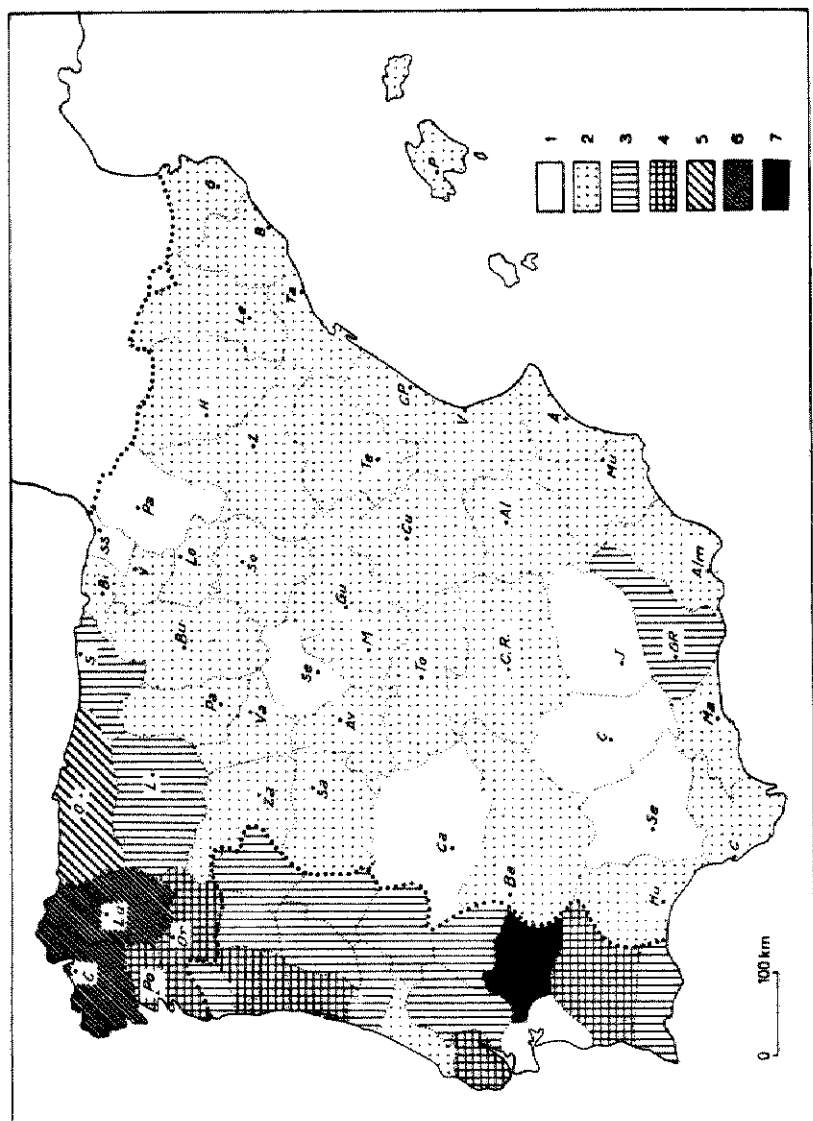
4: Entre 5 y 10; 5: Menos de 5.



MAPA 5

Manzana

1: 1 y 2. 2: 3 y 4. 3: 6 y 7.



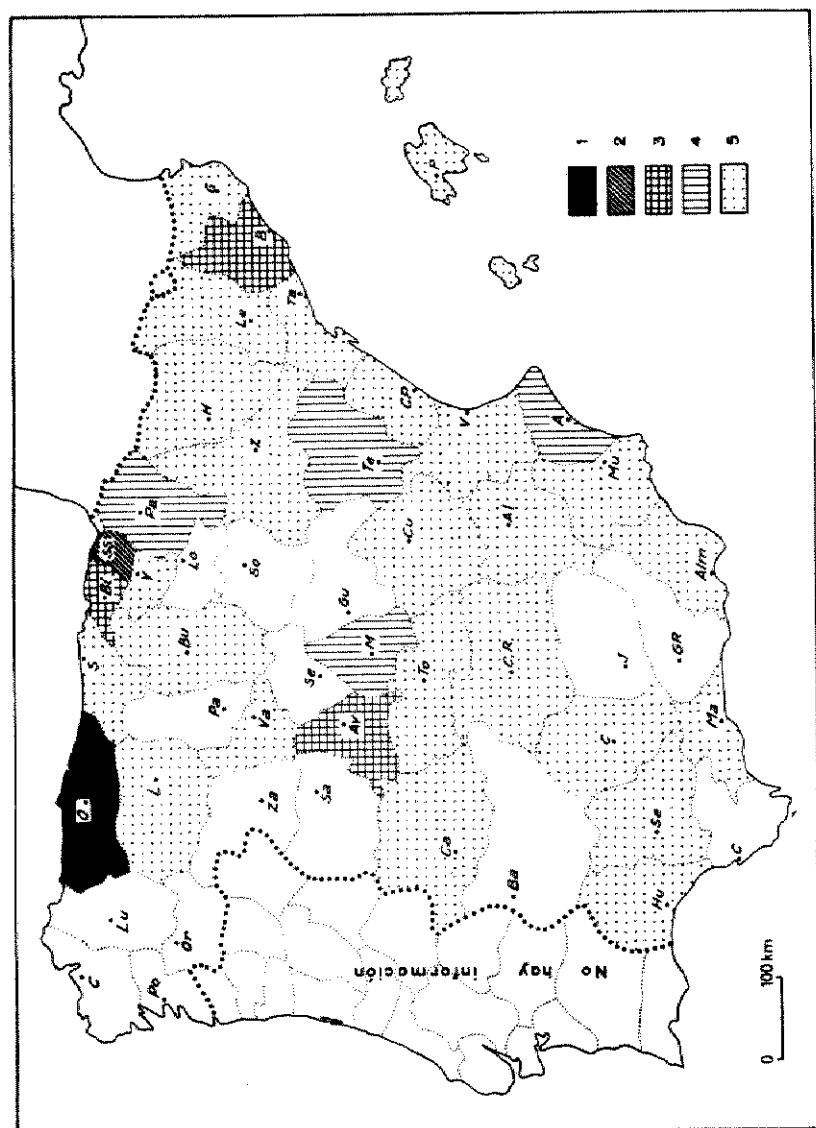
MAPA 6

Totales

1: 0. 2: Hasta 20. 3: Hasta 20. 4: Entre 25 y 40. 5: 57. 6: Entre 80 y 90. 7: Más de 110.

[En Canarias, sólo se atestiguan topónimos de este tipo en la isla de Tenerife.

Su densidad está entre las del grupo segundo: «hasta 5».]



MAPA 8

El 'manzano' en la Península Ibérica

- 1: Más de 8.000 Has.
- 2: Más de 4.000 Has.
- 3: Más de 1.000 Has.
- 4: Entre 500 y 1.000 Has.
- 5: Hasta 500 Has.

DISCUSSION

Interventions de MM. G. ROHLFS, E. GUTER et J. M. PIEL.

G. ROHLFS (Munich) accepte les conclusions de M. Alvar. Il souligne l'importance de la toponymie pour la découverte et la reconstitution des anciennes couches linguistiques et dialectales.

E. GUTER (Perpignan): Dans la partie de la Péninsule que je connais bien du point de vue toponymique, le domaine du catalan pyrénéen (anciens comtés de Roussillon, Empúries, Besalú et Cerdagne, avec leurs annexes), la toponymie confirme parfaitement les vues de M. Alvar sur l'extension ancienne de *matiana*. Sept toponymes sont en effet dérivés de cette racine (*Massana*, *Maçanós*, *Massaners*, *Massanet*, etc.), tandis que deux seulement se relient à *poma* (*Pomareda*, *Pomers*).

J. PIEL (Cologne) félicite M. Alvar d'avoir exposé des points de vue nouveaux. L'évolution des dérivés de *matia* est assez bien représentée par les diverses formes que l'on trouve au Nord-Ouest de la Péninsule pour qu'on en puisse reconstituer les différentes phases. Nous avons *maçaira* en Galice, également et au nord du Portugal, et *macieira*, forme la plus répandue au Portugal. — Il est intéressant de noter l'antagonisme entre *poma* et *matiana*. Piel pense qu'il n'y a, au Nord du Portugal, qu'un seul dérivé de *poma*: *Pomeda* (commune de Viana do Castelo). *Macedo* est également un toponyme, mais son rôle est moins important. Au Moyen Age, on trouvait de nombreux dérivés de *poma*, tels *Pomaredos*, *Pomariço* et autres formes anciennes.

**PAROLES PRONONCÉES
PENDANT LE DÉJEUNER
À LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE COIMBRA**

**ALLOCUTION DU PROF. DR. GERHARD ROHLFS,
MEMBRE DU COMITÉ D'HONNEUR DU CONGRÈS**

Monsieur le Doyen,
Monsieur le Président du Congrès,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,
Mes chers confrères,

Comme membre du Comité d'Honneur, on a voulu me désigner à prononcer, à l'occasion de ce très sympathique banquet, quelques paroles au nom des congressistes.

Lorsque, il y a trois ans, fut décidé à Florence de tenir le prochain Congrès de Linguistique Romane au Portugal, je suis sûr que tous les romanistes réunis dans la capitale de la Toscane ont accueilli cette décision avec un véritable enthousiasme. Des pays de l'Europe centrale et de l'Europe orientale, on ne vient pas tous les jours au Portugal.

L'appel et l'invitation dirigée aux romanistes a eu pour notre Congrès le résultat et le beau succès qu'on pouvait prévoir. Le pays lui-même, et sa position à l'extrémité du domaine néolatin, devait attirer, par force, tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'origine des langues romanes.

On est donc accouru à Lisbonne, de tous les pays d'Europe, pour se réunir ici avec des représentants des deux Amériques et même de l'Asie. Le nombre des congressistes inscrits au Congrès est tout à fait remarquable.

Il est permis, dès maintenant, quelques heures avant la clôture officielle de notre Congrès, d'exprimer un jugement sur le succès de cette manifestation.

En voyageant vers le Portugal et en traversant l'Espagne, connue par ses contrastes de température, on pouvait nourrir de très grands doutes sur le temps qui nous attendait sur les bords du Tejo. J'ai connu le Portugal dans des années passées et je peux vous garantir que température et climat en ce mois d'avril à Lisbonne peuvent avoir le caractère d'une femme très capricieuse.

Quelle a été notre surprise quand, en pleine coïncidence avec l'inauguration du Congrès, le ciel de décida à chasser les nuages et à faire triompher le soleil sur les troubles atmosphériques qui jusqu'à cette date ont gâté le beau temps. Il est évident que la direction de notre Congrès doit disposer de relations très efficaces avec Saint Pierre et même avec le bon Dieu, pour avoir obtenu ce soleil et cet azur incomparable. — Et voici le premier grand succès dans les préparatifs du Congrès!

Mais on n'a pas trouvé seulement le très beau temps, à Lisbonne: on y a trouvé aussi une organisation vraiment excellente, parfaite sous tous les points de vue.

On a trouvé dans toutes les manifestations le grand charme du peuple portugais et la beauté unique d'un décor varié, dans un site incomparable. On a pu admirer l'ordre et la mesure d'un peuple très équilibré. On est resté profondément impressionné par le caractère de la nation et par les beautés naturelles d'un pays où le confort moderne se joint à la simplicité et aux beautés du terroir, où la discipline est liée au bon goût. Ce qu'on a pu voir et écouter dans les promenades à travers les villes et les châteaux, au théâtre et aux concerts, a été vraiment admirable. Je suis sûr que nul congressiste n'oubliera les chansons et les danses populaires qui à Lisbonne nous ont été présentées par le groupe folklorique mirandais de «Duas Igrejas». Il faut, si je ne me trompe pas, aller jusqu'en Sardaigne et dans la lointaine Roumanie, pour retrouver une telle beauté des costumes et une telle richesse de folklore intime.

Quant au travail scientifique du Congrès, je crois être autorisé à dire qu'on a fait du *bon travail*.

Le programme a été conçu d'une manière très bien réfléchie. Les communications ont été très variées et ont porté sur des questions et des problèmes captivants. Il n'appartient pas à ma compétence de donner un jugement définitif sur la valeur des communications, dont chaque congressiste n'a pu écouter qu'une partie nécessairement limitée. Le travail d'un Congrès ressemble un peu au travail collectif de *beaucoup de semeurs*.

Nous espérons et nous souhaitons que la semence qu'on a distribuée sur des terrains de nature et de valeur très inégale puisse porter les meilleurs fruits et la meilleure moisson possible.

Et pour terminer, il me tient à cœur de remercier très chaleureusement les deux Facultés de Lisbonne et de Coimbra pour le très cordial accueil qu'elles nous ont préparé. J'exprime également, au nom de

tous les congressistes étrangers, nos très sincères remerciements à mon illustre ami M. Paiva Boléo, qui a été l'âme inspiratrice du Congrès, et à mon cher ami M. Cintra, qui a été l'architecte créateur et le maître pilier du Congrès. Je crois pouvoir assurer la direction et la présidence du Congrès que tous les congressistes étrangers garderont de ces jours passés au Portugal un souvenir inoubliable.



ALLOCUTION DU PROF. DR. M. PAIVA BOLEÓ, PRÉSIDENT DU CONGRÈS

Je serai bref, d'autant plus que quelques congressistes désirent connaître encore d'autres aspects de la ville de Coimbra.

Je remercie vivement Mr. le Prof. Rohlfs des paroles à la fois aimables et pleines de bonne humeur qu'il a bien voulu adresser au Comité organisateur.

Ce déjeuner, qu'on appelle en portugais «almoço de confraternização», est bien, je le crois, un «convivium», au double sens originaire du mot, c'est-à-dire de repas et de communauté fraternelle.

Au-delà des différences idéologiques et des divergences d'ordre scientifique, il y a quelque chose qui donne aux congrès de linguistique romane un caractère tout spécial, qu'on rencontre difficilement à un degré aussi élevé dans d'autres congrès: c'est le rapport intime qui existe entre les divers sujets présentés. Alors que, dans un congrès de linguistes, il y a pour ainsi dire des cloisons étanches — un romaniste pourra difficilement suivre un exposé sur un sujet de linguistique slave ou non indo-européenne —, dans un congrès de linguistique romane, une personne qui se consacre spécialement à l'étude de la phonétique d'une langue romane quelconque, peut accompagner, ou du moins s'intéresser, à des thèmes de substrat, par exemple.

Je crois qu'une des leçons qu'on peut tirer de ce congrès c'est justement qu'il ne faut pas trop nous confiner dans les sujets spéciaux qui font l'objet de nos recherches, et ne jamais négliger les vues d'ensemble. Aujourd'hui, plus que jamais, il faut, selon la pittoresque expression de Jakob Jud, faire une étude «polyphonique».

Je ne veux pas terminer sans adresser un salut spécial aux professeurs romanistes qui, depuis le Congrès de Florence, ont atteint l'éméritat: MM. les Professeurs Ewert, Gamillscheg, Iorgu Iordan, Kohler, Michaelsson, Monteverdi, Rohlfs et W. von Wartburg.

En remerciant une fois encore Mr. le Prof. Rohlfs de ses paroles si chaleureuses, je souhaite à vous tous, chers congressistes, un excellent voyage de retour et une parfaite santé pour continuer vos recherches.

**DISCOURS PRONONCÉS
PENDANT LA SÉANCE
DE CLÔTURE DU CONGRÈS**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
CHICAGO, ILL.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE DU CONGRÈS, DR. LUÍS F. LINDLEY CINTRA

Messieurs les Congressistes,

La tradition des congrès scientifiques exige que le Secrétaire présente, à la séance de clôture, un rapport aussi complet que possible. C'est là une exigence que vous me permettez de qualifier de légèrement absurde, car d'habitude le Secrétaire est justement, de tous les congressistes, le moins bien placé pour parler de ce qu'on aurait le plus d'intérêt à voir évoquer à ce moment: le déroulement des travaux, la présentation et la discussion des communications. Généralement empêché d'y assister par les obligations de l'organisation, il ne peut guère parler que du nombre de ceux qui ont pris part au Congrès, de ceux qui, ayant envoyé leur adhésion, n'ont pas pu venir, des universités et des sociétés savantes qui se sont fait représenter.

Vous ne m'en voudrez certainement pas si, ne pouvant ni ne devant me soustraire à l'indication de ces chiffres, je les présente assez brièvement, et si j'y ajoute quelques observations sur une partie du Congrès, dont j'ai pu prendre connaissance à travers la lecture des résumés des communications: les thèmes autour desquels se groupent les travaux présentés ou tout simplement envoyés par leurs auteurs au Congrès.

C'est en très grand nombre que d'éminentes personnalités ont honoré de leur présence ce IX^e Congrès International de Linguistique Romane, réuni à l'Université de Lisbonne depuis le 31 mars, conformément à la décision prise à Florence, en 1956, lors du VIII^e Congrès, et qui vient de se transférer à Coimbra, où il a voulu venir rendre hommage à la très ancienne et vénérable Université. Elles représentent les pays suivants: Allemagne, Autriche, Belgique, Brésil, Danemark, Espagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Hollande, Hongkong, Irlande, Italie, Pologne, Portugal, Roumanie, Suède, Suisse et Tchécoslovaquie. Malheureusement, les représentants de la Finlande, de la Hongrie, de la Norvège, de l'Uruguay et de la Yougoslavie, qui avaient annoncé leur venue au Congrès, ont dû renoncer à leur projet.

Avec les personnes qui les accompagnaient, les participants étaient au nombre de 454, dont 123 étudiants allemands, belges, espagnols, français, suédois et portugais. Je voudrais insister sur la présence de ces étudiants: c'est en grande partie à leur jeunesse et à leur enthousiasme que l'on doit l'atmosphère de cordialité, qui n'a cessé de régner et que quelques congressistes ont eu la gentillesse de souligner.

À côté de ces 454 présents, je n'aurai garde d'oublier les 48 absents, qui s'étaient inscrits et croyaient pouvoir venir mais qui, pour des raisons sérieuses, en ont été empêchés au dernier moment. Quelques-uns nous ont envoyé leurs travaux, dont certains ont pu être lus au cours des séances. Il en est, parmi eux, dont nous avons vivement regretté l'absence, et je ne puis m'empêcher de citer quelques noms: tout d'abord, MM. Mario Roques, Walther von Wartburg et John Orr, Président et Vice-Présidents de la Société de Linguistique Romane, MM. Leo Spitzer et Max Leopold Wagner, membres de notre Comité d'Honneur, enfin notre grand Maître à tous, romanistes de plusieurs générations — D. Ramón Menéndez Pidal. Relevant à peine d'une maladie récente et sentant qu'il ne pourrait s'exposer aux fatigues du voyage, il a pourtant voulu, malgré tout, être des nôtres, et nous a fait parvenir la communication que vous venez d'entendre.

Je dois encore signaler que 108 personnes, qui avaient répondu affirmativement à la première circulaire, n'ont pas pu confirmer leur inscription lors de la distribution de la seconde.

Voici, enfin, la liste des Universités et des sociétés savantes qui se sont fait représenter au Congrès:

Allemagne :

Université Libre de Berlin
 Université Albert Ludwig de Freiburg im
 Breisgau
 Université de Bonn
 Université de Cologne
 Université de Munich
 Université de Marbourg
 Université de Hambourg
 Académie des Sciences de Bavière
 Académie des Sciences de Berlin
 Université Humboldt, de Berlin
 Université de Leipzig

Belgique :

Université Libre de Bruxelles
Université de Liège
Université Catholique de Louvain

Brésil :

Université du Brésil

Danemark :

Université d'Aarhus
Université de Copenhague

Espagne :

Université de Barcelone
Université de Grenade
Université d'Oviedo
Université de Salamanque
Université de Seville
Université de La Laguna
Consejo Superior de Investigaciones Científicas
Instituto de Estudios Asturianos
Institución Fernando el Católico
Societat Catalana d'Estudis Històrics de l'Institut d'Estudis Catalans

États-Unis :

Université de Chicago
The Ohio State University
The Johns Hopkins University

France :

Université de Lyon
Facultés Catholiques de Lyon
Université de Montpellier
Université de Poitiers
Université de Rennes
Université de Strasbourg
Université de Clermont-Ferrand
Institut Universitaire Roumain Charles I

Grande-Bretagne :

Université de Belfast
 Université de Cambridge
 Université d'Edimbourg
 Université de Leeds
 Université de Leicester
 Université de Londres
 Université de Manchester
 Université d'Oxford

Hollande :

Université d'Utrecht
 Université de Nimègue

Hongkong :

Université de Hongkong

Irlande :

Université de Dublin

Italie :

Université de Florence
 Université de Padoue
 Université de Pavie
 Université de Rome
 Società Accademica Romena
 Institut Oriental de Naples

Norvège :

Université d'Oslo

Pologne :

Académie Polonaise des Sciences
 Université de Cracovie

Portugal :

Université de Coimbra
 Université de Lisbonne
 Centro de Estudos Filológicos

Roumanie :

Académie de la République Populaire Roumaine
 Faculté de Philologie de Bucarest
 Faculté de Philologie de Cluj

Suisse :

Université de Bâle
 Université de Berne
 Université de Fribourg
 Université de Genève
 Université de Lausanne
 Collegium Romanicum

Tchécoslovaquie :

Académie des Sciences Tchécoslovaque

Les travaux du IX^e Congrès International de Linguistique Romane se sont déroulés normalement, suivant le programme publié dans le volume qui a été distribué aux Congressistes avec leur documentation, et qui contenait aussi le résumé des communications.

Il est intéressant d'examiner les thèmes et matières, qu'une classification aussi méthodique que possible des communications a conduit le Comité Organisateur à formuler dans le programme — thèmes qui ne coïncident qu'en partie avec ceux que le Comité avait proposés dans les circulaires publiées. La liste de ces thèmes nous donne une image assez claire des intérêts et des préoccupations fondamentales des romanistes modernes. Elle nous permet de constater qu'il est des thèmes, tels que: «Le latin vulgaire et ses différents strats», «Substrats et superstrats», «Les origines des langues littéraires romanes», la «Caractérisation et classification des langues», «Les ressources expressives des langues romanes», qui sont loin d'être épuisés, en dépit de l'insistance avec laquelle ils ont été repris dans les dernières dizaines d'années. «La langue des textes littéraires» et la «Dialectologie» continuent à occuper un très grand nombre de chercheurs. On remarquera en particulier la vitalité de cette dernière discipline: nous avons dû lui consacrer quatre séances, ce qui n'est arrivé pour aucune des autres matières du Congrès. Les problèmes phonétiques, morphologiques et syntaxiques, lexicologiques ont occupé, pour chaque groupe, deux séances, ce qui

indique une distribution assez équilibrée de l'attention des romanistes sur ces trois champs d'étude. La toponymie ne nous a pris qu'une partie d'une séance — ce qui ne signifie en aucune façon que les romanistes s'intéressent de moins en moins à cette branche des études lexicologiques, mais s'explique par l'existence d'une série de Congrès spécialement consacrés à l'onomastique, et dont l'un a eu lieu tout récemment.

Je signalerai enfin que la curiosité, toujours en éveil, des Congressistes pour les travaux en cours, a rempli d'un public attentif la salle où eurent lieu les trois séances qui leur étaient consacrées.

Grâce à l'aimable collaboration du «Secretariado Nacional da Informação», de la Municipalité de Lisbonne et de celle de Coimbra, de la Radiodiffusion Nationale, de l'«Academia dos Instrumentistas de Câmara», du groupement «Polyphonia» et de la Compagnie Amélia Rey Colaço-Robles Monteiro, qu'il tient à remercier très chaleureusement, le Comité Organisateur a pu offrir aux Congressistes, parallèlement aux séances de travail, un concert de musique sacrée et un autre de musique profane portugaise, un spectacle de théâtre classique, une représentation folklorique, une réception et deux excursions.

L'appui généreusement accordé par la Fondation Gulbenkian lui a permis de présenter en outre une Exposition de Manuscrits et d'Oeuvres Rares, associée à une Exposition Bibliographique dédiée à la mémoire de José Leite de Vasconcelos, et d'en publier un catalogue illustré.

En matière de publications, il faut encore rappeler que, pour commémorer la réunion du Congrès à Lisbonne, le Centro de Estudos Filológicos a publié et fait distribuer l'index des auteurs de la *Revista Lusitana* (tirage à part du tome *Índices da Revista Lusitana*, sous presse), que la délégation de l'Académie de la République Populaire Roumaine a apporté et distribué le volume *Recueil d'études romanes*, publié à l'occasion du IX^e Congrès International de Linguistique Romane, et que la délégation italienne a présenté à l'Exposition le premier tome publié des *Actes* du Congrès de Florence, 1956.

Je voudrais conclure ce rapport par un très chaleureux remerciement aux principaux collaborateurs de ce Congrès : — les congressistes eux-mêmes. En accourant en si grand nombre, en apportant ou en envoyant leurs importantes communications, en intervenant souvent et savamment dans les discussions, en acceptant aimablement les consignes du Comité, en s'abstenant de protester contre un programme parfois peut-être un

peu trop chargé, ils ont créé cette ambiance de cordialité, de compréhension mutuelle, de sympathie humaine, qui a, je le crois, caractérisé le IX* Congrès de Linguistique Romane et rendu tellement agréable le travail scientifique en commun.

Messieurs les Congressistes, le Comité vous dit très simplement et sincèrement: Merci!



DISCOURS DU PROF. DR. ANGELO MONTEVERDI, REPRÉSENTANT LES CONGRESSISTES ÉTRANGERS

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

C'est au nom des congressistes étrangers que je parle. Cette tâche, cette honorable et agréable tâche m'a été confiée, et je l'ai acceptée, dès le premier jour. Mais le congrès (côté scientifique, et côté touristique) a rempli tellement nos journées, qu'il ne m'a pas laissé le temps de rassembler les quelques idées qu'il faut pourtant mettre dans un discours. C'est à peine si j'ai pu, dans le train qui nous a amenés de Lisboa à Coimbra, m'isolant de la société de tant de chers amis, me soustrayant autant que possible à la séduction du paysage — c'est à peine, dis-je, si j'ai pu songer à ce que je devrais vous dire. Vous me pardonnerez donc si mon discours ne va être digne ni de cette heure solennelle, ni de cette salle célèbre, ni de vous, maîtres illustres qui m'écoutez.

Il y a pourtant une chose qu'il est bien facile de dire, puisqu'il s'agit d'exprimer un sentiment sincère, spontané, unanime, et par là simple et immédiat. C'est le sentiment de gratitude que nous éprouvons tous, nous les congressistes étrangers, envers vous, chers amis portugais, qui avez su organiser et diriger si bien, d'un bout à l'autre, ce grave congrès. Grâce à vous le congrès a pu se dérouler tout entier dans l'atmosphère la plus amicale et la plus sereine, si sereine et amicale que, si je pense à votre beau pays, à ses fraîches plaines et à ses douces collines, à ses villes agréables autant qu'admirables, à son peuple surtout si aimable et si humain, je voudrais bien l'appeler atmosphère portugaise.

Ce sentiment de gratitude, s'il faut, comme de droit, l'adresser en particulier à quelques personnes, les premiers noms qui nous viennent sur la bouche, et qui nous viennent du cœur, sont celui du Docteur Manuel de Paiva Boleo, qui est une des gloires de l'ancienne et célèbre Université de Coïmbre, où nous avons le plaisir de nous trouver en ce

moment, et celui du Docteur Luis Filipe Lindley Cintra, que j'ai connu comme une des promesses, et que nous reconnaissons aujourd'hui comme une des forces vivantes de l'Université de Lisbonne.

Au delà d'eux, notre gratitude veut atteindre tous leurs collaborateurs: les moins jeunes et les plus jeunes: les moins jeunes, dont plusieurs bien connus par leur féconde activité; les plus jeunes, c'est-à-dire les étudiants, et les étudiantes, ceux et celles que j'ai vus hier se grouper si gentiment à Queluz autour de leur maître estimé et aimé, et ceux, et celles que je vois ici aujourd'hui autour d'un autre grand maître: spectacle émouvant comme aucun autre, pour le vieux professeur que je suis.

Des maîtres comme Boléo et comme Cintra, des élèves comme ceux qui les entourent et qui les suivent, témoignent de l'importance du rôle que la science portugaise joue et va jouer dans le domaine qui nous est cher. C'est ce que d'ailleurs nous avons bien pu constater en écoutant les communications que nos collègues portugais nous ont faites. Il faudrait les mentionner toutes. Mentionnons du moins la leçon magistrale de M. Boléo à propos de la nouvelle carte des dialectes et des parlers portugais. C'est un plaisir de voir comment on travaille au Portugal dans le domaine de la linguistique et de la philologie portugaise, et en général de la linguistique et de la philologie romane. Nous ne pouvons que nous en réjouir sincèrement, en exprimant toute notre admiration et toute notre sympathie.

Les savants portugais et les savants étrangers, qui sont venus si nombreux, parfois de loin, parfois de très loin, pour nous apporter des fruits de leurs travaux et de leurs recherches, nous ont donné, dans un cadre d'une remarquable ampleur, un tableau vivant de la complexité des problèmes qui rendent si passionnante, aujourd'hui comme hier (et comme demain), l'étude des langues et des littératures romanes.

Le congrès a bien réussi: nous ne cesserons pas de le répéter. Mais faut-il ne parler que de ses résultats scientifiques? Ne faut-il pas remercier le Comité d'avoir organisé pour nous des visites extrêmement intéressantes aux superbes monuments d'art et d'histoire dont Lisbonne et Coïmbre sont si riches? Ne faut-il pas le remercier d'avoir préparé pour nous une excellente exposition de manuscrits et de livres rares, en y ajoutant un choix précieux et curieux de souvenirs du grand maître de la philologie portugaise, José Leite de Vasconcelos?

Nous avons eu aussi le grand plaisir d'écouter à Lisbonne, dans le beau théâtre de São Carlos et dans la belle église de São Roque, des concerts admirables de musique portugaise classique et moderne, pro-

fane et religieuse. Nous avons pu admirer, sur la scène même d'où nous avons écouté le premier jour les graves discours du Ministre de l'Education nationale et du Président de l'Institut de haute culture, les danses et les chants de ce superbe groupe folklorique des *Duas Igrejas*.

Nous n'oublierons jamais tout ce que nous avons pu voir et écouter pendant ces courtes journées à Lisbonne et à Coïmbre. Mais peut-être le souvenir le plus profond que nous emporterons de votre pays sera celui des trois *Autos* de Gil Vicente, qui ont été joués si admirablement pour nous dans le théâtre de Dona Maria, à Lisbonne. Le génie de votre grand poète, dans trois de ses œuvres les plus significatives, nous a — enchantés, dirais-je, si je pouvais redonner à ce verbe, malheureusement trop usé, sa valeur primitive. Car ce fut, vraiment, un enchantement.

Merci, chers amis portugais. Pour dire merci, chacun de vous dit *obrigado*. Chacun de nous vous le dit, au moment où nous allons nous séparer, car nous nous reconnaissons envers vous, de tout notre cœur, *obligés*.

Coimbra, le 4 avril 1959

DISCOURS DU PRÉSIDENT DU COMITÉ D'ORGANISATION PROF. DR. MANUEL DE PAIVA BOLÉO

Chers Congressistes,
Mesdames et Messieurs,

Outre les remerciements que j'ai eu l'occasion de formuler lors du discours inaugural à Lisbonne, c'est pour moi un agréable devoir d'adresser le témoignage de ma reconnaissance aux autres membres du Comité organisateur pour la précieuse collaboration qu'il m'ont apportée dans un esprit de parfaite et louable amitié. Qu'il me soit permis toutefois, pour une raison de simple justice, de manifester ma spéciale gratitude au Secrétaire du Congrès, Monsieur Lindley Cintra. Servi par l'expérience acquise lors du Colloque d'Etudes Luso-Brésiliennes tenu à Lisbonne en 1957, Mr. Cintra a su mettre sur pied une organisation qui n'a subi que de légères retouches de la part du Comité Organisateur. Il réunit, à un degré peu commun pour un homme de son âge, cette triade de qualités qui assurent le succès: le savoir, le savoir-faire et le savoir-vivre. Je m'en voudrais d'oublier ses collaborateurs des services du Secrétariat et, parmi eux, qu'on me permette de signaler particulièrement M. Costa Miranda. Je tiens aussi à nommer Madame Cintra et à souligner sa discrète et efficace collaboration, comme je dois mentionner le Prof. Serafim Neto, auquel nous devons non seulement la part active prise à l'élaboration du catalogue de manuscrits, mais encore une aide appréciable dans les tâches obscures du Secrétariat.

Je ne suis pas — et mes élèves le savent mieux que quiconque — une personne facile à contenter, probablement parce que je commence par être exigeant pour moi-même. Je crois toutefois pouvoir affirmer — sans pour cela me laisser influencer par les paroles aimables que tant de Congressistes ont, à travers des conversations particulières, fait parvenir au Secrétaire et au Président du Congrès — je crois pouvoir affirmer, dis-je, que la réunion scientifique qui se termine a été empreinte de sérieux et de cordialité. Ce qui s'est passé hier à la séance plénière

de la Société de Linguistique Romane — au Bureau de laquelle j'adresse mes hommages et mes remerciements pour la façon intelligente et fraternelle dont il a conduit les travaux — est une preuve manifeste de ce que je viens de dire.

Je m'empresse d'ajouter que si une telle atmosphère de sérieux et de cordialité a pu s'établir, le mérite n'en revient pas au Comité organisateur mais bien aux Congressistes qui, avec une bonne volonté digne d'éloge, ont accepté cette souple discipline, nécessaire aux réunions de ce genre. Le fait a été bien patent dans la ponctualité des différents actes du Congrès, dans la manière délicate d'exprimer des doutes ou même des désaccords au sujet des communications présentées, dans tant de détails enfin que je ne puis énumérer en ce moment. C'est pourquoi les félicitations que les Congressistes, par la bouche d'un des présidents de la Commission d'Honneur, le Prof. Rohlf, ont voulu adresser, au cours du déjeuner d'aujourd'hui, au Comité organisateur, sont des félicitations en ricochet, je veux dire qu'elles sont reçues par celui-ci mais rejaillissent sur les congressistes.

En effet, il n'eût servi de rien d'établir sur le papier une organisation admirable, c'est-à-dire d'élaborer de belles circulaires, si les congressistes n'avaient pas répondu de façon si chaleureuse à notre attente. Qu'il me suffise de souligner deux faits: le premier est le nombre vraiment imposant et la qualité remarquable des travaux envoyés pour l'Exposition des Publications de linguistique moderne, dont la plupart ont été offerts à la Faculté de Lettres de Lisbonne. Le second fait — et qui constitue, me semble-t-il, une innovation en matière non seulement de Congrès de Linguistique romane mais encore de n'importe quel autre congrès du même genre — c'est la présence des jeunes. Des professeurs de diverses universités étrangères se sont fait accompagner de dizaines d'étudiants des deux sexes. Et, constatation agréable pour moi, il y eut également parmi les Congressistes des élèves, actuels ou anciens, des deux Facultés de Lettres portugaises, dont quelques-uns ont présenté des travaux.

Quand nous voyons l'attitude de commisération qu'affiche aujourd'hui une grande partie de la jeunesse à l'égard des sciences de l'esprit, et particulièrement à l'égard des linguistes qui, pensent-ils, perdent leur temps en puérilités telles que l'étymologie d'un mot, la place de l'adjectif dans la phrase ou l'évolution de sens d'une préposition, nous ne pouvons manquer d'être quelque peu inquiets car le technicisme exagéré qu'on constate en certains pays a déjà créé une génération insatisfaite et même révoltée.

Mais quand nous sommes témoin d'un renouvellement d'intérêt pour les sciences désintéressées parmi une fraction de la jeunesse actuelle, même si cet intérêt se manifeste à une échelle réduite, les hommes qui, comme moi, ont dépassé la cinquantaine, se sentent réconfortés et ont foi en des jours meilleurs pour l'Humanité. Ainsi que l'a très bien exprimé le Prof. Wartburg, il y a trois ans, à la séance de clôture du Congrès de Barcelone, la génération nouvelle a, de ce point de vue, plus de mérite que l'ancienne. «Aussi, les jeunes d'aujourd'hui — disait alors le maître de Bâle — ont-ils plus de mérite que nous à se maintenir dans la bonne route; et ils méritent bien les encouragements qu'on leur offre aujourd'hui et que nous autres, les vieux, n'avons pas connus dans notre jeunesse. A leur tour ils doivent toujours se rappeler que nous n'aurions pas le droit de nous oublier dans la joie de la création spirituelle. Ce n'est pas un simple jeu d'esprit que nos recherches. Celles-ci ont aussi une fonction d'une plus grande portée. Les sciences morales aident les peuples et l'humanité en entier à se connaître mieux, chacune à sa façon et avec les moyens particuliers qui lui sont donnés. La lumière que nous essayons de créer se reverse sur toute la communauté humaine. Nous contribuons ainsi à faire comprendre mieux ce qu'est l'homme, quel a été son chemin et quelles sont les forces qui font son destin».

Je m'en voudrais de terminer sans remercier M. le Prof. Monteverdi des bonnes paroles qu'il a bien voulu adresser, dans cette séance de clôture, au Comité organisateur, à l'Université de Coimbra, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et à son illustre Recteur, le Prof. Maximino Correia, pour la magnifique opportunité offerte au Congrès de terminer ses travaux dans cette «Sala dos Capelos» riche de si glorieuses traditions.

Mes derniers mots seront pour adresser à tous les Congressistes les vœux les plus cordiaux de bonheur et de prospérité pour eux, pour leurs familles et pour leurs pays.

Et je déclare clôturé le IX^e Congrès International de Linguistique Romane.

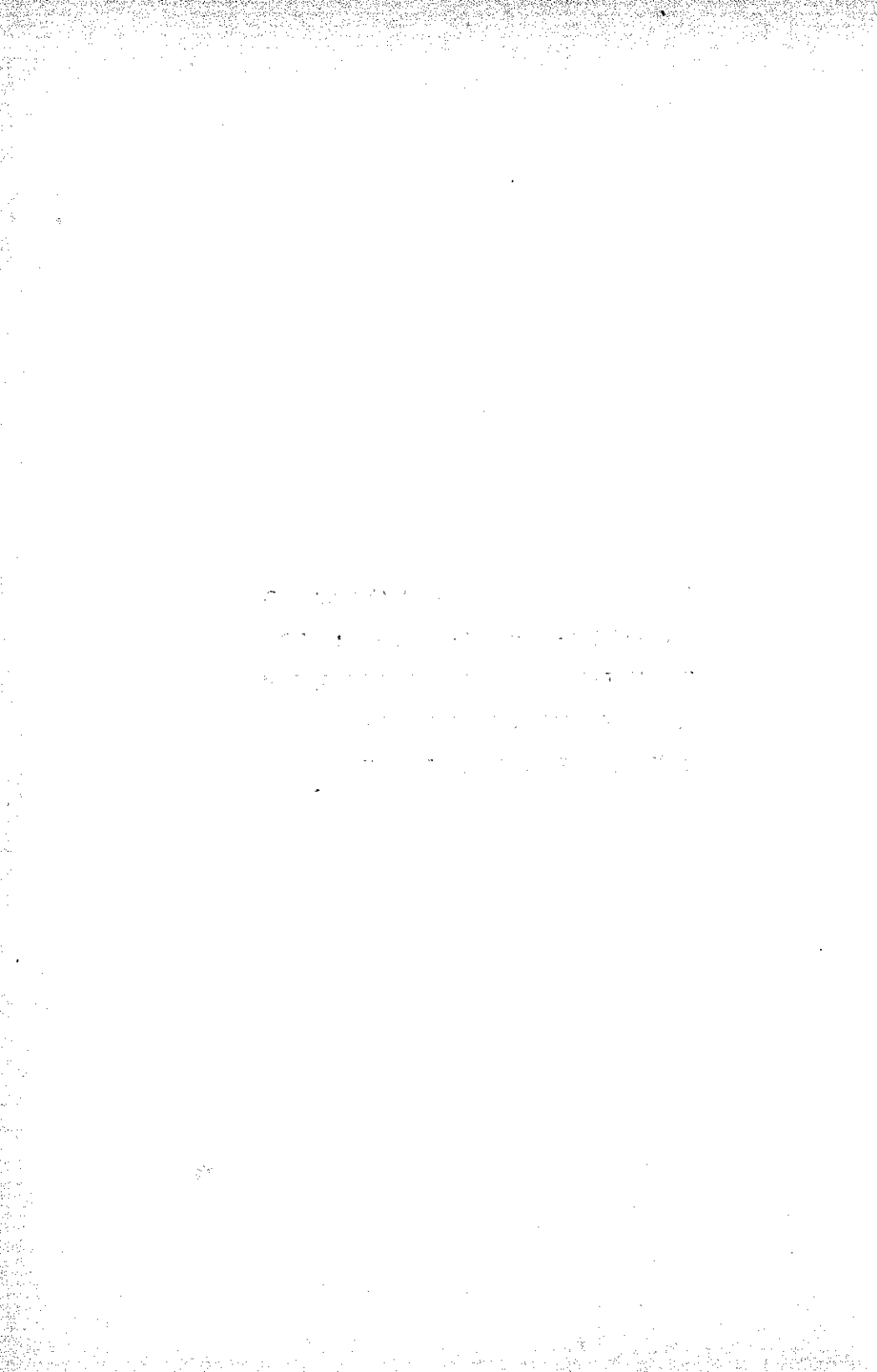
DOCUMENTS

**Comités, Liste des Congressistes,
Chronique du Congrès**

1. *Staphylococcus aureus* (S. aureus)

$\frac{d}{dt} \left(\frac{\partial L}{\partial \dot{x}} \right) = \frac{\partial L}{\partial x}$

LE IX^e CONGRÈS INTERNATIONAL DE
LINGUISTIQUE ROMANE S'EST RÉUNI SOUS
LE HAUT PATRONAGE DE S. EX. LE PRÉSIDENT
DE LA RÉPUBLIQUE PORTUGAISE, L'AMIRAL
AMÉRICO DE DEUS RODRIGUES TOMÁS



COMITÉS

COMITÉ DE PATRONAGE

DR. PEDRO THEOTÓNIO PEREIRA

Ministro da Presidência

DR. MARCELO MATHIAS

Ministro dos Negócios Estrangeiros

PROF. ENGENHEIRO FRANCISCO LEITE PINTO

Ministro da Educação Nacional

DR. BALTAZAR REBELO DE SOUSA

Subsecretário de Estado da Educação Nacional

PROF. DR. MARCELLO CAETANO

Reitor da Universidade de Lisboa

PROF. DR. MAXIMINO CORREIA

Reitor da Universidade de Coimbra

DR. JÚLIO DANTAS

Presidente da Academia das Ciências de Lisboa

PROF. DR. JOSÉ CAEIRO DA MATA

Presidente da Academia Portuguesa da História

PROF. DR. GUSTAVO CORDEIRO RAMOS

Presidente do Instituto de Alta Cultura

BRIGADEIRO ANTÓNIO VITORINO FRANÇA BORGES

Presidente da Câmara Municipal de Lisboa

DR. CÉSAR MOREIRA BAPTISTA

Secretário Nacional da Informação, Cultura Popular e Turismo

DR. JOÃO DE ALMEIDA

Director-Geral do Ensino Superior e das Belas Artes

COMITÉ D'HONNEUR

RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL

ANGELO MONTEVERDI

JOHN ORR

GERHARD ROHLFS

MARIO ROQUES

LEO SPITZER

MAX LEOPOLD WAGNER

WALTHER VON WARTBURG

COMITÉ PERMANENT

Président :

Prof. Dr. Gustavo Cordeiro Ramos (Lisbonne), Président de l'«Instituto de Alta Cultura».

Vice-Présidents :

Prof. Dr. Hernâni Cidade (Lisbonne); Prof. Dr. Vitorino Nemésio (Lisbonne); Prof. Dr. Manuel de Paiva Boléo (Coimbra); Prof. Dr. Álvaro J. da Costa Pimpão (Coimbra); Prof. Dr. Jacinto do Prado Coelho (Lisbonne).

Secrétaires :

Dr. Luís F. Lindley Cintra (Lisbonne); Dr. José Gonçalo Herculano de Carvalho (Coimbra).

Trésorier :

Dr.^a Maria de Lourdes Belchior Pontes (Lisbonne).

Membre :

Dr. Armando de Lacerda (Coimbra).

COMITÉ D'ORGANISATION

Président :

Dr. Manuel de Paiva Boléo.

Vice-Président :

Dr. Jacinto do Prado Coelho.

Secrétaire :

Dr. Luís F. Lindley Cintra.

Secrétaire-Adjoint :

Dr. José G. Herculano de Carvalho.

Trésorier :

Dr.^a Maria de Lourdes Belchior Pontes.

COMITÉ DE DAMES

- D. Aida Tâmega Cidade
- D. Gabriela Monjardino Gomes Nemésio
- D. Dália Prado Coelho
- D. Maria Adelaide Valle Cintra
- D. Helena Cidade Moura
- D. Maria Luísa Trincão de Paiva Boléo
- D. Maria Teresa Trincão de Paiva Boléo

COMITÉ D'ÉTUDIANTS

- Maria Eduarda Cruzeiro
- Maria Manuela Cruzeiro
- Maria Manuela Lopes
- Regina Perdigão
- Teresa Rita Lopes

THEORY OF THE EARTH

The theory of the earth is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts. It is a science which seeks to explain the processes which have shaped the earth and its features. The theory of the earth is based on the study of the earth's history and the changes which have taken place in its structure and composition. It is a science which seeks to explain the processes which have shaped the earth and its features.

THEORY OF THE EARTH

The theory of the earth is a branch of geology which deals with the origin and development of the earth and its various parts. It is a science which seeks to explain the processes which have shaped the earth and its features. The theory of the earth is based on the study of the earth's history and the changes which have taken place in its structure and composition. It is a science which seeks to explain the processes which have shaped the earth and its features.

LISTE DES CONGRESSISTES

ALLEMAGNE

RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE

- Horst Baader — Romanisches Seminar der Universität — Köln.
Madame H. Baader.
Albin E. Beau — Av. D. Afonso Henriques, 19 — Coimbra (Portugal).
Madame A. E. Beau.
Ursula Böhmer — Universität — Bonn.
Friedrich Buchholz — Universität — Bonn.
Siegfried Buschmann — Universität — Bonn.
Angelika Dressler — Universität — Bonn.
Udo Figge — Universität — Bonn.
Hans Flasche — Karl-Doerbecker Str. 6 — Marburg (Lahn).
Madame H. Flasche.
Wilhelm Giese — Hallerstr. 440 — Hamburg 13.
Gunther Haensch — Hiltenspergerstrasse 32 — München.
Madame G. Haensch.
Klaus Heymann — Rua Fernão Lopes, 8, r/c. E. — Lisboa (Portugal).
Wido Hempel — Pinar, 21 — Madrid.
Ria Hermanns — Universität — Bonn.
Klaus Hunnius — Universität — Bonn.
Wolfgang Kayser — Ewaldstr. 77 — Göttingen.
Madame W. Kayser.
Josef Kremeyer — Universität — Bonn.
Heinz Kröll — Kaiserstr. 36, VI — Mainz.
Erich Loos — Romanisches Seminar der Universität — Köln.
Madame E. Loos.
Helmuth Lüdtke — Romanisches Seminar der Universität — Bonn.
Harri Meier — Wegelerstr. 2 — Bonn.
Walter Mettmann — Romanisches Seminar der Universität — Köln.
Madame W. Mettmann.
Herbert Minnemann — Othmarschen, Ansorgestr. 32 — Hamburg.
Elisabeth Müller — Universität — Köln.
Ilse Nolting-Hauff — Universität — Bonn.
Elsbeth Pehle — Universität — Köln.
Joseph M. Piel — Raschdorffstr. 6 — Köln-Braunsfeld.

Madame J. M. Piel.

Peter Piel.

Gunther Reichenkron — Ahrweilerstr. 25 — Berlin-Wilmersdorf.

Madame G. Reichenkron.

Hans Rheinfelder — Frauenlobstr. 20 — München.

Gertrud Richert — Gärtnerstr. 25-32 — Berlin-Lankwitz.

Gerhard Rohlfis — Hirschhalde 2 — Hirschau b. Tübingen.

Madame G. Rohlfis.

Wolfgang Roth — Universität — Bonn.

F. Schalk — Raschdorffstrasse 6/1 — Köln-Braunsfeld.

Werner Schmitz — Universität — Köln.

Barbara Schuchard — Universität — Bonn.

Friedrich Schürr — Jakobstrasse 56 — Konstanz.

Madame F. Schürr.

Brigitte Schwarz — Universität — Köln.

Werner Schwarz — Universität — Köln.

Eva Seifert — Hektorstrasse 15 — Berlin-Halensee.

Wolf-Dieter Stempel — Scharnhorststr. 20 — Bonn.

Hans-Gerd Tuchel — Universität — Köln.

Helga Umbreit — Av. Alda, 11 — Sintra (Portugal).

Ursula Voss — Universität — Köln.

Max Leopold Wagner — 512 Third Street, N. W. — Washington 1, DC (USA).

Harald Weinrich — Hammer Strasse 45 — Münster.

Dieter Woll — Rua Gil Vicente, 58-A — Coimbra (Portugal).

RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE

Werner Bahner — Kommandant Prendel Allee 93 — Leipzig 0 27.

Adalbert Dessau — Mühlweg 58 — Berlin-Friedrichshagen.

Werner Draeger — Rolandstr. 105 — Berlin-Niederschonhausen.

Johannes Klare — Bleicheroderstrs. 15c — Berlin-Pankow.

Victor Klemperer — Am Kircheerg 19 — Dresden A 34.

Madame V. Klemperer.

Werner Krauss — Romanisches Institut der Universität, Gletschersteinstrasse
53 — Leipzig 0 27.

Manfred Naumann — Oststr. 6 — Leipzig.

Rita Schober — Strasse 200, Haus 17 — Berlin-Niederschonhausen.

Alfred Thierbach — Institut für Romanische Sprachwissenschaft, Leipziger Str.
3-4 — Berlin W 1.

AUTRICHE

Moritz Regula — Beethovenstr. 23/II, Graz II.

BELGIQUE

Louis Mourin — 189 avenue Armand Huysmans — Bruxelles 5.

André I. O. Amelynck — Rue de La Gare, 11 — Waregem.

Julia Bastin — Université Libre — Bruxelles.

Hugo-Anton Brutin — rue Neuve, 3 — Geluwe.
 Maurice Delbouille — 75, Rue des Mauvaises Vignes — Chênée-lez-Liège.
 Madame M. Delbouille.
 Jean-Louis Délépaut — 40, rue de Namur — Louvain.
 Camille Van Deyck — 112, avenue Elisabeth — Berchem, Anvers.
 Madame C. Van Deyck.
 Albert Doppagne — Av. Alfred Bastin, 25 — Bruxelles 16.
 Rita Lejeune — 17, rue St. Pierre — Liège.
 Maurice Leroy — 30, Avenue du Roi-Chevalier — Bruxelles 15.
 Monique Quets — 94, Boulevard de Namur — Louvain.
 Paul Rémy — Boîte Postale 817 — Élisabethville (Congo Belge).

BRÉSIL

Celso Ferreira da Cunha — Rua Diógenes Sampaio, 18, apto. 101 — Rio de Janeiro.
 Madame C. F. Cunha.
 Antônio José Chediak — Biblioteca Nacional — Rio de Janeiro.
 Sílvio Elia — Rua St.^a Luísa 355, Maracanã — Rio de Janeiro.
 Madame Sílvio Elia.
 Antônio Houaiss — Biblioteca Nacional — Rio de Janeiro.
 Madame A. Houaiss.
 Cândido Jucá (Filho) — Rua Gen. Glicério 445, apto. 1004, Laranjeiras — Rio de Janeiro.
 Madame C. Jucá (Filho).
 Miriam Therezinha da Matta Machado — Rua Castilho, 57, 5.^o E. — Lisboa (Portugal).
 Florival Seraine — Avenida Francisco Sá, 1946 — Fortaleza — Ceará.
 Serafim da Silva Neto — Avenida de João XXI, 27, 2.^o E. — Lisboa — (Portugal). Rua B. Homem de Melo, 270, apto. 101 — Rio de Janeiro.
 Madame S. Silva Neto.

DANEMARK

Andreas Blinkenberg — Aarhus Universitet.
 Per Nykrog — Raahj Allé 2 a — Højbjerg.
 Holger Sten — Skt. Thomas Allé 3 — Copenhagen.
 Mlle. Marianne Sten.

ESPAGNE

Concepción Casado Lobato — Instituto Miguel de Cervantes, Duque de Medinaceli, 4 — Madrid.
 Montserrat Abós Janot — Universidade de Barcelona.
 Santos Agero — Alameda 5 — Madrid.
 Emilio Alarcos-Llorach — M. de Teverga, 1 — Oviedo.
 Manuel Alvar — Pintor Rodríguez Acosta 3 — Granada.
 Madame M. Alvar.
 Ramon Aramon i Serra — C. Paris, 150 — Barcelona.

- Antonio M. Badia-Margarit — Puertaferri, 8, 2.° — Barcelona.
 Madame A. M. Badia-Margarit.
 Rafael Balbín Lucas — Isaac Peral, 1 — Madrid.
 Diego Catalán — Universidad de La Laguna — Tenerife.
 Germán Colón Doménech — Holestrasse, 3 — Basilea (Suisse).
 Manuel Companys Maldonado — Campoamor 24 (horta) — Barcelona.
 Madame M. Companys Maldonado.
 Manuel Criado de Val — General Sanjurjo 49 — Madrid.
 Concepción Díaz-Plaja Taboada — Universidad de Barcelona.
 Alvaro Galmés de Fuentes — Universidad de La Laguna, Tenerife.
 Manuel García-Blanco — Corriño, 10 — Salamanca.
 Madame M. García-Blanco.
 Antonio Griera — S. Cugat del Vallés.
 Luis Guarner — Evaristo San Miguel, 13 — Madrid.
 Palmire Jaquetti — Av. General Sanjurjo, 1 — Barcelona XII.
 M.ª Teresa Jiménez Sayó — Universidad de Barcelona.
 Rafael Lapesa — Isaac Peral, 3 — Madrid.
 Fernando Lázaro Carreter — Ronda Sancti-Spiritus, 25 — Salamanca.
 Madame F. Lázaro Carreter.
 Mlle. Mora.
 M.ª Caridad Martínez González — Universidad de Barcelona.
 Ramón Menéndez Pidal — Cuesta del Zarzal, 23, Chamartin — Madrid.
 Francesc de B. Moll — Plaza de España, 86 — Palma de Mallorca.
 Madame F. de B. Moll.
 Ana Moll Marqués — Plaza de España, 86 — Palma de Mallorca.
 Félix Monge — Plattenstrasse, 33 — Zürich (Suisse).
 Gabriel Oliver Coll — Universidad de Barcelona.
 Maria Poch — Unión 2, Seo de Urgel — Lérida.
 Carlos Pujol Jaumandreu — Universidad de Barcelona.
 Angeles Ribas Noguera — Universidad de Barcelona.
 Rosario Rius Causadia — Universidad de Barcelona.
 Lorenzo Rodríguez-Castellano — Arzobispo Guisasola, 22, 3.° — Oviedo.
 Madame L. Rodríguez-Castellano.
 Francisca Salvá Janer — Universidad de Barcelona.
 Francisco Sánchez-Castañer — Universidad de Valencia.
 Madame F. Sánchez-Castañer.
 M. Sanchis Guarner — San Antonio 31 — Palma de Mallorca.
 Madame M. Sanchis Guarner.
 Anita Scherk Lesser — Universidad de Barcelona.
 Juan Veny Clar — Carretera Bordeta, 58, 4.°, 1.° — Barcelona.
 Joaquina Viladomat Capdevila — Universidad de Barcelona.
 M.ª Dolores Villaba Baró — Universidad de Barcelona.

ÉTATS-UNIS

- Jean Dufrenoy — 9, rue de Condé — Paris 6°.
 Marie-Louise Dufrenoy — University of California, Berkeley — 9, rue de Condé
 — Paris 6°.

- Thomas R. Hart, Jr. — The Johns Hopkins University — Baltimore 18, Maryland.
 Stanley M. Sapon — Dept. of Romance Languages, The Ohio State University — Columbus, Ohio.
 Madame S. M. Sapon.
 Leo Spitzer — Department of Romance Languages, The Johns Hopkins University — Baltimore, Maryland.

FINLANDE

- Veikko Väänänen — Pietarinkatu 9 B 5 — Helsinki.

FRANCE

- Gertrud Aub — Institut de Phonétique, Palais de l'Université — Strasbourg.
 Georges Boisvert — 13, rue de Vaugirard — Paris 6°.
 Léon Bourdon — 42, rue Saint-Jacques — Paris 5°.
 Raymond Cantel — 28, rue du Jardin des Plantes — Poitiers.
 Madame R. Cantel.
 François de La Chaussée — Av. Infante Santo, lote 1 — 5 c — Lisboa (Portugal).
 F. Deloffre — 26 rue Ribot — Lyon-4.
 Madame F. Deloffre.
 Mlle. Marie-Hélène Deloffre.
 Pierre Gardette — 25 rue du Plat — Lyon.
 Georges Gougenheim — 1 place Edouard Renard — Paris 12 c.
 Gabriel Guillaume — Université Catholique B. P. 207 — Angers.
 Enric Guiter — 10 place Rigaud — Perpignan.
 Madame E. Guiter.
 Paul Imbs — 29, rue Louis Apffel — Strasbourg.
 René Lafon — Villa Mariana, 55 bis avenue Gambetta — Arcachon (Gironde).
 Madame R. Lafon.
 Guy Raynaud de Lage — (Université de Clermont) — 16, rue Gounod — St. Cloud (S & C).
 Jacques Lavaud — 61, rue Théophraste-Renaudot — Poitiers.
 Madame J. Lavaud.
 Mlle. Lavaud.
 Yves Lefèvre — 36 bis, rue Poquelin Molière — Bordeaux.
 André Legrand — 29 rue Dr. Thèze — Dakar (Sénégal).
 Rameline Erneste Marsan — 2, rue de La Garlaye — Clermont-Ferrand.
 Monique Marguerite Parent — 5, rue Théodore-Deck — Strasbourg.
 Bernard Pottier — 95 bis, Bd. Jean Jaurès — Fresnes (Seine).
 Madame B. Pottier.
 Israel Salvator Révah — 7 bis, rue Grandjean-Créteil (Seine).
 Jean Roche — 1 rue du Japon — Toulouse.
 Madame J. Roche
 Mario Roques — 2, rue de Poissy — Paris V.
 P. Simon — 33 Bd. d'Anvers — Strasbourg.
 Georges Straka — 6, Quai Rouget de l'Isle — Strasbourg.

GRANDE-BRETAGNE

- E. Marguerite Chapallaz — 32, Arcadian Garden, Bowes Park — London N 22.
 Joseph Anthony Cremona — S.Catharine's College — Cambridge.
 Gordon Hall — 42 Gyles Park — Stanmore — Middlesex.
 Madame G. Hall.
 L. C. Harmer — Trinity College — Cambridge.
 Madame L. C. Harmer.
 Roy Harris — University of Leicester — Leicester.
 Mary Dominica Legge — 204, Dalkeith Road — Edinburgh 9.
 John Orr — 121 Dalkeith Road — Edinburgh, 9.
 J. W. Rees — The University — Manchester 13.
 T. B. W. Reid — 37 Blandford Avenue — Oxford.
 Madame T. B. W. Reid.
 Peter Rickard — Emmanuel College — Cambridge.
 Charles Alan Robson — 94 c Banbury Road — Oxford.
 Madame C. A. Robson.
 Paul Russell-Gebbett — University — Nottingham.
 Dorothy Rhoda Sutherland — 1, Fyfield Road — Oxford.
 Donald M. Sutherland.
 Stephen Ullmann — Rydal House, Grosvenor Road — Leeds, 6.
 Madame S. Ullmann.
 Brian Woledge — 36 Chiltern Rd. — Wendover Aylesbury (Bucks).
 Madame B. Woledge.

HOLLANDE

- H. Houwens Post — Drift, 31 — Utrecht.
 B. E. Vidos — Berg en Dalseweg, 282 — Nijmegen.
 Madame B. E. Vidos.

HONGKONG

- Robert Wallace Thompson — University of Hongkong.

HONGRIE

- Ladislás Galdi — XI Karinthy Frigyes ut 13 — Budapest.

IRLANDE

- Patrick Mc Bride — Belgrove, Donnybrook — Dublin.

ITALIE

- Gianfranco d'Aronco — Facoltà di Lettere e Filosofia — Padova.
 Roberto Barchiesi — Rua do Salitre, 146 — Lisboa (Portugal).
 Madame R. Barchiesi.
 Marco Boni — Via Saragozza 47 — Bologna.

Madame M. Boni.

Arrigo Castellani — Université de Fribourg (Suisse).

Madame A. Castellani.

Vincenzo Cocco — Av. Dias da Silva, 46 — Coimbra (Portugal).

Gianfranco Contini — Via del Cantone, 9 — Firenze.

Giuseppe Francescato — Oudenoord 151 — Utrecht (Hollande).

Giacinto Manuppella — Faculdade de Letras — Coimbra (Portugal).

Giuliano Gasca-Queirazza — Via Arcivescovado 9 — Torino.

Bruno Migliorini — Via La Marmora, 17 — Firenze.

Madame B. Migliorini.

Angelo Monteverdi — Via C. B. Piazza, 18 — Roma.

Federico Peirone — Fátima.

Luciana Stegagno Picchio — Via Civitavecchia 7 — Roma.

Giorgio Piccitto — Via Carmelitani, 29/c — Catania.

Vittore Pisani — V. Boccaccio, 43 — Milano.

Madame V. Pisani.

Aurelio Roncaglia — Via Ugo Balzani, 51 — Roma.

Madame A. Roncaglia.

Giuseppe Carlo Rossi — Via Gabriello Chiabrera 52 — Roma.

Giuseppe Edoardo Sansone — Via Ronciglione, 23 — Roma.

Carlo Tagliavini — Piazza Baraccano, 5 — Bologna.

Madame C. Tagliavini.

Giuseppe Tavani — Via Livorno, 58 — Roma.

NORVEGE

Hans Vogt — Université — Oslo.

POLOGNE

Mieczystaw Brahmer — Sewerynów 6/9 — Warszawa.

Zygmunt Czerny — Golebia 14 — Krakow.

Halina Lewicka — Puławska 26 — Warszawa.

Witold Manczak — Lobzowsko 9 — Krakow.

Kalikst Morawski — Szpitalna 12 m, 20 — Poznan.

PORTUGAL

Manuel Busquets de Aguilar — Rua Barata Salgueiro, 33, 2.º — Lisboa.

Justino Mendes de Almeida — R. do Padre Francisco, 10-4.º — Lisboa.

Manuel Lopes de Almeida — Av. Dias da Silva, 167, r/c. — Coimbra.

Alfredo Alves — Seminário de Cocujães.

Joana Luisa Lopes Alves — Rua Alexandre Ferreira, 35, r/c E. — Lisboa.

Maria de Lourdes de Campos Andrada — Vivenda Nossa Senhora de Lourdes — Carnaxide.

Maria Manuela Madruga de Assunção Antunes — Praça das Flores, n.º 61, 1.º E. — Lisboa.

- Renée Moreira Araújo — Rua das Francesinhas, 23, 3.º D. — Lisboa.
- Jorge de Moraes Barbosa — Rua de Fialho de Almeida, 14 c. E. — Lisboa.
- Graciete Nogueira Batalha — Liceu de Macau.
- Manuel de Paiva Boléo — Rua Filipe Simões, 33 — Coimbra.
- Madame M. de Paiva Boléo.
- Maria Alice Leonardo de Borba — Bairro da Calçada dos Mestres, Rua 10, n.º 17 — Lisboa.
- José Gomes Branco — Calçada de Santa Ana, 212 — Lisboa.
- Maria Madalena Dionísio Branco — R. D. Carlos Mascarenhas, 60, 1.º E. — Lisboa.
- Maria Anrélia Baptista Brissos — R. 4 de Infantaria, 33, r/c — Lisboa.
- Adolfo de Oliveira Cabral — R. de Almeida e Sousa, 67-3.º D. — Lisboa.
- Maria Arlette Fernandes Caldeira — R. da Palmeira, 24, 2.º E. — Lisboa.
- Isabel Maria Barreira de Campos — Av. João Crisóstomo, 11, 1.º — Lisboa.
- Laura Costa Campos — R. de Macau, 20, 4.º — Lisboa.
- Maria da Graça Carpinteiro — Romanisches Seminar der Universität — Bonn (Allemagne).
- Alfredo Carvalho — R. da Creche, 19, r/c. D. — Lisboa.
- Madame A. Carvalho.
- António Pereira Carvalho — Praceta Duarte Pacheco, 6, r/c. — Faro.
- José Adriano Moreira de Carvalho — Av. Miguel Bombarda, 50, 5.º — Lisboa.
- José Gonçalo Herculano de Carvalho — R. Augusto Rocha, 7 — Coimbra.
- Maria da Assunção Santos Carvalho — R. Joaquim Casimiro, 25, r/c. E. — Lisboa.
- Maria de Lourdes Guizado de Carvalho — R. Carvalho Araújo, n.º 72, 2.º D. — Lisboa.
- Maria Teresa Rego Soeiro de Carvalho — R. das Beatas, 30, 1.º — Lisboa.
- Maria Eduarda Gonçalves Dias Rocha Casal — Lisboa.
- Aníbal Pinto de Castro — Cernache — Coimbra.
- Maria Graciete Correia e Castro — Trav. dos Arneiros, 55, 3.º — Lisboa.
- Idalina Cavaco — R. de S. Bento, 644, 6.º — Lisboa.
- Elisa Augusta Vilares Cepeda — R. de Campolide, 78, 1.º E. — Lisboa.
- Isabel Maria Vilares Teixeira Cepeda — R. de Campolide, 78, 1.º E. — Lisboa.
- Maria Emília Mendes Cerejo — Av. de Roma, 97, 5.º E. — Lisboa.
- Hernâni Cidade — R. da Quintinha, 21, 3.º — Lisboa.
- Madame Hernâni Cidade.
- Luís F. Lindley Cintra — Av. dos Estados Unidos da América, 142, 5.º E. — Lisboa.
- Madame L. F. Lindely Cintra.
- Jacinto Almeida do Prado Coelho — Rua Marquês de Fronteira, 131, 3.º E. — Lisboa.
- Madame J. A. do Prado Coelho.
- Maria do Carmo Angelina Corpas Coelho — R. dos Navegantes, 58, r/c. D. — Lisboa.
- Renato Pereira Coelho — R. Visconde da Luz, 37, 1.º — Cascais.
- João David Pinto Correia — P. João do Rio, 4 r/c. — Lisboa.
- Maria Helena Bastos Fernandes Rebelo Correia — Av. de Roma, 31, 3.º Aprt. 4 — Lisboa.

Maria Teresa de Barros Correia — R. António Pedro, 133, 4.º D. — Lisboa.
 Sebastião Morão Correia — Liceu de Castelo Branco.

Madame S. Morão Correia.

Maria Cecília Moraes Costa — Av. Padre Manuel da Nóbrega, 10, 3.º E. — Lisboa.

Maria Dulce Tavares Caeiro da Costa — Rua da Lapa, 110 — Lisboa.

Maria Gabriela Moraes Costa — Av. Padre Manuel da Nóbrega, 10, 3.º E. — Lisboa.

Maria Eduarda Cruzeiro — L. de D. Estefânia, 11, 1.º — Lisboa.

Maria Manuela Cruzeiro — R. Rodrigo da Fonseca, 75, 3.º D. — Lisboa.

Hermenegildo de Jesus Dias — T. de S. Sebastião, 30, 3.º — Lisboa.

Maria Aliete Farinho das Dores — Av. de Madrid, 24, 4.º — Lisboa.

Maria Evelina Carreiro Duarte — Av. Sidónio Pais, 20, 4.º E. — Lisboa.

Maria Rosa Bragança Duarte — Trav. Marta Pinto, 6, 3.º E. — Lisboa.

Maria Alexandrina Fernandes — R. Acácio de Paiva, 15, 1.º D. — Lisboa.

Maria Alice da Trindade Fernandes — R. Passos Manuel, 126, 4.º E. — Lisboa.

Maria Carolina Delgado Ferraz — R. da Beneficência, 130 — Lisboa.

David Mourão-Ferreira — Av. Poeta Mistral, 2, 6.º E. — Lisboa.

Madame D. Mourão-Ferreira.

Túlio Ferro — R. dos Remédios à Lapa, 20 — Lisboa.

Marília dos Santos Pereira Freire — R. Gomes da Silva, 11, 1.º D. — Lisboa.

Maria Teresa Ferreira Galiano — R. Buenos Aires, 43 — Lisboa.

Alda Ribeiro Garcia — R. Augusto Gil, 28, 1.º — Lisboa.

António Andrade Gomes — Av. António Serpa, 13, 2.º — Lisboa.

José Luís de Sousa Gonçalves — Trav. de S. Sebastião, 26, 3.º E. — Lisboa.

Madame J. L. de Sousa Gonçalves.

Maria Manuela Granés Gonçalves — R. Francisco Metrass, 8, 2.º E. — Lisboa.

Maria Manuela Alves Igreja — R. S. Bento, 644, 6.º — Lisboa.

Maria Luísa Neto Jorge — R. da Misericórdia, 17, 4.º — Lisboa.

Maria Joaquina Nobre Júlio — R. David de Sousa, 7, r/c. — Lisboa.

Armando de Lacerda — Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra.

Esther de Lemos — Av. da República, 28 — Queluz.

Maria Luisa Costa Lima — R. Alexandre Herculano, 17, 3.º — Lisboa.

Rogério Lopes da Trindade e Lima — P. João Azevedo Coutinho, 4, 5.º F. D. — Lisboa.

Maria Manuela Santos Lopes — R. da Indústria, 42, 2.º — Lisboa.

Maria Teresa Rita Lopes — P. João Azevedo Coutinho, 4, 5.º F. D. — Lisboa.

José Inês Louro — Centro de Estudos Filológicos — Lisboa.

Marilina dos Santos Luz — R. António José de Almeida, 85 — Coimbra.

José Pedro Machado — R. Leite de Vasconcelos, 82, 1.º — Lisboa.

Lúcia Morcela Magno — R. Eng.º Frederico Ulrich, 9 — Castelo Branco.

Jean-Pierre Manessiez — R. Sociedade Farmacêutica, 52, 4.º — Lisboa.

Marie Claire Manessiez — R. Sociedade Farmacêutica, 52, 4.º — Lisboa.

Francisco da Costa Marques — Av. da Boavista, 778 — Porto.

Maria Emília do Carmo Ricardo Marques — R. Leão de Oliveira, 24 — Lisboa.

Carlos Marques.

Anabela Figueiredo Martins — Av. de Roma, 26, 1.º E. — Lisboa.

Idalina Neves Martins — R. Pereira e Sousa, 59, r/c. D. — Lisboa.

- Maria Otilia Simões Martins — R. Marquesa de Alorna, 20, 1.^o E. — Lisboa.
- Mário Martins — R. Maestro António Taborda, 14 — Lisboa.
- Maria Helena Graça Mira Mateus — R. Antero de Figueiredo, 10-C, 3.^o D. — Lisboa.
- Carmen Gonzalez da Rosa Mendes — R. Pascoal de Melo, 64, 6.^o D. — Lisboa.
- José Manuel Costa Mendes — Av. de Madrid, 24, 4.^o E. — Lisboa.
- Maria Augusta Gama Lemos de Mendonça — Av. Miguel Bombarda, 10 — Oeiras.
- Elsa Meneses — Rua Pinheiro Chagas, 32, 2.^o D. — Lisboa.
- José da Costa Miranda — R. Conde Ferreira, 10, 1.^o E. — Oeiras.
- Maria Helena Nogueira de Moraes — Pr. João de Azevedo Coutinho, 2, 4.^o D. — Lisboa.
- António Domingos Manuel Cabrita Moreira — R. José de Esaguy, 10, 1.^o D. — Lisboa.
- António Joaquim Moreira Júnior — R. de José de Esaguy, 10, 1.^o D. — Lisboa.
- Maria Celeste Naré Moreira — R. Rodrigo da Fonseca, 79, 4.^o E. — Lisboa.
- Constança da Silva Pires Moura — R. de Franklin, 10, 1.^o — Lisboa.
- Helena Cidade Moura — Av. Infante Santo, lote 4, 7.^o E. — Lisboa.
- Vitorino Nemésio — R. Sociedade Farmacêutica, 56, 4.^o — Lisboa.
- Madame Vitorino Nemésio.
- Maria Teresa Lino Neto — Colégio de Nossa Senhora da Conceição — Covilhã.
- Edite da Silva Neves — R. Artilharia Um, 47, r/c. — Lisboa.
- José Conceição Casinha Nova — R. da Hera, 15, 3.^o — Lisboa.
- Maria Manuela Moreira Nunes — Desterro — Lamego.
- Maria Luísa Almada de Oliveira — Campo Pequeno, 52, r/c. — Lisboa.
- Ana Maria da Conceição Oliveira — R. Carlos Mardel, 2, 3.^o — Lisboa.
- Maria Manuela Moreno de Oliveira — Av. Infante Santo, Lote 4, 5.^oE. — Lisboa.
- Maria Bernardete Gomes Paiva — Av. Infante Santo, Lote, 2, C, 5.^o E. — Lisboa.
- Maria Helena Novais Paiva — R. da Lapa, 110 — Lisboa.
- Irene da Conceição Rodrigues Pascoal — R. de S. Bento, 297, 1.^o E. — Lisboa.
- Marília de Ascensão Rodrigues Pascoal — R. de S. Bento, 297, 1.^o E. — Lisboa.
- Maria da Conceição Patrício — R. das Amoreiras, 22, 1.^o — Lisboa.
- Maria de Lourdes Semedo Paulino — Trav. de S. José, 18, 1.^o — Lisboa.
- Silvestre Sampaio Durões Pequito — Trav. da Palmeira, 40, 1.^o — Lisboa.
- Regina Maria Perdigão — R. 3, 13, Bairro da Encarnação — Lisboa.
- Maria Carmo Noronha Pereira — Av. Casal Ribeiro, 14, 6.^o E. — Lisboa.
- Maria da Graça Montes Pereira — Trav. de S. José, 18, 1.^o — Lisboa.
- Maria Idalina Cobra Pereira — R. Andrade, 51, 2.^o — Lisboa.
- Maria Leonor Fernandes Machado Pereira — E. da Portela, 5, r/c. E. — Lisboa.
- Maria Palmira da Silva Pereira — Colégio do Sardão, Oliveira do Douro — Vila Nova de Gaia.
- Maria Rosa Henriques Alves Pereira — Av. Magalhães Lima, 2, 1.^o E. — Lisboa.
- Fernão Domingos Perestrelo — Av. D. Carlos I, 119, 4.^o — Lisboa.
- Alvaro Júlio da Costa Pimpão — R. Dr. João Jacinto, 23 — Coimbra.
- João Aníbal Pinheiro — Trav. da Memória, 39, r/c. D. — Lisboa.

- Mário Fiuza da Silva Pinto — Solar das Três Marias, R. António Graça — Póvoa do Varzim.
- Maria Eugénia Silva da Câmara Pires — R. Padre António Vieira, 21, 4.º D. — Lisboa.
- Edna Maria de Sousa Pontes — R. Barão de Sabrosa, 261, 3.º D. — Lisboa.
- Maria de Lourdes Belchior Pontes — R. Correia Teles, 109, 2.º E. — Lisboa.
- Gustavo Cordeiro Ramos — R. Renato Baptista, 68 — Lisboa.
- Maria Filipe Mariano Ratinho — R. de Diogo Bernardes, 2, r/c. D. — Lisboa.
- Virgínia Rau — Av. da República, 75 — Lisboa.
- Maria Isabel Gil dos Reis — R. de Moçambique, 43, 1.º E. — Lisboa.
- Maria Ângela Leotte Rezende — R. D. Pedro V, 24, r/c. — Lisboa.
- José Ângelo Peral Ribeiro — Triemliststr. 15. Zürich 9/47. (Suíça).
- Maria Eduarda Aleixo Curado Ribeiro — R. Almirante Barroso, 17, 1.º — Lisboa.
- Maria Luísa de Sant'Iago Soveral Ribeiro — R. Correia Teles, 32, 1.º — Lisboa.
- Maria Madalena Gomes Ribeiro — P. Duque de Saldanha, 1, 3.º D. — Lisboa.
- António A. Gonçalves Rodrigues — Av. Dr. António J. Almeida, 44, r/c. — Lisboa.
- Urbano Tavares Rodrigues — R. Tomás Ribeiro, 40, 1.º E. — Lisboa.
- Madame U. Tavares Rodrigues.
- A. Moreira de Sá — R. de S. Bernardo, 120-2.º E. — Lisboa.
- Maria José de Moura Santos — Av. Marnoco e Sousa, 11 — Coimbra.
- António José Saraiva — Av. de Roma, 78, 2.º E. — Lisboa.
- Maria Isabel da Silva Granate Lopes de Paula Saraiva — C. do Galvão, 35, r/c. E. — Lisboa.
- Maria Helena Freitas Serra — R. Actor Isidoro, 23, 2.º E. — Lisboa.
- Ana Maria Guerra e Silva — R. Pascoal de Melo, 2, 2.º E. — Lisboa.
- Aurora Morgado da Silva — C. Poço dos Mouros, 70, 1.º D. — Lisboa.
- José Fernandes da Silva — Faculdade de Letras — Aix-en-Provence (France).
- Maria Ermelinda Baptista da Silva — R. Pedro Nunes, 9, 1.º — Lisboa.
- Maria Helena Santos Silva — Bencanta — Coimbra.
- Maria Genoveva Fernandes Soares — R. José Ricardo, 14, 2.º E. — Lisboa.
- Marlene Maria de Jesus Sousa — R. Buenos Aires, 35 — Lisboa.
- Maria Margarida Tavares — R. Carvalho Araújo, 72, 2.º D. — Lisboa.
- Maria José Maciel Trigueiros — Av. de Berne, 48, 1.º E. — Lisboa.
- P.º Manuel Augusto Trindade — Av. 5 de Outubro, 147, 4.º D. — Lisboa.
- Maria Cecília Rebelo Vaz — Av. de Roma, 97, 5.º E. — Lisboa.
- Iria de Fátima Duarte Vieira — R. de S. Bento, 644, 6.º — Lisboa.

ROUMANIE

- Victor Buescu — Av. dos Estados Unidos da América, lote 368-7.º D. — Lisboa (Portugal).
- Madame V. Buescu.
- Boris Cazacu — 708, Calea Rahovei — Bucarest.
- I. Coteanu — Academia Republicii Populare Romine. Institutul de Linguistica. Calea Victoriei, nr. 194 — Bucarest.
- Iorgu Iordan — Str. Sofia, 21 — Bucarest.

- G. Istrate — Academia Republicii Populare Romine. Institutul de Linguistica.
Calea Victoriei, nr. 194 — Bucarest.
- E. Lozovan — Frederiksgade 17, Copenhagen K (Danemark).
- D. Macrea — Academia Republicii Populare Romine. Institutul de Linguistica.
Calea Victoriei, nr. 194 — Bucarest.
- Teodoro Onciulescu — Via M. Piscicelli, 84 — Napoli (Italie).
- Rodica Doina Pop — 185, Avenue des Alliés — Louvain (Belgique).
- Sever Pop — 185, Avenue des Alliés — Louvain (Belgique).
- Ion Popinceanu — Jollystrasse 13 — München 9 (Allemagne).
- Alexandre Rosetti — 56 Str. Dionisie Lupu — Bucarest 36.
- M. Sala — Academia Republicii Populare Romine. Institutul de Linguistica.
Calea Victoriei, nr. 194 — Bucarest.

SUEDE

- Bengt Löfstedt — Vasagatan 1a — Uppsala.

SUISSE

- Paul Aebischer — av. de Jurigoz 10 — Lausanne.
- Madame P. Aebischer.
- Kurt Baldinger — Peter-Schnellbachstr. 53 — Neckargemünd b. Heidelberg
(Allemagne).
- Madame K. Baldinger.
- Theodor Ebnetter — Obstgartenstr. 10 — Wettingen.
- Elio Ghirlanda — Via Lambertenghi, 8 — Lugano.
- Johannes Hubschmid — Niederwangen — Berne.
- Hans-Erich Keller — Hohe-Winde-Str. 100 — Bâle.
- Ernest Schüle — Chatel Combation — Crans-sur-Sierre.
- Arnald Steiger — Herzogstrasse, 7 — Zürich.
- Madame A. Steiger.
- Walther von Wartburg — Predigerhofsstr. 25 — Bâle.

TCHÉCOSLOVAQUIE

- Zdenek Hampejs — Dlouchá 39 — Praha I.

URUGUAY

- Eugenio Coseriu — Avenida Buschental 3469 — Montevideo.

YOUgoslavie

- Georgi Soptrajanov — Leningradska 63 — Skopje.

ADHÉSIONS AU CONGRÈS

ALLEMAGNE

RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE

Wilhelm Bierhenke — Binderstrasse 14 — Hamburg 13.
Heinrich Bihler — Naupliastr. 102 — München.
Hans Joachim Bock — Gaertnerstrasse 25-32 — Berlin-Lankwitz.
Hans Helmut Christmann — Romanisches Seminar der Universität — Mainz.
W. Theodor Elwert — Oberer Laubenheimer Weg 13 — Mainz.
Rudolf Grossmann — Bornplatz 2 — Hamburg 13.
Brigitte Scherer — Bernhard Hensstr. 3 — Bad-Kreuznach.
Edmund Schramm — Universität — Mainz.
Helmut Stimm — Kaiserslauterner Strasse 85 — Saarbrücken.
Mario Wandruszka — Biesingerstrasse 9 — Tübingen.

ARGENTINE

Luis J. Prieto — 3, place de la Gare — Sceaux (Seine) (France).

AUTRICHE

Joseph Brück — Michaelenwaldweg 9 — Wien XIX.

BELGIQUE

Willy Bal — B. P. 108, Université Lovanium — Léopoldville-XI (Congo Belge).
Albert Carnoy — 121 rue de Bruxelles — Louvain.
Guy De Poerck — 86 promenade Albert I — Ostende.
Jacques Louis Pierre Van Coppenolle — 151 boulevard de Tervuren — Louvain.

BRÉSIL

Francisco Heron de Alencar — Rua Franco Velasco 51 — Salvador (Bahia).
Antônio Soares Amora — Rua Tefé 43 — São Paulo.
Joaquim Mattoso Câmara Jr. — Rua Artur Araripe 110, apt. 205, Gávea — Rio de Janeiro.

Antônio Geraldo da Cunha — Rua Maranhão 260, Lins — Rio de Janeiro.
 Henrique da Silva Fontes — Av. Trompowsky 14, Florianópolis — Santa
 Catarina.
 Madre Olivia C. Pereira Leite — Rua Marquês de Paranaguá 111 — São Paulo.
 Nelson Rossi — Rua Franco Velasco 45, apt. 202 — Salvador (Bahia).
 Albino de Bem Veiga — Rua da República 112 — Porto Alegre (R. G. S.).

DINAMARCA

Kirsten Schottländer — Vingaards Allé, 65 — Copenhague.

ESPAGNE

Pere Bohigas Balaguer — C. Enrique Granados 57, 5.^e 2 — Barcelona.
 Carlos Clavería — Residenzstrasse 1 — München 2 (Allemagne).
 Joan Coromias — The University of Chicago (U. S. A.).
 Emiliano Diez Echarri — Arzobispo Guisasola 30, 4.^e — Oviedo.
 Fernando González-Ollé — Amaya 12 — Pamplona.
 Francisco López Estrada — Montevideo 28, duplo. — Sevilla.
 Francisco Marsá — Urgel 187 — Residencia — Barcelona.
 Miguel Melendres — Generalísimo 50 — Tarragona.
 Augusto Panyella — Museo Etnológico (Parque Montjuich) — Barcelona.
 Carola Reig Salva — Pintor Sorolla 30 — Valencia.
 Martín de Riquer — Camelias 10 y 12 — Barcelona.
 Pedro Roca Garriga — Narciso Giralt 11, 2.^e Sabadell — Barcelona.
 José María Viqueira — Av. Dias da Silva 153 — Coimbra (Portugal).
 Francisco Yndurain — Universidad — Zaragoza.

ÉTATS-UNIS

Helmut Hatzfeld — 4020 — 8th st. NE — Washington DC.
 Yakov Malkiel — University of California — Berkeley 4 (California).
 Gerald M. Moser — 205 S. Osman st. State College (Penna.).

FRANCE

Jacques Allières — 32 bis, rue Raymond IV — Toulouse.
 Jean Babin — 9 quai Kléber — Strasbourg.
 Jeannine Marguerite Belin — 28 rue Bayard — Clermont-Ferrand.
 Jean Bourguignon — 30 Rue Francisque Jomard — Oullins (Rhône).
 Clovis Brunel — 11 rue Cassette — Paris.
 Simone Escoffier — 4 rue Guynemer — Lyon.
 Louis Flutre — 101 Boulevard des Belges — Lyon.
 Jean Frappier — 28 avenue Daumesnil — Paris XII^e.
 Marc Georgel — Gérardmer (Vosges).
 Marguerite Gonon — Poncins par Feurs (Loire).
 F. Gourvil — 24 rue de Brest — Morlaix (Finistère).
 René Gsell — 7 Place Condorcet — Grenoble (Isère).

Yves le Hir — 4 Place P. Vollier — Grenoble (Isère).
 Robert Lorient — 15 rue Madame — Paris VI^e.
 Claude Margueron — 6 Rue Marié-Davy — Paris XIV^e.
 André Martinet — 3 place de la Gare — Sceaux (Seine).
 Georges Matoré — 17 rue de Passy — Paris XVI^e.
 Pierre Nauton — 1 rue Neyret — Lyon.
 Bernard Quemada — Faculté des Lettres — Besançon.
 Xavier Ravier — Villa La Jeanne — Argelès-Gazost (Htes. Pyrénées).
 Robert Ricard — 20 bis avenue du Château — Bourg-la-Reine (Seine).
 Jean Séguy — 16, rue Vélane — Toulouse.
 Simone Marthe Vergnaud — 3 rue du Lac — Saint-Mandé (Seine).

GRANDE-BRETAGNE

Cynthia Crews — 16 Grange Court — Leeds 6.
 Arnel H. Diverres — 202 Queen's Road — Aberdeen.
 Winifred Mary Hackett — King's College Strand — London W. C. 2.
 Ignacio M. González Llubera — The Queen's University of Belfast (N. Ireland).
 Duncan Mc. Millan — University of Edinburgh.
 Margaret M. Pelan — Mediaeval French Dept., Queen's University of Belfast (N. Ireland).

HOLLANDE

Louis Kukenheim — 71, Zoeterwoudse singel — Leyde.
 J. Terlingen — van Slichtenhorststraat 101 — Nijmegen.

IRLANDE

Louis P. Roche — 34 St. Kevin's Park, Dartry — Dublin.

ITALIE

Giovanni Alessio — Via Posillipo 102 — Napoli.
 Giovanni Maria Bertini — P. Statuto 10 — Torino.
 Luigi Heilmann — Università degli Studi — Bologna.
 Giuseppe Paioni — Corso Garibaldi 50 — Urbino.
 Oronzo Parlangeli — Via G. Brunetti 51 — Nòvoli (Lecce).
 Ruggero Ruggieri — Piazza Spagna 3 — Roma.
 Antoine Sauro — Via Cariatì 25 — Napoli.
 Benvenuto Terracini — Corso Francia 19 bis — Torino.
 Francesco Ugolino — Via Francesco Squarcialupo 19 A — Roma.

NORVÈGE

Arne-Joan Henrichsen — Allégaten 49, Fransk Institut — Bergen.
 Leif Sletsjøe — Svaneveien 19, Abildso — Oslo.

PORTUGAL

- Joana Moraes Sarmiento de Barros — R. Fernão Mendes Pinto, 30 — Lisboa.
 Vasco Bruto da Costa — Alameda da Encarnação, 24 — Lisboa.
 Maria Helena Seirós de Almeida Esteves — T. Arco a Jesus, 7-2.^o — Lisboa.
 Maria Helena Bastos Fernandes — R. Luís Augusto Palmeirim, 12-2.^o E. — Lisboa.
 Deolinda O. Santos Fonseca — Instituto de Odíveiras.
 António Bartolomeu Gromicho — R. do Conde da Serra, 38 — Évora.
 Maria Carlota Marques Liz — Termas de S. Pedro do Sul.
 Maria Helena Rocha Pereira — R. Alexandre Herculano, 32 — Coimbra.
 A. Costa Ramalho — Av. Dias da Silva, 208-1.^o — Coimbra.
 Emanuel Paulo Ramos — R. Bela de Santiago, 44/BB — Funchal.

ROUMANIE

- Paul Miron — Hausdorff str. 235 — Bonn (Allemagne).

SUEDE

- Olof Brattö — Antenngatan 27 B — Järnbrött.
 Göran Hammarström — Fonetiska Institutionen, Thunbergsvägen 3 — Uppsala.
 Alf Lombard — Institut d'Études Romanes, Sölveg 7 — Lund.
 Eva Rodhe-Lundquist — Vasaplatsen 11 — Göteborg.

SUISSE

- André Burger — 23 rue de l'Athénée — Genève.
 Carlo Theodor Gossen — Berninastr. 76 — Zürich 57.
 Marianne Muller — Richenstr. 151/III — Bâle.
 Paul Zumthor — Courbetstraat 38 — Amsterdam (Hollande).

TURQUIE

- Enver Esenkova — École Supérieure de Hautes Études Économiques et Commerciales — Istanbul.

U. R. S. S.

- Melitina Borodina — Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences, 5, Quai de l'Université — Leningrad v-164.

YUGOSLAVIE

- Mirko Deanovic — Université de Zagreb.
 Zarko Muljadic — Splitska ul. 4/II — Zadar.



Groupe de congressistes



Séance de travail

CHRONIQUE DU CONGRÈS

Lundi 30 Mars

Bienvenue aux congressistes par le Doyen de la Faculté des Lettres de Lisbonne

Au cours de la matinée et de l'après-midi, les congressistes qui arrivaient à Lisbonne ou y étaient depuis deux ou trois jours, furent accueillis au Secrétariat du Congrès, installé dans le nouvel édifice de la Faculté des Lettres de l'Université de Lisbonne (inauguré quelques mois auparavant). On leur remettait aussitôt toute la documentation, y compris le programme imprimé, avec le résumé des communications et l'horaire prévu.

À 16 h., tous ceux qui se trouvaient alors à la Faculté furent invités à se rendre dans le bureau du Doyen, où le Prof. Orlando Ribeiro les salua de quelques mots de bienvenue.

Mardi 31 Mars

Séance Inaugurale

À 10 h., la séance inaugurale réunit les congressistes dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres. Elle fut présidée par le Ministre de l'Éducation Nationale, le Prof. Francisco Leite Pinto, et on voyait à ses côtés, à la table de la Présidence: Mgr. Pierre Gardette, Secrétaire Général de la Société de Linguistique Romane, le Prof. António Gonçalves Rodrigues, Vice-recteur de l'Université de Lisbonne (représentant le Recteur, à l'étranger au moment du Congrès), le Prof. Gustavo Cordeiro Ramos, Président du Comité Permanent du Congrès et de

l'«Instituto de Alta Cultura» qui le patronnait, le Dr. João de Almeida, Directeur-Général de l'Enseignement Supérieur, le Prof. Manuel de Paiva Boléo, de l'Université de Coimbra, Président du Comité Organisateur, et enfin le Dr. Luís F. Lindley Cintra, de l'Université de Lisbonne, Secrétaire de ce Comité.

La séance ayant été déclarée ouverte par le Ministre de l'Éducation Nationale, les Profs. Gustavo Cordeiro Ramos, Manuel de Paiva Boléo et Francisco Leite Pinto prirent successivement la parole (on trouvera le texte de ces discours dans le Vol. I de ces *Actes*, de la page VII à la page XXIX).

Visite du vieux Lisbonne

Vers 11 h. 30, lorsque se termina la séance inaugurale, les congressistes prirent place dans des autocars, qui les conduisirent de la Faculté des Lettres jusqu'à l'entrée du Château St. Georges. De là, ils parcoururent la partie la plus ancienne de la ville à la suite du Prof. Orlando Ribeiro, Doyen de la Faculté des Lettres et professeur de Géographie Humaine, qui commenta cette visite. Après avoir parcouru les quartiers du Château, de S. Tomé et Escolas Gerais, et enfin Alfama, ils devaient retrouver les autocars près du «Largo do Chafariz de Dentro», en dehors de la vieille enceinte fortifiée.

Séances de travail

À 15 h. 30, les séances de travail des 3 Sections du Congrès commencèrent en même temps à la Faculté, dans des salles différentes. Elles se prolongèrent jusqu'à 17 h. 30.

Concert de musique portugaise, classique et moderne

À 18 h. 30, les congressistes étaient invités à assister à un concert de musique de chambre portugaise, classique et moderne, donné au Théâtre National de S. Carlos par l'«Academia dos Instrumentistas de Câmara». Ce spectacle, organisé avec la collaboration de la Radio-diffusion Nationale, présentait le programme suivant: I — João de Sousa Carvalho (?-1798), *L'amor industrioso*; Carlos Seixas (1704-1742), *Concerto em lá maior*. II — Ruy Coelho (n. en 1892), *Melodia*

de amor; Armando J. Fernandes (n. en 1906), *Scherzo*; Frederico de Freitas (n. en 1902), *Prelúdio sobre os pregões de Lisboa*.

Mercredi 1^{er} Avril

Séances de travail

Des séances de travail réunirent chacune des trois Sections, de 9 h. à midi, à la Faculté des Lettres.

Exposition bibliographique consacrée à la mémoire de José Leite de Vasconcelos — Exposition de Manuscrits et d'Oeuvres Rares

À 12 h. 15, deux expositions, étroitement associées, étaient inaugurées dans la Bibliothèque de la Faculté des Lettres par le Président du Comité Permanent et de l'«Instituto de Alta Cultura». La première, de caractère bibliographique, était un hommage rendu à la mémoire de José Leite de Vasconcelos, maître de la Philologie Portugaise, dont on célébra en 1958 le centenaire de la naissance. Elle comportait deux Sections: la première, où figuraient des publications récentes de différents pays, concernant la philologie romane — certains congressistes et de nombreuses institutions ou maisons d'édition avaient apporté leur contribution en envoyant des livres et des tirages à part; l'autre, évoquant l'activité de l'école portugaise de philologie, à laquelle appartient Leite de Vasconcelos. Une partie de cette dernière avait été réservée au grand savant, et on pouvait y voir, outre des livres et des articles, quelques photographies, des notes, des carnets de voyages et des objets lui ayant appartenu. Au cours de l'inauguration de ce secteur de l'exposition, le Prof. Vitorino Nemésio, de la Section de Philologie Romane de la Faculté des Lettres de Lisbonne, prononça quelques mots sur «Leite de Vasconcelos, sa personnalité et son œuvre».

L'exposition de Manuscrits et d'Oeuvres Rares groupait quelques pièces extrêmement précieuses pour l'étude de la littérature et de la langue portugaises, provenant de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, des Archives Nationales de la «Torre do Tombo» et de la Bibliothèque d'Ajuda ou appartenant à la Bibliothèque de la Faculté. Un catalogue illustré de cette exposition — réalisée grâce à l'appui et à un subside de la Fondation Calouste Gulbenkian — a été publié et distribué aux

congressistes. En voici l'introduction, rédigée par le Secrétaire du Congrès:

INTRODUCTION

Cette Exposition de Manuscrits et d'Oeuvres Rares a été conçue par le Comité Organisateur du IX^e Congrès International de Linguistique Romane, et la Fondation Calouste Gulbenkian lui a généreusement accordé son patronage. Elle se propose de mettre sous les yeux des romanistes qui participent au Congrès, et du public intéressé, un certain nombre de manuscrits du Moyen Âge et du XVI^e siècle, ainsi que des livres imprimés aux XV^e et XVI^e siècles, conservés dans les bibliothèques et les archives de Lisbonne, et qui sont des plus importants pour l'histoire de la langue et de la littérature portugaises.

Entre les manuscrits exposés figurent: le plus ancien manuscrit de caractère littéraire qui soit conservé à Lisbonne, le précieux *Cancioneiro da Ajuda*, de la fin du XIII^e siècle; le célèbre *Livro das Linhagens*, du Comte D. Pedro de Barcelos, dont Fr. Francisco Brandão disait que c'était la «escritura de maior utilidade que temos em Espanha... tão vulgarizado... que a poucos curiosos falta nas livrarias»; quelques-uns des meilleurs manuscrits des *Crônicas* de Fernão Lopes; le *Livro da Noa* du Monastère de Santa Cruz de Coimbra, curieux échantillon de cette littérature annalistique, qui se développa, à l'ouest de la Péninsule Ibérique, dans ces grands centres culturels qu'étaient au Moyen Âge les couvents; le recueil des *Foros da Guarda*, qui renferme également la version portugaise, du XIII^e siècle, du *Fuero Real* d'Alphonse X et des *Flores de las Leyes* de Jácome Ruiz, exemples de notre littérature juridique médiévale; le *Dicionário de Verbos Latino-Português* du Monastère d'Alcobaça (XIV^e siècle) — le plus ancien dictionnaire portugais —; un cahier autographe de poésies de Sá de Miranda — particulièrement intéressant du fait qu'il nous permet d'observer et de suivre l'effort créateur chez ce poète, qui disait de lui-même: «Todos, a tudo o seu, logo acham sal / Eu risco e risco...» —; et enfin, car on ne peut tout citer ici, le *Naufrágio da Nau S. Bento*, l'un des récits dramatiques, qui devaient être groupés par la suite pour former cet ouvrage dont on ne trouve le pendant dans aucune autre littérature, l'*História Trágico-Marítima* portugaise.

Parmi les imprimés — beaucoup plus nombreux — on trouve: le plus ancien livre en portugais imprimé au Portugal, la version de la *Vita Christi* de Ludolf de Saxe (1495); le *Cancioneiro Geral* de Garcia de Resende (1516); les deux premières éditions de la *Compilação* des Oeuvres de Gil Vicente et des Oeuvres de Bernardim Ribeiro; les éditions originales de *Os Lusíadas* et des *Rimas* de Luís de Camões, ainsi que des œuvres d'autres grands poètes lyriques du XVI^e siècle; les éditions originales des œuvres des grands historiographes de ce même siècle — notamment quelques-unes de celles qui ont révélé au monde cultivé du temps les contrées que les portugais venaient de découvrir ou d'explorer pour la première fois (João de Barros, Fernão Lopes de Castanheda, Fernão Mendes Pinto, Francisco Álvares, Pero de Magalhães Gândavo), et des plus représentatives de l'Historiographie humaniste au Portugal (Damião de Góis, Jerónimo Osório); enfin, quelques échantillons de notre littérature ascétique et mystique (Amador Arrais, Heitor Pinto, Tomé de Jesus, auteur de

l'ouvrage portugais le plus traduit au XVI^e siècle: les *Trabalhos de Jesus*). On peut voir également les plus anciennes grammaires portugaises — celle de Fernão de Oliveira (1536) et celle de João de Barros (1540) — et le plus ancien dictionnaire publié au Portugal, celui de Jerónimo Cardoso (1562).

N'étant pas très vaste — elle ne réunit guère qu'une cinquantaine de pièces — cette exposition n'a certes pas la prétention d'être complète, mais nous estimons qu'elle permet tout de même d'apprécier, pour la période envisagée, la plupart des ouvrages essentiels.

Pour plusieurs raisons, ce catalogue — qui n'a d'autre ambition que de servir de guide au visiteur de l'exposition et de lui rappeler plus tard sa visite — a dû être élaboré en bien moins de temps qu'il n'en eût raisonnablement fallu, et c'eût été impossible sans un certain nombre de collaborateurs bénévoles, qu'il importe de citer ici. Mlle. Maria de Lourdes Belchior Pontes a participé au choix des pièces exposées, M. Jorge de Moraes Barbosa a aidé à les localiser, M. Jorge Cró, bibliothécaire de la Faculté des Lettres a préparé les descriptions des ouvrages imprimés, Mme. Fernanda Ribeiro, conservatrice des Archives Nationales de la «Torre do Tombo», celles des manuscrits; Mme. Maria Helena Mira Mateus les y a aidés; M. Serafim da Silva Neto, Professeur aux Universités du Brésil et de Lisbonne, a rédigé les notes concernant les éditions modernes des manuscrits et des ouvrages imprimés; enfin, M. Manuel Correia, des «Estúdios Cor» — qui s'est chargé de monter l'exposition —, s'est occupé avec le plus grand dévouement des travaux d'impression et des illustrations. C'est grâce à toutes ces collaborations que ce petit livre, qui demandait beaucoup de travail, a pu être prêt à temps pour le Congrès. Le Comité Organisateur tient à leur exprimer ici ses plus vifs remerciements.

Il tient également à manifester sa profonde gratitude envers la Fondation Calouste Gulbenkian, qui a montré beaucoup de compréhension pour son initiative, lui a accordé son appui et prodigué toutes sortes de facilités.

Séances de travail

De 15 à 17 heures, il y eut de nouvelles séances de travail pour les différentes sections du Congrès.

Présentation d'un groupe régional

Le Groupe Folklorique de Duas Igrejas (Miranda do Douro), dirigé par l'Abbé António Mourinho, était venu exprès de Trás-os-Montes pour être présenté aux congressistes, sous le patronage du Secrétariat National à l'Information, à la Culture et au Tourisme. Cette présentation eut lieu à 17 h. 30 dans l'Amphithéâtre de la Faculté des Lettres. Le groupe chanta, dansa et récita quelques textes dans le dialecte léonais, parlé dans la région de Miranda — le «mirandês», qui fut

révélé au monde scientifique et étudié par José Leite de Vasconcelos. Un opuscule imprimé, renfermant la transcription par l'Abbé António Mourinho, des textes chantés et récités, fut distribué aux congressistes.

Concert de musique sacrée

Ce même jour, à 22 h., un récital de musique sacrée portugaise des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles était prévu à l'Eglise baroque de S. Roque. Il était offert aux congressistes par la Société Chorale «Polyphonia», dirigée par le Maestro Mário de Sampayo Ribeiro. Le programme était formé par des œuvres de D. Francisco de Santa Maria (?-1597), D. João IV (1604-1656), Filipe de Magalhães (?-165?), Duarte Lobo (?-1646), D. Pedro de Cristo (?-1618), Fr. Manuel Cardoso (1571-1650), Estêvão Lopes Morago (?-1628), Francisco Martins (?-1680), Diogo Dias Melgás (1638-1700), Joaquim Casimiro Júnior (1808-1862).

Jeudi 2 Avril

Séances de travail

Toute la matinée de ce troisième jour du Congrès fut consacrée à des séances de travail des différentes sections, de 9 h. à midi.

Réception à la Serre Froide

À midi, les congressistes se rendirent en autocar à la Serre Froide du Parc Édouard VII, où le Président du Conseil Municipal de Lisbonne leur offrit une réception comportant une légère collation.

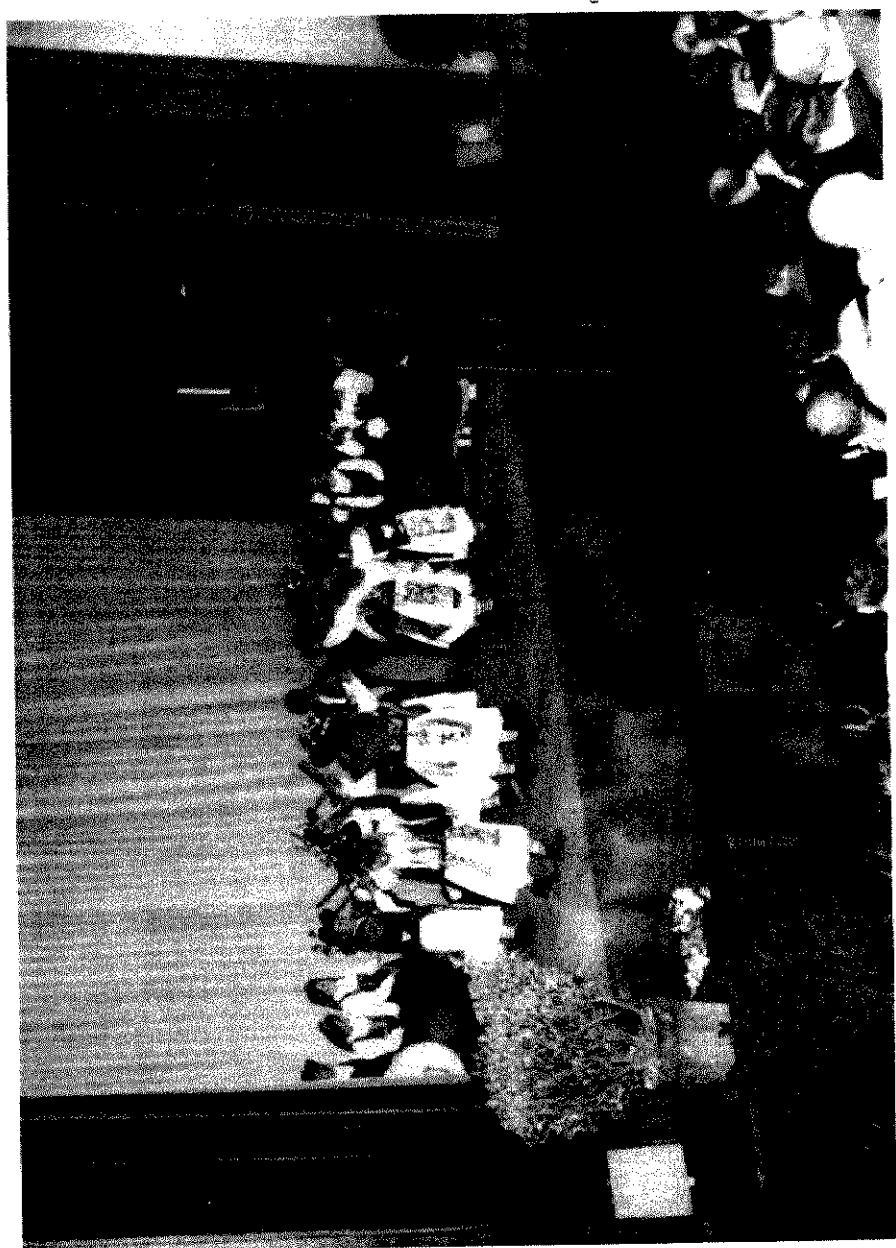
Au cours de cette réception un représentant du Président salua en son nom les personnalités qui assistaient au Congrès, et leur souhaita un agréable séjour à Lisbonne. Ce fut le Prof. Jorgu Jordan, de l'Académie de la République Populaire Roumaine, qui répondit au nom des congressistes.

Séances de Travail

De nouvelles séances de travail eurent lieu de 14 h. 30 à 16 h. 30.



Exposition bibliographique et de Manuscrits et Œuvres Rares



Présentation du Groupe Folklorique de Duas Igrejas (Miranda do Douro)

Représentation d'œuvres de Gil Vicente

À partir de 17 h. 30, la Compagnie Amélia Rey Colaço-Robles Monteiro, concessionnaire du Théâtre National D. Maria II, y joua en l'honneur des congressistes trois «Autos» de Gil Vicente: «*Auto da Visitação*», «*Auto da Índia*» et «*Auto da Embarcação do Inferno*». Le spectacle avait été mis en scène par l'acteur-metteur en scène Pedro Lemos.

Réception en l'honneur des étudiants étrangers

Dans la soirée du 2 Avril, le Comité d'Étudiants de la Faculté des Lettres de Lisbonne, qui avait collaboré activement avec le Comité Organisateur pour accueillir et renseigner les congressistes étrangers pendant toute la durée du Congrès, organisa une fête en l'honneur des étudiants étrangers dans une salle de la Faculté des Lettres. Au cours de cette fête, on récita des vers, il y eut des chansons et des danses portugaises par les étudiants de Lisbonne; à leur tour, les étudiants étrangers et quelques autres congressistes donnèrent des chansons et des danses de leurs pays.

Vendredi 3 Avril

Séances de travail

De 9 h. à 11 h., les différentes sections se réunirent de nouveau pour les dernières séances de travail.

Réunion de la Société de Linguistique Romane

À 11 h., une réunion plénière de la *Société de Linguistique Romane* se tint dans le grand amphithéâtre de la Faculté. Elle était présidée, en l'absence du président, Prof. Mario Roques et des vice-présidents, les Profs. W. von Wartburg et John Orr, par le Prof. Angelo Monteverdi. À ses côtés, se trouvaient les Profs. Mgr. Pierre Gardette, Secrétaire-Administrateur de la Société, Georges Straka, Secrétaire-Trésorier adjoint et Antonio Badia, Andreas Blinkenberg et Maurice Delbouille, conseillers délégués auprès du Bureau.

Mgr. P. Gardette et M. G. Straka lurent leurs rapports sur l'activité scientifique et sur la gestion financière de la Société qui furent adoptés par l'Assemblée. Puis on annonça les différentes propositions, concernant le lieu de réunion du prochain Congrès qui avaient été envoyées à la Société. Après une courte discussion, et compte tenu du fait que seul un petit nombre de membres étaient présents, il fut décidé que l'on s'en remettrait à la Direction de la Société de faire, par correspondance, une enquête à ce sujet auprès de tous ses membres (V. une chronique complète de cette Assemblée Générale dans la *Revue de Linguistique Romane*, XXIII, 1959, pgs. 170-183).

Excursion dans les environs de Lisbonne

L'après-midi avait été réservé à une excursion dans les environs de Lisbonne. Partant vers 14 h. de la Place Marqués de Pombal, les autocars se rendirent d'abord au Monastère des «Jerónimos», à Belém, que devait faire visiter M. Mário Chicó, professeur d'Histoire de l'Art à la Faculté des Lettres de Lisbonne.

De là, on partit pour Estoril et Sintra. Après un court arrêt dans cette dernière ville, le groupe se dirigea vers Queluz où, après la visite du Palais et des Jardins, une collation fut servie dans la salle du restaurant «Cozinha Velha» — installé dans les anciennes cuisines. Cette excursion et cette collation étaient offertes aux congressistes par le Secrétariat National à l'Information, à la Culture Populaire et au Tourisme.

Samedi 4 Avril

Voyage de Lisbonne à Coimbra par train spécial

A 8 h. 25, partait de la Gare de Lisboa-Rego un train spécial qui emmenait les Congressistes à Coimbra. Il y arriva à 11 h. 25.

Visite de la Cathédrale et du Musée Machado de Castro

Peu après leur arrivée à Coimbra, les congressistes furent accueillis par M. Luís Reis-Santos, professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Coimbra, qui leur fit visiter la Cathédrale, la vieille ville et le Musée Machado de Castro.

Déjeuner au Restaurant Universitaire de la Faculté de Médecine

Du Musée, les visiteurs se rendirent à la Faculté de Médecine, où un déjeuner leur était offert au restaurant universitaire. Le Prof. Gerhard Rohlf, membre du Comité d'Honneur, prononça quelques mots au nom des congressistes, et le Prof. Manuel de Paiva Boléo, président du Comité Organisateur lui répondit (les textes de ces allocutions se trouvent dans ce III^e Volume des *Actes*, de la p. 207 à la p. 211).

Visite de l'Université

Après le déjeuner, les congressistes visitèrent une partie de l'Université de Coimbra.

Séance solennelle de clôture

À 17 h. 30, on se réunit, pour la séance de clôture du Congrès dans la «Sala dos Capelos» de l'Université de Coimbra.

Tout d'abord, le Recteur de l'Université, le Prof. Maximino Correia, salua les congressistes au nom de l'Université. Puis le Prof. Diego Catalán Menéndez-Pidal donna lecture d'une partie d'une étude envoyée par D. Ramón Menéndez-Pidal, membre du Comité d'Honneur, à titre de contribution aux travaux du Congrès. Le Secrétaire Général du Comité Organisateur, le Prof. Luís F. Lindley Cintra, lut un rapport sur les travaux réalisés. Le Prof. Angelo Monteverdi, membre du Comité d'Honneur, parla ensuite au nom de tous les congressistes. Enfin, le Prof. Manuel de Paiva Boléo, Président du Comité Organisateur, prononça quelques mots pour clore cette séance et les travaux du Congrès (les textes de ces discours se trouvent dans ce volume III des *Actes*, de la p. 213 à la p. 229).

Le Secrétaire du Comité Organisateur

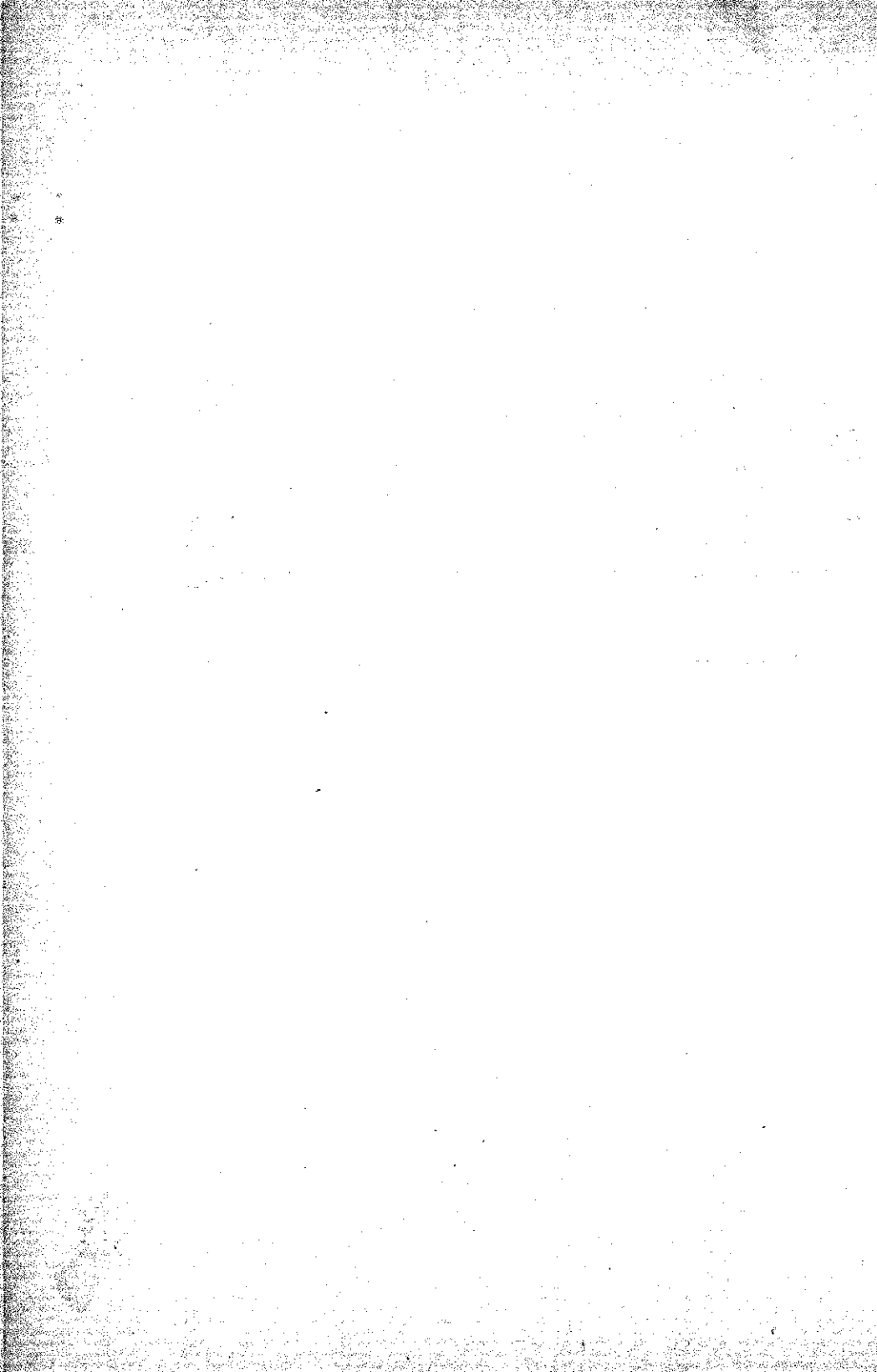
Luís F. Lindley Cintra



NOTE FINALE

Les *Actes* du IX^e Congrès International de Linguistique Romane ont été imprimées sous la direction du Secrétaire du Comité d'Organisation, Dr. Luís F. Lindley Cintra. Les secrétaires des trois sections, MM. José Peral Ribeiro (Section I), Aníbal Pinto de Castro (Section II) et Maria José de Moura Santos (Section III) ont collaboré à la rédaction du texte des Discussions. En outre, M. José Peral Ribeiro et Mlle. Maria Helena de Novais Paiva ont collaboré à la correction des épreuves, ainsi qu'à d'autres travaux exigés par la publication de ces trois volumes.

Lisbonne, Avril 1962.



Addenda et Corrigenda

Atendendo à urgência que havia em concluir o vol. III das *Actas* antes da realização do X Congresso de Linguística Românica, não puderam os autores deste artigo receber provas definitivas, pelo que escaparam alguns lapsos tipográficos, que se ressalvam a seguir:

<i>Pág.</i>	<i>Linha</i>	<i>Onde está</i>	<i>Deve estar</i>
94	6	rectificação	rectificações
95	5	[byalus] . . . [pyoçu]	[byaluʃ] . . . [pyosu]
95	4.ª linha a contar de baixo	outras falares	outros falares
96	6	$kw = k$: [katru] e <i>katra</i>	$kw > k$: [kaʔtru] e [kaʔta]
96	22	[bakalɐy]	[bakalɐy]
98	25	[manɛ]	[maɲɛ]
98	33	2) passagem de -e- = a-:	2) passagem de -e- > -a-:
99	27	1) a > a:	1) a > a
100	4	[siaɾu]	[siaɾu]
100	8	[algedɐr]	[algedɐr]
100	10	azeṭona	azeṭona
100	24	2) . . . [kabalu]	[kabalu]
101	15	[zeinuʃ], [faɪsaʃ]	[zeinuʃ], [faɪsaʃ]
102	18	3) ðes = onjes	3) ðes > onjes
102	5.ª linha a contar de baixo	[bakalá], [dəgra]	[bakalá], [dəgrá]
103	última	A nota 34 encontra-se na pág. seguinte	interamense
107	19	interamenense	interamense
112	Lista das povoações: Faltam os números respectivos à frente das seguintes:		

Ameal — Coimbra — 799 A

Arzila — Coimbra — 799 A

Espinhel — Penela — Coimbra — 805

Formoselha — Montemor-o-Velho — Coimbra — 796

Murtinheira — Figueira da Foz — Coimbra — 789 A

Murteira — Loures — Lisboa — 1010 (= Loures)

Pereira do Campo — Coimbra — 799 A

Vila Pouca do Campo — Coimbra — 799 A

Na pág. 99, depois da linha 15 e antes de se fazer referência ao falar do Baixo Vouga e Mondego, escapou na revisão das provas tipográficas o seguinte, que deve ser acrescentado:

No beirão oriental não há traços pròpriamente limitados a esta subdivisão, que, assim, só apresenta os traços gerais.

Também nos mapas, e pelo mesmo motivo, não puderam evitar-se algumas pequenas deficiências, as mais importantes das quais são as seguintes:

No primeiro e segundo mapas, no canto superior direito do falar trasmontano, está «Rio de Onoro» em lugar de «Rio de Onor».

No primeiro mapa, as variedades dentro do minhoto e do falar do Baixo Vouga e Mondego, não deviam ter as mesmas cores, para se não julgar erradamente que há afinidade entre elas.

ÁREAS LEXICAIS NO TERRITÓRIO PORTUGUÊS

LUIS F. LINDLEY CINTRA

(LISBOA)

Introdução

O presente trabalho ⁽¹⁾ procura ser uma contribuição para o estudo da ainda tão imperfeitamente conhecida estrutura lexical do território português. Baseia-se em alguns resultados dos inquéritos que em 1953 e em 1954 realizei na companhia de Aníbal Otero Alvarez, para a parte portuguesa do *Atlas Linguístico da Península Ibérica* ⁽²⁾.

Não deixarei de recordar, logo de início, que o primeiro passo na definição da referida estrutura foi dado, não há muitos anos, por José G. Herculano de Carvalho no livro *Coisas e Palavras*, publicado em Coimbra em 1953 ⁽³⁾. Partindo da análise e interpretação duma série de mapas em que registou a distribuição geográfica dos vários tipos lexicais com que se designam o antigo instrumento de debulha mais frequentemente denominado *mangual* e as suas diversas partes, tentou, no último capítulo, uma visão de conjunto que intitulou «Estrutura linguística do território português» e que consiste na bem sucedida indicação de algumas «áreas e centros de difusão lexical» ⁽⁴⁾.

(1) Redigido em 1958 e apresentado, na sua forma inicial, como comunicação ao I Congresso Brasileiro de Dialectologia e Etnografia reunido, em Setembro desse ano, na Universidade do Rio Grande do Sul, em Porto Alegre, Brasil.

(2) Sobre esses inquéritos, v. o vol. I do *Atlas*, com a respectiva Introdução, Madrid 1962, a notícia *Enquêtes au Portugal pour l'Atlas Linguistique de la Péninsule Ibérique*, que publiquei na revista *Orbis*, III, 1954, pgs. 417-418, e o artigo *Alguns estudos de fonética com base no Atlas Linguístico da Península Ibérica*, em *Anais do Primeiro Congresso Brasileiro de Língua Falada no Teatro* (Universidade da Bahia 1956), Rio de Janeiro 1958, pgs. 186-195.

(3) *Coisas e Palavras. Alguns problemas etnográficos e linguísticos relacionados com os primitivos sistemas de debulha na Península Ibérica*, Coimbra 1953 (Separata de *Bíblis*, vol. XXIX).

(4) Ocupa as pgs. 297-313 do volume citado.

Os mapas de Herculano de Carvalho baseiam-se em materiais excepcionalmente ricos (do *Inquérito Linguístico* por correspondência de Paiva Boléo, de outro inquérito por correspondência que o próprio autor realizou, de inquéritos directos, das recolhas feitas pelo Centro de Estudos de Etnologia Peninsular). A rede de localidades consideradas é muito densa e este facto permite-lhe a fixação minuciosa e rigorosa de determinadas fronteiras. A essa minúcia e a esse rigor deve a possibilidade de fazer confrontos de limites linguísticos com fronteiras históricas, por vezes do maior interesse (como, por exemplo, no caso em que a delimitação exacta da zona relativamente pequena em que se emprega a designação *malhal* lhe permite verificar a sua quase completa coincidência com os limites dos «coutos de Alcobaça» e do termo de Óbidos) ⁽⁵⁾.

Os mapas que vou apresentar e comentar são de tipo muito diverso. A rede de localidades exploradas em Portugal para o *ALPI* é pouco densa e aparece nestas cartas ainda diminuída pelo facto de eu só ter tido nelas em conta aqueles 77 pontos do território português (de um total de 95), em que os inquéritos foram feitos nas excursões em que eu próprio tomei parte. Uma rede desta natureza só permite uma localização e delimitação aproximadas das áreas dos vários tipos lexicais. E, no caso de «sentidos» ou «significados» representados por um grande número de tipos vocabulares, não é impossível que deixe escapar entre as suas malhas um ou mais de entre eles ou que deixe de assinalar uma área pouco extensa de determinada designação. É preciso no entanto notar que estes últimos inconvenientes só se tornam verdadeiramente graves em certo género de mapas que procurei evitar entre aqueles que aqui darei a conhecer ⁽⁶⁾. Creio que, em muitos outros casos, apesar do seu esquematismo, as cartas baseadas nos materiais do *ALPI* dão uma ideia geral bastante exacta do número e distribuição dos tipos lexicais,

⁽⁵⁾ Pg. 308 e fig. 60.

⁽⁶⁾ Penso, principalmente, nos mapas correspondentes a «significados» que, por impressionarem fortemente a imaginação e levarem, por isso mesmo, com facilidade à criação ou à recriação vocabulares, estão muitas vezes representados, até mesmo numa área reduzida, por um número muito elevado de «significantes». É o caso, por exemplo, dos mapas relativos aos nomes de certos insectos, como a «joaninha» ou o «louva-a-deus», de certos pássaros, como a «poupa» ou a «alvéloa» (v., sobre os seus nomes em português, o artigo de J. Inês Louro, no tomo XVI deste *Boletim de Filologia*, 1956, pgs. 125-136) ou mesmo de certos objectos, como o «baloção» (v. o artigo de K. Jaberg, na *RPF*, I, a que me referirei mais adiante).

suficiente para alguns fins — como por exemplo aquele que aqui tenho em vista ⁽⁷⁾).

No principio do capítulo a que atrás me referi, distingue Herculano de Carvalho com muito acerto entre «sentidos» (objectos ou conceitos) igualmente familiares a todos os membros da comunidade linguística, para a expressão dos quais a língua comum e literária dispõe de uma ou mais palavras que podem opor-se a designações regionais, combatê-las e, em condições favoráveis, substituí-las, e «sentidos», na expressão dos quais «a influência da língua comum dificilmente se pode fazer sentir», como aqueles a que corresponde «o vocabulário relativo a objectos, actividades e conceitos alheios ou pouco familiares ao habitante dos centros urbanos [e — insistiria eu — muito intimamente ligados à vida quotidiana do habitante do campo], em primeiro lugar os que se referem à vida rural, aos pequenos mesteres, às humildes indústrias regionais e caseiras»⁽⁸⁾. Dos primeiros, é um bom exemplo 'baloíço', estudado por K. Jaberg no 1.º volume da *Revista Portuguesa de Filologia* ⁽⁹⁾, dos segundos, o 'mangual' e as suas peças, estudados pelo próprio H. de Carvalho. É evidente, como diz o autor de *Coisas e Palavras*, que, para o estabelecimento da verdadeira estrutura lexical da paisagem portuguesa, são muito mais importantes os elementos do vocabulário menos atingíveis pela influência da língua comum, aqueles que «seguem o seu próprio destino regional, agrupando-se em áreas bem definidas, que se interpenetram, se deslocam e se recobrem mutuamente, seguindo correntes culturais de direcção igualmente definida»⁽¹⁰⁾.

Ao escolher, entre os materiais de que dispunha nos meus apontamentos, aqueles que iriam servir de base à presente tentativa, selecionei alguns «sentidos» a que correspondessem elementos do vocabulário deste último tipo. Trata-se fundamentalmente, como vamos ver, de

(7) Não me foi possível, durante a preparação deste trabalho, consultar os materiais do *ALPI* recolhidos na Galiza. Não posso, deste modo, dar uma visão completa da estrutura lexical do domínio linguístico galego-português (sobre cuja secção galega, também, infelizmente, Herculano de Carvalho mal se pôde informar). Limito-me à análise da estrutura vocabular do território politicamente português, o único que percorri e estudei directamente. (Os inquéritos na Galiza foram realizados antes de 1936 por Aníbal Otero Alvarez).

(8) *Coisas e palavras*, pg. 301.

(9) K. Jaberg, *Géographie linguistique et expressivisme phonétique: Les noms de la balançaire en portugais*, *RPF*, 1, 1947, pgs. 1-44.

(10) *Coisas e palavras*, pg. 301.

uma série de acções, objectos ou seres relacionados com o ambiente da criação de gado ⁽¹¹⁾:

- × 1) 'ordenhar'
- × 2) 'úbere da vaca'
- 3) 'soro'
- 4) '(fêmea) estéril'
- × 5) 'cria da ovelha'
- × 6) 'cria da cabra'

Elaborados os mapas correspondentes, procurei distribuições dos tipos lexicais análogas às que neles observara, em cartas correspondentes a conceitos pertencentes a campos semânticos completamente diversos. Apresentarei dois destes outros mapas ⁽¹²⁾ — os que se referem a:

- × 7) 'maçaroca'
- 8) 'queixo'

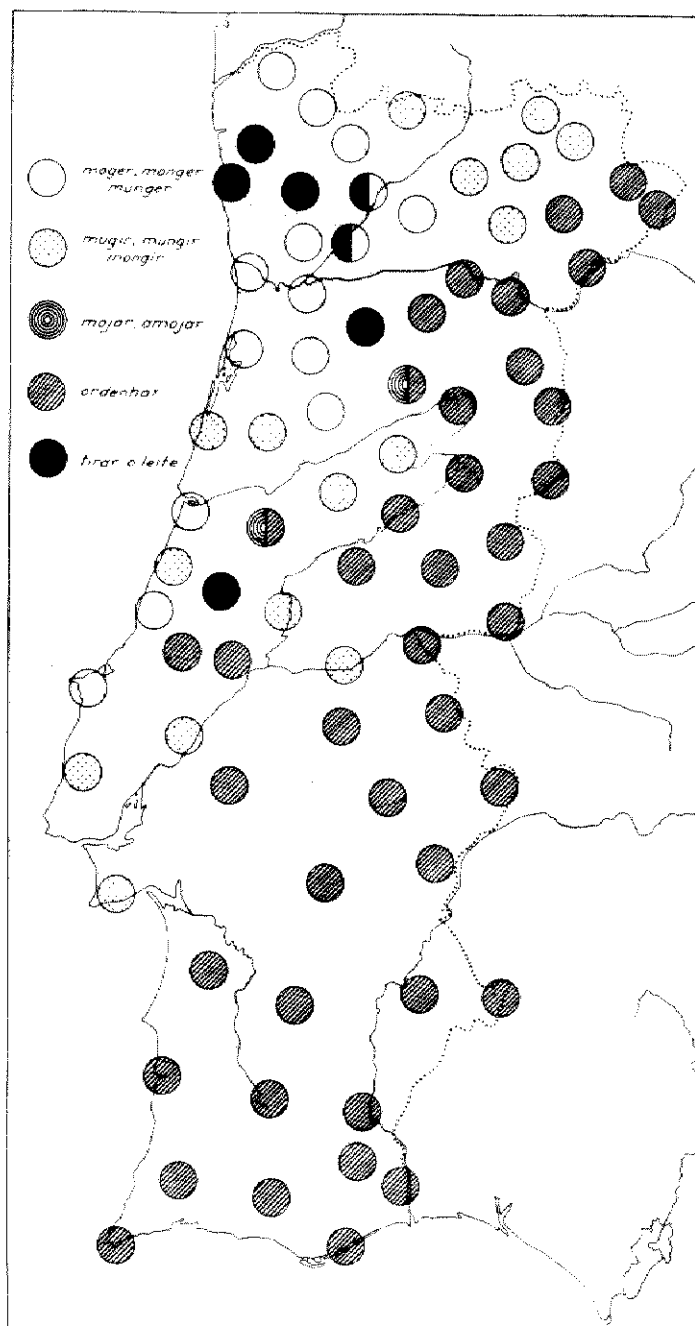
Farei o possível por descrever rapidamente cada um dos oito mapas, tentando, logo a seguir, interpretá-lo, para, por fim, tirar do conjunto algumas conclusões de carácter geral.

Mapa I

No primeiro mapa está representada a distribuição geográfica das palavras que se empregam actualmente em Portugal no sentido de 'extrair, tirar o leite das tetas de uma vaca'. Essa noção exprime-se por meio de dois tipos lexicais. O primeiro descende do latim *MULGERE* — precisamente o verbo que na língua latina exprimia a referida noção. A forma portuguesa ou se mantém na conjugação em *-er*: *moger* ou passou para a conjugação em *-ir*: *mugir*. Tanto num caso como noutro, ora se nos depara em variantes com a vogal da primeira sílaba nasalada ora em variantes sem nasalização: *moger* ou *monger*, *munger*, e *mugir* ou *mongir*, *mungir*. Em dois pontos recolhi, em via de desaparecimento (por estar em concorrência com outra palavra), uma terceira forma.

⁽¹¹⁾ Perguntas 566, 564, 814, 528, 561 e 559 do caderno II E (vocabulário), normalmente preenchido por mim nas localidades exploradas.

⁽¹²⁾ Perguntas 464 e 591 do caderno II E.



MAPA 1

amojar, *mojar*, que se documenta em port. ant. e também vive, segundo C. de Figueiredo, no bras. do Sul. De *amojar*, *mojar*, se ocupou há anos Joseph M. Piel⁽¹²⁾, que viu nesta forma um derivado de *amojo*, 'úbere', substantivo posverbal, formado a partir de *moger*, de que teremos de nos ocupar ao comentar o mapa seguinte. García de Diego sugeriu recentemente a possibilidade de substituir esta hipótese pela de uma contaminação entre *amoger* ou *amugir* e o tipo lexical que vamos considerar a seguir e é constituído por um verbo em *-ar*: *ordenhar* (14). A localização geográfica dos exemplos de *amojar* que recolhi — precisamente na fronteira entre os dois tipos lexicais e convivendo com o segundo — torna mais provável a proposta do etimólogo espanhol. (No entanto, existe um verbo *amojar*, intransitivo, com o sentido de 'encher-se de leite o peito, a teta; e também o grão dos cereais, o arroz, a amêndoa, etc.' (Moraes) que devemos separar deste, considerando-o como seu homónimo e, esse sim, derivado de *amojo* 'úbere, teta', como supõe Joseph M. Piel, já que semânticamente não parece possível explicá-lo de outro modo).

O segundo tipo lexical a considerar é *ordenhar*, a que já aludi, forma proveniente de uma base *ORDINIARE que significava certamente, como ainda hoje o representante que deixou no sardo, 'pôr em ordem, ordenar, preparar'. Este significado também o apresenta o verbo *ordinhar* do port. arcaico. Para explicar o aparecimento do sentido de que nos ocupamos, lembra J. Corominas, no seu *Diccionario Crítico Etimológico de la Lengua Castellana*, a cada passo utilizado nestes comentários (15), que, para os pastores, «dejar los animales ordeñados era la operación o «arreglo» más importante de todos» e aponta alguns casos de evolução semântica paralela colhidos em dialectos franceses. Parece-me ainda mais satisfatória uma explicação que me foi verbalmente sugerida pelo Dr. José Inês Louro, colaborador do Centro de Estudos Filológicos: *ordenhar* teria adquirido o novo sentido num ambiente de criação de gado ovino, através da significação intermediária 'dispor em ordem, ordenar as ovelhas, para as mungir'. Efectivamente uma «arrumação», «ordenação», precede regularmente o ordenho na extracção do

(12) Numa miscelânea publicada na revista *Brasília*, I, 1942, pgs. 60-61 e reproduzida no volume *Miscelânea de etimologia portuguesa e galega*, Coimbra 1953, pgs. 217-218.

(14) *Diccionario Etimológico Español e Hispánico*, n.º 2430.

(15) *Diccionario Crítico Etimológico de la Lengua Castellana*, III, Madrid [1956], pg. 568.

leite a este tipo de gado. Vale a pena notar que esta evolução de sentido só se observa no interior da Península Ibérica. É desconhecida de todo o resto da România.

Finalmente, para completa descrição do mapa, é preciso mencionar o aparecimento ocasional e pouco significativo da perífrase «tirar o leite» (em pontos em que foi esta a resposta à pergunta indirecta e em que, perante a pergunta directa, o informador reagiu afirmando que não se empregavam outras expressões).

Uma observação rápida da distribuição geográfica dos diversos tipos indicados na carta revela-nos que o termo tradicional — o descendente do latino *MULGERE*, só conservado na Península Ibérica (ora sob a forma de representantes de *MULGERE*, ora de *EMULGERE*) numa zona periférica (catalão, alguns dialectos aragoneses e castelhanos da montanha de Santander, asturiano, galego)⁽¹⁶⁾ — é hoje em Portugal (onde as duas variantes *munger* e *mungir* já se documentam num texto do séc. XIV, o *Dicionário de verbos alcobacense*)⁽¹⁷⁾ uma expressão própria do noroeste e duma zona do oeste que não ultrapassa em direcção ao sul a região de Setúbal. *Moger* ou *monger* emprega-se no Minho, na parte ocidental de Trás-os-Montes, no Douro Litoral, na parte ocidental da Beira Alta, na maior parte da Beira Litoral, da Estremadura e do Ribatejo. *Mugir* ou *mungir* encontra-se, regra geral, na periferia de *moger* ou *monger*. Só na Beira Litoral, ao norte de Coimbra, e no norte do distrito de Leiria vemos esta variante (a única que entrou na língua literária) penetrar no interior da zona de *moger*.

Por todo o resto de Portugal — isto é, por todo o Algarve, todo o Alentejo, toda a Beira Baixa, a maior parte da Beira Alta (abrangendo todo o distrito da Guarda) e o oriente de Trás-os-Montes — se estendeu a inovação *ordenhar*, que hoje também domina toda a parte central castelhana, leonesa e aragonesa da Península. Da vitalidade anterior do

(16) V. artigos *esmuir* do DCELC de Corominais e *MULGERE*, *EMULGERE* do DEEH de García de Diego.

(17) Exemplos erroneamente incluídos por José P. Machado, no seu *Dicionário Etimológico da Língua Portuguesa*, s. v. *mugir* 'berrar', de origem onomatopéica. Os correspondentes latinos no *Dicionário de verbos alcobacense* são, no entanto, para *mungir*, *emungo*, e, para *moger*, *mulgeo* (*mulceo*), o que não deixa margem a qualquer espécie de dúvidas (v. Henry H. Carter, *A Fourteenth Century-Old Portuguese Verb Dictionary* em *Romance Philology*, VI, 1952-1953, pgs. 82 (n.º 1050), e 88 (n.º 1746) e cf. pg. 102).

representante de MULGERE nesta zona, nos vai dar, no entanto, uma boa prova o mapa 2.

A palavra *ordenhar* penetrou certamente em Portugal através da fronteira política e nenhuma relação deve ter com o antigo port. *ordinhar*. Admitida na língua literária, pelo menos a partir do séc. XVI — em que a empregam Diogo Bernardes, Arrais, Fr. Pantaleão de Aveiro ⁽¹⁵⁾ — convive hoje nela com o vocábulo tradicional e parece ter sido, dos dois vocábulos, o único transmitido ao brasileiro comum e literário.

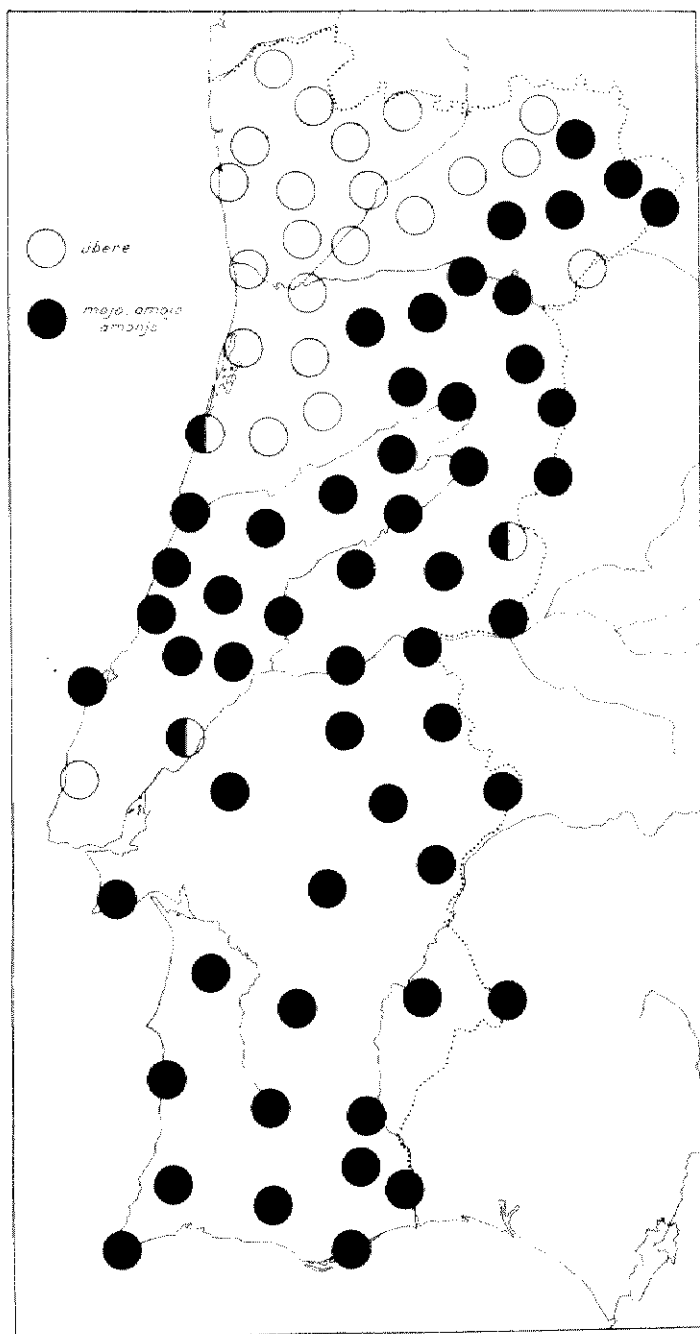
Mapa 2

O mapa 2, de aspecto extremamente simples, permite observar as áreas das designações que o português popular actual emprega para 'úbere' da vaca. À pergunta, sempre formulada do mesmo modo («como se chama aquele saco onde as vacas têm o leite?»), obtive ora a resposta *úbere* (sempre com a vogal postónica perdida, isto é, *ubre*, *ubri*, *ubro*), ora a resposta *amojo*, com as suas variantes *amonjo*, *mojo*, *monjo* (ou ainda *amoje*, *moje*, *amoiço*, *moiço*, etc.). Em três localidades, o informador pronunciou as duas palavras, fixando-se em geral, depois, numa delas, como sendo a de emprego mais corrente.

Ubre ou *úbere* provém de UBER, designação latina da 'teta' que, como informa o artigo respectivo do *Dicionário* de Corominas ⁽¹⁶⁾, já em Horácio aparece especializado no sentido de 'teta dos animais' por oposição a MAMMA 'teta de mulher'. Só há a registar a ligeira alteração de sentido que vai de 'cada uma das tetas de um animal' a 'conjunto das tetas de um mamífero'. Apenas o castelhano, o português e alguns dialectos italianos setentrionais, réticos e franceses de leste mantiveram esta designação. Em castelhano, a palavra — que era neutra em latim — é feminina, em galego-português é geralmente masculina. Em Lagoaça, na fronteira de Trás-os-Montes com a província espanhola de Zamora, registei no entanto o seu emprego como feminina. O mapa dá uma ideia clara da zona a que se restringe hoje em Portugal o emprego de *úbere*: Minho, ocidente de Trás-os-Montes, Douro Litoral, o extremo norte da Beira Litoral e uma pequena região da Beira Alta. Fora desta zona, *úbere* reaparece isoladamente, conforme já disse, em Lagoaça, no oriente de Trás-os-Montes, talvez como resultado dos frequentes contactos com

⁽¹⁵⁾ V. o dicionário de Morais e o *DELP* de José Pedro Machado.

⁽¹⁶⁾ *DCELC*, IV, pg. 642.



MAPA 2

a Espanha através da fronteira política; assim o faz supor o género feminino excepcional a que me referi. Aparece isoladamente também na Estremadura (Mafra e Cartaxo) e na Beira Baixa (Monsanto), geralmente convivendo com *(a)mojo*, *(a)monjo*.

Esta última palavra é evidentemente, como indicou Joseph M. Piel num trabalho já atrás citado ⁽²⁰⁾, um deverbal de *(a)moger*, *(a)monger* ou de *(a)mugir*, *(a)mungir*. Apresenta a mesma oscilação que o verbo quanto à nasalidade ou oralidade da vogal *o* e quanto à presença ou ausência do *a-* inicial. A sua área de emprego é hoje muito mais vasta que a área de *úbere*. Inclui todo o Algarve, todo o Alentejo, a maior parte da Estremadura e da Beira Litoral, o Ribatejo, a Beira Baixa, a maior parte da Beira Alta e o oriente de Trás-os-Montes. Esta grande expansão permite-nos reconstituir a área antiga, muito maior do que a actual, do verbo que deu origem a este substantivo. *Amojo*, perante *úbere*, aparece-nos como uma inovação que foi bem aceite, decerto porque se tratava de uma designação relativamente motivada (para empregar a terminologia saussuriana), integrada numa família de palavras conhecida, designação que se vinha opor a uma palavra anterior, isolada dentro do sistema linguístico — a um signo puramente arbitrário. Esta inovação parece irradiar do sul e do leste de Portugal. Na literatura, só penetrou até agora na linguagem de certos autores de forte cunho regionalista, como, por exemplo, Aquilino Ribeiro ⁽²¹⁾.

Úbere ou *ubre* permanece como única denominação literária geralmente conhecida. É também *úbere*, *ubre*, segundo creio, a única designação que faz parte da linguagem comum e literária do Brasil ⁽²²⁾.

⁽²⁰⁾ *Miscelânea de etimologia portuguesa e galega* (Primeira série), pg. 218.

⁽²¹⁾ No *Dicionário* de Cândido de Figueiredo, 10.^a ed., cita-se a frase «Por entre as coxas o *amojo* arredondava» de *Terras do Demo*, 128, em que o sentido não é, evidentemente, como supõe o lexicógrafo, 'intumescimento produzido pelo leite nos peitos das mulheres e nas tetas dos animais', mas sim, muito simplesmente, 'úbere'. A 10.^a edição do *Dicionário* de Moraes também dá abonações colhidas em obras de Aquilino Ribeiro: «as ovelhas zorreiras, oferecendo às crias um *amojo* refartom» *Volfrâmio*, pg. 304, e «luzidia, encorpada, com um *amojo* de turina» *Terras do Demo*, I, 101. O sentido é novamente, em ambos os exemplos, 'úbere' e não 'intumescência das tetas retesadas e cheias de leite; apoiadura que causa o enchimento dos vasos do leite nas tetas' (trata-se como em Cândido de Figueiredo, de uma glosa da definição provavelmente exacta para a sua época, dada por Bluteau), ou 'grande desenvolvimento dos seios' (I), como se lê na refundição de Moraes, antes do último passo citado.

⁽²²⁾ Do facto de o *Pequeno Dicionário Brasileiro da Língua Portuguesa* incluir a palavra, repetindo a definição de Bluteau e dos dicionaristas portu-

Mapa 3

O mapa 3 dá a conhecer o limite aproximado entre as áreas de expansão dos dois nomes por que é designada nos falares portugueses a 'parte aquosa que se separa do leite, quando este se coagula ou quando se forma o queijo' (C. de Figueiredo). São eles: *soro* e *almece* (com as variantes *almice* e *almécere*, *almícere*)⁽²³⁾. Como é sabido, trata-se dos representantes dos nomes latino e árabe da referida substância⁽²⁴⁾. A designação árabe não vive apenas no Alentejo e nos Açores, como indica C. de Figueiredo⁽²⁵⁾, mas em toda a parte do território português situada ao sul do Tejo; penetra além disso na Estremadura e, através da parte do Ribatejo situada na margem direita do rio, atinge certas zonas da Beira Baixa e da Beira Litoral. No norte e na maior parte do centro do país, emprega-se o termo de origem latina. (A região em que nenhuma designação aparece assinalada no mapa corresponde a uma zona em que, talvez por nela não ser corrente o fabrico de queijo, a substância em questão é mal conhecida e não tem nome — pelo menos nome que acudisse com relativa facilidade à memória dos meus informadores).

O arabismo *almece*, *almice* distingue-se pela particularidade curiosa de só se ter mantido — ao que parece — em falares portugueses. Embora já registado por Bento Pereira em 1638⁽²⁶⁾, não se vulgarizou na língua comum e literária de Portugal que continua a empregar normalmente *soro*. Também é este nome de origem latina, segundo creio, o único corrente na língua comum e literária do Brasil⁽²⁷⁾.

gueses, não creio se possa concluir que a palavra vive realmente no português do Brasil.

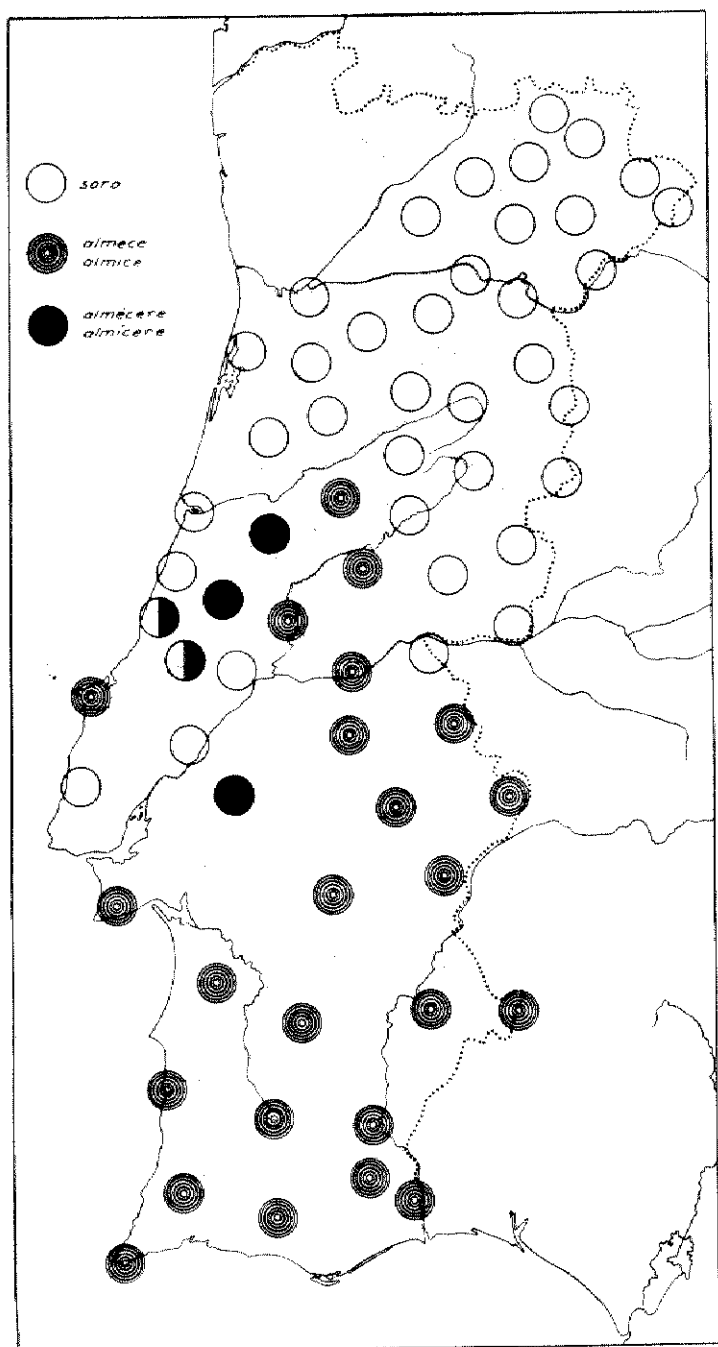
(23) Pareceu-me conveniente, no mapa, distinguir por meio de uma convenção especial, as variantes com sufixo átono *almécere*, *almícere* (não registadas nos dicionários) das formas simples *almece* e *almice*.

(24) V. A. Steiger, *Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos en el ibero-románico y el siciliano*, Madrid 1932, pg. 368, M. I. Wagner, *Alguns arabismos do português em Biblos*, X, 1934, pgs. 427-453 e J. P. Machado, *Comentários a alguns arabismos do Dicionário de Nascentes* neste *BdF*, VI, 1940, pg. 272 e *DELP*, s. v.

(25) D. A. Tavares da Silva, *Esboço dum vocabulário agrícola regional*, Lisboa 1944, pg. 43, regista apenas a variante *almece* como alentejana.

(26) *Thesouro da Língua Portuguesa*, Lisboa 1647 (licenças de 1638), fol. 9: *aalmece do queijo*. Casei compressi defluuium». V. *DELP*, s. v. A variante *almice* foi já registada pela primeira vez por Bluteau.

(27) O *Pequeno Dicionário Brasileiro da Língua Portuguesa* nem sequer acolhe *almece* e as suas variantes.



MAPA 3

Mapa 4

No mapa 4 observa-se a distribuição dos adjetivos com que se designa a fêmea (vaca, ovelha, cabra, etc.) 'estéril'. São apenas dois os tipos lexicais com grande expansão e serão eles os únicos que aqui terei em conta: *maninha* e *machorra*. (Quanto aos outros, limito-me a indicar que alguns consistem na utilização neste sentido do adjetivo que, mais correntemente, qualifica o animal que não deu cria em determinado ano — é o caso de *forra* ou de *alfeira*).

Da origem das duas palavras de que vou tratar, ocupou-se Joseph M. Piel em 1950 na *Revista de Portugal*, série A, Língua Portuguesa, para refutar etimologias absurdas propostas pouco antes por H. Janner⁽²⁸⁾. Esta nota foi republicada em 1953 no volume *Miscelânea de Etimologia Portuguesa e Galega* (29). Mais recentemente, referiu-se à etimologia dos dois vocábulos, J. Corominas (30). Como ambos estes autores nos dizem, *maninha* remonta — assim o tinham afirmado também G. Rohlfs e Meyer-Lübke — a uma palavra de substrato, *MANNUS que significava 'estéril' e também 'macho' no sentido de 'mulus'. Dessa antiga palavra — aparentada com a basca *mando*, *mana*, e também, como indica Corominas (citando Walde-Hoffmann), com a latina *mannus*, de provável origem ilíria, e com o tipo *MANDIUS, representado em albanês, alemão do Tirol, romeno, italiano e engadino — também provém o cast. *mañero*. O substrato a que pertence, mais do que ibérico, como lhe chama Piel, talvez se deva classificar, em vista da zona em que o termo deixou descendentes, de mediterrâneo (ou lígure?) — como o faz Corominas. Quanto à formação de um derivado com o sufixo *-ina*, *-inu* (*MANNINA) parece exclusiva do latim hispânico ocidental.

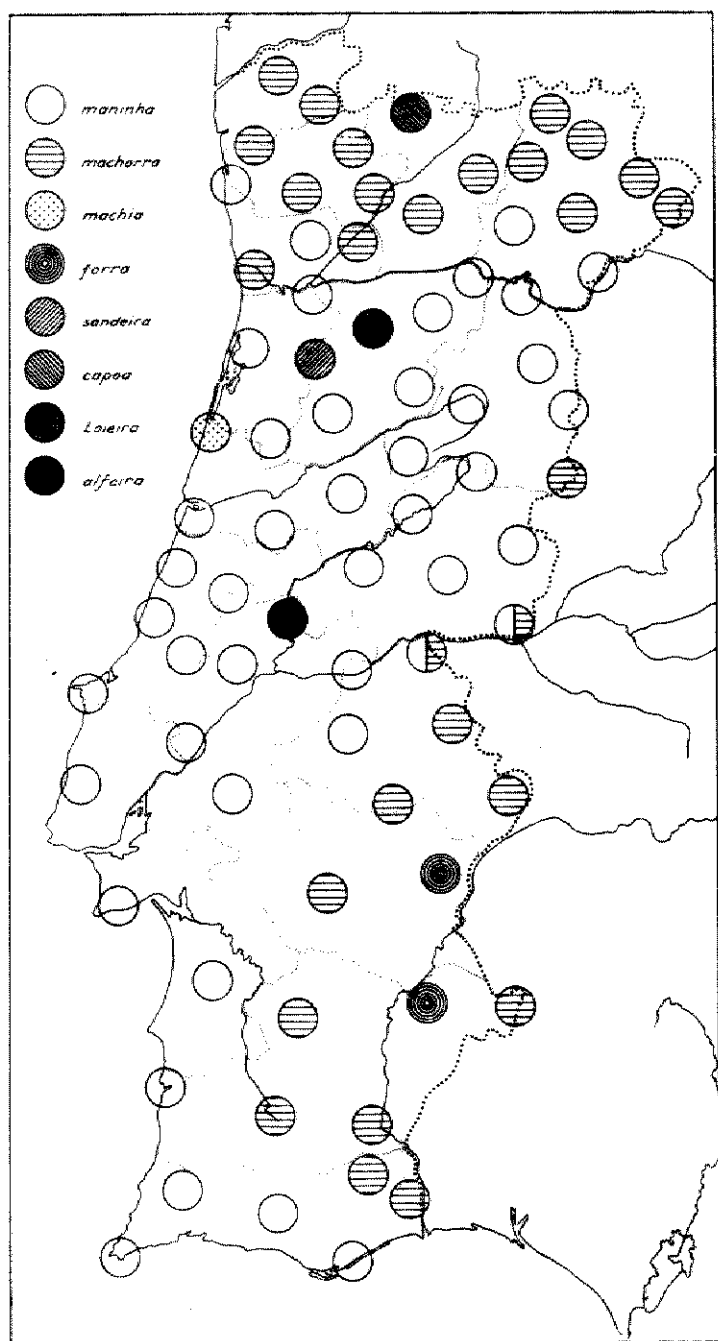
Machorra, palavra evidentemente derivada de *macho*, do lat. MASCULUS (como *machia*, sinónimo que recolhi num único ponto), apresenta também, curiosamente, na sua constituição, um elemento pre-romano, o suf. depreciativo *-orra*, *-orro*, pouco frequente em português (31).

(28) Na revista *Filologia* (Buenos Aires), I, pgs. 151-164.

(29) Nas págs. 205-207.

(30) *DCELC*, s. v. v. *macho*, III, pgs. 175-176 e *mañero*, *ibid.*, pgs. 251-252. V., também, sobre *maninho*, Serafim da Silva Neto, *História da Língua Portuguesa*, Rio de Janeiro 1952 (-1957), pgs. 283-284.

(31) V. Joseph H. D. Allen Jr., *Portuguese Word Formation with Suffixes*, Philadelphia 1941, §25, pg. 26. Como aí se lê, a origem prelatina do sufixo foi sugerida por Meyer-Lübke e admitida por Hanssen, Reinhardtsoettner e J. J. Nunes.



MAPA 4

Creio que o mapa nos faz ver com bastante clareza que esta última designação é a mais recente e que deve ter penetrado em Portugal através da fronteira política de leste e nordeste, proveniente de um foco de expansão que deve estar no centro da Península ⁽³²⁾. *Maninha* conserva-se como designação própria de todo o centro e ocidente de Portugal, incluindo o ocidente do Alentejo e do Algarve — além do Ribatejo, da Estremadura, da maior parte das Beiras e do Douro Litoral. Mantém-se ainda em algum ponto do Minho e do leste de Trás-os-Montes, de onde está no entanto a ser desalojada, como do Alentejo, pela designação concorrente.

Certas formas que recolhi no Algarve parecem merecer atenção especial. São elas: *malina* em Sagres, Alte e Fuseta, *manina* em Marmeleiro (Monchique); esta última ouvi-a também em Santana (Sezimbra). Caracterizam-se pela conservação do -n- intervocálico do sufixo sem a nasalação da vogal *i*, perda da consoante e subsequente diferenciação do *ɪ* nasal em -*inh-*, normais em português. Penso que estas formas se devem explicar através da manutenção, neste vocábulo da linguagem corrente, de uma das características fundamentais que opunham o falar dos moçárabes do centro e sul de Portugal ao dos reconquistadores provenientes do norte. Tem sido várias vezes observada a persistência dessa característica na toponímia do Sul e Centro do país. Leite de Vasconcellos ⁽³³⁾ e Menéndez Pidal ⁽³⁴⁾ citaram os casos de *Odiana*, *Fontanas*,

⁽³²⁾ *Machorra*, no sentido de «sterilia, mascula», aparece já no *Dic.* de Nebrija em 1495 e está incluído do *Diccionario* da Real Academia Española, sem qualquer restrição quanto à área de emprego. García de Diego, no seu *DEEH*, dá o termo como castelhano, na sua forma feminina, restringindo o masc. *machorro*, no sentido de 'estéril', ao salmantino.

⁽³³⁾ Primeiro na *RLu*, XI, 1908, pg. 354, no breve artigo *Romanço mozarábico*, mais tarde e numa forma mais completa nas *Lições de Filologia Portuguesa*, publicadas pela primeira vez em 1911. V. na 2.ª ed. e última revista pelo autor, datada de Lisboa 1926, as pgs. 293 e 328. Cf. também a alusão a «o que de tal romance [moçárabe] possa estar hoje representado no onomástico da Estremadura, Alentejo e Algarve, e na linguagem corrente dos povos das mesmas províncias» (pg. 17). Que me conste, nunca Leite de Vasconcellos chegou a apresentar exemplos colhidos na linguagem corrente do Sul, mas apenas no onomástico. Ao fazê-lo eu aqui, desejo chamar a atenção para esta frase, escrita em 1911, e prestar mais uma vez homenagem à extraordinária penetração e capacidade de previsão do grande Mestre. (Os passos citados podem ser consultados na 3.ª e mais recente edição das *Lições de Filologia Portuguesa*, prefaciada e anotada por Serafim da Silva Neto, Rio de Janeiro 1959, pgs. 268, 303 e 16-17).

Madroneira (Beja), *Molino* (Évora), *Fontanelas* (Sintra) ⁽³⁵⁾. Mas creio que não foi apontada até agora — a não ser de passagem por Serafim da Silva Neto ^(35 bis) — a conservação do *-n-* intervocálico em algumas palavras do léxico comum nos falares meridionais portugueses. Além de *manina*, *malina*, citarei aqui ⁽³⁶⁾ *dônina*, que recolhi em vários pontos

(34) Em *Orígenes del español*, § 90; na 3.ª ed., pg. 432. Tanto Leite de Vasconcellos como Menéndez Pidal associam, aos casos de conservação de *-n-*, citados a seguir, casos, mais raros, de conservação de *-l-*: *Mértola*, *Molino* (Évora).

(35) Recentemente, já depois de redigido e apresentado este trabalho no Congresso Brasileiro de Dialectologia de 1958, apareceu o artigo de José G. Herculano de Carvalho, *Moçarabismo linguístico ao Sul do Mondego*, na *Revista Portuguesa de História*, VIII, 1959 (public. em 1961), pgs. 277-284, em que aos exemplos aduzidos pelos autores já citados, se acrescentam dois que têm o extraordinário interesse de ser nomes de lugar situados na região imediatamente ao sul do rio Mondego, portanto muito mais ao norte do que todos os anteriormente apontados. Trata-se de *Avenal* (concelho de Condeixa) < AVELLANALE e *Malga* (conc. de Coimbra) < MALAGA. Herculano de Carvalho completa, numa nota desse artigo, a lista de topónimos derivados de FONTANA, mencionados por Leite de Vasconcellos e M. Pidal: *Fontana* (Lisboa), *Fontanas* (Évora e Ferreira do Alentejo), *Fontanal* (Sines e Santiago de Cacém), *Fontanais* (Odemira e Portel), *Fontanelas* (2 vezes e não apenas 1 no conc. de Sintra) (pg. 278).

(35 bis) Num passo, pouco claro, da sua *História da Língua Portuguesa*, Rio de Janeiro 1952 (-1957), em que a propósito do «contacto intenso e multimodos» que, abaixo do Mondego, anulou a «antinomia linguística entre o Sul conservador e o norte inovador», na época da Reconquista, aludiu a um vocábulo da linguagem corrente alentejana, em que parece ter reconhecido um caso de conservação de *-n-* intervocálico. O passo é o seguinte: «Quanto às desfigurações vocabulares que por força se deram, o *Atlas Lingüístico-Etnográfico*, a elaborar-se em futuro próximo, nos trará, certamente, abundante documentação. Quero, desde já, trazer à baila um exemplo. Trata-se de *moxão* / *muxão* que ocupa uma área que engloba Murça (pequeno concelho a nordeste de Vila Real, Trás-os-Montes), Penaguião (Trás-os-Montes) e Penedono (distrito de Viseu, Beira Alta) — e que, no Alentejo nos aparece com a forma *míxano*» (pg. 380). Aos exemplos toponímicos dados por Leite de Vasconcellos, fizera Serafim da Silva Neto uma referência na pg. 338. Não conhecia o passo atrás citado no momento em que redigi pela primeira vez o parágrafo a que se refere esta nota, pelo que essa primeira redacção lida em Porto Alegre e distribuída aos congressistas em forma policopiada, não continha o inciso que aqui acrescento, recordando comovidamente o grande filólogo e bom amigo prematuramente desaparecido.

(36) Reservo a documentação mais completa que há anos venho reunindo em inquéritos directos e percorrendo monografias dialectais, para um estudo especialmente consagrado a este assunto.

do Algarve, *atonina* e *rosmanino* (Boliquiteime)⁽³⁷⁾, *ponente*, que me recordo de ter ouvido em quase todos os meus inquiridos algarvios, *maçanêra* e *romanêra*, formas normais, não só no Algarve como em todo o Baixo Alentejo, dos nomes das árvores que no resto de Portugal têm, entre outros, os nomes de *macieira*, *romanzeira* ⁽³⁸⁾, e *manhana*, *hortelana*, *milhana*, formas vivas em Marmeleiro (Monchique)⁽³⁹⁾. A influência da mesma camada étnica se deve aliás atribuir, segundo me parece, a conservação do -n- intervocálico nos diminutivos alentejanos e algarvios do tipo *manita*, *maçanita*, *granito*, *franganito*, etc. ⁽⁴⁰⁾.

No caso especial da palavra *manina*, *malina*, de que nos ocupamos, a permanência desta particularidade fonética moçárabe, tem o interesse de nos provar a antiguidade da fixação deste tipo lexical na parte meridional do território português. Termo de origem prelatina incorporado no latim hispânico, já vivia, certamente, no momento da invasão muçulmana, na zona ocidental em que hoje se mantém. Nem a divisão introduzida pela referida invasão, nem os posteriores movimentos da Reconquista, impediram a sobrevivência ou afectaram essencialmente a distribuição geográfica deste vocábulo, de emprego, pelo menos inicialmente, restrito à linguagem do criador de gado.

Mapas 5 e 6

No seu importante livro sobre a «diferenciação lexical das línguas românicas»⁽⁴¹⁾, Gerhard Rohlfs tratou, em linhas muito gerais, dos

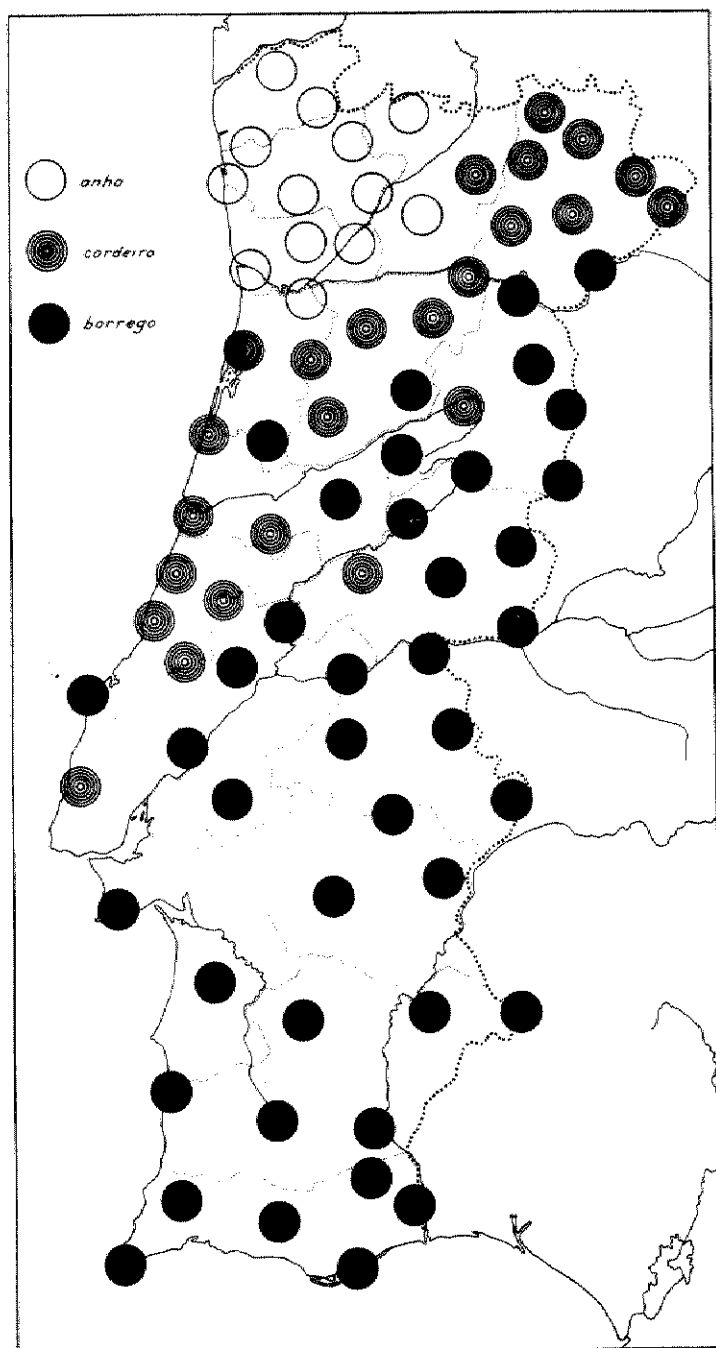
⁽³⁷⁾ Exemplos recolhidos e amavelmente comunicados pela minha antiga aluna Dr.^a Maria Aliete Dorez Galhoz.

⁽³⁸⁾ Na toponímia registam-se, segundo o *Dicionário Corográfico de Portugal* de Américo Costa, *Romaneira* e *Romaneiras* no concelho de Grândola (além de uma Quinta da *Romaneira* em Aljô, cujo nome talvez seja de origem leonesa ou meridional).

⁽³⁹⁾ Exemplos registados na dissertação de licenciatura da minha antiga aluna Maria Paulina Bento Ribeiro, apresentada na Faculdade de Letras de Lisboa, em 1958.

⁽⁴⁰⁾ É claro que o -n- não é, em todos os diminutivos meridionais em -nito, o resultado da conservação de -n- etimológico. Mas a terminação -nito, tem provavelmente o seu foco de irradiação nos casos do tipo *manita*, de *mano* por *mão*, *granito*, de *grano* por *gão*, *maçanita*, de *maçana* por *maçã*, *maçã*, *franganito*, de *frângano* por *frângão*, em que o era. De aí se propagou aos casos do tipo *canito*, de *can*, *panito*, de *pan*, etc. e até a palavras de introdução tardia na língua, como *pirunito*, de *pir* por *peru*.

⁽⁴¹⁾ *Die lexikalische Differenzierung der romanischen Sprachen*, Munique 1954. Pode, agora, consultar-se também a tradução espanhola de Manuel Alvar:



MAPA 5

nomes com que nestas línguas se designam a 'cria da ovelha' e a 'cria da cabra' (42). Em dois dos mapas que apresenta no fim do volume, procurou representar esquematicamente as áreas de expansão de cada um desses nomes (mapas 34 e 44).

É precisamente às designações das crias da ovelha e da cabra no território português que estão dedicados os meus mapas 5 e 6. Permitem-nos eles verificar que a imagem que nos dão os esquemas de G. Rohlfs da distribuição das designações está excessivamente simplificada, pelo menos no que diz respeito ao extremo ocidental da Península Ibérica.

No caso dos nomes da 'cria da ovelha', à divisão do território linguístico português, do ponto de vista lexical, em duas zonas: a de *anho* e a de *cordeiro*, suposta por Rohlfs, corresponde, na realidade, uma divisão em três áreas distintas: a de *anho*, a de *cordeiro* e a de *borrego*. A área maior é justamente a que Rohlfs não considerou, por julgar, baseando-se na definição do *Dicionário da Academia Espanhola*, que *borrego* «designa geralmente uma certa idade do *cordeiro*» (43). A verdade é que, na vasta zona indicada no mapa 5 e que abrange todo o Alentejo e Algarve, o Ribatejo e parte da Estremadura, a maior parte da Beira Baixa, alguns pontos da Beira Litoral, o leste da Beira Alta e o extremo oriental de Trás-os-Montes, *borrego* é a resposta que um informador dá sem hesitação à mesma pergunta («como é que se chama a cria da ovelha?») a que, no Minho, no Douro Litoral e no extremo ocidental de Trás-os-Montes, responde: *anho*, e, numa faixa formada pelo resto de

Diferenciación léxica de las lenguas románicas, Madrid 1960 (Publicaciones de la RFE, XIV).

(42) Pgs. 48-49 e 65-69. Na trad. espanhola, pgs. 84-85 e 110-116.

(43) Assim o indica numa nota, pg. 95. Efectivamente o *Diccionario de la Real Academia Española* define *borrego*, ga 'cordero e cordera de uno a dos años'. Também o *Diccionario* de C. de Figueiredo define *borrego* 'cordeiro que não tem mais de um ano'. Bluteau, no século XVIII, definia-o: «Em algumas partes he cordeiro já formado, e de seis ou mais mezes» *Vocabulario portuguez e latino*, II, 1712, s. v. Já na tradução espanhola do livro de G. Rohlfs, Manuel Alvar anota: «En el sur peninsular — Portugal, España — *borrego* es voz casi universal para designar a la cria de la oveja, sin distinción de edad». Baseia-se evidentemente, quanto à Espanha, nos resultados dos seus inquéritos para o *Atlas Lingüístico-Etnográfico de Andalucía*, que, como se vê, concordam perfeitamente neste aspecto com os dos meus para o *Atlas da Península Ibérica* (a parte da nota referente a Portugal está já baseada no mapa 5 deste estudo, que Alvar conheceu em Porto Alegre, onde também participou no I Congresso Brasileiro de Dialectologia).

Trás-os-Montes, ocidente da Beira Alta, a maior parte da Beira Litoral e grande parte da Estremadura (com esporádicas extensões até ao centro da Beira Alta e ocidente da Beira Baixa), responde *cordeiro*.

É bem conhecida a origem destas três designações. *Anho* é a própria denominação latina, AGNUS, mantida apenas em duas zonas periféricas da România: a Itália meridional (Lucânia, Apúlia, Calábria) e a Sardenha, por um lado, a Galiza e a zona indicada de Portugal por outro ⁽⁴⁴⁾. *Cordeiro* provém do adj. latino vulgar *CORDARIUS, derivado de CORDUS que significa 'tardio'. Chamavam-se «agni cordi» os cordeiros nascidos tardiamente, em Fevereiro em vez de Novembro-Dezembro, particularmente apreciados, conforme diz Rohlfs, como «cordeiros pascais»; «cordi dicuntur agni qui post tempus nascuntur», explicava Varrão ⁽⁴⁵⁾. Só no centro da Hispânia (português, castelhano, catalão ocidental) e em parte do gascão ⁽⁴⁶⁾, este adjectivo adquiriu o sentido do substantivo que acompanhava. O aparecimento desta inovação lexical foi explicado por A. Steiger pela necessidade de encontrar solução para a situação criada em castelhano pela colisão homonímica de *año* < AGNUM com *año* < ANNUM ⁽⁴⁷⁾. É provável que esteja efectivamente nessa homonímia a causa da inovação. Uma vez adoptada a nova designação, ela expandiu-se, no entanto, em direcção ao ocidente, para além dos limites em que se tornava estritamente «necessária», isto é, para além da fronteira da evolução -NN- > -y-, conquistando a *anho* a maior parte do terreno que a antiga designação ocupava e reduzindo

⁽⁴⁴⁾ G. Rohlfs, *op. cit.*, pg. 48 (na trad. esp. pg. 84).

⁽⁴⁵⁾ V. Corominas, *DCELC*, I, pg. 903, s. v. *cordero*.

⁽⁴⁶⁾ Segundo Corominas, *loc. cit.* No calabrês aparece *curdascu* no sentido de 'cordeiro tardio'.

⁽⁴⁷⁾ *Boletín de la Real Academia Española*, X, 1923, pg. 177. Como lembra M. Alvar num aditamento à nota de Rohlfs referente a esta explicação de A. Steiger, o diminutivo *añino*, por não haver em relação a ele o mesmo perigo de colisão homonímica, pôde persistir em castelhano com o sentido principal já dado por Covarrubias, de 'vellón fino del cordero de un año', com que aparece em muitos textos medievais, e também no de 'cordero de un año' (v. *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, II, Madrid 1951, pgs. 102-103 e *Los Fueros de Sepúlveda*, Segovia 1953, pgs. 676-677). Em português, *aninho* (de *anhinho*, por dissimilação) está registado por C. de Figueiredo, como provincianismo alentejano, no sentido de 'lã da primeira tosquia, lã de carneiro ou de ovelha de um ano'. Neste sentido de 'lã de borrego', segundo a explicação do próprio informador, ouvi, recentemente, o termo nos arredores de Serpa. Tavares da Silva regista-o no Alto Alentejo (*Esboço dum vocabulário agrícola regional*, Lisboa, 1944, pg. 52).

a sua área de emprego ao pequeno recanto actual ⁽⁴⁸⁾. Posteriormente, outra inovação terminológica iria roubar-lhe — em Portugal como em Espanha — uma grande, senão a maior parte, do território conquistado. O seu êxito talvez se explique, como num caso anteriormente considerado, pelo facto de se tratar dum vocábulo relativamente motivado, apoiado em, pelo menos, outro de sentido conhecido, ao passo que *cordeiro* é uma designação puramente arbitrária, não integrada numa família de palavras. *Borrego* provinha efectivamente de *borra* 'lã grosseira', do lat. tardio *BURRA*, e apoiava-se nesse outro termo ⁽⁴⁹⁾. O seu foco de expansão é certamente centro-meridional ⁽⁵⁰⁾. Penetrou em Portugal através da fronteira de leste. Documenta-se a sua presença a par de *cordeiro* (como adjectivo?) na Guarda (no Foral Novo da cidade) no ano de 1510 ⁽⁵¹⁾. Não parece ter atingido a linguagem popular da

(48) A fixação de *cordeiro* em território galego-português no sentido de 'agnus' é muito antiga. No *DELP*, de José Pedro Machado, a palavra aparece documentada como adj. no séc. XII, como subst. nas *Inquirições* de 1220.

(49) V. Corominas, *DCELC*, I, pg. 493, s. v. *borra* e pg. 495, s. v. *borrego*.

(50) Corominas dava, em 1954, como mais antiga abonação da palavra, o texto dos inventários aragoneses de 1374. No seu recente *Breve Diccionario Etimológico de la Lengua Castellana*, Madrid 1961, pg. 100, recua essa data para 1309, mas cita *borro* que aparece no sentido de 'borrego' no *Libro de Alexandre*, por volta de 1250, e considera-o como um derivado regressivo de *borrego* que já existiria portanto antes dessa data.

(51) «E de cordeiros boregos cabritos ou leitooens nam pagaram portagem» *Arquivo Histórico de Portugal*, I, pg. 99. Exemplo citado por José P. Machado, *DELP*, I, 393. No mesmo *Dicionário* se regista, a seguir, *borro* no séc. XIII: «De *borro* VI denarios dent in decimo», passo colhido nos *PMH, Leges*, pg. 785 (ou seja nos *Foros de Castelo Bom*, que, como o indiquei no meu livro *A Linguagem dos Foros de Castelo Rodrigo*, Lisboa 1959, estão escritos em latim com mistura de formas leonesas — e não portuguesas, como crê José P. Machado). Esta forma *borro* não se deve confundir com a que citei na nota 50 e que significa 'borrego': ao contrário do que a sua colocação no *DELP* leva a crer, trata-se de uma forma antiga de *burro* 'asno', como o revela claramente o contexto, na parte não transcrita por J. P. Machado: «Por borrico que dampno fecerit I denarium. De borro VI denarios dent in decimo. Et de potro aud de muleto 1.^a quinta». A mesma conclusão leva o confronto com o passo correspondente do texto dos *Foros de Castelo Rodrigo*, VII, 5, onde em lugar de *borro* se lê *borrico*. Nestes últimos *Foros* pertencentes à mesma família, mas de linguagem mista galego-portuguesa e leonesa (ms. da 2.^a metade do séc. XIII), é sempre *cordeyro(s)* o nome do animal de que nos ocupamos (V, 47, VI, 33, VII, 2, VIII, 44_s); também aparece *cordeyrinas* VIII, 44_s, na portagem incluída nos *Foros*, creio que no sentido de 'lã de cordeiro ou cordeira', isto é, com o mesmo significado que o *añino* das várias portagens espanholas a que aludi

Galiza (não a registam os Dicionários de Valladares Nuñez, Cuveiro Piñol e Carré Alvarellos) ^(51 bis)).

Na língua literária de Portugal ainda hoje *borrego* só é corrente em autores regionalistas originários do Sul ⁽⁵²⁾. *Anho*, vivo na linguagem dos clássicos portugueses, é presentemente também um regionalismo, que raras vezes se encontra na literatura ⁽⁵³⁾. *Cordeiro* é a única designação geralmente empregada. Quanto ao Brasil, tanto quanto me foi possível averiguar, *borrego* e *anho* são desconhecidos da língua comum e literária; *cordeiro* é a única designação corrente. *Borrego* vive contudo no Rio Grande do Sul ⁽⁵⁴⁾ no sentido de «carneiro novo, em idade compreendida entre a do cordeirinho e do animal já em condições de de procriar».

No que diz respeito aos nomes da 'cria da cabra', G. Rohlfis menciona, a par, para o português e para o espanhol, as designações *cabrito*

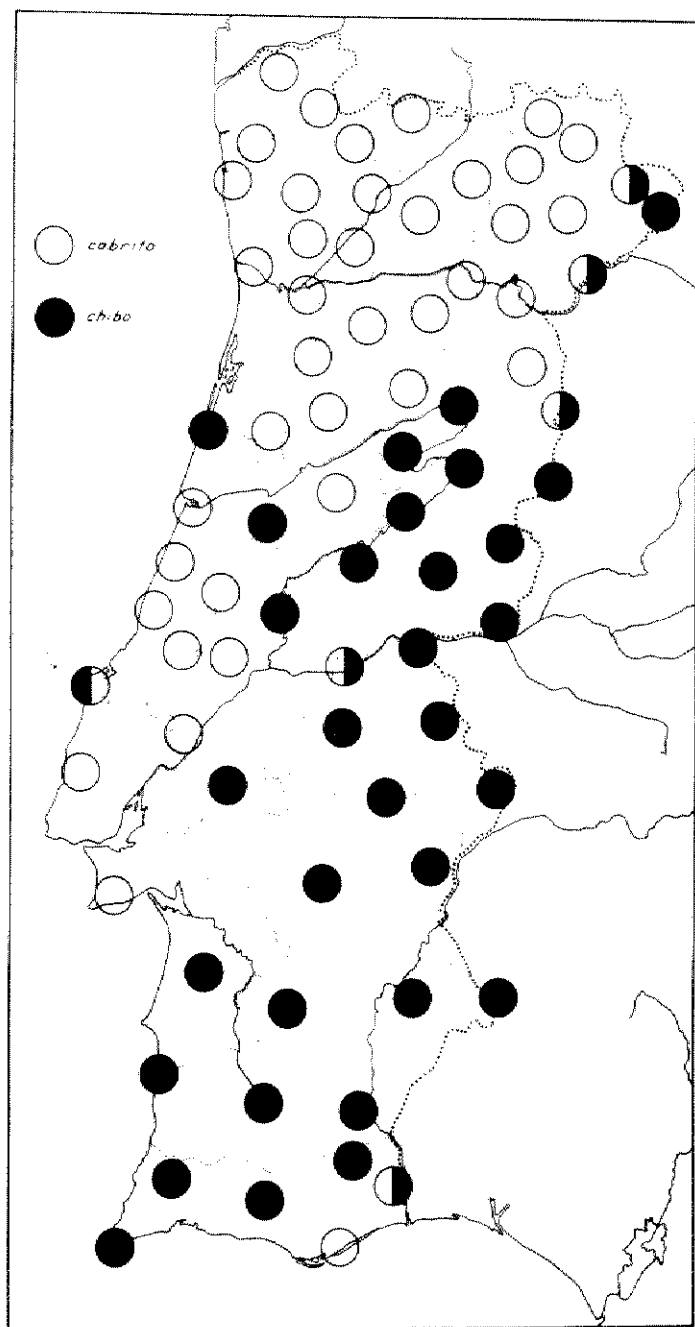
na nota 47: «De carga de azeite: de bestia cavalara, I.^a tercia; e de asno, I.^a quarta. De *cordeyrinas* e de cabritas, la carga de bestia mayor, I.^a tercia; e de asno, I.^a quarta». No mesmo texto aparece *borra*, IV, 27, no sentido de «lã grosseira»: «Qui *borra* fiare o metire en sayal o con cardas de ferro cardare...» (V. a minha edição dos *Foros*, incluída em *A Linguagem dos Foros de Castelo Rodrigo*, Lisboa 1959, pgs. 21-128).

^(51 bis) O mais recente *Diccionario Enciclopédico Gallego-Castellano* de Eladio Rodríguez Gonzalez, I, Vigo 1958, regista *borrego*, ga; mas pela própria maneira de definir a palavra, dá a entender que se trata de um castelhanismo do galego literário moderno: «Cordero. Más comúnmente se llama AÑO, AÑAS».

⁽⁵²⁾ Já se encontra no entanto a palavra empregada num passo de Filinto Elisio, citado por Domingos Vieira, no seu *Dicionário*: «Nasci sem ambição. A ter vinte anos, / pedira uma muchacha graciosa / mansa como um *borregon* Francisco Manuel do Nascimento, *Obras*, tomo I, pg. 156. *Borregada* aparece em Gil Vicente: «[...] aquell'outro marinheiro, / porque me vê vir sem nada, / dá-me tanta *borregada*» *Primeiro Auto das Barcas*, v. 230 (v. em I. S. Révah, *Recherches sur les œuvres de Gil Vicente*, Tome I, Lisbonne 1951, pgs. 52 e 137).

⁽⁵³⁾ «Se este Março não foi d'*anhos*, / outros virão melhorados» escrevia Sá de Miranda, égl. VIII, est. 20. A 10.^a ed. de Moraes cita ainda um passo de Aquilino Ribeiro: «*Anhos* e cabritos saltaricavam pelos pastos...» *Lápides Partidas*, pg. 372. É mais fácil encontrar exemplos do seu emprego em contextos do tipo: «o seu *anho* assado da Páscoa», Herculano, *Lendas e Narrativas*, II, pg. 128 (apud *Enciclopédia Portuguesa e Brasileira*). A conservação literária do termo é neles visivelmente apoiada pelo emprego de *agnus* no latim da Igreja.

⁽⁵⁴⁾ Segundo o *Vocabulário Sul Riograndense* de Luiz Carlos Moraes, 1935. Não aparece registado no *Vocabulário Gaúcho* de Roque Callage, Porto Alegre, 1928.



MAPA 6

e *chibo* ⁽⁵⁵⁾. No seu mapa 44, apresenta o centro e o ocidente da Península Ibérica como área de *cabrito*, embora, entre parênteses, acrescente *chibo*, como se as duas designações convivessem nos mesmos lugares. Também neste caso, a imagem da distribuição dos vários nomes nos aparece excessivamente simplificada, pelo menos no que diz respeito ao território português.

A pergunta do questionário do *ALPI* relativa à 'cria da cabra', a resposta foi *chibo*, numa parte de Portugal, *cabrito*, noutra, ainda que na primeira zona nem sempre seja totalmente desconhecida a segunda designação.

Cabrito — proveniente de *CAPRITTUS*, diminutivo de *CAPER*, que substituiu o termo latino *HAEDUS* (quase totalmente desaparecido) numa extensíssima zona da România meridional (Itália, Sul da França, Catalunha e a maior parte do Centro da Espanha) — mantém-se no Minho, no Douro Litoral, em toda a parte ocidental e central de Trás-os-Montes, na maior parte da Beira Alta (*chibo* só aparece na parte meridional e oriental desta província), na Beira Litoral — onde no entanto se regista uma penetração da designação concorrente — na Estremadura e numa pequena parte do Ribatejo. Um pouco surpreendentemente recebi também a resposta *cabrito*, uma vez isolada, outra a par de *chibo*, em dois pontos do Sotavento algarvio.

Chibo — domina em quase todo o Algarve e em todo o Alentejo, na maior parte do Ribatejo, na Beira Baixa, no sul e leste da Beira Alta e no extremo oriental de Trás-os-Montes. Além disso, como atrás indiquei, penetra na Beira Litoral e num ou noutro ponto da Estremadura. É certamente um nome proveniente da interjeição com que se chama o animal (como o admitiram Sainéan, Meyer-Lübke, Krüger, Rohlf s e Corominas) ⁽⁵⁶⁾. Inovação expressiva em combate com um antigo diminutivo-afectivo, hoje completamente neutro, tende a levar a melhor e a expandir-se à sua custa. O seu foco de irradiação parece, como no caso de várias designações anteriormente estudadas, estar para além da fronteira política de leste, através da qual penetrou em Portugal. Dentro da área por onde já se expandiu, a ilhota algarvia de *cabrito* é uma reliquia que nos recorda a vastidão anterior do emprego da mais antiga designação. *Chibo* não parece ter atingido — pelo menos como designação «normal» da cria da cabra — o território galego. Nenhum dos dicioná-

⁽⁵⁵⁾ V. pg. 66 (Na trad. espanhola, pgs. 112-113).

⁽⁵⁶⁾ V. este último no *DCELC*, II, pgs. 71-72, s. v. *chivo*.

rios galegos que consultei (Valladares Nuñez, Cuveiro, Carré)⁽⁵⁷⁾ regista a palavra. Só tarde foi registado pelos dicionários portugueses (o primeiro em que se encontra ⁽⁵⁸⁾), parece ser o de Morais, 2.^a ed., 1813) e não pertence ainda hoje à língua comum. Aparece já, no entanto, num texto redigido no séc. XIII na vila então leonesa de Castelo Rodrigo — nos seus Foros, conservados num manuscrito da 2.^a metade desse século ⁽⁵⁹⁾. Na língua literária, só se encontrará em autores recentes de carácter regionalista. No Brasil, vive com um matiz especial (o de 'cabrito inteiro, não castrado') no Rio Grande do Sul ⁽⁶⁰⁾, mas também não pertence à língua comum nem à literária que só conhece *cabrito*.

Mapa 7

Concluída, com a destes dois mapas, a apresentação dos seis que escolhi no campo semântico da criação de gado, darei ainda a conhecer, como anunciei, dois outros que correspondem a «significados» completamente estranhos a este campo. Cada um deles pertence a uma zona de significação totalmente diversa. Servir-nos-ão para demonstrar que, noutros sectores, aparecem esquemas de distribuição dos tipos lexicais iguais ou muito semelhantes aos que até agora considerámos.

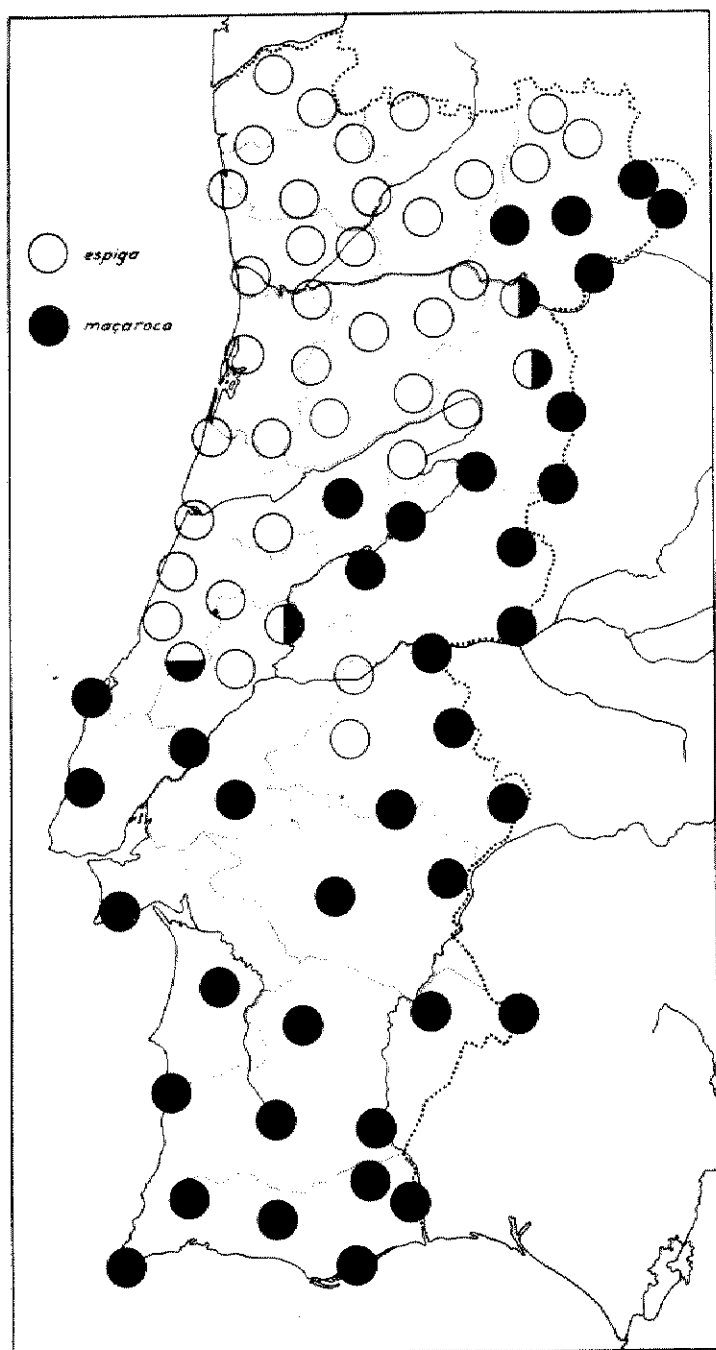
O mapa 7 indica, com certa aproximação, as áreas por onde se

(57) Ao contrário de todos os outros Dicionários galegos que consultei, o *Diccionario Enciclopédico* de Rodríguez González recolhe *chivo*, mas remete para *castrón*, que significa 'macho cabrio castrado', e em certos casos também não-castrado, 'apto para la procreación'. Dá também *chiva* 'cabrita, cabra pequena' e *chiviño*, *chiviña*. Só o feminino e os diminutivos teriam, caso este Dicionário reflita a linguagem viva, o valor que registámos para *chibo* em português.

(58) Segundo José P. Machado, *DELP*, I, pg. 582.

(59) «Qvi uelar cabras, tome el. V.^o de los *chibos* e, cada .VIII. dias, domengeyra do leyte e, cada cabron, .III. dineyros pipiones» VII, 28 (*A Linguagem dos Foros de Castelo Rodrigo*, pg. 104). Esta redacção do título é própria do texto elaborado em Castelo Rodrigo: não se encontra nos outros Foros da mesma família, a não ser nos de Castelo Melhor, directamente derivados, como o demonstrei no meu estudo, dos da localidade vizinha. Aparece neles a forma *chiuos* (*PMH, Leges*, I, pg. 930). A abonação que apresento é anterior pelo menos 200 anos à mais antiga colhida por Corominas, *DCELC*, II, pg. 71, na *Gaya* de Guillen de Segovia, 1475 (continua a ser esta a mais antiga abonação que regista no *Breve Diccionario Etimológico* de 1961).

(60) *Pequeno Dicionário Brasileiro da Língua Portuguesa*, s. v.



MAPA 7

expandem os dois nomes que no território português se empregam para designar a 'espiga do milho': *espiga* e *maçaroca*.

Espiga, o antigo nome, representante do lat. *SPICA*, usa-se no Minho, no Douro Litoral, no ocidente de Trás-os-Montes, no ocidente da Beira Alta, na Beira Litoral, no norte da Estremadura e em certa zona do Ribatejo. *Maçaroca* — palavra de origem ainda não determinada com absoluta segurança, mas provávelmente, como supõe Corominas⁽⁶¹⁾, híbrido românico-árabe, proveniente do cruzamento do árabe *masura* 'canudo da lançadeira' com o port. *roca* do germ. *ROKKO-ROKKA (assim como o cast. *mazorca*, que se deveria a um cruzamento da mesma palavra árabe com o cast. *horca* 'roca') — emprega-se em todo o Algarve e Alentejo, em grande parte da Estremadura e do Ribatejo, na Beira Baixa, no oriente da Beira Alta e no oriente de Trás-os-Montes⁽⁶²⁾. É um tipo de distribuição que conhecemos de vários outros dos mapas comentados.

(61) DCELC, III, pgs. 311-313 (e, do mesmo modo, no recente *Breve Dicionário*, pg. 378). *Maçaroca* teve inicialmente em português, como *mazorca* em espanhol, o sentido de 'porção de linho ou de lã que se vai tirando do armêu e revolvendo no fuso para depois dobá-la'. Está documentada nesse sentido em castelhano no *Dicionário* de Nebrija em 1495, em português no *Cancioneiro de Resende*: «porque mais dona pareça /.../ de meadas tome conta / e saiba quanto se monta / a noite em *maçarocas*» (ex.^o citado por Corominas). O sentido de 'espiga de milho e de outros frutos semelhantes' cuja proveniência do anterior não é difícil de compreender, só está registado para o espanhol em 1600 (*Breve Dicionário Etimológico*). Em português, *maçaroca* ainda só aparece com o significado de «pensum» ou seja, de 'peso de lã a fiar num dia' ou 'tarefa' imposta, como se lê na parte latino-portuguesa do mesmo Dicionário, no *Dictionarium... Lusitanico-Latinum* de Jerónimo Cardoso (1.^a ed. 1562), mas já no *Thesouro da Lingua Portuguesa* de Bento Pereira, Lisboa 1647 (licenças de 1638) se encontra, a par de *maçaroca* 'pensum, i', *maçaroca de painço* (isto é, de milho miúdo), glosada por 'panicula, ae'.

(62) A área portuguesa de *maçaroca* liga-se com uma área leonesa da mesma forma: *maçaroca* emprega-se no Centro e Oeste de Cáceres, nas Hurdes, na Serra de Gata e no Oeste de Salamanca, e na Sanabria (sempre segundo Corominas; v. também García de Diego, DEEH, pg. 855, onde se propõe o inaceitável étimo *MENSURICA). Por outro lado, regista o seu emprego em galego o dicionário de Cuveiro Piñol, que dá os sentidos: «mazorca husada de hilaza» e também «la mazorca o panoza del maiz (en algunas partes)». Os dicionários de Valladares Nufiez e de Carré Alvarellos dizem apenas: «Mazorca. Husada de hilaza». O *Dicionário Enciclopédico* de Rodríguez González, II, Vigo 1960, distingue os significados: «husada, porción de lino, lana o estopa que se pone en el huso. Hilada, rollo de hilado, que sale del huso para formar parte de la meada» e «cola del zorro». Mas não conhece a palavra no sentido de 'espiga', que deve

Mapa 8

No mapa 8, encontramos representadas as áreas que correspondem às várias designações portuguesas para 'queixo'. A mais espalhada e a única, segundo creio, que pertence à língua comum e literária actual é a própria palavra *queixo*, proveniente do adj. latino CAPSEUS 'semelhante a uma caixa' ⁽⁶³⁾. Nos falares regionais portugueses vive em toda a faixa ocidental, desde o Minho até ao Algarve, e estende-se a partir de aí mais ou menos profundamente (quase todo o Minho, todo o Douro Litoral, o leste e o centro da Beira Alta, a maior parte da Beira Litoral, alguns pontos da Beira Baixa, toda a Estremadura, todo o Ribatejo, o Alentejo — com a excepção de alguns lugares próximos da fronteira — o ocidente e algum ponto do sul do Algarve). A este tipo lexical se opõem dois outros: *papo* e *barba*, com a variante *barbela*, *barbadela*. *Papo* (de *papa* < lat. PAPPA 'comida') ⁽⁶⁴⁾ é uma designação pouco expandida que recolhi em quatro lugares de Trás-os-Montes. Mais interessante é a actual distribuição geográfica de *barba* (< lat. BARBA 'pelo da barba') e *barbela*, *barbadela* ⁽⁶⁵⁾. As duas formas com sufixo, só as encontrei numa zona do Minho e, isoladamente, uma delas, na Beira, convivendo com *queixo*. *Barba* está mais expandido: é a designação corrente do «queixo» na maior parte de Trás-os-Montes e da Beira Alta, na Beira Baixa e no norte do Alto Alentejo. Reaparece mais ao sul, em Barrancos e numa parte do Algarve oriental.

No artigo *barba* do seu *Diccionario* ⁽⁶⁶⁾, supõe Corominas que era esta em Portugal como na Espanha, no Languedoc, em grande parte da Itália e na Roménia, a designação mais antiga da 'parte inferior da cara' a que os latinos davam o nome de *mentum* (nome que persistiu na Itália e, também, através do seu derivado *mento*, na Gália). *Queixo*, em português, que inicialmente teria significado 'queixada', seria uma designação posterior. O mapa que acabo de descrever não parece dar-

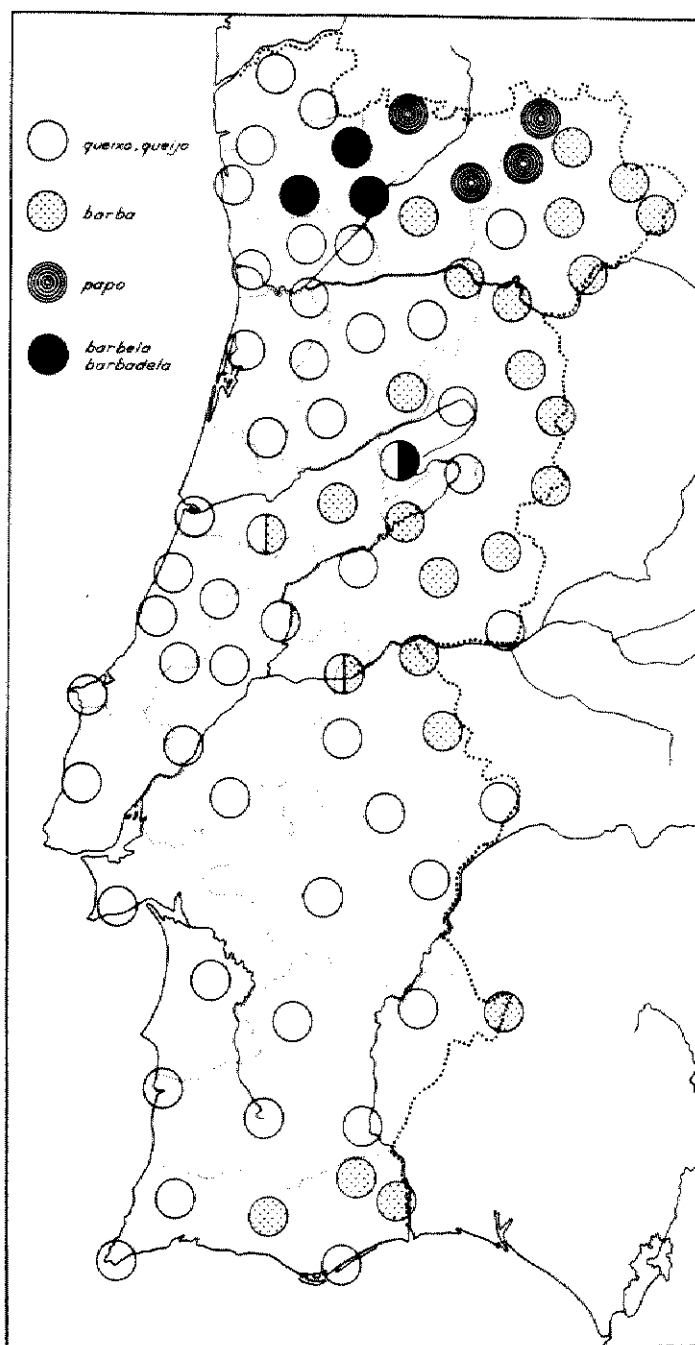
ser raro em território galego. É curiosa a seguinte quadra popular, recolhida por Valladares Nufiez, em que *mazaroca*, com o seu primitivo significado de 'meada' aparece em rima com *roca* (o que parece apoiar a etimologia proposta por Corominas, já que acertua as «relações associativas» existentes entre os dois vocábulos): «Voume por aquí abaixo / fiando n'a miña roca. / A teiña já 'stá urdida; / faltam' unha *mazaroca*».

⁽⁶³⁾ V. Corominas, *DCELC*, III, pg. 952, s. v. *quijada*.

⁽⁶⁴⁾ V. Corominas, *DCELC*, III, pg. 650, s. v. *papa* III.

⁽⁶⁵⁾ Corresponde ao castelhano moderno literário e comum *barbilla*.

⁽⁶⁶⁾ *DCELC*, I, pg. 396.



MAPA 5

-lhe razão. *Queixo* tem nele todo o aspecto de ser a designação antiga, tradicional, cuja área vai sendo reduzida pela penetração do nome *barba*, importado através da fronteira oriental. Essa penetração de *barba*, mais adiantada numa região do que noutras, dá-se, independentemente, através de vários pontos do limite político e linguístico.

Conclusões

Convém considerar em conjunto os oito mapas que até agora comentei, e recordar o objectivo que inicialmente me propus: o de contribuir para a definição da estrutura lexical do território português.

Começarei por lembrar algumas das conclusões a que chegou J. G. Herculano de Carvalho no trabalho citado no início deste estudo ⁽⁶⁷⁾. Nos mapas referentes aos nomes do *mangual* e das suas diversas partes, verificou o autor de *Coisas e palavras*:

1.º) As íntimas relações lexicais do distrito de Viana do Castelo e da parte setentrional de Trás-os-Montes com as zonas galegas vizinhas, relações de que em muitos casos resulta uma divergência vocabular acentuada entre essas regiões de Portugal e as regiões situadas imediatamente ao Sul.

2.º) A personalidade lexical bem vincada de uma zona compreendida entre o Lima e o Douro «reservatório linguístico donde irradia o núcleo principal do léxico das outras regiões portuguesas» ⁽⁶⁸⁾.

3.º) A existência de uma zona de individualidade também profundamente acentuada do ponto de vista lexical — zona de tendências inovadoras — na região trasmontana do Alto-Douro ⁽⁶⁹⁾.

4.º) O papel de Viseu e de Coimbra como focos de difusão de tipos lexicais ⁽⁷⁰⁾.

5.º) A existência de áreas lexicais de contornos muito nítidos correspondendo às zonas de influência do mosteiro de Alcobaça e — na Beira Baixa e Alto Alentejo — das Ordens militares do Templo e do Hospital ⁽⁷¹⁾.

⁽⁶⁷⁾ V. *Coisas e Palavras*, pgs. 302-305.

⁽⁶⁸⁾ *Ibid.*, pg. 305.

⁽⁶⁹⁾ *Ibid.*, pg. 306 e fig. 58.

⁽⁷⁰⁾ *Ibid.*, pg. 306-307 e fig. 59.

⁽⁷¹⁾ *Ibid.*, pgs. 308-310 e figs. 60 e 61.

6.º) A provável existência de duas vias de penetração do léxico, de duas correntes culturais, atravessando o Alentejo: a primeira, mais antiga, seguindo o itinerário Portalegre — Évora — Alcácer do Sal — Grândola, litoral do Baixo Alentejo — Algarve; a segunda, partindo de Santarém em direcção a Coruche — Montemor-o-Novo — Évora, por um lado, Setúbal e Alcácer do Sal por outro ⁽⁷²⁾.

7.º) A oposição em certos casos entre um Barlavento (ocidente) algarvio conservador, e um Sotavento (oriente) mais inovador ⁽⁷³⁾.

Procurando abranger o conjunto de um ponto de vista mais geral, H. de Carvalho pergunta-se a si próprio se existe, quanto ao léxico, uma oposição entre um «português do Norte» e um «português do Sul», para concluir que tal oposição não se observa, a não ser, talvez, quando no Sul corresponde a determinado conceito uma palavra árabe que se opõe à palavra latina que persiste no Norte (caso de que, aliás, não dá exemplos nos mapas que elaborou). O Norte só se distingue pela existência nele de áreas homogêneas — de que provém uma estrutura lexical mais clara — que se distingue da estrutura mais imprecisa do Sul ⁽⁷⁴⁾.

Comparando os resultados da análise dos mapas relativos ao *mangual* e suas partes com aqueles a que conduz a observação das oito cartas que aqui dou a conhecer, não posso deixar de acentuar antes de mais nada a sua natureza muito diversa. Talvez porque escolhi propositivamente noções ou objectos cuja representação no plano dos significantes é pouco variada (dentro do território português, apenas dois ou três tipos lexicais), talvez também — mas só no que diz respeito a certos pormenores — como consequência do próprio carácter esquemático dos mapas baseados no *ALPI*, a que logo de início fiz referência, não encontro neles documentação para os sete aspectos da estrutura lexical do território português observados por Herculano de Carvalho. Não se pode evidentemente deduzir deste facto que esses aspectos não sejam fundamentais. Temos simplesmente de reconhecer que os tipos de estruturação do léxico variam muito, conforme os conceitos ou «sentidos» estudados, e que é muito difícil, se não impossível, estabelecer neste domínio, a semelhança do que se faz com base na fonética, a existência de princípios gerais ou que se aproximem da generalidade. É precisamente com

⁽⁷²⁾ *Ibid.*, pg. 310.

⁽⁷³⁾ *Ibid.*, pg. 311.

⁽⁷⁴⁾ *Ibid.*, pgs. 311-312.

esta observação que Gerhard Rohlfs fecha o seu estudo, já várias vezes citado, sobre a «Diferenciação lexical das línguas românicas»⁽⁷⁵⁾.

A série de oito mapas que apresentei é ela própria uma prova da variabilidade dos tipos de estruturação. Apesar do reduzido número dos casos considerados e da semelhança procurada no «estilo» dos vários mapas (como atrás disse, todos se caracterizam pela coexistência de poucas designações concorrentes) temos de distinguir vários esquemas de distribuição das palavras sinónimas.

Assim, para começar: o mapa relativo a «soro» (mapa 3) dá-nos um exemplo da oposição a que alude Herculano de Carvalho, entre um Norte e um Sul de Portugal, quando a uma designação latina de um objecto se opõe nos falares meridionais uma designação árabe. Esta oposição não se encontra em nenhum outro dos mapas elaborados. É este, como já admite Herculano de Carvalho, um tipo certamente apenas esporádico de estruturação do léxico português.

O mapa 4 '(fêmea) estéril' — do qual creio se deve aproximar o mapa 8 'queixo' — parecem-me documentar outro tipo de estrutura. Observa-se neles, numa faixa ocidental, mais ou menos larga, que se estende do Minho até ao Algarve, a persistência de determinado tipo lexical que está a ser combatido por outro, proveniente do centro da Península. A fronteira político-linguística de leste não deteve o tipo lexical invasor. No caso da oposição *maninha* — *machorra*, a inovação *machorra*, de origem central, penetrou profundamente a norte do Douro, mantém-se na zona raiana nas Beiras, mas invadiu também o Alto e Baixo Alentejo e o Algarve oriental. *Barba*, *barbela* penetrou em Trás-os-Montes, nas Beiras e no Alto Alentejo; também se comunicou mais ao Sul a Barrancos e ao Algarve oriental.

Quanto aos outros mapas — *ordenhar* (mapa 1), *úbere* (mapa 2), *cria da ovelha* (mapa 5), *cria da cabra* (mapa 6), *espiga do milho* (mapa 7) — apresentam características comuns que, pela insistência com que se encontram, me parecem merecer a maior atenção. Em todos eles, observamos a existência duma oposição lexical entre duas regiões: a do noroeste e oeste, mais ou menos estendida para sul e para leste, mas que nunca ou quase nunca ultrapassa, em direcção ao sul, o rio Tejo, e geralmente não atinge, a leste, nem o oriente do distrito de Bragança, nem os distritos da Guarda e de Castelo Branco; a do sul, leste e nordeste, extensa zona formada por todo o Alentejo e Algarve,

(75) *Die lexikalische Differenzierung*, pg. 95 (Na trad. espanhola, pg. 154).

pela Beira Baixa, pelo oriente da Beira Alta e pelo leste de Trás-os-Montes.

Na primeira destas duas regiões conservam-se tipos lexicais particularmente arcaicos — alguns deles quase totalmente desaparecidos do resto da România, como *moger* ou *mugir*, *úbere*, *anho*. Sempre, aliás, mesmo quando não se trata de tipos tão arcaicos ou raros, esta região se caracteriza por usar uma designação mais antiga na língua, mais tradicional, do que aquela que se emprega na zona oposta. É o caso de *cordeiro* que nela convive com *anho*, *cabrito* e *espiga*, por oposição a *borrego*, a *chibo* e a *maçaroca*.

O sul e o leste caracterizam-se pela generalização de inovações de vários tipos. Algumas vezes são tipos lexicais novos que vieram do centro da Península através da fronteira política com a Espanha. É provavelmente o caso de *ordenhar*, de *borrego*, e, talvez, o de *chibo*. Outras vezes, o foco da inovação vocabular deve estar dentro da própria zona. É certamente o caso de *amojo*, possivelmente o de *maçaroca*. Estas inovações parecem encontrar relativamente pouca resistência por parte dos tipos lexicais anteriores até ao limite máximo indicado para a primeira zona. Aí manifesta-se uma relutância maior ou menor, segundo os casos, em aceitar a inovação.

O termo antigo, tradicional, mantém-se assim, nesta parte do território, numa área também maior ou menor: bastante vasta nos casos de *moger*, *mungir*, *cabrito*, *espiga*, é muito mais reduzida no de *úbere*, no caso muito especial das designações da 'cria da ovelha', uma inovação de época antiga, *cordeiro*, expandindo-se à custa do nome tradicional, *anho*, que só persiste numa área muito reduzida do noroeste; chegou a ocupar a periferia da região conservadora do noroeste-oeste; entretanto uma inovação de data mais recente, *borrego*, penetrava na zona inovadora de sul e leste, expulsava dela *cordeiro* e ocupava-a quase inteiramente.

Não me parece difícil indicar os fundamentos históricos da oposição lexical entre as duas regiões que acabo de assinalar. Nas fronteiras da zona conservadora do noroeste e oeste, reconhecem-se aproximadamente os limites da parte do actual território português que os estudos de A. Herculano, Alberto de Sampaio, Gama Barros, Ruy de Azevedo, Torquato Soares e outros vieram provar ter-se mantido povoada (em certas secções intensamente povoada) entre os séculos VIII e XI, através das vicissitudes da invasão muçulmana e da reconquista cristã; a zona inovadora de leste e sul corresponde com grande aproximação à

parte desse mesmo território que nos aludidos séculos estava, se não totalmente erma, como alguma vez se pensou, pelo menos intensamente despovoada, e que por isso mesmo foi objecto de uma política sistemática de repovoamento praticada, principalmente nos séculos XII e XIII, pelos reis de Portugal ⁽⁷⁶⁾.

Parece-me interessante a este respeito, comparar os cinco mapas a que me estou referindo com a carta que acompanha, na *História de Portugal* dirigida por Damião Peres, o estudo de Paulo Merêa sobre «Organização social e administração pública» na Idade Média ⁽⁷⁷⁾. Está nela representada a distribuição dos concelhos do tipo a que Herculano chamou «perfeito», concelhos com forais ou foros modelados sobre os de Salamanca, de Ávila ou de Santarém. Trata-se de municípios em que, por só terem sido fundados ou pelo menos reorganizados nos séculos XII-XIII, foi possível estabelecer uma organização municipal perfeita, completa — impossível de implantar em regiões de povoamento muito antigo, onde a organização se foi fixando pouco a pouco, lentamente, com o carácter irregular, imperfeito, mas profundamente arraigado, das instituições formadas nestas circunstâncias. Como indicou Ruy de Azevedo ⁽⁷⁸⁾ a zona dos concelhos «perfeitos» corresponde assim, em geral (só é preciso exceptuar os casos de reorganização de uma organização já existente, em que se incluem os concelhos perfeitos do Minho, da Beira Litoral e parte dos da Estremadura), à parte do território portu-

⁽⁷⁶⁾ V., principalmente, A. Herculano, *História de Portugal*, 8.^a ed., VI, pgs. 12-61 e notas I e II, pgs. 310-317, H. da Gama Barros, *História da Administração Pública em Portugal*, 2.^a ed., dirigida por Torquato de Sousa Soares, IV, Lisboa 1947, pgs. 31-51, Nota III, pgs. 227-242, e Observação I de T. S. Soares, pgs. 371-376, Alberto de Sampaio, *As vilas do Norte de Portugal em Estudos históricos e económicos*, I, Porto 1923, pgs. 84, 89-90; Ruy de Azevedo, *O mosteiro de Lorvão na reconquista cristã*, Lisboa 1933 e *Período de formação territorial: expansão pela conquista e sua consolidação pelo povoamento. As terras doadas. Agentes colonizadores*, em *História da Expansão Portuguesa no Mundo*, I, Lisboa 1937, pgs. 7-64. V. também, José Leite de Vasconcellos, *Etnografia Portuguesa*, II, Lisboa 1936, pgs. 352 e segs.

⁽⁷⁷⁾ *História de Portugal* dirigida por Damião Peres, II, Barcelos 1929, pg. 510. (Reproduzi esta carta no meu artigo *Une frontière lexicale et phonétique dans le domaine linguistique portugais*, publicado nas *Actas do IX Congresso Internacional de Linguística Românica* (= *BdF*, XX), III, Lisboa 1962, pg. 33).

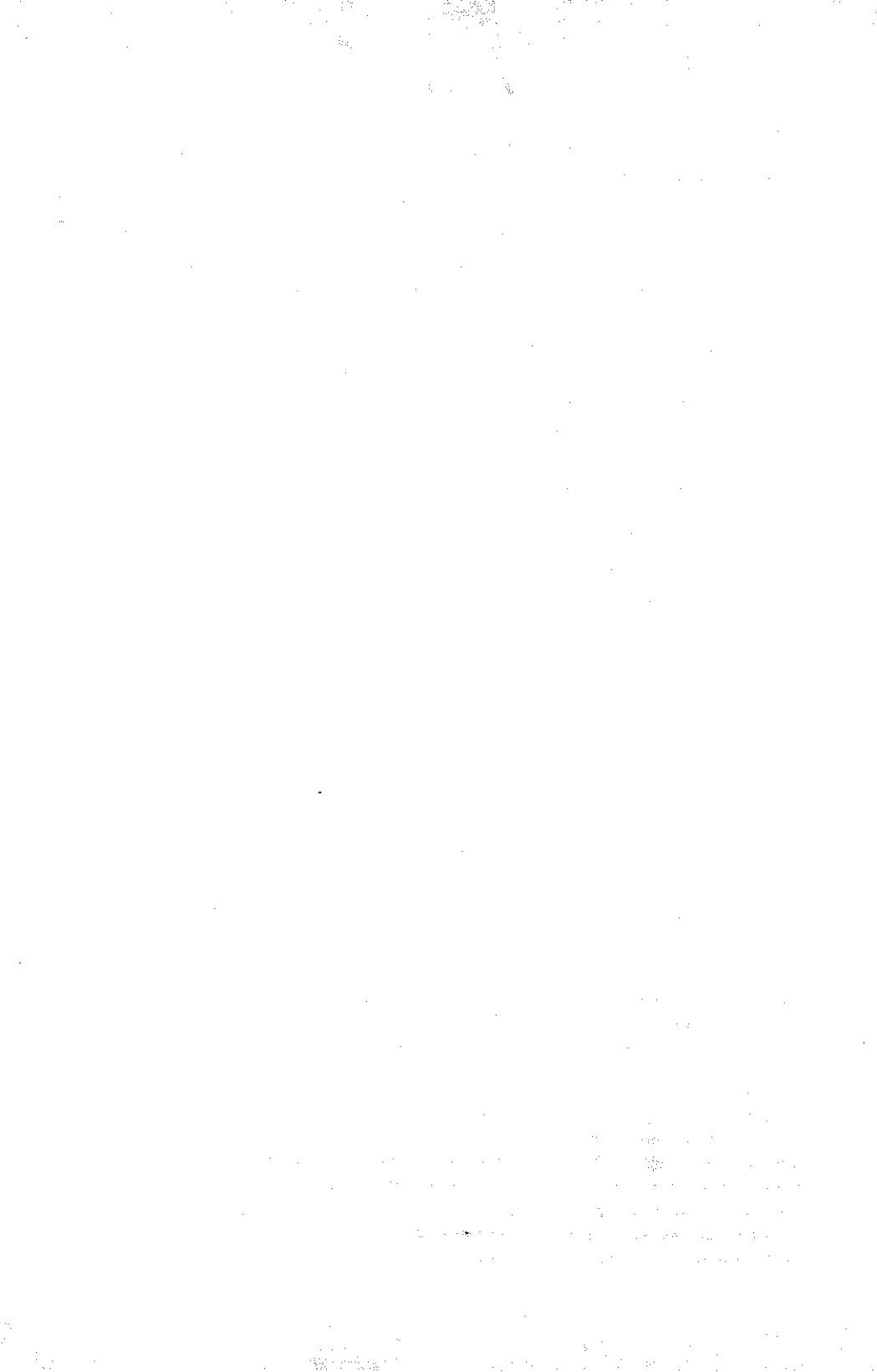
⁽⁷⁸⁾ No seu estudo sobre o repovoamento incluído na *História da Expansão Portuguesa no Mundo*, I, pgs. 7-64.

guês menos povoada na época em que foram outorgados os forais às vilas respectivas.

Como imediatamente se verifica consultando este mapa de Paulo Merêa, a zona dos concelhos de tipo «perfeito» coincide nas suas linhas gerais com uma das duas que distinguimos ao tratar da estrutura lexical do território português — aquela que se nos apresenta como essencialmente inovadora.

A oposição entre um Portugal permanentemente povoado, ocupado por uma população que, na sua maior parte, tem raízes muito antigas na terra em que habita, população fundamentalmente avessa a inovações, e um Portugal repovoado nos séculos XII e XIII — o Portugal de colonização ⁽⁷⁹⁾ — ocupado nessa época relativamente tardia por uma população de várias proveniências que nele se misturou em localidades fundadas de novo ou totalmente reorganizadas, população propensa a criar ou a admitir formas de viver e de falar novas ou modificadas, tem sem dúvida consequências da maior importância. É ela que me parece estar na base de um dos traços essenciais — talvez o mais significativo — na estruturação lexical do território português.

(79) Sobre o carácter de «área de colonização» que tem uma parte do território português, e sobre a importância linguística deste facto, gostava de insistir Serafim da Silva Neto. V., por exemplo, na sua *História da Língua Portuguesa*, as pgs. 370-374 e novamente a pg. 393; v., ainda, *Le Portugais dans le Nouveau Monde*, em *Orbis*, II, 1953, pgs. 148-149 (reproduzido em *Ensaio de Filologia Portuguesa*, São Paulo 1956, pgs. 52-54). Mas, para Serafim Neto, o Portugal de colonização era apenas, vagamente, o Portugal ao Sul do Mondego: «O Sul, do Mondego para baixo, caracteriza-se por grande unidade, típica das áreas de colonização» (*História da Língua*, pg. 393). E, como está patente nesta mesma frase, pretendia sobretudo — e com razão — explicar pela mistura de populações que se produziu na zona colonizada, a sua grande uniformidade, a relativa unidade (principalmente fonética) que de uma forma tão evidente a opõe ao norte, muito mais diferenciado.



CARACTERÍSTICAS FONÉTICAS DO FALAR MINHOTO⁽¹⁾

MARIA HELENA SANTOS SILVA
(COIMBRA)

VOCALISMO

Vogais tónicas

A

O *a* tónico oral apresenta diversas modificações. Uma das mais curiosas é a passagem a *e*, que pode ser fechado (*e̞*) ou aberto (*e̝*): *bureku* (concelho de Barcelos: Vila Cova, 67 A): *bureku* (concelho de Barcelos: Courel, 71, Ucha, 68, Cristelo, 72; Fão, Esposende, Apúlia; Guimarães — Pai Vilão, 106 A; Vila Verde — Carreiras, 61). *ibela*

(¹) Estes breves apontamentos de ordem fonética constam, principalmente, de elementos recolhidos nas respostas ao Inquérito linguístico por correspondência (I.L.B.), organizado em 1942 pelo Prof. Doutor Manuel de Paiva Boléo. A sua publicação não é mais do que um exemplo da maneira como esses elementos, depois de devidamente analisados, foram sistematizados e esquematizados, a fim de poderem facilitar o estudo das características próprias do falar.

Da mesma forma se procedeu em relação aos outros falares, constituindo essas notas, completadas por leituras e inquéritos directos, a base do trabalho para a elaboração do «Mapa dos dialectos e falares de Portugal Continental» (Manuel de Paiva Boléo e Maria Helena Santos Silva, *O Mapa dos dialectos e falares de Portugal Continental*, in *Actas do IX Congresso internacional de linguística românica*, tomo III = *Boletim de Filologia*, tomo XX, 1961, fascs. 1-2).

Os números referem-se às povoações do mapa do inquérito. Por vezes, quando o fenómeno se estende a várias povoações do mesmo concelho, indica-se apenas este. Algumas palavras não são apresentadas em rigorosa transcrição fonética, ou porque esta não figura nas respostas ao I. L. B., ou para não complicar demasiado o trabalho de tipografia. Os números que são acompanhados de uma letra (p. ex. 106 A) referem-se a povoações onde se fizeram inquéritos posteriormente à elaboração do Mapa do I. L. B.

'embala' — (Fafe — Panelada 111); *ʒeɾu* 'jarro' — (concelho de Paredes do Coura: Souto, 72; Roriz, 36).

Esta transformação, porém, não se verifica em todas as palavras; encontrei-a registada nas que acima reproduzi e em mais algumas, sendo maior a sua frequência entre crianças ou pessoas idosas.

Em Viana do Castelo, S. Lourenço da Montaria, 44, aparece-nos o som *ã* em *ʒã* e *ʒãru*.

Em Agrela, 43, povoação do mesmo concelho, o *a* pode pronunciar-se como *a*: *ja bou*: «bai dêr isso ao gado».

A ditongação *a>au* é relativamente frequente no concelho de Felgueiras: *manauda* 'manada', observando-se o mesmo nas palavras terminadas em *-al*: *animaule*, *bragaule*, *nataule*, *mangoaule*; este último fenómeno verifica-se igualmente na povoação de Outeiro, 400, do concelho de Gondomar, em Gião, 66, e em S. Miguel da Carreira, 70, do concelho de Barcelos.

No concelho de Amarante, é vulgar ouvir-se a pronúncia *ua* (*aburtuar* 'abortar').

Pode ainda o *a* apresentar tendência para soar como *o*: *poi* 'pai', por exemplo; é comum na Póvoa de Varzim, e nalgumas povoações dos concelhos de Fafe e Cabeceiras de Basto, nestas, quando o *a* se encontra antes de *m*: *vomos* 'vamos'.

O comportamento de *a* quando seguido de *l*, nos concelhos do Porto, Santo Tirso, Póvoa de Varzim, Barcelos, Braga, Cabeceiras de Basto, Guimarães, Póvoa de Lanhoso, Vila Nova de Famalicão, Vila Verde, Arcos de Valdevez, Ponte da Barca, Valença, Ponte do Lima, Viana do Castelo, Maia, Marco de Canavezes e Paços de Ferreira, é bem conhecido: o grupo *al>aur*: *cáurdu* 'caldo', *áurtu* 'alto', etc. (2).

O *a* nasalizado sofre uma importante modificação nalgumas localidades, modificação essa que vem a verificar-se com muito mais frequência na província de Trás-os-Montes: a sua passagem a *ɛ* ou *ɛ̃*. A palavra em que mais vulgarmente se observa é *pestenas* 'pestanas', mas encontra-se também noutras, como *montenha* 'montanha', por exemplo. É curioso notar como são perfeitamente distintas as zonas em que se verifica a passagem de *a* tónico oral a *ɛ* e do *a* nasalizado a *ɛ̃*. Uma linha vertical divide-as exactamente, verificando-se o primeiro fenómeno nas regiões situadas à esquerda dessa linha; o segundo verifica-se sobretudo nos concelhos de Fafe, Vieira do Minho, Cabeceiras de Basto, Amarante, Celorico de Basto e Guimarães.

(2) Ver «Consonantismo».

A pronúncia do *a* nasal ou nasalizado como vogal aberta e velarizada é bem característica do falar minhoto: *brãka*, *ana*, etc. Encontrámo-la registada nos seguintes concelhos: Vila Nova de Famalicão, Fafe, Barcelos, Santo Tirso, Braga, Guimarães, Paredes do Coura, Vieira do Minho, Melgaço, Caminha, Arcos de Valdevez, Viana do Castelo, Valença, Amarante, Lousada, Baião, Marco de Canavezes, Felgueiras, Fafe e Paços de Ferreira. O *ã* chega por vezes a ser pronunciado como -*ãu*: *brãuku*, *frãuga*, etc. (Braga, Guimarães, Vila Verde, Póvoa do Lanhoso, Gondomar, Viana do Castelo — Povoença, 45, Vieira do Minho, Vila Nova de Famalicão). É vulgar — mas este fenómeno pode observar-se noutras regiões do país — a passagem do -*ã*- a -*ẽ*-: *larenja*, *murengo*; nalgumas povoações, como veremos ao tratar dessa vogal, a pronúncia do *ẽ*- é -*ẽ*- [murẽgu].

O -*ã* experimenta várias modificações, das quais as principais são as seguintes: -*ã* > -*á*: *irmá* (Braga, Caminha, Valença, Paredes do Coura, Gondomar, Celorico de Basto, Cabeceiras de Basto, Ponte da Barca).

O -*ã* > -*õu*: *mãũũ*, *irmõũ* 'irmã' (Barcelos, Vila Cova, 67 A).

O -*ã* > -*ãu*: *maũũũ*, *lãũũ*, etc. (Barcelos, Braga, Guimarães, Vila Nova de Famalicão, Vila Verde, Arcos de Valdevez, Caminha, Ponte da Barca, Valença, Monção, Vila Nova de Cerveira, Penafiel, Lousada, Maia, Santo Tirso, Póvoa de Varzim, Valongo, Foz e Porto).

O -*ã* > -*ẽ*: *menhẽ* (Valença, Fafe).

A proximidade de palatais ou nasais provoca muitas vezes o desenvolvimento dum *i*, tornando frequentes pronúncias como: *bãĩzeſ*, *rebãĩũu*, *larãĩza*, *sãĩge* (ou *seĩnge*), *treĩnsa* 'trança' etc. Leite de Vasconcelos (*Esquisse d'une dialectologie portugaise*, 1901, pág. 89) explica a presença do *i* em *sãĩge* por influência da mesma vogal que existia no étimo latino (*sanguine*).

E

É frequente a troca entre a pronúncia do *e* e a do *ẽ*: *fẽmia*, *urẽla*, *istreẽla* (Barcelos, Cabeceiras de Basto, Celorico de Basto, Fafe, Arcos de Valdevez, Caminha, Melgaço, Ponte da Barca, Viana do Castelo, Vila Nova de Cerveira, Paços de Ferreira); *seẽra*, *žemĩũſ* (Vila Nova de Cerveira, Felgueiras, Marco de Canavezes, Paços de Ferreira).

Em Baião o *ẽ* soa geralmente como *a*, fenómeno que vamos encontrar também em Trás-os-Montes: *žama* 'gema'.

Antes de *lhe*, é frequente ouvi-lo pronunciar como -*ai*: *arãĩla*, *urãĩla*, *bremãĩlu* (Barcelos, Póvoa de Varzim, Braga, Guimarães, Póvoa de Lanhoso, Viana do Castelo, Vila Verde, Monção, Ponte de Lima, Arcos

de Valdevez, Felgueiras, Gondomar, Lousada), ou *ei*: *sarbãseila*, *teila* (Guimarães, Cabeceiras de Basto), admitindo também a pronúncia *a*, que Leite de Vasconcelos assinala apenas em Lisboa ^(*), *fulalu* (Guimarães, Ponte de Lima, Foz).

Quando final, sofre a adição dum *a* em Barreiro, Viana do Castelo: *zêa* 'Zé'.

Antes de *nh*, experimenta, por vezes, uma ligeira ditongação: *tiañu* (Viana do Castelo).

A ditongação do *e* ou do *ê*, é apontada *com mais frequência* do que a assinalada por Leite de Vasconcelos, e assim, temos:

e > ie: *nrebes*, *siêta*, *friefta* (Caminha, Viana do Castelo, Ponte de Lima, Póvoa de Varzim, Fafe, Ponte da Barca, Vieira do Minho, Melgaço e Valongo).

e > ie: *diêf*, *siêra*, *diêfta* (Caminha, Viana do Castelo, Baião).

e > ie: *dyêdu*, *kabyêlu* (Caminha, Baião, Viana do Castelo — Carreço, Barcelos, Póvoa de Varzim).

e > ei: *treiza* (Ponte de Lima).

e > ey: *tiêza*, *kabeylu*, *isqeyrda* (Lousada, Marco de Canavezes, Paredes, Celorico de Basto, Felgueiras).

e + l > eyl: *kurdeyl* (Barcelos).

O *e* nasalizado é também frequentemente pronunciado como *ê*: *nubêna*, *mênus*, *orêmus* (Guimarães, Celorico de Basto, Cabeceiras de Basto), o mesmo acontecendo quando se trata da vogal nasal: *oiêta*, *nascêta*, *bêntre* (Braga, Terras do Bouro, Monção, Paredes do Coura, Viana do Castelo, Baião, Marco de Canavezes, Fafe, Celorico de Basto, Amarante, Guimarães); ditonga-se, nalgumas localidades, em *êi*: *dêites* (Braga, Guimarães); *nobeimbro* (Paredes, Maia), e passa em alguns casos a *ã*, pronúncia aliás, corrente em certas regiões de Trás-os-Montes: *bãitre*, *zãiru* (Fafe, Baião, Guimarães);

-ê->-ã: *nobanta*, *setambro* (Cabeceiras de Basto — Vilar das Cunhas — 116).

Por vezes, percebe-se um ditongo decrescente: *dêates* (Braga, Barcelos).

Tal como a vogal oral, admite ditongação: *setiêbru* (Póvoa de Varzim, Caminha, Viana do Castelo — Carreço); *korêyta* (Barcelos, Póvoa de Varzim, Esposende, Foz).

(*) Leite de Vasconcelos, *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, 1901, pág. 91.

I

A principal modificação sofrida pelo *i* tónico é a passagem a *ei*. Muito frequente no trasmontano, é rara no minhoto, verificando-se, contudo, em Braga — Mourisca, 85 A, Covelo, 86 C, Penso, 88; Guimarães — Matos, 106 A; Amarante — Pontelinha, 366 B: *Marcia* 'Maria', *fateia* 'fatia', etc. O mesmo acontece com o *i* nasal ou nasalizado: *sardáina*, *galáina*, *alecrin*, *raíns* (*).

Em Felgueiras — Barrosas — 355 a, soa como *iu*: *tríngu*.

O

Dá-se em muitas regiões a ditongação desta vogal, e assim, temos:

n < óo: *te luógu* (Baião, Ponte de Lima, Felgueiras).

o > uo: *uóza*, *aguóstu*, *uóte*, *azeitona*, *buplus* (Póvoa de Varzim, Maia, Caminha, Ponte de Lima).

o > oa: *amoar*, *bóaka* (Porto, Braga).

o > uq: *buaqu*, *amuq* (Guimarães, Penafiel).

o > ue: *fuena* 'fona', *Puerto*, *medruenho* (Maia).

o > ue: *fuena* (Baião).

ô > ôa: *pôata* (Braga, Penafiel).

ô > uã: *fuãte* (Guimarães).

ô > uô: *kuôtu*, *kuôgro*, *puôba* (Porto, Foz, Marco de Canavezes).

o > ou: *Bila Boua*, *qitounu* (Cabeceiras de Basto, Felgueiras, Foz).

ô > õ: *kalõndru* (Celorico de Basto — Castelo 122 — a; Caminha, Foz, Paços de Ferreira).

ô > õu: *bõu dia* (Celorico de Basto, Paredes de Coura).

ô > ây: *bây dia* (Ponte de Lima).

Esta vogal pode ainda experimentar as seguintes modificações:

o nasalizado *> o*: *medronho*, *azeitona*, *nome* (Celorico de Basto, Cabeceiras de Basto, Fafe, Guimarães, Póvoa de Lanhoso, Vieira do Minho, Vila Nova de Famalicão, Amarante, Baião [raro] e Marco de Canavezes).

ô > ô: *fonta* (Celorico de Basto, Vila Nova de Famalicão, Amarante, Barcelos).

(*) Facto frequente no falar da Madeira. (Nota de P. B.)

Pronuncia-se como *ũ* em Paços de Ferreira: *redundo*.

A presença de palatais ou mesmo de nasais pode originar, junto desta vogal, o desenvolvimento dum *i*: *medroião*, *coixo*, *koime* (come) — (Marco de Canavezes).

U

O fenómeno mais notável é a passagem a *o* (*abronho*) que encontrei registada no concelho de Valongo.

Junto do *u* tónico, observa-se frequentemente a presença dum *i* que muitas vezes tem origem no étimo latino: *fruta*, *tchuiva*, *conduito*.

Vogais átonas

Não são tão características as modificações sofridas pelas vogais átonas, estendendo-se algumas a outras regiões, e tendo outras um cunho mais popular que propriamente regional. Apontaremos, no entanto, algumas delas:

A

Os dois fenómenos mais importantes, e aliás, citados por Leite de Vasconcelos, são a passagem do *a* inicial a *i* — algumas palavras, das quais a mais frequente é *irgolas* (Porto, Póvoa de Varzim, Barcelos), e a pronúncia da vogal como aberta: *abraçar* (Póvoa de Varzim).

Seguido de *l*, pode dar *aur*: *aurgudau* (Paços de Ferreira, Póvoa de Varzim).

O *ã* — passa muitas vezes a *i* (*imbisã*), o que, de resto, sucede com frequência na linguagem popular. O mesmo acontece com os seguintes fenómenos: *a* em sílaba inicial ou pré-tónica passa a *e* (*cheminé*, *seraiba*, *castenheiro*) ou mesmo *i*: *miã* (este último fenómeno apresenta um cunho mais regional do que o anterior).

Por assimilação incompleta, pode igualmente passar a *i*: *jintar*, *jinela*.

Pode também soar como *e*: *nèscnte* (Porto), ou, como vimos para o *a* inicial, ser pronunciado como vogal aberta: *pàgar* (Porto, Póvoa de Varzim, Barcelos).

O *ã* átono, como o tónico, pode ditongar-se em *au*, o que constitui um traço fonético importante: *kãudidiru* (Braga).

É frequente a pronúncia *ẽ* (*larenjeira*), o que me parece próprio da linguagem popular, bem como as seguintes modificações: passagem do *a*

postónico a *e*: *pássero*, *sábado*, (síncope do *a* postónico: *kātru* 'cântaro') passagem do *a* final a *ia*: *arrecádia* 'arrecada', *beterrábia*, etc.

A passagem do *-a* a *ə* (a), é já um traço próprio do minhoto: *areies*, *gordes*, *sumánes*, *batátes*, *hortelice*, etc. (Póvoa do Varzim, Barcelos, Viana do Castelo, Braga, Cabeceiras de Basto, Fafe, Vila Verde, Arcos de Valdevez, Caminha, Monção, Paredes de Coura, Valença, etc.).

Aparece também a terminação *-i*: *logi*.

E

O *e* inicial antes de *s* impuro é geralmente pronunciado como *i*: *ispiga*, *istrela*, *ismola*.

Em sílaba pré-tónica passa também frequentemente a *i*: *priguiça*, *pidire*, *kirere*, *minino*, *sigūda*, *sinhor*. Outras vezes soa como *a*: *padaço*, *sabolas*, *sariais*, *dafūtu*, *žariku* 'gerico'; ou até como *u*: *sumana*, *buber*.

Em sílaba inicial, pode dizer-se que é raro manter-se o *e* átono.

ž: passa muitas vezes a *i* em sílaba inicial (*inguias*, *ingibas*, *ūrūdu*) ou pré-tónica *žīžiba*, ou a *ā*: *santieio*. Quando final, observa-se frequentemente a sua desnasalação: *birge*, *home*.

Conforme o género das palavras, e seguindo a tendência da linguagem popular, o *-e* é muitas vezes substituído por *o* ou *a* ou pelas terminações *io* e *ia*: Delaída (Adelaide), *kouba*, *feŕuža*, *strumo*, *cúmio*, *fácia*.

I

Em sílaba inicial, o *i* passa geralmente a *e*: *rebanceira*, (a síncope do *i* pré-tónico é frequente: *dreitu*.) Se estes dois fenómenos pertencem ao âmbito da linguagem popular, creio que já assim não é quanto à síncope do *i* entre as vogais *a* e *o* (*maor*, *saote*) que me parece um traço bastante característico.

O *i* postónico passa também frequentemente a *e* (*púrpetu*), ou [observa-se a sua síncope: *famila*, *matera*, *duza*.]

O

Pode soar como *e* em sílaba inicial (*trebuada*, *fertuna*, *ketubēlu*), ou como *a* (*trabuada*, *saluços*).

(Quando postónico desaparece frequentemente (*bákru*), e final, passa por vezes a *-e*: *regate*).

õ- pode pronunciar-se *ã* (*andulado*), e em sílaba inicial *ɿ* (*trɿtɿsudas*) 'tronchudas', ou *ũ* (*cuntigo, cumpadre, muntanha*).

U

Esta vogal em sílaba inicial, pode admitir a pronúncia *iu*: *kjuñadu*, ou, por assimilação, *i* (*jimento*). Observa-se frequentemente a síncope do *u* quando faz parte dos grupos *qu* e *gu* (*katru, gardar, mingante*).

É por vezes atraído pela vogal tónica: *áuga* (este ditongo chega a ser pronunciado *ɸ* (*oga*))—(Póvoa de Varzim).

DITONGOS

Tónicos

As principais modificações sofridas são:

-ão>-õu: *trubõu, kõu, põu* (Barcelos, Guimarães, Arcos de Valdevez, Viana do Castelo, Caminha, Paredes de Coura, Foz, Santo Tirso, Penafiel, Porto, Gondomar, Paredes, Ponte da Barca, Ponte de Lima, Vieira do Minho, Vila Nova de Famalicão, Vila Verde, Valença, Melgaço, Monção, Marco de Canavezes).

-ão>-õũ: *piõũ, botõũ* (Celorico de Basto, Melgaço, Paredes de Coura).

-ão>-ãu: *berãu, mãu* (Braga, Arcos de Valdevez, Caminha, Paredes de Coura, Viana do Castelo, Fafe, Amarante, Felgueiras, Gondomar).

-ão>-ã: *sardã, leitã, cã* (Barcelos, Melgaço, Monção).

-ão>-á: *irmá* (Valença, Braga, Caminha, Celorico de Basto, Cabeceiras de Basto, Ponte da Barca, Paredes do Coura, Gondomar).

-au>-eu: *bacalheu, calheu* (Barcelos, Santo Tirso, Vila Verde, Viana do Castelo).

-au>ɸ: *óga* (Póvoa de Varzim).

-æ<>ai: *mái* (Barcelos, Melgaço, Paredes de Coura, Valença, Braga, Caminha, Viana do Castelo, Felgueiras, Gondomar).

ei>ai: *maiu* (meio), (Barcelos, Braga, Guimarães).

ei>ei: *olibeira* (Guimarães).

ei>e: *mea* (meia), (Viana do Castelo, Paredes).

ei>e: *ribera* (Póvoa de Varzim).

eu>eu: *meu* (Vieira do Minho, Vila Nova de Famalicão, Paredes do Coura, Viana do Castelo).

Os ditongos *oi* e *ou* permutam frequentemente, por vezes até nas mesmas povoações (Santo Tirso, Ponte de Lima, Ponte da Barca): *noite, dois, coibes, oitro, oitono, noute, dous, outono*. Na Foz, verifica-se a pronúncia *uoi: nuquite*. O som *ou* raramente se encontra registado: apenas nos concelhos de Guimarães, Vieira do Minho e Caminha. A palavra *oito* encontra-se algumas vezes transcrita com vogal aberta: *pitú*.

Átonos

-ão > -u: *sótu, biñéru* 'vieram', *segu* 'chegam' (Barcelos, Braga, Celorico de Basto, Fafe, Guimarães, Póvoa de Lanhoso, Vieira do Minho, Vila Nova de Famalicão, Melgaço, Viana do Castelo, Louzada). Este é um dos fenómenos mais característicos.

-ão > -o ou -i: *soto, soti* 'sótão' (Braga, Vila Nova de Famalicão, Arcos de Valdevez, Valença, Foz, Paços de Ferreira, Cabeceiras de Basto). Em posição proclítica, o ditongo *ão* pode soar como *ñ*: «*ññ*» *usemos*» (Cabeceiras de Basto).

O ditongo *eu*, também quando em posição proclítica, pode pronunciar-se *ou*: «*mon pai*» (Celorico de Basto, Felgueiras). Este fenómeno é mais vulgar nas regiões de Trás-os-Montes.

Em Vieira do Minho o ditongo *ei* em posição proclítica soa como *e*: *media* (meio dia).

Como sucede com os tónicos, *oi* e *ou* alternam: *oitubro, outouno*, admitindo também as pronúncias *ò (lòreiro), ou (loureiro), oi (oienta), e ei (eiteiro, reixinol)*.

CONSONANTISMO

b > f: *assofiar, esfuracar* (Póvoa de Lanhoso, Travassos, Paços de Ferreira — Canelo). Suponho que deve ter-se dado primeiro, a passagem da consoante *b* a *v* e só depois o ensurdecimento desta consoante contínua (*v > f*). Note-se a existência de formas como *trouve, trouxe, troufe* e *cotofelo*.

Neste segundo termo *esfuracar*, não terá havido influência da palavra *furo*? Ter-se-ia dado um cruzamento, e o fenómeno não seria somente fonético, mas também, e sobretudo, psicológico.

b < > p: *patatas, patarraba* — não é muito frequente e creio que é mais um traço de linguagem popular.

b > v: *kavasa, avqila, kavesa*.

Embora assinalado com mais frequência que a passagem de *b > f*

é, contudo, raro, Encontrámo-lo registado nos concelhos de Braga, Cabeceiras de Basto, Vieira do Minho, Arcos de Valdevez, Amarante, Marco de Canavezes, Santo Tirso.

c->g-: *gachos* (Fafe, Resende, Paredes, Santo Tirso, etc.) (6).

-c->-g-: *métrega* '[fita] métrica' (Póvoa de Lanhoso).

k->t-: *tonhecemos* (conhecemos) (Cabeceiras de Basto) (é raro).

t-: é muito frequente este fonema em todo o território estudado (7).

g>k-: *buřeka* 'borrega', *bacatela*, *kimarães* (embora com pouca frequência, encontrámos esta modificação fonética registada nos concelhos de Marco de Canavezes, Braga e Santo Tirso).

g>b-: *pintassirbo*, *nebusiãto* 'negociante' (Póvoa do Lanhoso, Amarante, Valongo, Porto).

-g->-d-: *relâpedu* 'relâmpago' (Santo Tirso, Valongo, Póvoa do Varzim, etc.); creio que deve situar-se este fenómeno adentro da linguagem popular.

ž>-: *žžiba* — Embora muito frequente, é, contudo, um traço de linguagem popular. O mesmo acontece com a passagem a *z*: *zžiba*.

đ-: conservado em *hodje*, *djiada*, *fád õu* 'feijão' (Guimarães, Póvoa de Lanhoso, Paredes).

đž < tš-: *tchémios* 'gémeos' (Póvoa de Lanhoso).

-l>-r-: *púrpeto*, *purmóis*, *cortcha*, etc. Embora pertencendo à linguagem popular, este fenómeno adquire um cunho regional, pela sua extraordinária frequência, sobretudo nos concelhos de Póvoa de Varzim, Barcelos, Viana do Castelo, Guimarães, Braga, Santo Tirso, Póvoa de Lanhoso, Ponte de Barca, Ponte de Lima e Maia.

-l>-r-: *sor* (sol), (Ponte de Lima, Barcelos, Braga).

-l->-ur-: *kaurkañár*, *kaurdo*, *aurzibeira*, *siurba*, etc. (Barcelos, Braga, Cabeceiras de Basto, Guimarães, Póvoa de Lanhoso, Vila Nova de Famalicão, Vila Verde, Arcos de Valdevez, Ponte da Barca, Ponte de Lima, Viana do Castelo, Gondomar, Maia, Marco de Canavezes — tende a desaparecer — Paços de Ferreira, Santo Tirso, Póvoa do Varzim).

-l->-u-: *káusa*], *meurros* 'melros' (Braga, Fafe, Póvoa do Lanhoso, Melgaço, Vila Verde, Viana do Castelo, Marco de Canavezes).

(6) Sobre este fenómeno ver M. Paiva Boléo, *Dialectologia e história da língua. Isoglossas portuguesas* (separ. do *Boletim de Filologia*, tomo XII, 1951) e mapa n.º 7.

(7) Sobre a área desta africada no território português ver o trabalho citado na nota anterior e mapas n.ºs 1, 2, 3 e 4.

-l>-u: *méu, Abéu, animau* (Monção e Valença).

l>ɫ: *Manuélhi, abrilhe* (Cabeceiras de Basto, Viana do Castelo, Gondomar).

m->b: *belásia, belual* (meloal) — traço de linguagem popular, bastante corrente nos três distritos. Na Póvoa do Varzim o b permuta com m: *sámedo, Semastiãu*.

-m->-n: *éranos 'éramos'* (Paços de Ferreira, Barcelos, Esposende, Póvoa de Varzim, Braga).

ku>k: *karta-feira, katru* — muito frequente.

r>l: *almónica, almário* — como sucede na linguagem popular, esta consoante permuta algumas vezes com l.

s: Nem sempre se encontra registada a pronúncia desta consoante como s reverso (ʂ). Encontrei-a assinalada nos concelhos de Vila Nova de Famalicão, Cabeceiras de Basto, Fafe, Barcelos, Guimarães, Esposende, Póvoa de Lanhoso, Póvoa de Varzim, Terras de Bouro, Vieira do Minho, Amarante, Baião, Marco de Canavezes.

v>b: *báka*: A pronúncia da consoante v como b pode dizer-se que é geral (*).

-v->-f-: *quetufelo* (Vieira do Minho, Maia, Celorico de Basto — Castelo, Fafe — Pedraido; Vila Nova de Famalicão — Bragadela).

-v->-d-: *primadera, Ade-Maria* (Baião — Pousada; Maia — Sá). É uma transformação esporádica, que, aliás, não se encontra apenas nestes distritos.

v->g-: *gomitar* — fenómeno muito vulgar, mas próprio da linguagem popular. Encontramos também registada esta transformação, tratando-se de v medial: *einxogal* (Celorico de Basto, Guimarães, Vila Verde, Felgueiras, Gondomar, Paços de Ferreira, Porto, Paredes, Penafiel, Valongo); *ɪgəlópə* 'envelope' (Marco de Canavezes).

x>ʒ: *queijo 'queixo'*. Este fenómeno é extremamente frequente nesta palavra, em todo o território estudado excepto nas regiões de Celorico de Basto, Cabeceiras de Basto, Terras de Bouro, Vieira do Minho, Paços de Ferreira e Porto. No concelho de Melgaço (Baratas, 4, Celas, 6, Cima, 7, Tablado, 8), a própria palavra *beijo* é pronunciada *beijo*.

x>s: *ʂsertár, lagartísa* (Cabeceiras de Basto, Paços de Ferreira).

s>z: O s final, é frequentemente pronunciado como ze: *gize 'giz', nózeze 'noz', maize 'maís', etc.*

(*) Sobre a área de v>b em todo o território português, veja-se M. Paiva Boléo, *Isoglossas portuguesas* e mapa n.º 5.

z: O z admite o som z nalgumas regiões (Celorico de Basto, Barcelos, Guimarães, Póvoa de Lanhoso, Vieira do Minho, Marco de Canavezes). Em Vieira do Minho e Marco de Canavezes pode ter um som intermédio entre *tz* e *z*. 1.

Grupos consonânticos

mr > *mbr*: *numbros*.

ng: O grupo *ng* pode reduzir-se a *m* em palavras como *samessuga*.

gn > *n*: *inora* (ignora)..

sc: Pode reduzir-se a *s*: *nacente* (nascente).

FENÓMENOS FONÉTICOS GERAIS

De entre todos os fenómenos fonéticos, o que mais pode caracterizar este falar é talvez a *paragoge vocálica*. É frequentíssima em todo o território, principalmente com as vogais *e* e *i*: palavras como *solí*, *abrilé*, *sulé*, *migeli*, *amori*, *cresceri*, entre tantas outras, podem dar-nos uma ideia deste importante traço fonético.

A vogal, sobretudo o *i*, nasaliza-se muitas vezes: *bacalhauĩ*, *pauĩ*, etc. (Barcelos).

A síncope do *i*, entre as vogais *a* e *o* (*maor*, *saote*) a que já me referi, é também bastante característica, bem como a aférese do *a* (*marelo*, *mora*, *mēiduiñas* 'amendoins', etc.).

A desnasalação é igualmente muito frequente: *birža*, *home*, *ōta*, *canto* 'cantam', *ēgu* 'chegam', etc.

A palatalização desempenha um papel importante: *Antonho*, *peque-ninho*, *mobilha*, *abrilhe* 'Abril', *palhitos* (raro).

Em contra-partida, ouvem-se pronúncias como *júlio* e *júnio*.

Além destes, verificam-se os seguintes fenómenos:

anaptixe: *belúsia*, *felor*.

assimilação: *rabanho*, *jinela*.

dissimilação: *saluços*, *espilrar*.

epéntese: *despois*, *bespra*, *melanciga*.

nasalação: *iducasñu*, *inté*, *ingual*.

prótese: *alimpar*, *assubir*.

Quanto aos fenómenos de metafonía, é curioso notar que as seguintes palavras são muitas vezes pronunciadas, no singular, com vogal aberta:

ɔbu 'ovo', *pɔrku* 'porco', *ɔsu* 'osso'.

Acontece também soar como fechada no plural:

ɔbuʃ 'ovos', *ɔsuʃ* 'ossos'.

NOTES PHONÉTIQUES SUR LE PARLER DE CAMPOS (MAJORQUE)

JUAN VENY CLAR
(BARCELONE)

1. Propos

Nous nous proposons dans ce petit travail de mettre en relief quelques traits phonétiques du parler majorquin du village de Campos. Ce parler ne constitue pas dans le dialecte de l'île un point linguistique d'une forte personnalité, comme c'est le cas du parler de Felanitx. Mais il présente quelques particularités sur lesquelles nous voulons insister aujourd'hui. Notre but n'est pas de structurer une phonétique historique de ce parler. Le temps dont nous disposons ne le permettrait pas et d'ailleurs on a déjà étudié la plupart des problèmes de l'évolution des sons du majorquin. Nous avons, donc, choisi quelques phénomènes épars, que nous avons jugés dignes d'intérêt. Nous faisons ressortir certaines différences qui séparent notre parler des autres de l'île (maintien d' $\acute{e} < i$, $\acute{e}$ et du groupe N'R sans épenthèse, manque de $\acute{k}$ et $\acute{g}$, oscillation d' o et u protoniques); nous faisons allusion à plusieurs changements de consonnes (c, s), ainsi que de voyelles, spécialement de l' e atone en $\acute{e}$, problème que nous tâchons d'expliquer; nous analysons quelques exemples curieux d'assimilation produite par la phonétique syntaxique; nous examinons l'action de l'analogie sur la variation des sons; nous consacrons un paragraphe spécial à l'étude de la formation des hiatus et de leur rupture.

2. Introduction

Le village de Campos — dont le nom, d'ascendance mozarabe, a été dernièrement allongé en «Campos del Puerto» pour le distinguer d'autres villages homonymes de la Péninsule — est situé dans la plaine méridionale de l'île de Majorque, à 10 kms. de la mer, entouré des villages de Lluemajor, Porreres, Felanitx, San-

tanyí, Ses Salines, Es Llombards. Aucune élévation ne vient troubler la régularité de cette plaine. Les montagnes qu'on aperçoit du centre du village (Randa, Cura, San Salvador, Santueri, Consolació) appartiennent aux communes voisines.

L'abondance d'eaux souterraines a favorisé l'agriculture, qui est en plein épanouissement: céréales, amandiers, arbres fruitiers, légumes, tubercules. Le terrain est très favorable à la culture des capriers. L'élevage du bétail est aussi une source de richesse. Mais l'industrie est très peu développée.

La population, qui comptait à peu près 7.000 habitants, s'est accrue dernièrement par l'immigration. Les immigrés — venus la plupart du Sud de l'Espagne — travaillent dans les champs. Bien que leur langue soit le castillan, quelques-uns parlent couramment le majorquin. Mais ce sont surtout leurs enfants qui assimilent le mieux ce parler.

Vocalisme Tonique (1)

3. Conservation de é

La voyelle neutre tonique é, provenant de Ī, Ē latins, est très caractéristique du majorquin. Ainsi :

pira > pèrɛ

catena > kɛdɛnɛ

Pourtant plusieurs localités de Majorque, entre autres Porres, voisine de celle que nous étudions aujourd'hui, ont commencé à subir dernièrement une évolution é > e (2), stade auquel le catalan oriental était arrivé auparavant. On enregistre le même phé-

(1) Voici les abréviations des ouvrages les plus cités: A. Badia, *Gr. hist. cat.* = A. Badia, *Gramàtica històrica catalana*, Barcelona, 1951; Moll, *Dial. Ciutadella* = F. de B. Moll, *Estudi fonètic i lexical del dialecte de Ciutadella*, «Miscelànea Filològica dedicada a D. Antonio M.^a Alcover», pp. 397-460; Moll, *Transcripció cançons pop.* = F. de B. Moll, *Transcripció de Cançons populars amb notes sobre Fonètica Sintàctica*, «Anuari de l'Oficina Romànica de Lingüística i Literatura», VII, pp. 9-39; Moll, *Gr. hist. cat.* = F. de B. Moll, *Gramàtica històrica catalana*, Madrid, 1952; Alcover, *Dialectologia* = A. M.^a Alcover, *Una mica de Dialectologia catalana*, «Bolletí del Diccionari de la Llengua Catalana», IV, 1908, pp. 194-303.

(2) Moll, *Dial. Ciutadella*, § 14.

nomène dans quelques points des autres îles (Minorque, Ibiza) (3). Parfois l'évolution n'est pas encore définitive et l'on peut constater des hésitations dues à des différences de générations. Mais, en face de cette innovation récente, le parler de Campos maintient fidèlement cette voyelle neutre *é*, sans qu'on observe pour le moment aucune tendance à la palatalisation en *é*.

La seule modification qui atteint parfois l'*é* est le changement sporadique en *o*. Quand l'*é* forme diphtongue avec un *g* — et surtout si cette diphtongue est précédée d'une consonne labiale —, la première voyelle se rapproche de la seconde et, par cette assimilation à la voyelle vélaire, l'*é* peut se prononcer *o* (4). Mais nous répétons qu'il s'agit d'un phénomène sporadique et que souvent les deux prononciations alternent, la première étant la plus fréquente :

videre > *vogre*, *végure*

debet > *dôg*, *dêg*

videte > *vôg*, *vêg*

bibere > *bôgure*, *bêgure*

Ces variantes apparaissent surtout quand le mot ne se prononce pas isolé mais au cours de la phrase.

La forme de futur la plus populaire de *veure* est *vogé*, *vogis*, etc. où l'*u* a été absorbé par l'*o* (*vogré* > *vogé*). Le conditionnel *urié*, *uriés*, etc. suppose, parallèlement au futur, **corié*, **coriés*, etc. avec changement de l'*o* en *u* à cause de l'*i* tonique suivant (comme *conill* pron. *kuní*, cf. § 5).

4. Autres origines de *é*

1) L'accent majorquin des formes verbales suivies d'un pronom adverbial (*hi*, *ho*, et *en* ou *ne*) ou d'un pronom personnel se caractérise par le fait qu'il frappe le pronom :

anar-hi maj. *enarí* (cat. or. *enàrri*)

posar-la maj. *pozallé*, *pozellé* (cat. or. *puzàrle*)

Mais cet accent vient retomber sur la voyelle tématique (-*e* atone en catalan oriental) à la deuxième personne du singulier de l'impératif des verbes de la première conjugaison (5), quand elle est suivie des pronoms adverbiaux *hi*, *ho* :

(3) Moll, *Gr. hist. cat.*, § 41.

(4) Voir Moll, *Transcripció Cançons pop.* § 3 et *Gr. hist. cat.* § 48.

(5) Sur d'autres aspects de cette dislocation d'accent et des changements vocaliques suivant la conjugaison, voir Moll, *Transcripció Cançons pop.* §§ 14-16.

torna-hi maj. *tørnēi* (cat. or. *tørnēi*)
 deixa-ho maj. *dēsēu* (cat. or. *dēsēu*)
 toca-o maj. *tøkēu* (cat. or. *tøkēu*)
 guaita-hi maj. *gōitēi* (cat. or. *gōitēi*)

L'impératif *pensa!*, employé avec valeur exclamative, d'interjection, peut subir le même changement d'accent, sans qu'aucune forme pronominale ne le suive: *pensé* (= cat. *¡qué va!*).

2) L'analogie verbale peut être aussi la cause du remplacement du son *á* par *é*.

L'action analogique peut résider dans la même conjugaison. On entend souvent *řěskę*, *ęsędźę*, *ęrme* à côté de *řáskę* (< rasicat), *ęsádźę* (< exagiat), *árme* (< armat), formes étymologiques. Les exemples avec *ę* s'expliquent par l'analogie des formes verbales où l'*a*, à cause de sa position atone, est prononcé *ę*: l'infinitif *řěská*; les personnes 4 et 5 du présent (noltros) *řěskám*, (voltros) *řěskámu*; tout l'imparfait (jo) *řěskáre*, etc.; tout le futur (jo) *řěskerę*, etc.; tout le conditionnel, etc. ont entraîné (jo) *řásk*, (tu) *řáskęs*, etc. à (jo) *řěsk*, (tu) *řěskęs*, etc. De toute façon, on ne peut pas dire que la notion de cette alternance vocalique ait disparu, étant donné que les deux variantes peuvent coexister chez le même sujet. On arrive même à appliquer cette duplicité phonétique à des verbes qui ont un *ę* étymologique, comme *entelar*, formé sur *tel* (pron. *tél*). Ce verbe nous offre au présent de l'indicatif (jo) *ęntál*, (tu) *ęntáles*, etc. à côté des formes originaires (jo) *ęntél*, (tu) *ęntéles*, etc.

Mais d'autres verbes peuvent causer la substitution de *á* par *é*. C'est le cas de l'imparfait du verbe *estar*: à côté de *estava*, *estaves*, etc. on emploie les variantes

<i>ęstéeę</i>	<i>ęstéeęm</i>
<i>ęstéeęs</i>	<i>ęstéeęu</i>
<i>ęstéeę</i>	<i>ęstéeęn</i>

Ici on a remplacé les désinences caractéristiques des verbes de la première conjugaison par les désinences *-eia* (pron. *ęę*), *-eies* (pron. *ęęs*), etc. ⁽⁶⁾ propres aux verbes *fer* (facebat > *fęę*), *veure* (videbat > *vęę*), *dir* (dicebat > *dęę*), etc. d'un usage très fréquent.

(⁶) Pour la disparition de *-i-*, voir § 14. D'ailleurs, *estar* a subi l'analogie des mêmes verbes aux personnes 4 et 5 du présent: *ęstęęm*, *ęstęęs*.

Vocalisme Atone

5. Traitement de l'o protonique

Le dialecte majorquin se groupe, selon la plupart de ses traits phonétiques et lexicaux, avec les dialectes orientaux de la Catalogne (7). Mais il présente parfois des traits plus proches des dialectes occidentaux. On sait que la voyelle protonique *o* devient *u* en catalan oriental. Or il n'y a qu'une localité majorquine, celle de Sòller, où l'on retrouve la fermeture de cette voyelle. Ailleurs on conserve l'*o* comme en léridain. Mais entre ces deux évolutions extrêmes et opposées, quelques parlers ont recours à une solution éclectique. C'est le cas du parler que nous étudions, où l'*o* devient *u* dans les cas suivants :

1) Quand il est suivi d'un *à* tonique :

commune > *kumá* (Top. *sq kumáŋg*)

consuetumine > *kustúm*, vulg. *ekustúm*

2) Quand il est suivi d'un *i* tonique :

cuniculum > *kuní*

consuere > *kuzí*

molinu > *mulí*

buccinu > *busi* (8)

Dans les autres cas, l'*o* ne change pas son timbre :

currale > *koṛal*

colore > *kolô*

chordellu > *kordêl*

dolente > *dolênt*

6. Évolution de l'o protonique à e

Ce n'est pas une évolution particulière à notre parler, ni même au majorquin. Nous nous proposons d'ajouter d'autres exemples à ceux que citent nos grammaires historiques (9).

Le passage *o* > *e* est favorisé par :

1) Une assimilation à la voyelle tonique *á* :

solidare > *sêldá* 'souder' solidatu > vul. *sêldát* 'soldat'

(7) Quelques traits phonétiques isolés, comme la conservation partielle de protonique (cf. § 7), et un certain nombre de vocables rapprochent notre dialecte du groupe occidental. Nous avons traité largement ce problème dans notre travail *Paralelismos léxicos en los dialectos catalanes*, «Revista de Filología Española», XLII et XLIII.

(8) On observe déjà ces deux tendances en ancien catalan. Voir A. Badia, *Gr. hist. cat.*, p. 123, note 2, et la bibliographie citée.

(9) Voir A. Badia, *Gr. hist. cat.*, § 57, IV et Moll, *Gr. hist. cat.*, § 72.

ou à l'ê tonique :

a son endret > *ɛ sen- endrèt*

2) Une dissimilation :

succursu > *səkòs* ⁽¹⁰⁾ *Colonia* > *kəlòni* 'eau de Cologne'

Top. (ipsa) *Colonia* > *sɛ kəlòni* *olore* > vulg. *əlò*

Top. *sanctu Honora tu* > *sɛnt- enoràt*

Antrop. *Apollonia* > *pəlòni*

Dans certains toponymes, comme *Calonge* (*kəlònzɛ*) < *Colonièu*, petit village de la côte méridionale, la forme dissimilée s'est imposée dans l'orthographe (comp. *calostre* < *colostrum*; *petó* < *pottone*) ⁽¹¹⁾.

C'est aussi un *é* qui peut provoquer la dissimilation. Ainsi, *rumore* devient *remor* ⁽¹²⁾; le germanisme *orgull* (< *urgoli*), courant sous cette forme, est prononcé *ɛrgùl* par les vieillards et par les personnes illettrées de notre village; *ergull* est une variante ancienne que nous trouvons déjà dans des textes du moyen âge. Il en est de même avec *poruc*, prononcé *pɛrùk* en maints endroits.

La façon de prononcer le nom d'une montagne de Felanitx, *San Salvador*, nous offre un cas opposé à celui que nous venons de voir. Les habitants de Campos parlent de *sòn selvedò*, au lieu de *sɛn selvedò*. Cela s'explique par une confusion du premier mot avec la particule *Son* (*sòn*) < *so d'En* ⁽¹³⁾ que portent la plupart des mas et lopins de terre de Majorque: *Son Atzèbit*, *Son Andreu*, *Son Oliver*, etc.

7. Cas de ɛ atone fermé

Le maintien de l'ê fermé en position atone affecte surtout les formes verbales et certains mots dérivés. Cet ɛ se trouve spécialement en position protonique. Hâtons-nous de dire que les causes

⁽¹⁰⁾ Mot employé seulement dans des expressions toutes faites: *la Mare de Déu del Secós*, etc.

⁽¹¹⁾ Comparez le toponyme majorquin avec l'équivalent de l'Empordà, prononcé *kulònzɛ* (voir Alcover-Moll, *Diccionari català-valencià-balear*).

⁽¹²⁾ *Badia, Gr. hist. cat.*, § 58.

⁽¹³⁾ Voir A. Galmés de Fuentes, *Sobre la partícula «Son» antepuesta a nombres de predios mallorquines*, «*Revista de Filología Española*», XXXIX, 1955, pp. 134-150, où il cite les différentes interprétations qu'on a données de l'origine de cette particule et propose l'étymologie *so* < *i p s u*, discutée par M. Sanchis Guarner, *La partícula «Son» de Son Armadans y los demás predios mallorquines*, «*Papeles de Son Armadans*», XVII, I, pp. 176-184.

de l'existence de ce timbre ne résident pas le plus souvent dans l'évolution phonétique, mais dans l'action de l'analogie qui, comme nous savons, trouble fréquemment les lois du développement des sons. Ainsi, donc, on trouve *e* protoniques :

1) Dans les formes verbales où *Pē* tonique (ou *ē*) de la racine est devenu atone. Ainsi à l'indicatif présent d'*esperar* :

1 spero	<i>espér</i>	4 speramus	<i>† esperám</i>
2 speras	<i>espéres</i>	5 speratis	<i>† esperáu</i>
3 sperat	<i>espére</i>	6 sperant	<i>espéren</i>

les personnes 1, 2, 3 et 6 ont entraîné, par analogie, les personnes 4 et 5 qui, d'après l'évolution phonétique, devraient être *esperám* et *esperáu*. L'*e* analogique s'est même transmis aux autres temps où se trouve un *e* atone : infinitif (*esperá*), gérondif (*esperánt*), imparfait (*esperáre*, etc.), futur (*espereré*, etc.), conditionnel (*espereré*, etc.), etc. Voici d'autres exemples semblables. Nous mettons d'abord l'étymologie, après une forme verbale avec *e* tonique (3^e personne du présent de l'indicatif) et, enfin, l'infinitif comme exemple où l'*e* atone est devenu fermé :

<i>Etymologie</i>	<i>3^e pers. Prés. Ind.</i>	<i>Infinitif</i>
belare	<i>béle</i>	<i>belá</i>
cremare	<i>kréme</i>	<i>kremá</i>
daxare	<i>děše</i>	<i>dešá</i>
esqueixar (formé sur <i>esqueix</i> < Schidín)	<i>eskěše</i>	<i>eskešá</i>
impregnare	<i>emprége</i>	<i>emprená</i>
levare	<i>lève</i>	<i>levá</i>
lenicare	<i>lenége</i>	<i>lenegá</i>
se necare	<i>se nége</i>	<i>negeršé, negarsé</i>
nevare	<i>nève</i> †	<i>nevá</i>
peccare	<i>péke</i>	<i>peká</i>
praecare	<i>prége</i>	<i>pregá</i>
picare	<i>pége</i>	<i>pegá</i>
pensare	<i>péze</i>	<i>pezá</i>
poenare	<i>péne</i>	<i>pená</i>
pendicare	<i>pěņže</i>	<i>peņžá</i>
se quassiare	<i>se kěše</i>	<i>kešersé, kešarsé</i>
quetare	<i>kěde</i>	<i>keďá</i>

<i>Etymologie</i>	<i>3^e pers. Prés. Ind.</i>	<i>Infinitif</i>
subpensare	suspéze	suspezá
rigare	řéze	řegá
versare	vése	vesá
empedrar (formé sur pedra)	empêdre	empedrá

Il y a naturellement des cas où l'analogie n'a exercé aucune influence. Ainsi :

gelare	žéze	želá
merendare	beréne	berená
recitare	řéze	řezá
sentire	sént	senti
	eféře	eferá

Mais ces exemples sont en nombre très inférieur aux cas où l'action analogique s'est fait sentir.

Nous croyons qu'il y a un fait incontestable qui vient appuyer notre interprétation : les verbes ayant un radical accentué *é* (< lat. *Ī, Ē*) (*ell mená*) [et non *é*, (*ell crema*)], ne présentent jamais de formes avec *ę*, mais bien avec *ę* (*mená*) aux personnes où cette voyelle est devenue protonique. Ainsi avons-nous :

advitiare	ęvéze	ęvezá
insignare	ęsése	ęsená
incatenare	ęnkeđéne	ęnkeđená
minare	méne	mená
piscare	péske	peská
ringere (avec chan- gement de conjugai- son)	řéne	řená
siccare	sése, esése	seká, eseká
vigilare	véle	vellá
basiare	bése	bezá
embenar (formé sur bena)	embéne	embená
remar (formé sur <i>rem</i>)	řéme	řemá
etc., etc.		

On ne constate pas prononciations du type **ęvezá*, **ęseká*, etc., justement parce qu'il n'y a aucune forme tonique **ęvéze*, **ęsése*,

etc. qui aurait pu transmettre analogiquement le timbre *e* aux personnes où cette voyelle était atone.

2) On peut trouver aussi un *e* atone dans certains postverbaux et dans des mots dérivés ⁽¹⁴⁾, si les formes verbales ou les mots primitifs ont un *e* (ou un *é*) accentué. *Peuet* (*perét*), *empedrât* (*em-pedrât*) et *peixot* (*pešót*) doivent l'*e* au souvenir de leurs primitifs *peu* (*péu*), *pedra* (*pédre*) et *peix* (*pés*) ⁽¹⁵⁾. D'autres exemples s'expliquent par l'analogie du verbe: *esperança* (*esperáuse*), *llevat* (*levát*), *llenegada* (*lenegáde*), *pecat* (*pekát*) sont prononcés avec *e* parce que le sujet parlant rattaché ces mots aux verbes originaires: *esperar*, *llevar*, *llenegar*, *pecar*, prononcés avec *e* pour les raisons déjà exposées.

Dans quelques cas c'est le nom primitif (*neg*, *pené*) et le verbe (*nerá*, *pená*), qui provoquent ce rapprochement: *nerada* (*neráde*), *penada* (*penáde*).

3) Parfois il s'agit de termes savants influencés par le castillan, langue qui ne connaît pas le son *ε*:

especial *εspešial*

meditar *mediti*

4) Il y a aussi des *e* provenant d'A latin: *nadar* (< n a t a r e) et *xapar* (postverbal du terme onomatopéique *xap*) se prononcent *nedá* et *šepá* à côté de *nedà* et *šepá*. La raison en est que ces verbes, par un changement analogique, font au présent; (jo) *nét*, (tu) *nèdes*, etc. et (jo) *šép*, (tu) *šépes*, etc. (ce dernier à côté de *xap*, *xapes*, etc.). C'est peut-être par analogie de ces formes, ainsi que de celles que nous avons citées plus haut (*lenegá*, etc. cf. 1) de ce même paragraphe), que *enamorar* est prononcé vulgairement *εnemorá*. Le minorquin a exagéré la fermeture de la voyelle, en ce cas comme en d'autres, par le passage à *i*: *εnmurát* ⁽¹⁶⁾.

Ce ne sont pas les seuls cas de conversion d'un A atone, c'est-à-dire, d'un *ε* en *e*. Quand la voyelle *ε* se trouve en hiatus

⁽¹⁴⁾ A. M.^a Alcover signale comme cas de conservation de l'*e* atone «certs derivats si dins els primitius era tònica i tancada o oberta» et «certs mots de procedència erudita» (*Dialectologia*, p. 226) parmi lesquels il cite *pegá* (*pegar*) qui est tout à fait populaire et qui appartient au premier groupe de mots que nous avons étudié (voir début du paragraphe).

⁽¹⁵⁾ Mais la prononciation est hésitante et très souvent les formes avec *e* sont les seules employées: *Miquelet*, diminutif de *Miquel*, pron. *mikełét*; *fideuet*, diminutif de *fideu*, pron. *fidévét*; etc.

⁽¹⁶⁾ Moll, *Transcripció Cançons pop.*, § 3.

avec un *a* (*taiar*, cat. *tallar*), comme il s'agit de deux voyelles moyennes, la première, atone, tend à se dissimiler en *e*: maj. *taiar teá* (cat. *tallar*), maj. *paías peás*, maj. *ensaíar enseá* (cat. *ensajar*) (17). Mais on entend aussi *teá*, *peás*, *enseá*.

L'*e* peut provenir d'un *E* et l'on trouve la même prononciation: *real* *reál*.

En face de l'abondance de *e* protoniques, nous trouvons très peu de cas avec *e* postonique. Nous ne l'avons entendu que dans la terminaison *-ec* de *mánec* (< manieu) pron. *máneḱ*; de *ràvec* (< raphanu et contamination de *-ec*) pron. *ràveḱ*; d'*espàrec* (< asparagus) pron. *espàreḱ* et dans quelques mots isolés (*báte* 'chute', postverbal de *batre*), souvent empruntés au castillan (cast. *chocolate* > *šokoláte* ou *šikoláte*).

Consonantisme

8. Manque des palatales *k* et *g*

On sait bien que les consonnes palatales *k*, *g* (*káze*, *gáne*) sont exclusives du majorquin. Mais dans plusieurs localités de l'île on ne retrouve pas ces phonèmes. C'est le cas du parler de Campos. La plupart des villages qui l'entourent (Felanitx, Santanyi, Es Llobards) prononcent *káze*, *gáne*. C'est pour cela que l'articulation pleinement vélaire de ces consonnes propre à notre village choque les parlants voisins. Une chanson populaire recueillie à Es Llobards par M. Moll fait allusion à plusieurs traits du parler des jeunes filles «campaneres». En plus du désir de vouloir reproduire des expressions lexicales alors en vogue dans notre village, nous croyons que l'auteur de la chanson avait voulu aussi bafouer un peu la prononciation plus reculée de *k*, *g* (*káze*, *gáne*), qui semblait étrange par rapport à la prononciation palatale. En effet, on trouve dans les phrases citées des mots avec le son *k*:

Que no sabeu es motiu
de ses atlotes de Campos?
Ole! Que tal! Com te camps?
Avenç! Que encara ets viu? (18)

(17) Il s'agit d'un castillanisme. Dans les formes accentuées sur la racine l'*e* alterne avec l'*a*: (ell) *enseé*, (ell) *ensée*.

(18) Moll, *Transcripció Cançons pop.*, p. 13.

9. Maintien du *v* labiodental

Le *v* conserve son articulation labiodentale, comme dans le reste du majorquin. On arrive même à l'appliquer sporadiquement à quelque néologisme écrit avec *b*. C'est le cas de *bicicleta*, prononcé souvent *visiklète* ou *vèšiklète*, et de *biberó* (< cast. *biberón*) (^{18 bis}), prononcé *vivèró*.

Les majorquins, lorsqu'ils parlent castillan, prononcent en général le *r* labiodental. Ce n'est pas de la pédanterie mais simplement l'application spontanée de la phonétique du dialecte à la langue nationale.

En position initiale le *v* disparaît dans le mot *pentura* 'peut-être' < *per ventura*.

Le *v* intervocalique tombe parfois, à côté d'une voyelle vélaire, mais les formes réduites coexistent à côté des formes originaires :

movimentu > *muviment*, *muriment*

probare > *próá*, *procá*

Quand la labiodentale disparaît, il se forme un hiatus avec une voyelle vélaire. Comme notre parler est parfois rétif à ces hiatus (voir § 14), le rétablissement du *v* peut être favorisé par la tendance à rompre l'hiatus.

10. Changements du *s*

1) Le caractère un peu palatal du *s* peut être exagéré par le passage à *š*, surtout s'il est suivi d'une voyelle palatale (¹⁹), particulièrement *i* :

sibylla > *šibille*

singluttu > *šēnglōt*

syringa > *šeringe*

sifon > vulg. *šifōn*

assistente > vulg. *ešistēt*

Aussi devant *e* :

seru + suf. > *šerigōt* (²⁰)

seraphin > *šerēfi*

(^{18 bis}) Emprunté au français.

(¹⁹) Voir Moll, *Dial. Ciutadella*, § 33 et *Gr. hist. cat.*, § 99; A. Badia, *Gr. hist. cat.*, § 67, II.

(²⁰) Les formes *xerigot* et *xringa* sont condamnées dans les *Regles de esquivar vocables o mots grossers o pagesívols* (XV^e s.) publiées par A. Badia (voir A. Badia, *Gr. hist. cat.*, p. 156, note 4).

Mais $S > \bar{s}$ parfois aussi devant la voyelle neutre $e < A$:

sanguinaria > $\bar{s}\bar{e}ngon\bar{e}r\bar{e}$

2) Le s sonore intervocalique disparaît souvent:

refusare > $\bar{r}\bar{e}fu\bar{a}$

camisia > $k\bar{e}m\bar{i}\bar{e}$

casa + -era > $k\bar{e}r\bar{e}$

alisiu, -isa > $\bar{e}l\bar{i}$, - $\bar{i}\bar{e}$

accusare > $ku\bar{a}$

fusellu > $fu\bar{e}l$

guisar (for. sur
guisa < wisa) > $gi\bar{a}$

Le s provenant de D peut aussi tomber:

incudine > $enkru\bar{e}$

La réduction de *casa* à *ca-* par position proclitique est assez générale dans tout le domaine catalan: *ca nostra*, *can*, *cal*. Dans notre commune nous trouvons aussi des toponymes comme *Sa Canova* < *ipsa/casa/nova* et son diminutif *Sa Canoveta*. A cet égard, nous ne pouvons pas ne pas citer la simplification de *cosa* en *co* dans l'expression *no fer co bona* que les vieillards emploient souvent et que nous n'avons jamais entendu ailleurs ⁽²¹⁾.

L'hiatus formé peut être défait dans certains cas par l'intercalation d'un *e* (cf. § 14).

II. La vitalité de $n\bar{r} < N'R$

A. M.^a Alcover affirmait en 1909 ⁽²²⁾ que la conservation du groupe -nr- (*genre*) était hésitante dans certaines localités majorquines et que cette évolution archaïque coexistait avec la plus moderne -ndr- (*gendre*). Il faut remarquer la grande vitalité du résultat -n $\bar{r}$ - dans le parler de Campos et dans la plupart des parlers majorquins que nous connaissons:

cinere > $s\bar{e}n\bar{r}\bar{e}$

teneru > $t\bar{e}n\bar{r}\bar{e}$

generu > $\bar{z}\bar{e}n\bar{r}\bar{e}$

⁽²¹⁾ A. M.^a Alcover cite *coa* ($k\bar{o}\bar{e}$) parmi les cas de disparition de -s- intervocalique (*Dialectologia*, p. 292).

⁽²²⁾ Alcover, *Dialectologia*, p. 290.

Pourtant l'autre groupe L'R (*molere*) n'a pas laissé de traces dans sa forme ancienne -lī- (*molre*). Les formes épenthétiques (*moldre*) se sont imposées.

12. Le ll suivi de s

Le pluriel des noms terminés en -*ell* (*aucells*) présente deux évolutions: 1) Les gens cultivés prononcent ce groupe *éls*, c'est-à-dire que le *ll* ne subit aucun changement:

avicellos > *əuséls* pelles > *péls*

2) Mais, surtout dans le langage des paysans, le *ll* assimile son point d'articulation à celui du *s* et devient *l* (²³). Ainsi:

avicellos > *əusél* pelles > *pél*
gryllos > *grél* porcellos > *poršél*

13. Evolution de c

Nous allons parler de trois aspects du *c*: 1) Sa palatalisation en *š*; 2) Sa vocalisation en *i*; 3) Son changement en *t*.

1) Le C^h initial latin s'est prononcé *ts* (mi-occlusive sifflante) au moyen âge: *caelu* > *tsél*. Mais l'affrication a disparu depuis le commencement du XV^e siècle et la consonne s'est affaiblie en *s* -: *sél* (²⁴). Nous avons déjà vu comment le *s* initial suivi de voyelle palatale aboutissait à *š* (cf. § 10). Le C^h, étant arrivé à la même valeur phonétique du *s*, peut subir le même changement. Ainsi pouvons-nous ajouter quelques autres exemples de *c*-palatalisé par suite de la présence d'une voyelle antérieure:

cicala > *šigále* cisterna > *šistérnə*
circulu > *šérkol*

On constate un phénomène pareil même dans des vocables modernes, probablement arrivés par l'intermédiaire du castillan:

cast. *bicicleta* > *višiklétə*, *vəšiklétə* cast. *cigarro* > *šigārə*

(²³) A. Badia, *Gr. hist. cat.*, § 67, II, D.

(²⁴) Alcover fait allusion à cette assimilation dans *Dialectologia*, p. 257.

2) Le pluriel des noms terminés en *-nc* nous offre une évolution très intéressante, exclusivement propre au majorquin, qui ne se trouve pas dans le catalan continental.

Le pluriel de

banc	<i>bánc</i>	} est	<i>báñs</i>
avenc	<i>erénc</i>		<i>eréñs</i>
jonc	<i>žonc</i>		<i>žojñs</i>
tronc	<i>trónc</i>		<i>tróñs</i>

Nous avons enregistré la même prononciation dans d'autres parlers (Felanitx, par ex.) où il existe un *k* palatal qui peut avoir favorisé le développement de *ñ*. Dans notre parler, comme dans beaucoup d'autres qui ne connaissent pas le *k*, on a résolu la difficulté d'articulation du groupe de trois consonnes par l'élimination de l'intermédiaire et par le dégagement d'un *ñ*. Ce changement curieux nous rappelle celui du français *saint* > *sanc* *t* *u*, qui présente un parallélisme intéressant avec nos exemples.

Le même type de pluriel se forme avec les noms terminés par *-y* (orthographe *-ny*):

pany	<i>páy</i>	} font le pluriel	<i>páñs</i>
any	<i>áy</i>		<i>áñs</i>
puny	<i>púy</i>		<i>púñs</i>

Dans le catalan commun on résout la difficulté articuloire de ce groupe de sons en assimilant le *s* au *y*, c'est-à-dire, en palatalisant le *s* en *š*: *páyš*, *áyš*, *púyš* ⁽²⁵⁾. Le dialecte d'Alguer (Sardaigne) change le *y* en *n*: *áy* - *áns* ⁽²⁶⁾. Mais le parler de Campos, ainsi que d'autres de Majorque, dépalatalise le *y* par le dégagement d'un *i* qui facilite l'articulation. Ainsi les deux consonnes résultantes, *ns*, alvéolaires, n'offrent aucun embarras pour la prononciation ⁽²⁷⁾.

⁽²⁵⁾ Vid. A. Badia, *Gr. hist. cat.*, § 36, 1.

⁽²⁶⁾ Alcover, *Dialectologia*, p. 270.

⁽²⁷⁾ Alcover enregistre déjà ces pluriels en *-ñs* (*Dialectologia*, pp. 265 et 271). Nous ne nous arrêtons pas à étudier les détails phonétiques des changements *trónc* > *tróñs* et *áy* > *áñs*. Le Prof. Stanley M. Sapon prépare sur ces aspects une étude approfondie, basée sur des données de phonétique instrumentale, à laquelle nous renvoyons pour plus ample information.

3) Le -c final de quelques mots est devenu -t. Exemples :

* *pe d u c u* > *peït*

satroc ⁽²⁸⁾ > *setrôt*

Cette évolution phonétique irrégulière est en rapport avec le pluriel et avec l'assimilation de sons produite par la phonétique syntaxique du majorquin. On sait bien que les occlusives non groupées, finales de mot et suivies d'un *s*, disparaissent après avoir assimilé leur point d'articulation à cette alvéolaire et après avoir causé son affrication en *ts* (en catalan commun seulement après *t*) :

<i>cap</i>	<i>kép</i>	pl.	<i>káts</i>
<i>ciutat</i>	<i>siytát</i>	pl.	<i>siytáts</i>
<i>mac</i>	<i>méc</i>	pl.	<i>máts</i>

Les deux mots que nous avons cités tout à l'heure sont employés surtout au pluriel. *Peus* appartient au groupe de termes du type de *mitges*, *calces*, *mitjons*, *calcetins*, etc., employés d'habitude au pluriel, puisqu'il s'agit d'une paire. Les *satrocs* ou 'trous des chemins' sont souvent nombreux. Or, quand on doit se servir du nombre singulier de ces mots, comme la consonne finale n'est pas très bien fixée à cause de l'usage restreint du singulier, on met un -t qui est la consonne occlusive finale la plus fréquente (*gáts* — *gát*; *siytáts* — *siytát*; tous les participes, etc.). C'est à cause du même phénomène qu'on prononce *bart* 'bouton sur le visage' le mot du catalan commun *barb* < *varu* > *barbu*.

Hiatus

14. Formation et rupture des hiatus

Voici un des traits les plus caractéristiques de notre parler : d'une part, formation d'hiatus par suite de la disparition de la consonne -y- et de l'autre, rupture de certains hiatus toujours à base de la labiodentale *v* et non pas d'une autre consonne.

(28) Ce mot est probablement d'origine onomatopéique (Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, s. v. *tragar*), formé sur la syllabe *trac*, *troc*, imitation du bruit que produit une charrette. Toutes les variantes de ce mot exigent un -c final: *sodrac*, *sutroc*, *soldroc*, *sondrec* (Corominas, *op. cit.*), *sotrac*, *satroc*.

Pour détruire l'hiatus, le catalan peut se servir de la fricative palatale *y* (*idea* > *idéye*) et de la labiovélaire *w* (*cadent* > *káwɛn*)⁽²⁹⁾ qui peut exagérer son caractère labial par le passage à *b* (*káben*) ou à *v* (*kávɛn*) ou bien le caractère vélaire par le passage à *g* (*dues* > *dúges*), selon les régions.

Quant à l'-*y*-, le parler de Campos non seulement n'interpose jamais cette consonne entre deux voyelles :

idea > *idéye*

regale > *reál*

mais il l'élide même quand elle est étymologique, qu'elle provienne d'une voyelle :

credebat > *creia kréye*

ridebat > *reia ríye*

facebat > *feia féye*

sedebat > *seia séye*

ou bien des groupes LY, C'L, G'L :

folia > *fuia fúye*

cilia > *ceia séye*

palea > *paia páye*

molliare > *muiair muá*

vermicula > *vermeia verméye*

vecula > *veia véye*

apicula > *beia béye*

regula > *reia ríye*

Ce traitement coïncide avec celui du parler de Ciutadella (Minorque)⁽³⁰⁾ et de quelques autres villages de Majorque (Sóller, Sinen, etc.).

Le *y* ne se maintient que quand il se trouve à la fin du mot :

restupulu > *rɛstúloí*

fenuculu > *fɛnúqí*

Quant à la consonne de la série vélaire *w*, elle n'apparaît jamais. Elle est toujours remplacée par le *v* labiodental⁽³¹⁾. Voilà le seul instrument de rupture de l'hiatus dont se sert le parler de Campos⁽³²⁾. L'évolution de certains mots avec C, G, D, TY inter-

(29) Probablement il y a eu aussi influence analogique de la 3^e personne du singulier *cau* < *cadit*, avec *n* étymologique (voir A. Badia, *Gr. hist. cat.* § 107, VII).

(30) Voir Moll, *Dial. Ciutadella*, §§ 41 et 45.

(31) Pour d'autres exemples enregistrés dans d'autres endroits du domaine, voir Alcover, *Dialectologia*, p. 251.

(32) Le *b* intervocalique de *bubul* 'cercueil' (< *baul*) est probablement dû à la contamination du *b* initial.

vocaliques a abouti à la formation d'hiatus que notre parler a détruits en intercalant un *r*. Exemples :

<i>cocente</i> > <i>koréut</i> (cat. <i>coent</i>)	<i>bradone</i> > <i>brerò</i> (cat. <i>brad</i>)
<i>cauda</i> > <i>kòrə</i> (cat. <i>coa</i>)	<i>coa</i> + suf. <i>-et</i> > <i>korét</i> (cat. <i>coet</i>)
<i>ratione</i> > <i>řerò</i> (cat. <i>raó</i>)	<i>satione</i> > <i>sərò</i> (cat. <i>saó</i>)
<i>puteale</i> > vulg. <i>poral</i> (cat. <i>poal</i>)	<i>Magone</i> > <i>merò</i> (cat. <i>Maó</i>)
<i>rotulu</i> > <i>řerúl</i> (cat. <i>rull</i> ou <i>raull</i> ⁽³³⁾)	

Mais c'est surtout la chute du *s*, plus fréquente que dans le catalan commun, qui est la cause de beaucoup d'hiatus que la langue tâche d'éliminer par l'intermédiaire du *r* :

<i>rosicare</i> > <i>roegar</i> > <i>řpregá</i> (et dérivés : <i>řpregá</i> , <i>řprék</i>)	
<i>rosella</i> > <i>roella</i> > <i>řprélə</i>	<i>rosata</i> > <i>roada</i> > <i>řprádə</i>
<i>rapum</i> + suf. <i>-osa</i> > <i>raoa řə-borə</i> ⁽³⁴⁾	<i>lausa</i> > <i>lloa</i> > <i>lprə</i> ⁽³⁵⁾
<i>raseola</i> > <i>raola</i> > <i>řerólə</i>	<i>gatosā</i> (dér. <i>gat</i>) > <i>gatoa</i> > <i>gə-torə</i> (dér. <i>gatosar</i> > <i>gətorá</i>)
<i>filosa</i> (dér. <i>fil</i>) <i>filoa</i> > <i>filprə</i>	
anthrop. <i>Bujosa</i> > <i>Bujoa</i> > <i>bužprə</i>	

Raor 'rasoir' (< *rasore*) a perdu le *s* dans tout le domaine. Il est passé également à *řerò* dans notre localité.

Quelques mots d'introduction récente, comme l'américanisme *canoā*, que nous connaissons à travers le castillan, ont été adaptés à ce système : *kənpərə*.

Une répugnance vers le *w* de *veuen*, *blauet*, etc. a fait imposer à sa place la labiodentale *v* :

<i>vident</i> > <i>veuen řəven</i>	<i>capent</i> > <i>cauen kəven</i>
<i>dicent</i> > <i>diuen řiven</i>	<i>rident</i> > <i>riuen řiven</i>
<i>fideui</i> (dim. <i>fideu</i>) > <i>fideri</i>	<i>blauet</i> (dim. <i>blau</i>) > <i>blevət</i>
<i>niuet</i> (dim. <i>niu</i>) > <i>nivət</i>	<i>Paet</i> (dim. <i>Pau</i>) > <i>pəvət</i>

⁽³³⁾ Appliqué aux cheveux frisés.

⁽³⁴⁾ Nom d'un poisson.

⁽³⁵⁾ Pierre plate pour attraper des oiseaux.

Même dans des mots nouveaux, comme l'américanisme

cast. *cacahuete* > *kəkpɾɛt*, *kakavɛt* (cat. *cacauet*)

Les mêmes traitements peuvent se développer dans la phrase par phonétique syntaxique, quand on se sert d'un langage peu soigné et rapide. Mais ils ont lieu dans des cas déterminés. L'*y* disparaît surtout dans l'adverbe pronominal *hi* qui, à cause de sa minceur phonétique et par une fausse séparation du mot dans la phrase, a subi la prothèse d'un *ɛ* : *hei* (comp. *rui* > *arui* ; *ho* > *heu* ; etc.). Cette particule *hei* devient simplement *ɛ* :

hores *hei* ha qui no sé òrɛz- *ɛ* á ki no sɛ (36)
perque *hei* ha una barrera *perk-* *ɛ* àunɛ bɛɽɛɛ

Parfois même elle disparaît :

no *hei* ha dissabte sense sol *nə* a disáttɛ sɛnsɛ sɔl

L'*y* final de mot, devenu intervocalique au cours de la phrase, se prononce *v* (comme dans *fídɛvɛt*) :

des que vos ne sou anada *des kɛ* vor *nɛ* sɔv- ɛnádɛ
ell agradau a tothom *ɛl-* ɛgrɛdáv- *ɛ* totòm

Il en est de même avec le pronom adverbial *ho*, devenu souvent *heu*, qu'on prononce *ɛv* ou *v* :

i no *heu* he dit a nígú { *i* no *ɛv-* *ɛ* dít- *ɛ* nígú
 i no *v-* *ɛ* dít- *ɛ* nígú

L'expression adverbiale *a on* subit aussi l'intercalation d'un *v* :

a on es aquella amor ? *ɛ-v-on-* ɛz- ɛkɛl- ɛmɔ

(36) Comme exemples de ces traitements de phonétique syntaxique dans la phrase, nous avons choisi quelques vers de «cançons populars» recueillies personnellement à Campos à plusieurs reprises.

N. de la R. : Ce travail a été écrit par son auteur en 1959 et envoyé au Comité Organisateur du IX^e Congrès International de Linguistique Romane. N'ayant pas pu être publié dans les *Actes* du Congrès, pour des raisons techniques, l'auteur a permis qu'il fût inclus dans ce fascicule du *Boletim de Filologia*.

Recensões Críticas

Ernst Robert Curtius, **Gesammelte Aufsätze zur Romanischen Philologie**. Francke Verlag, Bern-München, 1960. — 504 pp.

Os estudos, marginais e recensões, reunidos no presente volume, apareceram dispersos em revistas, nomeadamente em *Romanische Forschungen* e *Zeitschrift für romanische Philologie*, entre 1913 e 1952. Na sua maioria, relacionam-se com a temática do livro *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (1948), que em parte precedem, em parte completam, adoptando o método de investigação nele seguido, valorizando os resultados apresentados e a doutrina formulada ao desenvolver assuntos já naquele livro tocados e ao abordar outros, nele ainda não considerados.

O primeiro destes estudos, *Antike Rhetorik und vergleichende Literaturwissenschaft*, incide sobre o motivo do terror da noite eminente na literatura medieval, interpretado como elemento da técnica literária, sc. como fórmula final; fórmulas épicas (*cernas*, a apóstrofe das armas, a *addubitatio* «quid faciat?», a hipérbole, a invocação dos deuses) que igualmente se encontram na poesia épica greco-latina e medieval, francesa, da qual teriam passado para a espanhola; o tópico do «Puer senex»; a génese do culteranismo e conceptualismo desde os fins da Antiguidade até ao gongorismo espanhol. Afirma que «os espanhóis do século XVII leram e imitaram os autores dos fins da Antiguidade e os do século XII. O culteranismo teria, portanto, a sua explicação histórica como adopção consciente de um elemento estilístico do declínio da latinidade e do latim medieval» (p. 17). Nega, no capítulo *Literatur und Nationalcharakter*, que a «agudeza» assente na índole nacional espanhola, e chega, com respeito ao carácter nacional espanhol, à conclusão de que «a continuidade da literatura espanhola não é a de um carácter nacional, invariável; é a de uma tradição literária e universal, que abrange toda a latinidade: áurea, argentina, brônzea e férrea, a pagã e a patrística, e bem assim a da Renascença do século XII» (pp. 19 e sg.). Ao lado do universalismo espanhol e pretendendo substituir-se-lhe, ergue-se o da literatura francesa. Ao analisar os sistemas literários francês e espanhol, no capítulo *Französisches und spanisches Literatursystem*, Curtius interpreta-os como expressões de ideologias nacionais. A sua incompatibilidade e os seus limites levam-no a preconizar, nas observações finais, a revisão do conceito de *clássico*, reduzindo a sua validade ao

período grego que vai de Sófocles até Aristóteles, e ao romano de Cícero até ao fim da era augustiana. Propõe que se subordine a literatura não-clássica, com Calímaco, e a da época meroniana, com Lucano e Estácio, ao conceito do *maneirismo* e insiste na necessidade de a literatura comparativa proceder à investigação da sobrevivência destes dois aspectos da antiguidade greco-latina nas literaturas europeias.

O estudo da sobrevivência de fórmulas patéticas na literatura medieval — *Antike Pathosformeln in der Literatur des Mittelalters* — examina outro elemento da tradição literária, particularmente exemplificado na imitação de Lucano pela épica francesa da Idade-Média.

The Mediaeval Basis of Western Thought é a síntese da concepção fundamental de Curtius, que está na base do livro atrás citado e da presente colectânea. Por isso não teria sido despropositado servir de intróito a esta.

A apreciação elogiosa de *La littérature latine au moyen-âge*, do P.^o J. de Ghellinck, em *Eine neue Geschichte der mittellateinischen Literatur*, põe em relevo a substância e o método do livro, situando-o na história crítica dos estudos da literatura latina medieval, desde a sinopse de Gustav Groeber, no 2.^o vol. do *Grundriss* (1902), até à *Philosophie au Moyen-Âge*, de Etienne Gilson (1944).

Zu Guibert von Nogent apresenta uma extensa lista de emendas das traduções e dos comentários que Bourgin juntou à sua edição da *De vita sua*, de Guibert.

A contribuição para a interpretação da Canção de S. Aleixo — *Zur Interpretation des Alexiusliedes* — parte da apreciação controversa da obra pela crítica de G. Paris, G. Groeber, Ph. A. Becker, K. Vossler, Leo Olschki e E. Winkler, e do facto de ainda ficarem por estudar a composição e o estilo do poema que Curtius passa a analisar pormenorizadamente depois de discutir os problemas relacionados com a crítica do texto, chegando à conclusão de se tratar de obra de arte equilibrada, consciente e segura, da autoria de um poeta criador, engenhoso e erudito, versado na teoria e prática da poesia latina, e refutando, portanto, qualquer relação com a épica popular.

O estudo do *Carmen de prodicione Guenonis* aborda o discutido problema do valor estético e da situação cronológica do poema, procurando Curtius resolvê-lo com base na análise dos elementos estruturais da composição e do estilo e desvalorizá-lo como prova de uma primitiva Chanson de Roland.

Estudando a repercussão da ideia da cruzada na antiga poesia épica francesa — *Der Kreuzzugsgedanke im altfranzösischen Epos* — foca o problema sob o aspecto dos resultados das investigações do historiador Carl Erdmann sobre a génese da ideia da cruzada.

Os estudos particularmente dedicados à antiga épica francesa — *Über die altfranzösische Epik I-V* — foram concebidos como bases de um livro que Curtius não chegou a terminar e que teria sido outra contribuição sua para a história das relações entre as literaturas latina e vernáculas, medievais.

Inicia o primeiro grupo destes estudos por observações retrospectivas e prospectivas, que se cingem aos elementos nucleares de *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, incidindo nomeadamente sobre as relações entre a literatura latina medieval e as literaturas nacionais; passa a intervir na dis-

cussão da gênese da poesia épica francesa, refutando a valorização que considera os produtos arcaicos como superiores, por serem arcaicos, e que despreza os posteriores por razões análogas; classifica a Canção de Faro como fraude literária, que, tal como o Carmen de prodicione Guenonis, não pode passar por prova da existência de poesia épica francesa anterior a 1070; e, descobertos no Fragmento de Haia, elementos de uma epopeia latina medieval, trata, num capítulo especial, das relações entre a poesia épica latina e a francesa, rasgando a história da épica desde Homero e apresentando uma sinopse diferenciada, histórica e genérica, da épica latina medieval. Analisando em particular o Fragmento de Haia, os elementos do seu estilo, ornamentos retóricos e mitológicos, imitados dos épicos latinos desde Virgílio até Prudêncio, acaba por afirmar que o fragmento se baseia numa epopeia latina e que não há indícios de esta, por sua vez, ser a tradução de uma «chanson de geste». O argumento de que semelhante tradução, se existisse, teria resultado na «completa transformação de estilo diverso», não nos parece concludente com relação à matéria dos poemas que pode ter sido tratada diferentemente, e é por isso mesmo que a ausência, por Curtius sublinhada, de elementos de linguagem e estilo que recordassem as chansons de geste não desvaloriza, como indício de uma fonte comum, a identidade dos nomes dos heróis a que a arguição de Curtius reduz os elementos comuns. Sem dúvida, a data incerta do fragmento não permite determinar o gênero da fonte. O próprio Curtius não pode deixar de considerar possível ela pertencer a uma época em que já se sabe terem existido epopeias francesas, e admite que o texto do fragmento é de caráter épico. Ocupando-se, a seguir, da própria *Chanson de Roland* e retomando investigações anteriores acerca da cronologia, do estilo e do argumento, afirma que a data continua incerta, que o estilo, embora assinala o modelo virgiliano, não deixa de ser original graças à linguagem específica de Turolde que «vigorosamente concentra num verso ideias e imagens quer complementares, quer antitéticas», e que o autor, como «autêntico poeta», também «soube inventar um argumento épico corrente» (p.149). Não é, porém, verdade que o estilo da obra não tenha ainda sido estudado, pois foi analisado por K. Vossler em *Frankreichs Kultur und Sprache* (1929, pp.43 e sgs.) e caracterizado por termos de que não discorda a apreciação de Curtius. Abordando o problema da relação do argumento com a batalha de Roncesvalles e como uma Canção de Roland divulgada no IX século, Curtius insiste em que o ponto de partida do poema de Turolde não seria o desastre de Roncesvalles, mas sim o caráter de Roland e a sua projecção, que em conformidade com o gênero épico, é o herói que está no centro do poema, sendo a acção movimentada pelo rancor de seu antagonista. E se este rancor é um dos elementos tradicionais do argumento épico, a hibridiz de Roland e a ponderação de Olivier correspondem ao tópico de «fortitudo et sapientia».

O segundo grupo trata de cinco das epopeias do ciclo de Guilherme: a *Chanson de Guillaume* (=Archamp), *Le Charrot de Nîmes*, *La Prise d'Orange*, *Le Couronnement Louis*, e *Le Mariage Guillaume*. Desistindo de formular nova teoria geral, limita-se a submeter estes poemas à mesma análise metódica e crítica a que sujeitou a *Chanson de Roland*. Por fim, ao esboçar o panorama geral da antiga poesia épica francesa, relaciona as suas feições características

com o período da história francesa que reflectem, de 1050 até 1150. A *Chanson de Roland* marca o início desta poesia épica. Como característicos elementos históricos afiguram-se a Curtius o culto de Carlos Magno, a ideia da guerra santa e a cavalaria. Não nega que tenha havido antecedenças desta poesia, no séc. XI. «Os textos conservados, porém, com a única excepção talvez da *Chanson de Roland*, pertencem aos séc.^{os} XII, XIII e XIV». Não se contentando com a investigação das origens, preconiza o estudo da história do género e das suas metamorfoses, e oferece, ele próprio, um exemplo característico desta orientação histórico-literária ao apresentar a *Chanson de Roland* como a criação do poeta Turolde e, portanto, obra única no seu género, e os cantares épicos posteriores como degenerados, por razões sociológicas, em narrativas de aventuras românticas. — O segundo dos estudos deste grupo incide sobre *Garin le Loherain, Gui de Bourgogne e Aspremon*. Analisando as formas épicas, os recursos estilísticos e os elementos históricos da primeira obra, acaba por atribuir ao poeta o propósito de apresentar os valores ideais, projectados para épocas arcaicas, do estado e das virtudes da Cavalaria a que ele próprio pertence, num romance genealógico e realístico, isento de todos os elementos próprios do romance cortesanesco, — corroborando assim a opinião que G. Groeber formulou acerca do poema. A segunda Canção, «epopeia joglaresca, fabulosa e tardia», «obra sem requintes estéticos e psicológicos», merece-lhe apenas uma análise do argumento sob o aspecto da técnica narrativa. Quanto ao último dos três poemas, examina os seus elementos histórico-literários e culturais.

O terceiro grupo é dedicado a *La Chevalerie Ogier* e a *Doon de Mayence*. Quanto à primeira, cujo argumento analisa por extenso, a apreciação das suas qualidades estéticas corrige a de Gautier, que classifica o poema de «bárbaro», por ser «profundamente germânico», juízo ao qual Curtius opõe estas considerações acertadas: «Julgo que estão a confundir-se duas coisas: a barbaridade dos velhos germanos e a rudeza da literatura amena possível na França de cerca de 1190 (...). A técnica rudimentar corresponde a um gosto grosseiro. O autor do *Ogier* devia conhecer o seu público (...). Em cada época existem simultaneamente muitas camadas de leitores e ouvintes. A rudeza do *Ogier* não é indício de primitivismo, mas sim de uma arte decadente, comercializada, que conta com instintos inferiores, sobretudo com o gosto do horroroso e repugnante» (p. 223). O *Doon de Mayence*, cujo argumento igualmente relata, afigura-se a Curtius como a obra de um único autor, que difere do *Ogier* pelo brio da sua arte e pela riqueza de pormenores pitorescos e surpreendentes. Supõe tratar-se de uma arístia da dinastia flamenga.

O quarto grupo destes estudos da épica francesa começa por tratar da importância que cabe ao mosteiro de Saint-Denis no *Codex Calixtinus* sob o aspecto da acção histórica do mosteiro, das suas relações com a realeza francesa, e da exploração da épica nacional para os seus objectivos, por causa do culto de Carlos Magno em que assenta, considerando a ideologia da realeza de que o mosteiro é o porta-voz, aliada àquele culto, como os fundamentos espirituais do Códice. Passando para a *Chanson des Saxons*, valoriza este poema, apesar dos seus defeitos estéticos, como indispensável prova histórica do interesse do público de cerca de 1200 pela poesia épica e como significativo pela

introdução do elemento do amor romântico e do passatempo da narração poética dos feitos régios. Merece a Curtius particular apreço o *Renaud de Montauban* (*Les quatre fils Aymon*). «O mundo para o qual o romance nos leva, é infinitamente mais rico, pitoresco e também mais humano do que o da epopeia mais antiga». Enaltece a arte com que é desenvolvido o conflito entre as gerações e apresentada a grandeza materna. Admite que se trate da obra de vários autores, que, porém, não teriam sucedido uns aos outros, mas colaborado simultaneamente (como Ph. A. Becker já em 1913 aventurou) segundo esquema determinado pelo seu mandatário para a glorificação do «Santo» Renaud. Voltando depois a ocupar-se do *Couronnement Louis*, nomeadamente dos vv. 157-59 e 204-13, interpreta o poema como a expressão da consciência da missão da realeza francesa nos termos da ideologia desenvolvida em Saint-Denis. Não teria sido o intuito do poeta narrar acontecimentos do séc. IX, mas «glorificar a realeza ideal e descrever os perigos a que os fracos reis a expõem». Classifica o poema de «político», aparecendo nele o «ideal religioso da realeza de Carlos Magno» integrado «na concepção vigorosa de uma história régia inventada», destinada a servir de correctivo para a monarquia degradada desde 1152 por Luís VII.

O quinto e último deste grupo de estudos volta, no primeiro artigo, a tratar da Canção de Faro, criticando a teoria de Karl Heisig, que considera a linguagem do poema como latim barbarizado dos merovíngios e as danças mencionadas na introdução como reliquias dum culto fúnebre pagão. Curtius, em contrapartida, seguindo Bédier, relaciona a mesma menção com a Bíblia (Reg. 18, e sg.), e vê no panegirico de S. Faro um «conhecido tópico antigo e frequente». Tendo, em *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, interpretado o preâmbulo da Canção sob o aspecto do *topos* «todos os povos, países, tempos cantam F.», aduz agora outros exemplos da sua sobrevivência na poesia épica francesa da Idade-Média. — As observações sobre *Girart de Vienne* são dirigidas contra a interpretação do poema por René Louis. Curtius considera como errado ver no «vigoroso ritmo a imitação de uma balada em língua romance». «Semelhantes combinações — continua — não têm fundamento. Não provam nada a não ser a tendência de violar os dados históricos a favor de uma teoria preconcebida. E revelam também que os seus defensores não sabem distinguir entre estilos históricos» (p. 293). Por fim, trata de *Girart de Roussillon*, criticando as análises de Bédier e R. Louis como insuficientes para oferecerem ao leitor uma noção exacta da obra, porque «se limitam a reproduzir a marcha da acção. Omitem tudo o que não pertence — ou antes, parece não pertencer — ao argumento». Assim, apagam-se «as feições particulares da epopeia. Desaparece a individualidade do poeta: a sua concepção do mundo e da história, o seu sentimento da natureza e a sua sensibilidade estética, o seu estilo. A mera análise da acção despersionaliza a obra. Assim, torna-se impossível caracterizar e apreciar a obra como obra literária. Caracterizá-la nesta sua qualidade é, porém, um dos objectivos essenciais da investigação» (p. 294). A seguir, Curtius trata, ele próprio, de destacar os elementos que se lhe afiguravam como característicos deste poema: — o anti-semismo religioso, os motivos financeiros, o gosto da pompa, o interesse pela vida luxuosa, e, quanto à técnica narrativa, a descrição de combates e a marcação

dos cenários por árvores, dos quais classifica os primeiros cinco como «atípicos» e constitutivos, no seu conjunto, «do estilo individual de *Girart de Roussillon*».

A selecção dos poemas épicos nestes estudos analisados não obedece a nenhum plano. Os exemplos apresentados pertencem a épocas e estilos diferentes. Na expressão do próprio Curtius trata-se apenas de «estudos preparativos», de «notas de um leitor de epopeias», das quais «muito tem de ficar *em suspenso*, e muito precisará de ser corrigido». O seu valor reside na orientação destes estudos no sentido da análise estilística, geralmente descurada na investigação da matéria. Menos interessado no esclarecimento das fontes que principalmente absorveu a preocupação dos investigadores, do que nas análises literárias destas epopeias, vai até considerar a análise estilística como susceptível de contribuir, por sua vez, para «o esclarecimento da génese de um poema épico», e mesmo «de decidir — e definitivamente — sobre controvérsias» acerca dela (pp. 294 e sg.), e ele próprio procura apresentar os «elementos característicos» dos poemas analisados. Ao intervir na discussão dos problemas relacionados com a poesia épica francesa, desvaloriza a maioria dos argumentos dos investigadores que o precederam, mas não consegue desvalorizar como absurdo o objectivo da investigação das origens e das bases desta poesia. Por vezes atribui aos seus adversários métodos que não adoptaram. Procurar descobrir atrás dos poemas os acontecimentos históricos com que porventura se relacionam ou em que se inspiram, não significa forçosamente ver nestes poemas meras versificações de sucessos históricos. Seria igualmente injusto interpretar as relações literárias por Curtius descobertas no sentido de meros decalques ou imitações. Sem dúvida, devem-se aos métodos e resultados da investigação de Curtius muito valiosos elementos suplementares, por vezes até essenciais. Não alteram o objectivo da investigação, mas alargam o seu âmbito e não deixam de levar a novas valorizações sob aspectos anteriormente não focados. Históricos, não o são apenas os factos políticos e os feitos militares — são-no igualmente os elementos ideológicos e as situações mentais que os poemas reflectem ou em que assentam. Curtius tende para o desprezo malicioso daqueles que se propõem relacionar as realizações literárias com a história das ideias (v. *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, pp. 19 e sgs.); mais significativo, porém, é as suas próprias investigações terem dado novo impulso a esta orientação do estudo da literatura, no sentido de uma diferenciação mais subtil e ao mesmo tempo de uma concepção mais complexa. Nenhum dos seus predecessores, nomeadamente entre aqueles que investigaram a problemática da Canção de Roland, tentou diminuir o valor e a originalidade da obra na sua forma definitiva. Se Curtius combate a valorização incondicional do arcaico como superior e do mais moderno como inferior, está inteiramente no seu direito, mas ao afirmar o contrário, também, por sua vez, não sai do âmbito da apreciação subjectiva. É que não há valores estéticos absolutos, e a originalidade pode residir tanto no arcaico como no mais moderno, na espontaneidade e na assimilação. Na medida em que Curtius destrói preconceitos arraigados, o procedimento é salutar. Se, porém, pretende substituí-los por normas que considera como indiscutíveis, a situação em princípio não se modifica, e pouco ou nada se ganha com a mera reviravolta.

Os restantes estudos do presente volume incidem sobre Dante, Sicco Polenton, Jorge Manrique, Luís de León e Calderón.

Em *Neue Dantestudien* o A. propõe-se focar as relações entre Dante e a literatura latina medieval, já anteriormente examinadas (em *Europ. Lit. u. lat. Ma., Poetik im italienischen Trecento*, ZrPh, 60, 1940, *Zur Danteforschung*, RF, 56, 1942, e *Dante und das lateinische Mittelalter*, RF, 57, 1943), baseando-se em novos elementos e submetendo à sua crítica as investigações da obra do poeta. Trata em especial de leitores e investigadores de Dante — *Danteläser und Danteforscher* —, apresentando a situação como desanimadora; da edição das *Rime* «magistralmente comentada» por Gianfranco Contini (1939, 1946); de Dante e a latinidade, preconizando, para além do estudo dos clássicos romanos e do escolasticismo, o da filologia do latim medieval, e acentuando o «entusiasmo latino» a acompanhar em Dante o provençal e o filosófico que Contini destaca na evolução do poeta, e, passando para a Divina Comédia, analisa os elementos virgilianos e retóricos no poema, apresentando numerosos exemplos do uso característico, contínuo e intencional da perífrase de nomes de personagens antigas, bíblicas, modernas, e de nomes sagrados, de indicações geográficas, corpos celestes e partes do céu, indicações do tempo, partes do corpo humano, da anominação e da anáfora, terminando por abordar o problema relacionado com a figura de Beatriz e seu significado. Em *Dante und Aleanus ab Insulis* apresenta novas provas da influência de Alano sobre Dante, além do conhecimento que o poeta teve do *Anticlaudianus*, já anteriormente assinalado por Curtius.

No artigo sobre Sicco Polenton procede à análise da sua obra principal, *Scriptorum illustrium latinæ linguae libri XVIII* (1437), «sinopse bibliográfica, classificada por géneros, dos mais célebres autores desde Lívio Andronico até Boccaccio», segundo os princípios da ciência literária medieval, que por sua vez se compenetrou de elementos da gramática antiga. Precisamente por não ser a obra dum intelecto superior, o livro é, na opinião de Curtius, «característico do humanismo médio da primeira metade do século XV».

Em *Jorge Manrique und der Kaisergedanke* analisa o cânone de imperadores nas estrofes 27 e 28 das *Coplas (...) por la muerte de su padre*, relacionando-o com a tradição erudita representada pela *Crónica General* e pelas Vidas dos Césares, de Eutrópio e Aurélio Vitor com a sua «estilização ética» dos imperadores que precede e prepara a sua veneração religiosa e moral, «susceptível de ser adoptada por um senhor feudal cristão que sabia exprimir-se tão impressionante e naturalmente como Jorge Manrique». Examinando a recordação dos imperadores no século XV espanhol, verifica que a tradição romana se apresenta como ambivalente, susceptível de, ao relacionar a história da Espanha com a de Roma, resultar tanto na perfilhação global da ideologia romana como na exaltação da Espanha, afirmando a sua romanidade ou — como em Pérez de Guzmán — a sua anti-romanidade. Em Jorge Manrique, Curtius encontra amalgamados os elementos de ambas as ideologias, romana e nacional.

Em *Nomina Christi* penetra no problema da origem temática do tratado de Luís de León sobre os nomes de Cristo, que Curtius faz derivar da exegese bíblica com as suas reflexões respectivas, transmitidas através do *Decretum Gelasianum* a S. Isidoro de Sevilha.

O estudo de *Calderón und die Malerei* incide sobre o tratado em que o poeta defende a dignidade da pintura, importante por ser o único escrito teórico em que se pronuncia sobre problemas estéticos. Transcrito o texto na íntegra, acrescenta a tradução para alemão das suas partes principais. Relaciona o tratado com as teorias estéticas italianas e espanholas e com o caso concreto a que se refere como depoimento a favor dos pintores de Madrid envolvidos, em 1676, num processo fiscal. Indica as fontes, apresenta um comentário extenso do texto e acaba por indicar as referências à pintura no teatro calderoniano.

Bonner Gedenkworte auf Friedrich Diez e *Gustav Groeber und die romanische Philologie* são comemorações, o primeiro, do 150.^o aniversário do fundador da Filologia Românica, e o segundo, do centenário do nascimento do organizador do monumental «Grundriss der romanischen Philologie». Além de retratar a personalidade de cada um dos dois eruditos, ilustrada por numerosos elementos biográficos, analisando a sua mentalidade, sua evolução intelectual e o método e a orientação das suas investigações, oferecem valiosa contribuição e informação a respeito da história da disciplina, desde os seus inícios até aos princípios do século XX.

O volume é completado por algumas recensões críticas dos livros *The Classical Tradition*, de Gilbert Highet, *La Chanson de Guillaume*, publicado por Duncan McMillan, dos trabalhos *The Study of the Philosophies of the Renaissance* e *Humanism and Scholasticism in the Italian Renaissance*, de P. O. Kristeller; da obra *Il secolo XV*, de Cleto Carbonaro e *Der italienische Humanismus*, de Eugenio Garin, do estudo *Petrarch's Conception of the «Dark Ages»*, de Th. E. Mommsen, dos livros *The Dawn of Humanism in Italy* e *Il primo secolo dell'Umanesimo*, de Roberto Wais.

É de lamentar que no volume não se indiquem as revistas em que foram reproduzidos os trabalhos que o constituem, e que falte, provavelmente por lapso, a lista dos estudos da literatura medieval publicados por Curtius desde 1938 e que a anotação da p. 106 promete para o fim do presente livro.

A. E. BEAU

Heinrich Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik. Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*. Max Hueber Verlag, Munique, 1960. — 2 vols., 957 pp.

O manual da retórica literária de H. Lausberg propõe-se, por um lado, sistematizar os elementos da retórica fundamentais para o estudo da literatura, e por outro, contribuir para a orientação da filologia interpretativa, limitando-se, porém, à retórica da Antiguidade e sua projecção para a Idade Média e época moderna.

Dado o duplo propósito do livro, classifica, descreve e explica em 1242 §§ (604 pp.) os fenómenos literários de carácter retórico — e tanto os estilísticos como os discursivos e poéticos —, apresentando para cada um dos assuntos tratados — as artes em geral, as artes liberais e a gramática — a retórica, sua

relação com a poética e a filosofia, seu sistema e cada um dos seus elementos, a poética, seus recursos, objectos e modos miméticos — definições exactas e exemplos característicos, completando a sistematização que preenche todo o 1.º volume, pelos índices terminológicos, latino, grego e francês (este último também ideográfico) insertos no 2.º (352 pp.), o que consideravelmente facilita a consulta.

Citamos, como instrutivo da concepção e orientação metódica do livro, o passo que trata da relação entre a retórica e a poética (omitindo, porém, as indicações remissivas a outros §§). «A poética distingue-se da retórica menos pelo facto do trabalho dividido (que também há na retórica [...]), do que pelo intuito mimético: — enquanto que o orador considera como seu *officium* influenciar o público(...), o *officium* do poeta é a imitação (*μίμησις*) concentrada (*Κεκολλημένη*) da realidade humana e extra-humana (...). É certo que o poeta também exerce influência sobre o público, mas através da *μίμησις* característica da poesia. (...). O artista mimético, a princípio, encontra-se na situação do *spectator*, que, graças à sua experiência inata e cultivada (*ars in inspectione rerum posita*) por meio da *inspectio*, conhece (*cognitio*) e aprecia (*aestimatio*) a realidade da vida (*natura, res*), não ficando, porém, por aí, transformando num *opus*, por meio do processo de concentração mimética e por meio de uma apropriada *ars in affectu posita*, a realidade conhecida e apreciada da vida, que pode ser extrínseca ou ser apenas espiritual, intelectual-estético-afectiva. O público como *spectator* encara, na atitude da *inspectio* (*cognitio et aestimatio*) tanto a realidade da vida (*natura*) como o *opus* que mimeticamente a representa, agradando-lhe (...) este confronto entre realidade e *μίμησις*. Além disto, o poeta tem a oportunidade de fazer actuar sobre o público a sua concepção da vida, expressa no *opus*, influenciando assim, à maneira do orador, a realidade da vida. É característico da diferença entre a retórica e a poesia o facto de os *genera* do discurso se distinguirem pela modalidade da sua relação com o público (...), enquanto que os *genera* da poesia são determinados pelo género e o objecto da *μίμησις* (...). — A história da literatura assinala um processo pré-estabelecido e contínuo da interpenetração entre a retórica e a poesia: por um lado, a retórica serve-se de elementos miméticos e portanto poéticos (...); por outro lado, a poesia, para a realização discursiva e linguística dos seus propósitos, tem de recorrer aos mesmos meios que a retórica (...), distinguindo a retórica e a poesia entre o valor dos *praecepta* e das *licentiae* (...). São, porém, comuns à poética e à retórica os fundamentos da divisão didáctica (*de arte* subdividida em *de inventione*, *de dispositione*, *de elocutione*, *de opere*, *de artifice* [...]) (...) — Por um lado, a retórica pode recuar a sua origem até ao poeta Homero (Quint. 2,17,8 [...]), por outro lado, a ilimitação objectiva permite à retórica (...) transmitir todas as suas técnicas à poesia. Dado que a elaboração da retórica como matéria de ensino foi muito mais pormenorizada do que a da poética, não é de admirar a supremacia da retórica sobre a poesia. — A poética é uma arte especializada (...); na sua origem não pertence, portanto, às *artes liberales*. Como, porém, a exegese poética faz parte do ensino da gramática (...), e como a leitura dos poetas continua, repetida e aprofundada, através de toda a vida dos retores (e de todas as pessoas cultas) (...) a crítica (receptiva) (...) deve ser considerada como parte da *ars grammatica*.

A crítica literária (...), porém, representa o aspecto «teórico» tanto da poética como da retórica (...). Assim, as relações entre a poética e a retórica são muito íntimas: — o terreno comum aos poetas e aos oradores no exercício das suas funções é a interpenetração das duas artes nos artistas produtivos (...); o terreno comum às duas artes para o público apreciador da literatura é a crítica literária. A poética e a retórica encontram-se, portanto, na abstracção «teórica» (...) que lhes é comum, da realização artística (pp. 43 e sg.).

Contudo, o A. do Manual não cai no erro de sobrestimar o valor da retórica. Não deixa de expressamente admitir que para a interpretação da literatura «a retórica literária por si não chega, nem no que diz respeito à expressão literária, dos pensamentos e da linguagem, e muito menos ainda com respeito às substâncias expressas na literatura na mais ampla acepção do termo. O ensino da retórica literária pretende ser um antídoto, uma defesa contra a actualização precipitada do contacto com a individualidade da obra de arte e com o seu autor individual. A retórica quer indicar a *langue*, que é a expressão convencional da *parole*. A *langue* sem *parole* é morta, a *parole* sem *langue* é desumana: — a língua, a arte, a vida social e individual assinalam a interdependência dialéctica entre *langue* e *parole*. O presente Manual propõe-se apresentar, numa primeira sinopse, os fenómenos da *langue* literária» (Prefácio).

A. E. BEAU

Friedrich Schlegel, **Geschichte der alten und neuen Literatur**. Herausgegeben und eingeleitet von Hans Eichner (= Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe, herausgegeben von Ernst Behler unter Mitwirkung von Jean-Jacques Anstett und Hans Eichner. — VI. Band, 1. Abteilung: Kritische Neuausgaben). Verlag Ferdinand Schöningh, Munique - Paderborn - Viena/Thomas Verlag, Zurique, 1961. — L, 434 pp.

Iniciada em 1958, a nova edição crítica das Obras de Friedrich Schlegel, com o vol. XI, *Wissenschaft der europäischen Literatur*, publicado do espólio do crítico (cf. BF XVII, 205 e sgs.), continua, na parte dos escritos histórico-literários, pela apresentação do vol. VI, relativo à história da literatura antiga e moderna e que reimprime as lições do curso de literatura desde as épocas da Antiguidade até aos princípios do século XIX, realizado em 1812 em Viena de Áustria, perante um auditório constituído por nobres e intelectuais, e publicado em 1815 e, em 2.^a edição, refundida e aumentada, nas *Obras Completas*, de 1822.

Em 16 lições apresenta a história literária desde a Antiguidade até à época coeva, começando, depois de breve introdução do Curso, esboço do plano e considerações gerais acerca da influência da literatura sobre a vida e o valor das nações, pela poesia grega até Sófocles (I), continuada, através da sofística e da filosofia, até à época alexandrina (II), passando a seguir a des-

crever a influência dos gregos sobre os romanos, de cuja literatura trata sumariamente (III). A «pouca duração da literatura romana» leva-o a passar da época iniciada por Adriano para a influência do pensamento oriental na filosofia do Ocidente, para a religião e poesia hebraicas, a religião persa e a Bíblia (IV), e ainda para a análise da literatura, do pensamento e da mentalidade indianas (V). Estudadas a influência do cristianismo sobre a língua e literatura latina e a transformação operada pelos povos nórdicos com referência aos cantares épicos e à mitologia e poesia nórdica (VI), apresenta as características gerais da Idade-Média, descreve a génese das línguas europeias, analisa a poesia medieval, a influência normanda sobre o espírito dos poemas da cavalaria, nomeadamente do ciclo carolíngio (VII), continuando pelo estudo do ciclo da Távola Redonda e da influência das cruzadas e do Oriente sobre a poesia ocidental, das canções árabes, do *Livro dos Reis*, de Firdusi, da redacção definitiva da *Canção dos Nibelungos*, da obra de Wolfram von Eschenbach, da arquitectura gótica, da poesia cavalleiresca posterior, do *Cid* (VIII). A lição dedicada à literatura italiana incide sobre o espírito alegórico da Idade-Média, o cristianismo e a poesia, Dante, Petrarca e Boccaccio, procurando definir o carácter geral da poesia italiana; refere-se aos poetas latinos modernos, denunciando como nociva a sua influência, à antiga mentalidade e política romana e a Maquiavel, acabando pelo relato das grandes descobertas e invenções do século XV (IX). A seguir informa sobre a literatura dos povos do extremo Norte e do Leste da Europa, e sobre o escolasticismo e o misticismo alemão medieval (X). Considerada a filosofia de antes e depois da Reforma, trata da poesia dos povos católicos, espanhol, português e italiano, representada nomeadamente por Garcilaso, Ercilla, Camões, Tasso, Guarini, Marino e Cervantes (XI). A lição seguinte abrange a literatura narrativa romanesca, a poesia dramática espanhola, a produção de Spenser, Shakespeare e Milton, a época de Luís XIV e a tragédia francesa (XII). A seguir descreve e discute a filosofia do século XVII, as ideias de Bacon, Grócio, Descartes, Bossuet e Pascal, a mentalidade modificada, o espírito do século XVIII, o ateísmo francês e o espírito da Revolução (XIII), passando depois a caracterizar a literatura amena francesa e a imitação dos ingleses, as obras representativas da moda literária na França e na Inglaterra, o romance moderno, a prosa de Rousseau e de Buffon, a poesia de Lamartine e as canções populares na Inglaterra, as obras de Scott e Byron, o novo teatro italiano, a crítica e historiografia inglesa, a filosofia do deísmo e a fé moral, o regresso à «filosofia melhor e superior» na França, com Bonald, Saint-Martin, Lamennais e Maistre, terminando por referências a William Jones e Burke (XIV). Finalmente, volta-se para as letras alemãs, começando pela filosofia de Espinosa e de Leibniz, continuando pela língua e poesia dos séculos XVI e XVII, com referências particulares a Lutero, Hans Sachs, Jakob Boehme, Martin Opitz e a escola silesiana, descreve a degeneração do gosto na segunda metade do século XVII e a regeneração da literatura alemã no século XVIII, que leva ao seu período áureo, pela primeira geração da literatura alemã moderna, que é a dos iniciadores (XV). Termina pela característica da época do genialismo literário, da tendência da poesia para a natureza, a actualidade e a realidade viva, da crítica alemã representada por Lessing e Herder, da concepção estética predominante, de Lessing filósofo, da

liberdade de pensamento e do ilusionismo, da terceira geração, com a filosofia de Kant e a poesia de Goethe e Schiller, esboçando por fim as perspectivas do futuro e procurando definir a importância da literatura alemã para a história universal e a ideia da época contemporânea (XVI). Analisando a situação específica da literatura alemã do seu tempo, reivindica para o «génio alemão» a função de sintetizar a cultura intelectual das quatro nações cultas do Ocidente que são a italiana, a francesa, a hispânica e a inglesa, ficando reservado a ele, na sua qualidade de «raiz germânica de toda a evolução da nova era cristã» e de «origem da grande criação intelectual da Europa», a acrescentar à arte e imaginação dos italianos, à razão e retórica dos franceses, ao senso crítico e histórico dos ingleses, e ao poderoso sentimento nacional e vivo génio poético hispânico, a consciência dos «princípios ocultos da vida intrínseca, onde aquelas forças elementares (da consciência extrínseca) já não aparecem separadas, mas onde toda a força da consciência viva, pensativa e produtiva, nasce da raiz comum».

Na afirmação do próprio Schlegel no prefácio da primeira edição, o Curso não oferece propriamente uma «história literária»; seu propósito «foi e não pode ser outro do que escrever o espírito da literatura em cada época, na sua totalidade, na evolução histórica que seguia nas mais importantes nações», entendida a literatura como «a súpula da vida intelectual duma nação», que, como tal, abrange «todas aquelas artes e ciências, representações e produções que dizem respeito à própria vida e ao Homem mesmo, todavia sem ter em mira uma acção externa, limitando-se a actuar sobre o pensamento e a língua, e não dispondo de outra matéria do que da palavra e da escrita para representarem ao espírito a vida e o Homem. Entre elas figura em primeiro lugar a poesia, e ao lado dela a história narrativa e descritiva; a reflexão e as intuições superiores na medida em que se referem à vida e ao Homem e sobre eles actuam; por fim, a eloquência e a crítica, desde que ultrapassam os efeitos passageiros da expressão oral, manifestando-se em obras literárias que ficam. Tudo isto abrange quase toda a vida espiritual da humanidade». Esta elevada concepção schlegeliana da substância, plenitude, finalidade e dignidade da literatura não é inteiramente inédita; é-o, porém, ao reivindicar para a amplitude da literatura, como ele a concebe, tão alto valor, por ela se exprimir pela Língua, que Schlegel considera como o máximo valor humano ao lado do próprio espírito, e pela escrita que, a seu ver, é a mais admirável e importante invenção do espírito humano. «Foi meu propósito — afirma ao terminar o Curso — considerar nesta obra a literatura na sua generalidade, com inclusão da filosofia, e não sob o aspecto habitual, crítico, apenas filológico ou estético, mas sim, a evolução e continuidade de toda a vida intelectual nas nações importantes da Antiguidade e da Europa moderna, através de todas as épocas, chegando assim a uma noção viva, plena e historicamente completa daquela grande potência intelectual que abrange toda a cultura espiritual superior da humanidade ou toda a história, intuição, investigação e arte que, para actuarem, recorrem ao discurso ou ao verbo». É que há ainda, como no início da Lição I refere, outro aspecto que se propõe focar no Curso e que se lhe afigura como particularmente significativo: o da influência da literatura sobre a «realidade da vida, os destinos das nações e a marcha da história». Considera como «certo e geralmente reconhecido que o espírito

e a cultura intelectual de uma nação não são menos importantes para o Estado e para o regente do que o poder físico e a glória externa» (p. 392).

Os seus intuitos críticos levam Schlegel a abordar o problema da originalidade e da tradição. Procura justificar o valor histórico de uma e outra. «É inevitável que as nações que acabam por intervir na história universal e na evolução geral da humanidade herdem grande parte da sua cultura espiritual das nações anteriormente constituídas; não é razão para as censurar. Seria absurdo pretender introduzir na literatura (...) a ideia de uma cultura nacional autárquica e isolada. Não é de censurar a assimilação independente que não sacrifica à cultura estranha os elementos específicos e originais do génio e da língua, das lendas e da mentalidade nacionais. O saber é, em si, propriedade do génio e da língua; o génio de um poeta ou de um escritor didáctico que pretende actuar sobre o seu povo é elevado e enriquecido ao ver o alto grau e a perfeição a que noutros povos se elevaram a arte e o pensamento, o génio e a língua. Morta é só aquela imitação que, em vez de aspirar pelo alargamento e pela assimilação geral do espírito, se limita a cingir-se, acanhada, a isoladas formas estéticas de uma nação estranha que raras vezes convêm inteiramente a outras, e que pretende conseguir à força pela arte o que nunca pode prosperar a não ser no seu âmbito natural» (pp. 65 e sg.).

Menos equilibrado se revela Schlegel ao pretender contribuir com estas lições para a «distinção perfeita e intuição certa do bom e do mau na própria literatura», nos termos do final da 1.^a versão do Curso (p. 413). É que os critérios de valorização que adopta são determinados pela sua conversão ao catolicismo.

Mais consideráveis do que os juízos baseados no subjectivismo ideológico de Schlegel, e que desde o princípio provocaram violenta reacção entre os seus críticos, são aqueles que derivam dos seus conceitos estéticos fundamentais, nomeadamente do seu conceito do *romântico*, definido por ele como ligando «na mais ampla acepção da palavra (...) os jogos da fantasia e do espírito com os sentimentos e as visões que a vida oferece e produz numa mente ricamente dotada» (p. 403). Nesta acepção o conceito estende-se à própria poesia antiga, anterior à cristã, dos cantos homéricos e das literaturas orientais (pp. 285 e sg.).

Na sua Introdução, Hans Eichner, o organizador do volume, descreve a evolução da historiografia literária de Friedrich Schlegel, analisa a génese e realização do presente Curso e a repercussão que teve no público e entre os críticos coevos.

No que diz respeito ao texto das lições, os no presente volume reproduzidos são os da 2.^a edição, revista e aumentada, que é a das Obras Completas de 1822. São reimprimidos na íntegra, aparecendo os aditamentos à 1.^a edição do Curso, de 1815, marcados por parêntesis < >. Acrescentam-se, no fim de cada página, as variantes.

A. E. BEAU

Lexikon der Weltliteratur im XX. Jahrhundert, 2 vols., I (A-J, 578 pp., 76 gravuras), II (K-Z, VIII + 627 pp., 37 gravuras). Editorial Herder, Friburgo, Basileia, Viena, 1960-61.

Organizado pelo Instituto de Estudos Europeus de Viena-da-Áustria, e pelo Instituto Lexicográfico da Editorial Herder, de Friburgo, com a colaboração internacional de mais de 300 autores, o presente *Dicionário da Literatura Universal do Século XX* informa em cerca de 1900 artigos sobre os poetas e escritores considerados como representativos ou característicos das várias literaturas nacionais e mesmo regionais e sobre a evolução dos géneros, conceitos, movimentos e estilos literários da época contemporânea, desde o período final do século passado até aos nossos dias.

Em princípio, o conceito de *literatura* aparece, neste Dicionário, limitado à produção lírica, dramática e épica. Contudo, entre os autores tratados figuram também Henri Bergson, Carl J. Burckhardt e Bertrand Russell, e os artigos sobre as literaturas nacionais incidem igualmente sobre numerosos ensaístas e críticos de renome, enquanto que os dedicados aos géneros literários abrangem também a crítica e estética literária. Seria, porém, de desejar, que autores tão representativos e influentes como Charles du Bos, B. Croce, E.R. Curtius, F. Gundolf, M. Heidegger, J. Ortega y Gasset fossem também apreciados individualmente e não apenas mencionados nas sinopses. Entre os romancistas, damos pela falta de um artigo referente ao Príncipe de Lampedusa, e se Machado de Assis mereceu um artigo especial — com toda a razão — não se justifica a ausência de outro sobre Eça de Queiroz.

Os artigos sinópticos não tratam apenas das literaturas nacionais, como ainda das regionais e étnicas, nomeadamente das africanas (euro-africanas e indígenas), albanesa, alemã, americanas (anglo-americana e hispano-americana), árabe, australiana, austríaca, belga, checa, brasileira, búlgara, canadiana, catalã, chinesa, dinamarquesa, eslovaca, espanhola, estoniana, finlandesa, flamenga, francesa, frísia, grega, hebraica, húngara, indiana, inglesa, iraniana, irlandesa, islandesa, italiana, japonesa, jugoslava, letónia, lituana, neerlandesa, neozelandesa, norueguesa, polaca, portuguesa, provençal, romena, russa, sueca, suíça, turca, ucraniana, galesa e vasca.

Entre os géneros literários aparecem como especialmente analisados e historiados, além do drama, da lírica, da novela e do romance, e a sua evolução contemporânea nas várias literaturas, o romance policial, a literatura radiofónica, a sátira e a utopia, o folhetinismo, a crítica literária e a ciência da literatura; entre os conceitos literários, além do do trágico, os do grotesco, do humorismo e da ironia, do monólogo interior, do tempo e da psicanálise na literatura, e da literatura universal; entre as correntes literárias, o dadaísmo, o existencialismo, o futurismo, o naturalismo, o surrealismo e o simbolismo; e finalmente as teorias estéticas recentemente desenvolvidas na Alemanha, na Áustria, na Suíça, na Inglaterra e nos Estados Unidos, na Itália, na Rússia, Polónia, Checoslováquia, Espanha e América Hispânica.

Cada um dos artigos referentes aos autores contém, além das indicações meramente bio-bibliográficas, a descrição da evolução intelectual e literária dos poetas e escritores, das influências que sofreram e daquelas que deles partiram,

integrando-se assim na vida mental da época, e breves análises informativas e críticas das suas obras principais. Os artigos mais extensos como os que tratam de Benn, Bernanos, Bloy, Broch, Claudel, Conrad, T. S. Eliot, Faulkner, García Lorca, George, Gide, Giraudoux, Hamsun, Hauptmann, Hemingway, Hofmannsthal, Ibsen, Joyce, E. Juenger, Kafka, Thomas Mann, Mauriac, Musil, Pound, Proust, Rilke, Sartre, Shaw, Strindberg, Tolstoi, Valéry, Virginia Woolf, W. B. Yeats e da poesia cristã, aparecem acompanhados de largas, variadas e até controversas apreciações críticas de autores de nacionalidades diferentes. Teria sido interessante apresentar também as opiniões divergentes exteriorizadas sobre uma figura tão importante e tão discutida na literatura universal contemporânea como Nietzsche...

Os artigos que dizem respeito às literaturas nacionais e regionais e às correntes literárias apresentam um panorama da actividade literária relacionada com a evolução histórica, política, social, intelectual e ideológica dos países e da época, e é ainda à sua luz que é considerado o desenvolvimento dos géneros, conceitos e estilos literários.

A colaboração internacional garante geralmente informações seguras e apreciações independentes. Citemos, entre os 300 colaboradores, os nomes de E. Alker, Carlos Bousoño, H. Cidade, R. Faesi, E. Heller, Roland Hill, Erich Kahler, Eudo C. Mason, Zenta Maurina, A. Soares Amora, René Wellek, A. Zamora Vicente. Por outro lado, esta mesma diversidade de colaboradores e a heterogeneidade dos seus critérios está na origem das discrepâncias quantitativas e qualitativas que igualmente não podem deixar de se fazer notar numa obra deste género. Assim, dada a variedade de autores que por vezes colaboram num dos artigos sinópticos — como é o caso, v. gr., do que informa sobre a lírica na Alemanha, Inglaterra, América, França, Rússia e Espanha — é inevitável certa desigualdade de concepção e redacção, em cada uma das partes; no caso indicado, o capítulo mais sistemático é o que trata da lírica francesa contemporânea.

Na sua maioria, os artigos reunidos nestes dois volumes, são breves ensaios, e o Dicionário, além de ser obra de consulta, é um veículo de orientação literária, histórica e crítica.

A. E. BEAU

Emil Staiger, **Goethe 1814-1832**. Atlantis Verlag, Zurich, 1959. — 548 pp.

O 3.º e último volume do *Goethe*, de Emil Staiger (cf. sobre os vols. I e II, BF XIII, pp. 344 e sgs., e XVI, pp. 144 e sgs.) abrange os derradeiros 18 anos da existência e actividade do Poeta, o período da sua produção literária que vai desde o *Divã ocidental-oriental* até ao final da Segunda Parte do *Fausto*, incidindo a análise interpretativa de S., além de nestas duas obras, ainda particularmente no exemplo característico da prosa descritiva e narrativa do velho Goethe, na *Festa de S. Roque em Binga*, na poesia da *Trilogia da Paixão*, no romance *Os anos da peregrinação de Guilherme Meister*, na

Novela concebida pelo Poeta como modelar do género, na *Poesia lírica* da última fase, e na autobiografia, *Ficção e Verdade*. Quase metade do livro trata, porém, da Segunda Parte do *Fausto*.

É uma das qualidades significativas deste Goethe de E. S. e que neste vol. III ressalta com admirável evidência, distinguindo a obra de todas as outras sínteses do género, o autor nunca forçar o sentido nem das obras nem das expressões isoladas de Goethe, não lhes atribuir significados filosóficos ou até místicos, sem todavia bagatelizar o seu significado, não pretender ocultar incongruências e defeitos, ou transformá-los até, através de interpretações habilidosas, em perfeições de arquitectura e construção intencional. E. S. contenta-se com a tentativa de compreender as obras assim como Goethe as concebeu e redigiu. Deixa, v. gr. de indagar os elementos místicos que outros pretendem adivinhar no *Divã*. É característica a esse respeito a interpretação do poema *Selige Sehnsucht*, que renuncia à «grande erudição» por outros críticos ostentada na análise destes versos. «O misterioso — afirma — é tão frágil que facilmente pode ficar esmagado». É este um perigo que a discreção do método de S. não corre. Assinala, e, quando muito, procura explicar os defeitos, as incoerências e as incongruências da composição do *Divã*, do *Meister* e do *Fausto*, aceitando-os como factos.

O seu procedimento discreto e cauteloso revela-se como mais penetrante, elucidativo e fecundo do que todas as tentativas de enquadrar a Obra de Goethe num esquema preconcebido ou numa concepção integral e homogênea da sua personalidade. Só Friedrich Gundolf, no seu *Goethe* (1916), conseguiu apresentar o Poeta numa concepção integral que, embora não susceptível de fazer inteira justiça a toda a plenitude e todo o dinamismo de Goethe, não deixa de, em princípio, evidenciar como coerentes e integrantes os elementos essenciais da sua existência poética, sem todavia devidamente considerar o que entre eles há de vago, de transitório e indeciso, por estas feições não condizerem com a plasticidade que Gundolf procurou imprimir ao Goethe por ele ideado e apresentado.

A comparação do Goethe de E. S. com o de F. Gundolf impõe-se sob vários aspectos. Embora raríssimas vezes S. cite o livro de Gundolf, e quando o cita é com malícia ou desprezo e para discordar, há certas afinidades entre as duas obras. Se é certo que os seus objectivos são diferentes, continua a ser verdade já pouco reconhecida e recordada que foi Gundolf quem neste seu livro e noutros, nomeadamente em *Shakespeare und der deutsche Geist* abriu o caminho, na crítica e na história literária alemã, para o estudo dos fenómenos e valores estilísticos. S., como Gundolf, vê no *kairos* de Goethe «uma existência orientada no sentido do presente, mas de um presente de muitos modos penetrado pelo passado e pelo futuro, de maneira que o Ser aparece no Devir, e o Devir, no Ser» (479). Renunciando, como Gundolf, à adopção de categorias psicológicas e psicanalíticas, ao delineamento de perspectivas sociológicas, à história ideológica e à análise de símbolos, S. segue o método rigorosamente fenomenológico. Como Gundolf, preocupa-se «menos com a pessoa e a vida do que com o Poeta e a poesia» (480). Nas observações finais do presente volume, S. pronuncia-se sobre o objectivo e o método do seu estudo. «Consideramos Goethe — escreve — sob o aspecto contínuo de princípios de-

terminativos, de algo de geral que absorve todos os elementos singulares, reunindo-os numa totalidade, isto é, sob o aspecto da estrutura da imaginação criadora do Poeta, o *ritmo* da sua existência, que tem a sua expressão estética no *estilo*. Até este ponto, S. em princípio não se afasta de Gundolf, e está ainda próximo dele ao afirmar que deseja saber «como a realidade poética nasce do ritmo, como o ritmo lhe dá coesão, penetrando em todos os seus elementos e na sua totalidade. Isto só se consegue, se se compreende que o ritmo pertence à existência humana» (474 e sg.), e ao atribuir à interpretação metódica a função de «demonstrar a unidade rítmica de uma obra isolada ou de uma série de obras» (477).

O *Goethe* de E. S. distingue-se, porém, fundamentalmente do de Gundolf por a sua descrição, análise e interpretação rigorosamente se cingir aos elementos que a Obra do Poeta oferece, nas suas feições características, ainda que incongruentes e incoerentes no processo da sua auto-realização. O conceito do *ritmo*, em que S. tanto insiste, permite-lhe interpretações mais insinuantes e mais adequadas do que as permitiu a Gundolf o conceito de *estrutura*, que na sua concepção se sobrepõe ao de *ritmo*. É sobretudo no método interpretativo que S. difere de Gundolf. Contudo, ambos chegam por vezes a resultados idênticos.

Ao anunciarmos o vol. I deste *Goethe* procuramos esboçar a situação do autor, até então conhecido por magistrais estudos interpretativos de obras isoladas, perante a interpretação, neste livro iniciada, da totalidade de uma obra poética, através das suas gêneses e metamorfoses, perante a necessidade de aliar o método fenomenológico-interpretativo ao da interpretação histórico-literária. Agora, no final do vol. III, o próprio S. aborda a mesma questão, integrando-a na situação actual da ciência da literatura e da história literária. As suas observações são tanto mais ponderáveis quanto é certo que são o resultado de larga e profunda experiência. «Seria tempo — diz — de pôr fim à disputa entre a ciência literária interpretativa e a histórica. Os antagonismos que tanto costumam ser acentuados, são insignificantes. A interpretação acertada seguirá o método histórico na medida do possível, e o historiador não pode nem deve subtrair-se à interpretação, desde que não queira perder-se no abismo do passado. A conciliação, porém, só é possível se a interpretação se resolver a não se limitar, como até agora se limitou, a incidir sobre obras isoladas, passando a estender-se ao estudo de evoluções, sequências, processos genéticos e transições. As sequências explicam-se-ão como mutações estilísticas, ou antes: trata-se de compreender as metamorfoses que um ritmo sofreu durante a vida de uma pessoa, ficando, porém, fundamentalmente, o mesmo» (482 e sg.).

O *Goethe* de E. S. é um exemplo perfeito da aliança dos dois métodos, estético-interpretativo e histórico-genético, tão representativo da valorização actual do Poeta e da sua Obra como o de Gundolf o fora das preocupações da geração anterior.

A. E. BEAU

Dieter Woll, *Wirklichkeit und Idealität in der Lyrik Mário de Sá-Carneiro*. Romanisches Seminar der Universität Bonn. Bonn, 1960. — 213 pp.

Na escassa literatura crítica da poesia de Sá-Carneiro, esta tese de Dieter Woll, apresentada na Universidade de Bonn e que deve a sua existência à sugestão do prof. Harri Meier, é o primeiro estudo extenso que submete a lírica do Poeta a análises ponderadas e penetrantes, procurando através delas pôr em relevo as suas características mais significativas sob o aspecto, pelo presente trabalho focado, do antagonismo entre a realidade e a idealidade.

Partindo, na Introdução, da estranheza que esta poesia causa, apesar da ausência, nela, de inovações formais, complicações sintácticas, esoterismo linguístico e hermetismo significativo, explica aquela estranheza principalmente pela mentalidade em si controversa do Poeta, da heterogeneidade das suas atitudes de megalómano e apaixonado, de super-homem irritado e melancólico hipersensível, subtraindo-se a sua personalidade a qualquer classificação inequívoca. «Parece constantemente negar-se a si próprio» (11).

Depois de apresentar a biografia resumida de Sá-Carneiro — que, todavia, tem o mérito de ser a primeira relação exacta e documentada da vida do Poeta — o A. passa a estudar, no cap.^o I, a atitude de Sá-Carneiro perante a Realidade representada pela sociedade humana, i. é, pela sociedade burguesa da época, com a sua mentalidade particular, suas concepções e convenções, inaceitáveis para o artista, e a sua sensibilidade estética que lhes opõe a sua «desumanidade» ou «inumanidade». Contudo, não deixa de sentir igualmente forte inclinação para a felicidade burguesa e cotidiana, que parece desmentir o vigor das suas reacções «desumanas». O antagonismo e a inconstância das duas atitudes correspondem ao dualismo da personalidade do Poeta e à sua própria situação social: «(...) uma vez que Sá-Carneiro deixava de considerar a subordinação da sua vida à arte como estado natural, era inevitável o seu postulado da arte absoluta e as exigências elementares de uma vida no sentido mais amplo entrarem em conflito, tanto mais quanto é certo que (...) concebe a sua actividade artística em primeiro lugar como preocupação subjectiva, não pretendendo (...) com a sua obra criar um valor supra-subjectivo para uma colectividade que justificasse sacrifícios seus. Sob este aspecto os lamentos de Sá-Carneiro sobre a sua vida inútil, ainda que se apresentem como a expressão de uma personalidade inconsciente, são mais do que mera reprodução de disposições momentâneas, precisamente por se referirem a valores humanos cuja perda sente em toda a sua gravidade» (47).

O cap.^o II trata da Realidade como *teatro* ou *cenário*, verificando o A. que em Sá-Carneiro «o impulso da idealidade é tão veemente que nem a natureza nem a civilização conseguem exercer sobre ele atracção contínua» (53). A tentativa de, em *Manucure*, explorar poéticamente e na sua totalidade a moderna realidade europeia, que abrange a civilização técnica e determinada disposição mental para gozar as múltiplas atracções dessa civilização, fracassou, como o consegue demonstrar a análise deste poema.

Passando, no cap.^o III, a ocupar-se da poesia do entusiasmo vago, esclai-

rece as relações da lírica de Sá-Carneiro com a do Saudosismo, nomeadamente de Mário Beirão, apesar das concepções que fundamentalmente separam o individualismo de Sá-Carneiro do nacionalismo saudosista.

O cap.^o IV estuda a poesia do Sensacionismo. Contém excelentes observações acerca da linguagem poética de Sá-Carneiro, confrontada com a de alguns exemplos característicos da poesia de Mário Beirão, igualmente expressivos de sensações emocionais provocadas pela realidade, para integrar ambos num movimento literário transcendente que abrange o Decadentismo do século XIX e o Futurismo europeu do século XX.

Nos cap.^{os} V e VI trata da vivência do espaço e da sua extensão metafísica, que leva o Poeta a procurar um mundo que, para além das suas emoções sensacionistas, transcenda toda a imaginação, e a cujo mistério apenas consegue aludir na sua lírica.

O cap.^o VII, intitulado «Sensacionismo sem mundo concreto e Simbolismo contemplativo», chega, através das suas análises, à conclusão de que o Poeta anseia ser independente do objecto real (110), acabando a forma linguística por se apresentar como o próprio «reflexo do mundo ideal sonhado», e ficando a «idealidade vazia» substituída pela «realidade poética idealizada» (120). Por isso, este cap.^o insiste mais ainda do que os outros no estudo de pormenores estético-formais.

De questões estético-formais e em particular daquelas que se relacionam com a linguagem e o ritmo, trata o A. também no cap.^o VIII, que se propõe focar os elementos específicos e os limites do Simbolismo de Sá-Carneiro, e as feições «modernísticas» da sua lírica.

O cap.^o IX, descrevendo a busca do Eu ideal, gira à volta do tema da desilusão, apresentando comparações elucidativas da sua expressão eufórica e elegíaca em Sá-Carneiro com a de Rimbaud, Mário Beirão e Bernardim Ribeiro.

O cap.^o X define a existência de Sá-Carneiro como a-histórica, como situação concebida como imutável, evidente em antíteses estáticas, por D. W. inteligentemente analisadas.

No cap.^o XI indica o naturalismo da alma como abandono do Simbolismo e aproximação do Modernismo, com os seus novos recursos expressivos, cujos efeitos já não residem na «fascinação estética», mas na associação de elementos disparatados. Na conclusão do A., Sá-Carneiro foi, «como simbolista, epígono em relação aos líricos franceses, embora com vincadas feições pessoais (...) e com criações maduras (...). Ao lado da *Clépsidra*, de Camilo Pessanha, a sua poesia é do melhor de quanto o Simbolismo produziu em Portugal. A influência histórica, porém, que exerceu sobre os poetas portugueses partiu dos poemas do ciclo *Dispersão* e dos nitidamente modernísticos. (...) (É lícito) considerá-lo como uma personalidade que, apesar de toda a reserva do público perante a sua obra, exerceu a maior influência na vida mental portuguesa» (176).

O vol. é completado por anotações e correcções das edições dos poemas de Sá-Carneiro.

A tese de D. W. é um estudo fundamental da poesia lírica de Sá-Carneiro, que se segue ao da prosa, realizado por Maria da Graça Carpinteiro. Limita-se, porém, a pôr em relevo as «linhas principais» da sua obra lírica, sob o aspecto da atitude do Poeta perante a realidade e da sua procura de uma idealidade

própria. O estudo incide de preferência sobre os grandes temas da lírica de Sá-Carneiro, mas não deixa de frequentemente discutir pormenores formais relacionados com a sua expressão qual realização do seu ideal estético. Seguro no método analítico, os juízos do A. primam por um considerável equilíbrio ponderado. O livro merecia ser traduzido para português.

Uma observação crítica: «castelo em Espanha» (89) não devia figurar entre os elementos do «espaço», refere-se à ilusão («château en Espagne»), e a mesma ideia é ainda preponderante no verso «A cada aurora acastelando em Espanha» (70).

A. E. BEAU

**Hans-Jürgen Rein, *Syntax und Stilistik des Subjektspro-
nomens in der portugiesischen Prosa.* (Dissertação). Marburgo,
1961. — 212 pp.**

A tese de Hans-Jürgen Rein, discípulo de G. Reichenkron em Berlim e de H. Flasche em Marburgo, propõe-se investigar as razões que no português determinam o emprego — mais frequente ainda do que no latim vulgar — do sujeito pronominal, e indicar as tendências gerais que neste mesmo emprego se observam, baseando o seu estudo na análise de exemplos extraídos de textos de géneros diferentes da literatura em prosa (narrativa, histórica, doutrinária, dramática, epistolográfica, etc.) através de todas as épocas e em exemplos colhidos da actual linguagem corrente.

O trabalho é dividido em quatro partes, tratando as I e II do emprego do sujeito pronominal (SP) na sua função pronominal, para destacar o sujeito por razões objectivas ou subjectivas, e para o definir nos casos em que a flexão verbal não permite a sua identificação inequívoca, ou para facilitar a compreensão sintáctica, quando os outros elementos sintácticos não são explícitos a esse respeito. Embora estes aspectos já anteriormente tenham sido observados, o seu estudo sistemático, pormenorizado e aprofundado deve-se ao A. desta tese. Mais interessante ainda do que o material apresentado e analisado nestes primeiros capítulos, são os casos não abrangidos pela finalidade do emprego examinado em I e II, e os quais R. é o primeiro a assinalar e a interpretar, em III e IV: — o emprego do SP com a função de partícula, para separar dois sintagmas, para separar um vocativo da oração seguinte, ou para servir de exórdio, e de partícula de entoação, nas orações afectivas, interrogativas ou exclamativas, e — o que é particularmente interessante — em verbos impersonais («ele chove», «ele há cada homem», «ele há cousa»).

A análise dos numerosos e variados exemplos apresentados é cuidadosa. Merecem ser sublinhados os aspectos estilísticos que o A. foca. É, porém, pena, não ter dado maior relevo ao ritmo, referindo-se-lhe apenas numa anotação do § 25. Não será o ritmo que determina o emprego do *tu* no exemplo citado no § 32, «de resto para esta nobre educação, já me bastavam as Geórgicas, que tu ignoras»?

Nas suas conclusões, R. insiste na diferença de valorização do material estudado em relação aos géneros literários em que foi colhido, e à atitude ou ao objectivo da expressão linguística que traduz. A estatística por R. organizada revela que o emprego do SP é mais frequente em textos dialogados e polémicos do que em textos descritivos ou explicativos; como na fala aparece com mais frequência na linguagem afectiva, enfática, do que na simples afirmação ou participação sóbria de factos. Verifica-se, aliás, que, investigado à luz desta diferenciação, o emprego do SP não é menos frequente no português moderno do que o foi no português antigo, e que a frequência do emprego também não depende de factores sociológicos.

A vasta bibliografia consultada refere-se também a fenómenos idênticos noutras línguas, e além de ser valiosa contribuição para a filologia portuguesa, a tese é um bom exemplo de filologia comparativa.

A. E. BEAU

George Thomson, **The Greek Language**. Cambridge, W. Heffer & Sons Ltd. 1960. XV + 102 pp.

A primeira impressão que colhemos ao ler o livro do Prof. G. Thomson é a de novidade, não porque se exprimam ideias revolucionárias no campo da linguística grega, mas porque a concepção e apresentação da matéria são, de facto, originais. O A. pretende dar ao estudante (a obra tem exclusivamente fins didácticos) uma panorâmica da evolução da língua helénica desde os primórdios homéricos até ao grego moderno, seguindo, portanto, o princípio, que se nos afigura certo, de que se deve começar o ensino do grego pela explicação da língua homérica e só depois entrar no estudo do dialecto ático, que, por assim dizer, se tornou universalmente paradigma da boa linguagem helénica.

Se, por um lado, o conhecimento do grego homérico é vantajoso, por outro, também não possui menos interesse o ter presentes o grego bizantino e o moderno, os quais, nas elucidativas palavras do A., não apresentam diferenças essenciais no tocante ao grego antigo, mas tão-somente gradual simplificação dos casos, da sintaxe, etc. O seu conhecimento facilita, pela actualidade do assunto, a aprendizagem teórica e prática dos antigos dialectos.

Este o motivo que leva o Prof. Thomson a nunca descuidar os dados científicos postos pela linguística à disposição do estudioso, quando introduz o leitor nos princípios fundamentais da gramática comparativa, facilitando-lhe uma visão do conjunto das diversas categorias gramaticais do indo-europeu, das modificações fonéticas mais frequentes, do alfabeto e suas origens, da flexão nominal e verbal, da sintaxe. Tudo isto, como é natural, o A. expõe em função do grego antigo.

Seguidamente, traça, em síntese rápida, mas clara, a história do grego, que divide em quatro grandes secções: o grego pré-histórico, o grego clássico, o grego helenístico e, finalmente, o grego bizantino e o moderno. Para ilustrar esta evolução, seleccionou o A. uma série de textos epigráficos e literários,

pertencentes aos dialectos principais, desde o jónico e eólico ao árcado-cíprico, desde o ático ao grego bizantino e ao moderno.

Por último, em quadros sinópticos, expõe os elementos constitutivos da fonética e morfologia do nome e do verbo helénicos (bem como as origens indo-europeias dos mesmos), o que vem exemplificar a parte de teoria linguística que encontramos antes da visão histórica da língua helénica. Os referidos quadros, todos eles comentados abundantemente, terminarão no estudo da composição de palavras e das preposições, acabando o A. por nos dar um quadro especialmente dedicado ao nome e ao verbo do grego moderno.

O livro termina com uma bibliografia em que se citam, entre outras, as obras fundamentais de Meillet, Chantraine, Lejeune, Buck, cujo valor nos dispensamos de comentar.

Tudo isto nos é dado conhecer em cem páginas densas e bem informadas. Julgamos, todavia, ser dessa mesma brevidade que o livro se ressentia, pois não se aprofundam conhecimentos de uma língua tão rica em tão reduzido número de páginas, muito embora se pretenda atingir, exclusivamente, o núcleo básico de conhecimentos que qualquer estudante deverá possuir.

De facto, sem falarmos propriamente de omissões, provenientes da brevidade a que já aludimos, podemos apontar alguns aspectos que, a nosso ver, não ficaram bem esclarecidos. É o caso da língua micénica e das contribuições que a sua decifração trouxe para o estudo do grego. Na verdade, se bem que o livro seja de 1960, o A., ao contrário do que Chantraine fez nas últimas edições da *Grammaire homérique* e da *Morphologie historique du grec* ⁽¹⁾, não incluiu os elementos micénicos nos quadros sinópticos em que traça a evolução do grego antigo, não obstante o proveito que o leitor daí poderia tirar. Devemos mesmo confessar a surpresa que sentimos ao ler as palavras que o Prof. Thomson dedica a Micenas, afirmando, como que a medo, que nessa mesma cidade provavelmente se falava grego: *which probably was Greek-speaking* (p. 28). Poderá ainda haver dúvidas acerca da linguagem que se falava na cidade de Agamémnon? No entanto, o Prof. Thomson deixa que o leitor permaneça na dúvida, quando não o esclarece sobre o significado da recente descoberta de M. Ventris ⁽²⁾, que abriu novas perspectivas para o estudo do grego.

Discordamos igualmente de alguns pormenores. Em primeiro lugar, surpreendeu-nos a inclusão (p. 67) dos substantivos do tipo de $\pi\acute{\alpha}\chi\upsilon\varsigma$, $\iota\chi\theta\upsilon\varsigma$ e $\pi\acute{\omicron}\lambda\iota\varsigma$ na declinação temática (υ/ϵ , ι/ϵ), visto ser do conhecimento geral ⁽³⁾ que nesse grupo só devem figurar os substantivos que apresentam a alternância $\circ/\epsilon$, tal como $\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\varsigma/\lambda\acute{\omicron}\gamma\epsilon$. Se aceitássemos o que faz o Prof. Thomson, seríamos também obrigados a incluir os substantivos do tipo $\iota\epsilon\rho\epsilon\upsilon\varsigma$ na declinação temática, ao contrário do que faz o A., que os inclui entre as formas

(1) Respectivamente, de 1958 e 1961. Na Bibliografia do Prof. Thomson figuram as antigas edições. Lamentamos que não tivesse apresentado a última edição da *Grammaire Homérique*, de Chantraine, publicada antes da sua obra. Já o mesmo não dizemos quanto à *Morphologie*, do mesmo autor francês, a qual é posterior.

(2) Publicada por M. Ventris - J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, 1959. Vid. J. Chadwick, *The Decipherment of Linear B*, «Pelican Books», 1961. Pref.

(3) Meillet - Vendryes, *Gramm. comp. des langues class.*, Paris, 1948, p. 434 e segs.

da declinação atemática (p. 66), procedendo, desta vez, segundo os princípios normais da gramática comparativa. De igual modo, não podemos aceitar a inclusão dos nomes de tema em -*α* na declinação temática (p. 67), visto que formam um grupo à parte, com influências, é certo, dos nomes de temas em *ο/ι*, mas essencialmente diferentes.

Observámos, além disto, certa imprecisão que o A. deixou escapar na explicação da 3.^a pessoa do pl. do aoristo sigmático. Diz o Prof. Thomson (pp. 9-10) que a terminação -*ατ* tem um -*α* «borrowed from the first person singular». Ora nada disto acontece. A 1.^a pess. do sing. provém de **sm*, com o normal desenvolvimento de *m* > *z* e a 3.^a pess. do pl. vem independentemente de -*σϋτ*, que, depois da queda do -*τ*, se apresenta, tal como a 1.^a, na forma -*ατ*. O -*υ* final provém da analogia com as terceiras pessoas do plural de imperfeitos do tipo de *ἔλυσεν* (*). De resto, são exactamente a 1.^a pess. do sing. e a 3.^a pess. do pl. que irão influenciar todas as outras formas do indicativo do referido aoristo (*).

Resta-nos apontar um pequeno deslize de revisão (na p. 75), que consiste em figurar erradamente como desinência primária do perfeito médio-passivo a terminação -*ντο*. O próprio A., mais adiante, apresenta a forma correcta -*νται* quando fala do perfeito jónico *ἔλατται* (p. 78, § 28).

Apesar destes pequenos reparos, o livro do Prof. Thomson constitui elemento de trabalho extremamente útil para quem desejar adquirir visão sintética e precisa da língua helénica.

R. M. ROSADO FERNANDES

Albino de Bem Veiga, **Virgeu de Consolaçon**, edição crítica de um texto arcaico inédito. Introdução, gramática, notas e glossário. Publicações da Universidade da Bahia (Brasil), 1958. LXXVIII + 170 págs.

Albino de Bem Veiga, ao publicar a edição crítica do *Virgeu de Consolaçon* (incluído no códice alcobacense da Biblioteca Nacional de Lisboa — CCXLIV/211), deu a conhecer, na íntegra, um texto português medieval com representantes congêneres em diversas literaturas europeias. Foi o P.^o Mário Martins quem primeiro confrontou o ms. alcobacense com um outro castelhano e um incunábulo também castelhano para concluir que o *Virgeu de Consolaçon* é a versão portuguesa do *Vergel de Consolacion*, atribuído a Frei Jacopo de Benavente.

O *Virgeu*, copiado no séc. XV, deve pertencer, segundo o A., ao último quartel do séc. XIV, princípios do séc. XV. Tendo em conta alguns dos dados, gráficos, fonéticos e morfológicos, mais significativos, parece poder aceitar-se a data proposta. Com efeito, podem apontar-se, ao lado de características que aproximam a linguagem do *Virgeu* da de textos do 2.^o quartel do séc. XV

(*) Id. ob. cit., p. 206.

(*) Vid. W. Brandenstein, *Griechische Sprachwissenschaft*, II, Berlim, 1959, p. 109 e segs.

(Leal Conselheiro, Livro de Solilóquio de S. Agostinho), outras que fazem pensar numa época mais antiga. Entre as segundas temos a ausência total de formas com metafonia nos pronomes demonstrativos, *esto*, *esso*, *aquele*, e no pronome indefinido neutro, *tudo*; o predomínio muito acentuado dos participípios terminados em *-udo*; o emprego não raro de participípios presentes (v. g. *chorante*, *enganante*, *rijnte*, etc.); a conservação do *d* intervocálico nas 2.^{as} pessoas do plural dos verbos; o aparecimento de formas verbais que, em textos do séc. XV, rareiam: *verra*, fut. do ind. do verbo *vir*; *sabha*, pres. do conj. do verbo *saber*.

Outros fenómenos revelam já um estágio de evolução mais adiantado, tais como certa confusão nas terminações que modernamente se apresentam sob a forma de *-ão*, principalmente notória nas 3.^{as} pessoas do plural do presente e do futuro do indicativo; oscilação entre *meos* e a forma regressiva *menos*, entre a forma *eno* (preposição *em* associada ao artigo definido) e a forma mais moderna com aférese do *e*.

Outras características correspondem a uma fase ainda mais avançada da evolução da grafia ou dos sons portugueses, como a confusão entre *s* e *c*, *i* patente em *çimprez* e *çimplezmente* a par de *simplezmente*, em *çarrar* a par de *sarrar*; e entre *s* e *z* em *cijsa*; emprego do *go* a representar o som [gu], considerado por Williams com característica dos fins do séc. XV.

Perante estes fenómenos de tão diversa cronologia, será efectivamente admissível supor, com o editor do texto, que o *Virgeu de Consolaçon* foi escrito no séc. XIV e copiado em época avançada do séc. XV. É pena que ele próprio não se tenha preocupado em os agrupar e analisar sistematicamente, em apoio das suas afirmações.

Em relação aos dois textos castelhanos que mais directamente foram utilizados, A. B. Veiga verifica que o texto português ora se aproxima de um, ora de outro, tendo que supor a existência de outros manuscritos não conhecidos que servissem de elo.

Depois de enumerar as normas de transcrição adoptadas, apresenta-nos o A. a *Gramática do Virgeu*, estudo linguístico do texto, que abrange capítulos sobre Ortografia, Fonética, Morfologia e Sintaxe, abundantemente documentados com palavras tiradas do texto.

Segue-se a leitura crítica do *Virgeu*, com notas de dois tipos: umas paleográficas, outras em que se confrontam certos passos com os correspondentes do manuscrito castelhano.

A última parte é constituída pelo *Glossário* que, sem reunir as palavras do texto com todas as suas variantes, como era desejo do autor, abrange, ainda assim, um número muito apreciável de palavras, o que constitui uma contribuição valiosa para um conhecimento mais vasto do vocabulário português medieval. Junto de algumas palavras encontram-se comentários acidentais e remissões para outros textos.

Eis observações de pormenor sugeridas pela leitura da presente obra:

Nas *Normas de Transcrição* (pág. XXI), preconiza-se a substituição das letras *u* e *i*, quando em função consonântica, por *v* e *j*, mas mantém-se o *j* em função vocálica, sem que o A. apresente razões para a conservação. Porquê esta diversidade de critérios?

Na *Ortografia*, ao tratar de grafias eruditas (pág. XXVI), o A. dá como exemplos, entre outros: *angeo* a par de *anjo*. Ora o fenómeno aqui verificado não é de grafia, mas um caso em que uma forma mais antiga, com a vogal postónica conservada, convive com a mais moderna, *anjo*, em que o *e* foi absorvido pelo *j*.

O aparecimento de *feno* ao lado de *feo* 'feno' deve indicar mais que uma preocupação simplesmente erudita, a tendência a evitar a homonímia com *feo* < *foedu-*, conservando-se, com esse fim, a forma com o *n* intervocálico..

Sonar — será de aceitar que seja um latinismo, como pretende o autor, em vez de um castelhanismo?

Como exemplo de gemação de vogais sem razão etimológica (pág. XXVII) é apresentado o verbo *guasnar*, o que não está de acordo com o étimo germânico *waldanian*, proposto por J. Corominas, e geralmente aceite.

A oscilação entre *agoa* e *água*, *lingoa* e *língua* (apresentada como decorrente de oscilação de pronúncia, pág. XXVII) deve considerar-se como manifestação de instabilidade que se verificou, durante muito tempo, quanto à representação gráfica de *gu*. Também como decorrente da oscilação de pronúncia é dado o exemplo *ia* alternância *e-o* como aparece em *peçonha*, a par de *poçonha*. Conviria precisar que neste caso a alternância é um exemplo de dissimilação, cujo resultado ainda não se fixou e generalizou.

O tratamento dos grupos *bl* e *br*, *pl* e *pr* (pág. XXIX) devia ser objecto de estudo no capítulo da Fonética, não no da Ortografia.

Entre as formas «extravagantes» apresentadas (pág. XXXI), há algumas que estão longe de merecer esta classificação: *todo poderoso*, *aa de dentro*; outras que deviam ser tratadas na Fonética: *filosopho*, a par de *filosapho*, *dicipollo*, *çimprez* a par de *simprez*, *horfôom*; outras que são cultismos: *inviçdia*, *avaricia*, *triptyca* ou falsos cultismos: *octeiro*; outras ainda deviam ser agrupadas para servirem de exemplo da hesitação que houve em representar graficamente certos sons: *disco-lhe*, *fremossas*; *lugar*, *lugar*, *jerall*; *çerquar*, *kada*; *rrios*. E a forma *comphaneiros*, com o *h* deslocado, não será simples lapso do copista?

Fonética. Na secção que trata das terminações nasais -*om*, -*am*, -*õe* e -*ão*, (pág. XXXII) vê-se pelos exemplos apresentados que há correspondência com o étimo, embora apareça a forma *horfôom*, um tanto insólita, que o A. não aproveitou (encontrei-a entre as «formas extravagantes», no cap. *Ortografia*, mas não foi incluída no Glossário). Para que o leitor pudesse ter uma visão de conjunto deste problema, teria sido vantajoso incluir aqui, as formas das 3.^{as} pessoas do plural dos verbos, terminadas em -*am* e -*om*. (E não seria escusado reproduzir, *in extenso*, o quadro destas evoluções, elaborado por J. Leite de Vasconcellos?).

Ao tratar das consoantes -*s/z*, *s/ç* e *ch/x* (pág. XXXIII), diz o A. haver distinção entre as consoantes de cada grupo, mas por alguns dos exemplos apontados vê-se que essa distinção já não era completa entre as consoantes dos dois primeiros. Encontramos: *cijsa*, *çarrar*, a par de *sarrar*, e ainda *çimprez*, a par de *simprez*.

Ainda no que respeita às consoantes nota-se a falta do comentário que sugere a conservação do *l* intervocálico em certas palavras: *color*, *malamente* e *solamente*.

A propósito da acção metafónica de um -a final* que se fez sentir nos pronomes *ela, aquela*, etc., e em adjectivos, *amargosa, avondosa* (pág. XXXIII), o A. afirma que essa acção ainda não se fizera sentir na linguagem do *Virgeu*. Um texto em prosa não é o mais indicado para tirar tal conclusão.

Morfologia. Na flexão dos nomes, ao tratar do «número» (pág. XXXIV) o A. apresenta, no mesmo parágrafo, e sem distinguir a origem, diversa das vogais geminadas, os plurais terminados em -ões, -ãos, -aes e -ijs. Mais adiante são apresentados os plurais *narizes* e *dinheyros*, incluídos nas frases em que aparecem no texto, que não necessitavam de outro comentário a não ser o que se relacionasse com o seu sentido, a incluir, portanto, num estudo do vocabulário do texto.

Quanto aos pronomes demonstrativos e indefinidos (pág. XXXVIII), o A. limita-se quase à sua enumeração. Diz-se que a forma *tudo* é usada também no sentido de *tudo*. Ora a forma que o texto nos fornece é anterior a *tudo* e transformou-se nesta por influência do [-u] final.

Verbos — Todos os exemplos de 2.^a pessoa do plural apresentados (pág. XXXIX) têm o *d* conservado. Haverá outros em que ele já não apareça? Seria bom conhecer, exactamente, a contribuição para o estudo do fenómeno que, neste particular, o texto nos poderia dar.

Na extensa lista de verbos (págs. XXXIX-XLIII), onde se incluem algumas formas dos mesmos, não se percebe qual o critério de escolha adoptado, porque surgem formas arcaicas, ao lado de outras que sobreviveram, sem comentário elucidativo, embora no fim se ponham em evidência certas características: uso abundante da terminação participial -udo; uso restrito de participios fortes terminados em -cito; mudança de conjugação; confusão da terminação nasal -am com -om no futuro do indicativo.

É de notar que a forma arcaica de futuro do indicativo, *verrá*, foi incluída no verbo *ver*, quando é certo que deveria figurar no verbo *vir*.

Sintaxe. Este capítulo começa por considerações gerais sobre a frase (págs. XLIX-LIII), bastante desenvolvidas e de interesse, que ficariam melhor, no entanto, num outro capítulo dedicado ao estilo.

Quanto à estrutura da oração relativa (pág. LV), aparecem as alíneas a) e b) que dizem respeito não tanto à oração como ao emprego do pronome relativo. Na alínea e) são apresentadas várias frases em que o pronome relativo está muito longe do seu antecedente. Não será esta uma construção que procura dar maior realce ao antecedente, que é um pronome demonstrativo?: «*Aquel* sabe dereitamente falar que ordinadamente sabe calar».

O A. apresenta como um dos exemplos de construções sinónimas — de sentido semelhante entre uma palavra e uma expressão — a frase (pág. LX): «Quarto decimo capitolo — do muito falar e sobejo». Não será antes uma transposição do adjectivo *sobejo*, que devia figurar, em ordem directa, depois de muito?

Texto

O critério adoptado na leitura do manuscrito parece-nos seguro; aponta remos, pois, somente alguns reparos de pormenor:

Em vários passos se emenda *boo* para *bão*, quando é frequente a forma

desnasalada em outros textos medievais e na linguagem regional dos nossos dias. O mesmo se poderia dizer a propósito de *home*, III, 136 e *perteece*, V, 204, que foram alterados para *homê* e *pertêecê*.

Emenda-se *arogância* para *arrogancia*. No entanto, na época em que foi copiado o ms., ainda não se tinha fixado a grafia com *r* duplo para indicar o som múltiplo dessa consoante. Assim como não se fixara também a representação das sibilantes; por isso seria de conservar *resurgiu*, V, 1522 e *resurgirã*, V, 1685, sem a inclusão de outro *s*, como fez o autor.

Emenda-se *iegres* para *alegres*, V, 2172, embora no Glossário o A. registre *iegres*, com indicação de que é variante pouco vulgar. Era, pois, conveniente conservar a forma original do ms.

Também era de manter a forma *enteja*, I, 137, variante de *enveja* (segundo as notas do A., aparece uma só vez) já que a oscilação entre a consoante lábio-dental surda e a correspondente sonora aparece por vezes em palavras arcaicas.

Glossário

Pena é que não reúna todas as palavras e suas variantes, como era desejo do A., porque deste modo não se encontram formas importantes tais como *çimpres*, *poçonha*, variantes de *símpres* e de *peçonha*, etc.

Adoptou-se o processo de tomar uma palavra fundamental para encabeçar um artigo, sendo incluídas aí as variantes aproveitadas e algumas das palavras derivadas ou compostas. Dada essa circunstância, seria conveniente incluir no mesmo artigo as variantes, o que por vezes não acontece (v.g., *sarrar*, *çarrar*), e no respectivo lugar da ordem alfabética cada uma das formas secundárias, para maior facilidade de consulta. O que parece não estar de acordo com o critério proposto é a inclusão de uma série bastante longa de palavras compostas no artigo dedicado ao prefixo *des-*, porque a parte fundamental da palavra não é o prefixo.

O que fica dito nestas observações não invalida o mérito geral da obra. A. B. Veiga, com a publicação deste livro, veio prestar valioso contributo para um melhor conhecimento da literatura de edificação religiosa e da língua portuguesa medieval, através da leitura cuidada de um texto de inegável interesse. O volume também contém muitos materiais úteis e utilizáveis no estudo linguístico e, principalmente, o rico e extenso glossário a que acabo de me referir.

ISABEL VILARES CEPEDA